

LA POLITIQUE COLONIALE ET LE BOLCHÉVISME

A LA rentrée de juin, les événements de Yen-Bay seront évoqués à la Chambre. Après quelques discours et quelques explications, la Chambre, par son vote, jugera le gouvernement.

Mais tout s'arrête-t-il là ?

Peut-être pas ; car, de façon ou d'autre, le pays jugera la Chambre. Sur quoi ? Sur la clarté, l'élévation et l'ampleur des débats, sans doute ; car il ne s'agit pas seulement d'un funèbre drame colonial : il s'agit, sans doute, de l'avenir même de la France.

Lors des premières nouvelles des événements de Yen-Bay, nous n'avons eu qu'un compte rendu extrêmement succinct. Quelques cadavres alignés..., l'assurance que la mutinerie était maltraitée..., et cette phrase stupéfiante que « ladite rébellion n'avait pas de racines profondes dans le pays ». Puis, le silence. Les morts vont vite et s'oublient. Des entrefilets : « Il y a eu aussi », à Hong-Hoa et à Lam-Tao, des attaques de bandes révolutionnaires... et à Hanoi même, diverses bombes ; on a arrêté pas mal de coupables, mis la main sur des dépôts d'armes, des bombes ; il y a des condamnés à la peine capitale, mais on ne les exécute pas. »

Pendant une voix s'élève, au milieu de ces nouvelles fragmentaires à peine chuchotées : toutes les organisations coloniales qui représentent là-bas notre travail, notre industrie, notre commerce et notre influence morale, se sont réunies pour câbler un appel désespéré à la répression immédiate, à l'extension des pouvoirs nécessaires pour lutter contre la révolution.

Voix sans écho. La grande presse consacre des colonnes au dernier drame passionnel, ou à quelque colossale escroquerie : cinq lignes suffiront pour notre empire d'Extrême-Orient, formé et enrichi, en cinquante ans, par le travail, le sang et l'épargne de toutes les familles françaises.

A défaut de la presse, si souvent défaillante dans ces questions vitales, la Chambre peut instruire la nation. Lors des interpellations sur Yen-Bay, il y aura, entre les mains des parlementaires aussi bien qu'entre celles des ministres, assez de documents pour éclaircir s'il s'agit de rébellion locale « sans racines profondes dans le pays », et pour nous expliquer comment cette rébellion locale entraîne des milliers d'arrestations, non à Yen-Bay, mais dans tout le pays; des têtes à couper, plus d'une douzaine, et, de la part des coloniaux, gens en général assez peu pusillanimes, le poignant appel au secours qui nous est venu d'outre mer.

Mais la Chambre le voudra-t-elle? Il existe plus d'un moyen de noyer une question : soit qu'on la fasse dévier sur des discussions de doctrine sans issue, soit qu'on s'attache à des détails de personne et à des recherches tâtilloannes de responsabilités.

Nous n'éviterons certainement tout à fait ni l'un, ni l'autre extrême. Il y aura l'inévitable déclaration de principes rebattus : « la Chine aux Chinois, l'Annam aux Annamites » et la condamnation de l'« impérialisme et du militarisme coloniaux », couplets usés, éternellement justes et éternellement faux. Car, tandis que l'« impérialisme » de nos plus glorieux ancêtres forgeait la France, il y avait aussi des voix pour crier « La Bretagne aux Bretons, la Bourgogne aux Bourguignons ». Malgré les clameurs, nos pères forgeaient : ils ont forgé pendant des siècles pour faire, de ces morceaux épars, le bloc indissoluble de l'unité française. Nous, nous forgeons la plus grande France, depuis un siècle seulement !

Il y aura, aussi, la recherche du responsable. Pourquoi a-t-on, de tel poste, retiré telle unité? Par quel ordre, sous quelle signature? Pourquoi y avait-il des mécontents à tel endroit? Que ne leur donnait-on tout ce qu'ils réclamaient? Et d'abord, tel fonctionnaire fumait l'opium, tel autre vivait avec une *congai*..., etc. Après quoi, moyennant quelques révocations, on peut passer à l'ordre du jour.

Est-ce cela que nous attendons, nous Français?

Nous, qui n'avons entre les mains ni larges informations de la grande presse, ni rapports officiels, nous savons tous que la question est ailleurs. — Nous savons qu'une formidable entreprise de révolution travaille méthodiquement toutes les colonies, tant françaises qu'étrangères, et qu'elle sera le prélude d'une révolution métropolitaine ouvertement annoncée. — Nous savons que l'organe directeur est à Moscou, et que ses directives sont servies, chez nous, par des Français qui ne s'en cachent pas, ou même s'en glorifient, voire par des élus de la nation. Nous savons que l'affaire de Yen-Bay s'y rattache directement, qu'elle n'est qu'une des innombrables ramifications d'un seul et unique complot. L'assassin annamite de Yen-Bay ne nous intéresse guère : les innombrables morts de Yen-Bay, de Sumatra, du Cap ou des Indes sont, en fait, victimes d'un seul et même assassin, et celui-là est à Moscou. C'est lui qui nous intéresse ; l'évoquera-t-on ?

Nous ne voulons pas être endormis par un communiqué anodin, affirmant que « tout danger est écarté ». Ce qui est en jeu, ce n'est pas la seule Indochine : c'est notre prestige colonial, notre titre glorieux et notre rôle magnifique de « mère-patrie ». C'est, après l'Indochine, l'Afrique française, puis l'existence même de la France. — C'est de cela que nous espérons entendre parler...

Craint-on notre impressionnabilité, craint-on d'affoler l'opinion publique ? — Cinq ans d'expérience de guerre sont, à ce sujet, pleinement rassurants. Quand a-t-on vu le peuple de France plier sous la menace des événements ? Toujours on l'a rouvé à la hauteur des pires éventualités : sans compter comme sans réfléchir, il a donné sa foi, son courage et son sang, toutes les fois que l'a exigé la grandeur du pays. S'il y a eu des défaitistes, ce n'a pas été dans le peuple : ce n'est jamais lui-même qui a douté de sa propre vertu. Aujourd'hui, si son œuvre coloniale est menacée, qu'il le sache ! Il a su construire, il saura défendre : quel que soit l'ennemi auquel il lui faut faire face, il ne capitulera pas.

Mais ce qu'il ne veut pas, c'est qu'à son insu, sous prétexte de ménager sa sensibilité ou de mesurer ses sacrifices, on laisse compromettre son œuvre. Et de ceux qui vont parler, il attend des paroles qui soient à la hauteur du sentiment national.

COMMENT SE PRÉPARENT LES RÉVOLTES COLONIALES

L'organisation méthodique de révoltes coloniales est d'origine toute récente. Nul n'y travaillait avant la guerre : depuis la guerre, il n'y a pas de mois qui ne soit marqué par une révolte coloniale en quelque point du globe ; mais aussi, il n'y a pas d'heure qui s'écoule sans que des milliers de professionnels de la révolution travaillent à les susciter.

L'Allemagne avait bien conçu l'importance du rôle à jouer par les révoltes coloniales pour paralyser ses adversaires, la France et l'Angleterre ; mais elle n'avait pas mis au point un organisme chargé de les déclencher. En fait, il n'y a eu, en 1914, que de faibles essais de mutinerie : le loyalisme des colonies, tant en Angleterre qu'en France, a été absolu, et nous avons même vu le Maroc, imparfaitement pacifié, envoyer sur tous les champs de bataille une division marocaine dont l'héroïque renom demeurera impérissable.

L'Afrique se trouvant, dès 1915, fermée à la propagande allemande, c'est sur l'Asie qu'elle a concentré ses efforts : et lorsque l'état-major du bolchévisme, recruté en Suisse par l'état-major allemand, a été, par ses soins, amené à la frontière russe, il a trouvé une organisation qu'il n'a eu qu'à utiliser. Aussi bien le bolchévisme même, la propagande défaitiste portée par lui dans les pays ennemis et dans leurs colonies n'étaient-ils, à l'origine, qu'une arme de guerre entre les mains allemandes.

Aujourd'hui, le bolchévisme n'a nul besoin de soutien ni de guide. Maître en Russie, il plante, sur les tours bulbeuses du Kremlin, l'orgueilleux drapeau : « Moscou, capitale des États-Unis d'Asie ». Réalisant le rêve atavique des tsars blancs, il étend, sur l'Asie entière, son ombre immense, avant d'entreprendre la conquête du monde. Ce souci de domination sur l'Asie n'est pas une simple velléité : il se traduit, depuis 1917, par une suite ininterrompue de conquêtes, de luttes, de traités et d'annexions. Dans les congrès politiques annuels, les questions relatives à l'Asie occupent plus des trois quarts des comptes rendus. Le fameux Institut oriental de Leningrad a formé l'Association pour l'étude scientifique de l'Orient, véritable laboratoire de bolchévisation dont l'organe principal, le

Nouvel Orient, est la publication technique; il permet de diriger utilement une série d'autres institutions formant des agitateurs pour tous les pays d'Asie, d'accord avec le « Bureau de l'Asie centrale », qui réside à Tachkent. Mais ces institutions ne sont encore que des organes centraux : elles engendrent à l'infini d'innombrables comités, tel le « Comité sino-annamite » qui réside à Canton : et elles convoquent d'innombrables congrès qui permettent un contact personnel et constant avec tous les points de l'Asie. — D'ailleurs, le bolchévisme ne trouve, en Asie, que peu d'adversaires susceptibles d'entraver son action : sûrement pas la Chine, proie à peu près assurée, poussière de provinces et de Tokiuns dont beaucoup, déjà, subissent entièrement l'influence de Moscou : très peu le Japon, bridé dans toutes ses velléités d'action par l'Amérique ; seulement la France et l'Angleterre, ainsi que les Pays-Bas, puissances solidement accrochées au flanc sud du Continent asiatique, et à peu près libres de leur politique.

La Russie des Soviets voit grand : on ne saurait trop le redire. Parmi ses adversaires, elle a tout de suite choisi. La Chine, d'abord, parce que l'entreprise est facile et lui apporte 400 millions d'adhérents. Ensuite l'Angleterre, parce que c'est la grande politique héréditaire des tsars : « guerre aux Anglais pour la suprématie asiatique » ; aussi bien est-ce l'ennemi le plus proche, et l'Inde représente plus de 300 millions d'habitants. Le reste, pour Moscou, est secondaire, et ne vient, en quelque sorte, que par surcroît. L'Indochine, avec ses 20 millions d'habitants, n'est pas oubliée, et bénéficie des mêmes traitements que ses voisins : mais c'est surtout chez ceux-ci que nous pourrions suivre le travail le plus apparent.

Les conditions théoriques de réussite. — Où prendrons-nous, pour l'étudier, les indications théoriques qui pourront nous aider à comprendre ce mystérieux complot ? Mais, dans les documents bolchévistes, qui abondent. Par exemple, « les Thèses et résolutions » adoptées à l'issue du VI^e Congrès de l'Internationale communiste, qui constituent un document extrêmement complet sur la politique coloniale des Soviets, ses buts, ses moyens et ses résultats. Si ce document officiel nous manquait, nous en trouverions cent autres, dont la collection de *l'Humanité* : car rien, en cette crise qui, depuis seize ans,

ébranle l'Asie, n'est mystérieux, — *sauf l'inexplicable obstination que nous mettons à refuser de voir ce que la III^e Internationale étale inlassablement sous nos yeux.*

Tout est parfaitement limpide :

Le but est de susciter la révolte dans tous les pays coloniaux, et de les attirer dans l'Union des républiques soviétiques comme y sont entrés successivement la Mongolie, les Républiques caucasiennes, le Turkestan, etc. Il n'est pas de se battre à leur place contre les Puissances d'Europe : à eux de faire leur révolte, de la faire eux-mêmes et de chasser les Européens : on les y aidera.

1^o Il faut d'abord créer un état d'esprit prérévolutionnaire : c'est-à-dire provoquer à la fois un état de malaise général des populations et de carence du pouvoir ;

2^o Avoir organisé ces masses de mécontents, sous n'importe quel prétexte et avec n'importe quel but, en associations disciplinées, susceptibles d'obéir avec ensemble à un mot d'ordre ;

3^o Et posséder enfin un personnel directeur, un véritable état-major de la révolte, mis en place aux points importants. Ce sera toujours le parti communiste local, dépositaire des directives de Moscou, dont le rôle va consister à coordonner les explosions de mécontentement général, et à aiguiller dans le sens nécessaire les associations qu'il contrôle : en un mot, rôle de chef, et non rôle de combattant.

Un simple coup d'œil sur ce programme très simple souligne la formidable erreur de ceux qui n'attribuent au parti communiste qu'une puissance proportionnelle à son effectif numérique.

Nous pouvons, avec ce simple fil directeur, suivre la préparation révolutionnaire dans des cas particuliers, presque tous tirés d'événements d'Asie, et le plus souvent, des Indes.

L'état d'esprit révolutionnaire. — Nul peuple heureux et tranquille ne songe à se révolter. S'il souffre, quelle qu'en soit la cause, il en accusera le pouvoir : en tout cas, il sera prêt à écouter ceux qui l'accusent, en lui affirmant qu'un changement de régime améliorera son sort.

Dans la révolution russe, l'élément primordial de cet état de malaise général a été la fatigue de la guerre. En Chine, la cause est l'anarchie générale, les rivalités du nord au sud et de

province à province, les troubles, l'arrêt du commerce, les famines qui en résultent : toutes conditions qui constituent un bouillon de culture parfait pour la propagande bolchévique, qui servent magnifiquement les buts de Moscou, et sont soigneusement entretenues par ses soins à l'aide de méthodes variées. Tantôt ce sera la guerre... tantôt des négociations qui permettront de ramener, sur place, de nombreux agents. Et, dès que le calme menace de s'établir, faire entrer en campagne un des Tokiuns : voici, de nouveau, Feng-yu-tsiang en guerre avec ses voisins.

Il n'existe, de même, aucun repos aux Indes depuis la fin de la guerre. Sans arrêt, le fusil et le canon se font entendre sur toutes les frontières : variations persanes, variations afghanes, avec des flux et des reflux périodiques, question de l'Euphrate, question de l'Irak. De puissantes révoltes, péniblement réprimées en 1919 ; d'autres moins graves, depuis, et de très nombreux troubles indo-musulmans ou nationalistes. — Puis, un malaise économique, assez naturel dans l'instabilité qui succède à la guerre, mais aggravé de grèves dont l'importance va croissant. *Le Nouvel Orient* les énumère et les étudie soigneusement, dans ses numéros 26 et 27. Il y en a, de 1921 à 1925, à raison d'une centaine par an, avec un nombre de grévistes qui varie de 100 à moins de 200 000 ; et *le Nouvel Orient* constate avec plaisir qu'en 1925, il y a 11 millions de journées de travail perdues. En 1926-1927, accalmie relative : mais, en 1928, il y a 114 grèves, et cette fois-ci le chiffre des grévistes bondit à 326 000, le nombre de journées de travail perdues à 24 millions, peut-être trente. En 1929, nouveau « progrès ». Près de 363 000 grévistes sur 400 000 ouvriers syndiqués, pour des grèves dont certaines, comme celles de Bombay, vont durer six mois. A ces chiffres croissants, il y a des causes que nous trouverons tout à l'heure. — Ajoutons à ces motifs de malaise, de fréquentes manifestations nationalistes, menant soit à de simples conflits, soit même à des troubles : et l'un des plus graves a lieu en 1929, lorsque le nationalisme annonce qu'il va passer à l'action, si la liberté n'est pas accordée aux Indes ; le 8 avril, bombes au parlement de Delhi ; le 23 décembre, bombes sous le train du vice-roi. Il y a, dans cet ensemble, toutes les caractéristiques d'agitation d'une période « prérévolutionnaire ».

Aucun de ces mouvements, même distincts, en apparence et en fait, des doctrines bolchéviques, n'est inutile : et tous seront, selon les cas, provoqués, soutenus ou appuyés discrètement par le bolchévisme, selon les moyens qu'il a d'intervenir dans leur direction. Leur bien fondé, et leur but pratique important peu : plus leurs résultats sont catastrophaux, cadavres, procès, ruines et prison, mieux ils atteignent leur but qui est d'entretenir l'émotion, la misère, et de semer des ferments de haine.

Dans les troubles précités, quelle est la part exacte du bolchévisme ?

La guerre aux frontières, de façon évidente. Car la série des variations afghanes, persanes, etc., n'est autre que les alternatives d'une guerre anglo-russe acharnée pour la possession des glaces de la forteresse hindoue. C'est une lutte qui existait, déjà, du temps du tsarisme, mais sous forme de conflit d'influence entre puissances policées et adversaires courtois.

Tout ce qui est troubles ouvriers, sans nul doute : le « prolétariat ouvrier » est la pâte d'élection du levain communiste. Seulement le prolétariat ouvrier n'est nombreux que dans les pays ouvriers ; l'Inde est avant tout agricole ; l'industrie y est récente, en majeure partie constituée pendant la guerre, localisée en quelques grands centres qui sont aussi les grands ports et les grands nœuds de communications ferroviaires, — à ce point de vue, conditions idéales, car la grève générale, suprême espoir bolchévique, paralyserait aisément avec l'industrie les transports terrestres et maritimes. Le parti communiste hindou, destiné à atteindre les ouvriers, s'est formé clandestinement dès après la guerre, et a végété péniblement, constituant, de l'aveu des Soviets, des cellules dont beaucoup étaient réduites à un seul membre, « mais adhérents solides, bien entraînés, bien organisés, ayant la sympathie de la presse ». Son centre était à Cawnpore.

Or, au procès de la conspiration de Cawnpore, en 1924, les considérants du jugement ont mis hors de cause divers inculpés dont on établissait la qualité de communistes sans parvenir à établir leur participation directe à des actes délictueux : le libéralisme anglais ne refusait donc à personne l'entière liberté d'afficher n'importe quelle opinion, le communisme devenait

une opinion officiellement *licite*. L'influence de ce jugement a été immense : immédiatement s'est développé, sur une période de dix-huit mois, un essor considérable du bolchévisme s'organisant ouvertement, à tel titre que le Bengale fonde tout simplement un parti « ouvrier et paysan ». Les conséquences ? l'essor des grèves dès 1928, avec des chiffres qui n'avaient jamais été atteints ni même approchés de loin dans les plus mauvaises des dix années précédentes, les grèves ferroviaires, et l'emprise sur les ports.

Tout ce qui est troubles nationalistes est appuyé par le bolchévisme et le sert, même si l'origine en dérive de principes totalement étrangers au bolchévisme. Il serait, par exemple, injuste de dire que le Mahatma Gandhi est une créature du bolchévisme. La puissante personnalité du Mahatma, l'élévation intellectuelle et la noblesse de sentiments que certains de ses juges anglais n'auraient pas hésité à reconnaître, interdisent de penser qu'il soit l'instrument conscient de quiconque : sa doctrine diffère totalement de celle de Moscou, sa campagne de « non violence » diffère totalement des méthodes de force communistes. Mais l'agitation formidable d'esprits qu'il crée sert indirectement le communisme : il suffit de voir le soin exceptionnel que prend le pouvoir d'éviter avec lui tout contact brutal pour comprendre que ce danger a été évalué, et que tout le monde sait parfaitement qu'à la minute où la violence ferait son apparition, la direction du mouvement passerait en d'autres mains, qui s'apprentent à s'en saisir.

Mais, le gandhisme mis à part, on peut dire que le mouvement nationaliste est directement suscité et entretenu par Moscou. L'origine en est le télégramme initial de Lénine, appelant, dès sa prise du pouvoir, les peuples « opprimés » d'Asie à la libération : le procédé d'abord employé, l'appel direct à la révolte par l'envoi d'agitateurs, dressés par les soins de l'*Institut oriental* ou du *Bureau d'Asie centrale*, et munis de tracts nationalistes. Ce procédé est encore usité : mais il a été perfectionné par un réseau complet de ligues qui vont de la *Ligue Pan asiatique* à la *Ligue Pankhindoue*, en passant par la *Ligue des Nations opprimées* dont le siège est à Berlin, pour arriver à la *Ligue contre l'impérialisme et pour l'indépendance nationale* appelée aussi *Ligue contre l'impérialisme et l'oppression coloniale* créée en 1927 seulement. — Or, dès le début on

peut voir combien, dans cette ligue, le nombre des représentants est exactement dosé selon les préoccupations précises de la grande politique de Moscou; il y a 1, 2, 3, 4 délégués par nation : il y aura 22 délégués chinois, 14 délégués hindous, un délégué annamite. Et, dès la première séance, le but se déclare de façon éclatante : l'ordre du jour condamne l'injustice de la suprématie européenne, et proclame tout simplement l'indépendance des pays coloniaux. — Ces ligues auront, par elles-mêmes, une action directe : le comité exécutif de la *Ligue contre l'impérialisme* a un service de propagande et de presse qui déclare lui-même alimenter clandestinement, malgré les interdictions anglaises, 150 journaux indigènes différents aux Indes : chiffre déjà important, susceptible d'agir sur la population adulte.

Mais c'est l'adolescent lettré et l'enfant qu'il faut atteindre, si l'on veut former la génération montante à la doctrine révolutionnaire. En ce qui concerne l'Inde, les rapports bolchéviques constatent que le tempérament national n'attache pas grand intérêt aux idées communistes, mais se passionne pour le nationalisme révolutionnaire. C'est en ce sens qu'on agira. On forme des « jeunesses » et on agit sur les « universités locales », ainsi que sur les sujets instruits dans la métropole. La méthode d'action sur les universités est à base d'orgueil. « Nous sommes désormais, par l'instruction, les égaux des blancs : donc, nous avons le droit de remplir toutes les mêmes fonctions dans les mêmes conditions, et ils n'ont rien à faire ici. » — Leit motiv incessant, repris dans tous les journaux indigènes rédigés par le même personnel de petits fonctionnaires, petits instituteurs et avocats indigènes, ainsi que dans toutes les associations nationalistes. — Pour atteindre les étudiants indigènes en Europe, on passera par un intermédiaire, le *Secours rouge international* dont le siège est à Berlin, et l'*Union fédérale des étudiants*; le parti communiste de la métropole y veillera et maintiendra le contact, rôle dévolu par exemple en France à MM. Berthon et Doriot.

Si l'on considère l'ensemble des troubles aux Indes, de 1909 à 1930, et si l'on réfléchit qu'un très grand nombre des mesures communistes pour les provoquer sont postérieures à 1927, on peut considérer que la période prérévolutionnaire n'est pas close... mais bien qu'elle est en plein développement.

La carence du gouvernement. — Tout en entretenant les peuples coloniaux dans cet état de trouble qui doit, progressivement, les amener à l'exaspération et à la révolte, l'action politique de Moscou doit peu à peu arriver à leur démontrer que le gouvernement métropolitain est incapable de résister, qu'il est paralysé et impuissant, hors de mesure d'agir. Ceci est plus délicat à réaliser, mais nullement impossible : et en fait, cette partie a été supérieurement jouée par les Soviets.

Pratiquement, tout gouvernement européen est, vis-à-vis du bolchévisme, dans la situation d'un bon jardinier qui entretient son jardin, mais qui est gêné par l'existence, dans le jardin voisin, d'un de ces arbres à racines traçantes dont les rejets surgissent tout à coup, n'importe où, à de fort grandes distances. Évidemment, le vigilant jardinier surveille ses planches et coupe, dès qu'il le voit, le malencontreux rejet : il en découvre chaque jour un nouveau. — Évidemment, le remède serait de couper l'arbre... Mais il est chez un voisin, et alors...

Et alors, il y a carence.

S'il est, depuis la guerre, une politique incertaine, c'est celle de l'Angleterre vis-à-vis des Soviets. Cette carence est précisément obtenue par un jeu savant de difficultés, de menaces et de promesses dans la politique générale : or, à chaque coup de barre de la politique anglaise vis-à-vis de Moscou, doit inévitablement suivre, aux Indes, une évolution de la politique locale, obligée d'atténuer ses rigueurs, ou libre d'accentuer sa sévérité.

Nul, à l'origine du bolchévisme, n'a de compréhension plus rapide que M. Lloyd George : il déclare tout de suite que la paix n'en sera pas une, tant qu'elle ne comprendra pas la Russie. Il est donc en tête du mouvement interventionniste en Russie, en 1918. Eh bien ! c'est lui qui va, le premier, lâcher Denikine, proposer prudemment la reprise des relations commerciales, provoquer à Londres la venue des négociateurs de Moscou pour un rapprochement anglo-soviétique à l'heure même où la Pologne est envahie par les armées bolchéviques ; lui qui plus tard introduira pour la première fois des délégués de l'U. R. S. S. dans une conférence internationale, à Gênes... C'est une volte-face complète. On trouve, dans cette évolution d'un même homme, l'action combinée de deux

facteurs. D'une part, la crainte du bolchévisme qu'on n'a pas abattu par la force, qu'on peut arrêter peut-être par des négociations ; car il vient de submerger, successivement, tous les glacis dont l'Angleterre couvre l'Inde, il a rompu les républiques caucasiennes, annexé le Turkestan, envahi l'Afghanistan et la Perse. D'autre part, la nécessité de composer pour arriver à une reprise de relations commerciales, car le commerce anglais étouffe, faute de débouchés.

Ces deux facteurs sont immuables ; l'U. R. S. S. n'a, pour négocier, que deux visages : la face menaçante de la révolution imminente portée par ses soins chez nous ou dans nos colonies, et l'engageant sourire de l'immense propriétaire foncier, qui a beaucoup à vendre et beaucoup à acheter.

Lorsqu'en 1922, M. Lloyd George tombe, et que lord Curzon prend le pouvoir, l'U. R. S. S. est beaucoup moins menaçante : elle a dû évacuer la Perse, l'affaire afghane est arrêtée, et Enver Bey, en Turquie, se débarrasse de l'emprise bolchévique : les Indes respirent. Aussi lord Curzon ne met-il aucune bonne grâce à négocier : il voit immédiatement une chose capitale, savoir le rôle essentiel de la propagande. Il exige un abandon de la propagande « illicite ».

Procès sans issue, que l'U. R. S. S. s'empresse d'accepter avec la certitude de le faire durer indéfiniment. D'abord, arriver à définir ce qui est « licite » : cette définition n'est, aujourd'hui encore, pas acquise. Ensuite, l'U. R. S. S. peut bien s'engager, en ce qui concerne les actes officiels de son gouvernement, mais pas en ce qui concerne cette III^e internationale sur laquelle elle n'a, prétend-elle, aucune action, ni les partis communistes qui obéissent aux directives de cette III^e internationale. Procès toujours pendant : mais son indécision ne profite qu'aux Soviets, car la propagande continue, tandis que le pouvoir de l'Europe s'effrite...

En 1924, c'est M. Ramsay MacDonald qui remplace lord Curzon. Il reprend (question de « parti ») la conversation interrompue, et débute par reconnaître sans conditions le gouvernement des Soviets. On sait la suite, et le document Zinovieff, qui précipite sa chute, démontre l'effroyable duplicité soviétique.

Sir Austen Chamberlain arrive au pouvoir ; il s'ensuit un refroidissement presque total, une tension qui, en 1927, aboutit

à la perquisition dans les locaux de l'ambassade soviétique ; les découvertes qu'on y fait sont telles que, durant vingt-sept mois, c'est la rupture totale : rupture politique, non économique ; mais l'importance des transactions est trop faible pour entrer en considération.

Aujourd'hui, M. Ramsay MacDonald a repris, avec les Soviets, des relations officielles, sans régler aucun des points laissés en suspens. Dès le lendemain de cette reprise, une puissante révolte au Cap a fourni, comme il est naturel, de nombreuses et évidentes preuves de l'action de la III^e Internationale dans sa préparation et dans sa direction, et, prenant l'offensive, les organes officiels de Moscou ont longuement ironisé sur l'impossibilité d'arrêter, par des traités, l'action permanente de la propagande contre le capitalisme et l'impérialisme anglais.

Dans ces conditions, quel reproche adresser au pouvoir local aux Indes, si, dans l'ensemble, il donne l'impression de carence ? Les Soviets ont beau jeu à démontrer aux peuples opprimés qu'il est « impossible » d'arrêter la propagande et de se débarrasser de leurs agents. Les variations de Londres, influencées par les alternatives des traités successifs avec la Perse et l'Afghanistan, selon le rythme des révolutions qui couvrent ou découvrent la frontière des Indes, ne permettent aucune fixité à l'action gouvernementale aux Indes. Tantôt on combat, tantôt on négocie, espérant désarmer les partis par des concessions excessives dans les périodes de faiblesse, mais qu'on reprend quand on est fort. Puis, il est des actes possibles avec lord Curzon, impossibles avec M. Ramsay MacDonald. Mais surtout, il est impossible d'expulser des Indes les agents d'un gouvernement avec lequel Londres négocie ; il est impossible de condamner ou d'expulser les communistes hindous, tant qu'il est licite d'être communiste en Angleterre ; on ne peut pas arrêter les membres de la *Ligue Panhindoue* des syndicats de l'Inde, alors que neuf des dirigeants du mouvement syndical anglais sont, en Angleterre, considérés comme libres d'y adhérer : on ne peut matériellement pas arrêter l'afflux de tracts et d'articles de propagande nationaliste ou communiste, lorsque la direction en est à Moscou et que l'impression, faite partout au monde excepté aux Indes, s'achemine par mille voies diverses, maritimes ou terrestres, vers le pays, en ballots clandestins...

On ne peut pas... c'est exactement tout ce que les Soviets désirent démontrer, pour établir l'irréversible déchéance du pouvoir.

L'organisation des masses. — Agiter les masses, pour en obtenir des mouvements confus et voués à l'échec, est une entreprise suffisante en période prérévolutionnaire : cela crée toujours du mécontentement. Mais c'est inefficace en période d'exécution.

En période d'exécution, il faut des blocs homogènes entrant dans la révolution d'un seul coup, et c'est le but principal cherché par l'organisation de sociétés.

Mais il n'est nullement nécessaire que ces sociétés soient spécifiquement communistes ou marxistes. Cela n'a aucune importance, pourvu qu'on puisse déclencher leur entrée en lutte : c'est le cas de toutes les associations « nationalistes », soldats assurés de la révolution, quelle que soit la cause occasionnelle de cette révolution.

Il importe de créer des sociétés, et d'en créer le plus possible : c'est « l'organisation du prolétariat ». Organisation plus aisée, lorsqu'il s'agit de prolétariat urbain, — plus difficile, mais non impossible, lorsqu'il s'agit de prolétariat agricole, auquel on peut toujours promettre « la terre au paysan ». Quelle que soit la nature de l'association, formée le plus généralement sous forme syndicale, et quelle que soit la date de sa création, le problème est toujours le même : finir par y pénétrer et accéder au Bureau. Quand on y sera, on pourra faire marcher le syndicat au jour voulu. — Cette organisation est extrêmement poussée : elle l'a été surtout au cours des trois dernières années.

Le choix de la forme syndicale est des plus judicieux. En effet, la création de syndicats est, dans tous les pays, sauf en U. R. S. S. bien entendu, licite avec un minimum de formalités et presque aucune surveillance. Cela assure à l'association une base légale et par suite l'impunité. Nos législateurs n'ont prévu que l'action professionnelle des syndicats : nul n'a prévu qu'abandonnant les intérêts corporatifs, ils pourraient aisément être utilisés sur le plan politique comme instruments de combat.

Mais l'expérience prouve la puissance de l'outil. Dans les troubles de Turin, qui précèdent immédiatement la dictature

fasciste, ce sont eux qui assurent la victoire, et qui se montrent assez puissants pour paralyser le gouvernement, puisque le syndicat des transports s'oppose aux mouvements de troupes destinés à rétablir l'ordre, et réussit à les empêcher. Dans la victorieuse révolution de Shanghai, en 1917, ce sont eux qui enrégimentent les Chinois illettrés et mettent en mouvement les masses jaunes qui assurent la victoire. Dans la révolte du Cap, il y a quelques mois, ce sont encore les syndicats qui groupent les travailleurs noirs et les mènent au combat. Dans la révolte de Sumatra, en 1927, c'est encore le même système.

Or cette arme, méthodiquement organisée, est en passe de prendre une importance primordiale, toujours par la même méthode de fédération des syndicats, entraînés dans une voie unique, et de congrès internationaux destinés à mettre en contact, pour le choix des directions à suivre, les fédérés des divers pays : ici comme toujours, l'initiative de la fédération appartiendra à Moscou.

Nous trouvons, en 1929, toute une série de congrès et de conférences relatifs à l'Extrême-Orient et aux Indes. En janvier 1929, le Congrès national Panhindou, à Cologne ; en juillet-août, le 2^e Congrès anti-impérialiste et la 1^{re} Conférence de la jeunesse anti-impérialiste, à Francfort ; en août, la II^e Conférence des syndicats rouges du Pacifique, à Vladivostock, sous la direction de Losovsky, secrétaire général des syndicats soviétiques. Nous y constatons, par l'affiliation demandée à la *Ligne anti-impérialiste*, l'existence d'un *Congrès Panhindou des syndicats de l'Inde*.

Or, quelle est la voie dans laquelle s'engagent ainsi les syndicats ?

Relevons la résolution adoptée sur le rapport du camarade Johnson à l'issue des travaux du II^e Congrès des syndicats du Pacifique. Elle propose entre autres :

« De faire moins d'idéologie : la structure organique des syndicats doit être assez large pour englober le plus grand nombre de travailleurs possible ». En bon français, cela signifie recruter des adhérents, sans les effaroucher par la doctrine.

« L'organisation des inorganisés est l'objectif immédiat et de premier plan, etc... Les éléments révolutionnaires ne doivent pas se refuser à militer à l'intérieur de syndicats réformistes et jaunes. Il faut fusionner les syndicats petits et parallèles en

grands syndicats... » En bon français encore, cela veut dire qu'il faut réaliser la conquête du nombre, la pénétration dans les syndicats non communistes, si possible la fusion.

« Il faut consolider notre influence dans les branches capitales de l'industrie et des transports. » Cette idée est expliquée dans un autre compte rendu du même congrès (*Izvestia*, 23-30-VII 29), par le rapport du délégué soviétique qui déclare que « l'idée maîtresse des Soviets est d'organiser ces syndicats de telle manière qu'ils puissent interrompre, au moment venu, les communications entre la métropole et les colonies : on rendra ainsi impossibles soit l'approvisionnement des métropoles en matières premières, soit l'envoi de troupes et de matériel de guerre. »

C'est assez net.

Nous trouverions par ailleurs que les syndicats doivent être dirigés sur le plan de la « lutte de classes » et qu'il importe d'y conserver le principe électif, qui permet aux dirigeants communistes d'accéder au bureau.

Si nous craignons que ce relevé des points saillants du congrès ne soit pas suffisamment fidèle, nous pouvons le confronter avec l'étude publiée par l'organe soviétique le *Nouvel Orient*, n° 26-27. Il dit :

« L'influence du parti communiste (aux Indes) sur les ouvriers grandit de plus en plus au sein des syndicats.

« Cette influence est due aux subsides qu'ils reçoivent du « gouvernement (soviétique).

« Le Prolétariat hindou a pour buts actuellement :

la préparation d'une grève générale ;

l'organisation des inorganisés ;

l'organisation des syndicats dans toutes les régions de l'Inde ;

la mainmise bolchévique sur la direction des syndicats. »

Or, ce programme se réalise : le syndicat des Textiles compte déjà 63 000 adhérents totalement bolchévisés ; celui des chemins de fer en compte 30 000, et la direction en est exclusivement communiste.

Si le danger du syndicat, instrument politique, a totalement échappé à l'Angleterre ou à la France, il est bien connu des Russes, qui ne tolèrent que des syndicats d'État, dirigés par des fonctionnaires ; et aussi par les Hollandais, depuis la révolte de Sumatra en 1927. En effet, nous voyons qu'après cette

révolte, les syndicats se sont réorganisés, sous une étiquette inoffensive : « Syndicats *indépendants* indonésiens » ; mais il n'a pas échappé au gouvernement qu'ils étaient dirigés par un indigène communiste. Le gouvernement a patienté : seulement le jour où ces syndicats se sont affiliés à la *Ligue contre l'impérialisme*, démasquant ainsi nettement leurs buts politiques et non professionnels, leurs dirigeants ont été arrêtés (juillet 1929) et les syndicats dissous.

Enfin, en ce qui concerne les syndicats des transports, il convient d'accorder une réelle attention au travail fait dans tous les ports du monde (et de l'Inde) par la *Fédération des marins*.

Y a-t-il, sur cette action des syndicats, un doute quelconque à conserver ? C'est en 1929 que la doctrine s'affirme, en ce qui concerne la multiplication des syndicats obéissant à une direction unique, et leur emploi qui, en cas de grève générale doit, en particulier, bloquer totalement les transports ferroviaires et maritimes, rendant impossible toute intervention dans la révolte. Est-ce une vaine menace ? La réponse est donnée par les faits : en 1921, 100 000 grévistes... en 1929, 400 000.

Aucun doute n'est permis, hélas !

Le personnel directeur. — Le personnel directeur est toujours le parti communiste : rôle d'état-major, et non de combattant, qui par suite ne doit pas être évalué sur de simples données numériques.

Celles-ci ont pourtant quelque valeur. En 1927, époque où, aux Indes, le communisme est reconnu licite, les communistes avoués étaient extrêmement peu nombreux, 5 000 ou 6 000 peut-être. Aujourd'hui, sur 400 000 syndiqués, 150 000 sont nettement communistes.

Mais il serait essentiellement faux de dire que, sur 300 millions d'habitants, 150 000 bolchéviks sont sans aucune importance, parce qu'ils ne représentent qu'une proportion de 1 sur 2 000, et que 400 000 syndiqués ne représentent, eux aussi, qu'une infime minorité.

Il faut, pour mesurer la valeur des chiffres, se reporter à des expériences révolutionnaires ayant réussi : prenons celle de Canton en 1927.

Canton compte en chiffres ronds 1 million et demi d'habitants : le chiffre de l'effectif des syndicats n'atteint pas 30 000...

D'ailleurs, mobiliser, transporter, diriger une masse même de 30 000 militants à travers une grande ville est un problème d'état-major déjà assez complexe. Celui des communistes effectifs n'est pas donné, sauf en ce qui concerne la garnison qui compte 120 soldats communistes dont 2 officiers... Or, l'affaire s'exécute en six heures environ, sans l'ombre d'une difficulté, et c'est logique : il reste tout près d'un million et demi d'habitants en dehors du complot, — mais c'est une masse amorphe, inorganisée, impossible à remuer ou à commander, incapable de réaction spontanée.

Jusqu'ici, nous seuls, Européens, avons eu le bénéfice de cette organisation qui permet à d'infimes minorités de gouverner des peuples immenses. Aux Indes, des territoires de plusieurs millions d'habitants sont, depuis fort longtemps, régis par un seul résident européen, flanqué de cent ou deux cents policiers indigènes dont l'armement désuet n'a qu'une valeur de symbole. Et cependant, nul ne songe à s'insurger, car, derrière chacun de ces pauvres policiers, il y a l'ombre gigantesque de la puissante Angleterre. — Aujourd'hui, la minorité européenne laisse s'installer en face d'elle une autre minorité, également organisée, sachant aussi où elle va, et épaulée, dans le lointain, par d'autres puissances non moins formidables, l'Internationale communiste, le nationalisme asiatique, ou tout simplement la Russie soviétique : soutien moral de valeur effective, car les prisonniers faits parmi les insurgés du Cap ont unanimement déclaré qu'ils étaient soutenus par « une grande puissance, amie des noirs ». — Ils étaient, pourtant, autrement loin de Moscou que les Hindous ne le sont du Bureau de l'Asie centrale, à Tachkent!

Les puissances révolutionnaires se haussent, peu à peu, à un équilibre redoutable : doit-on en attendre passivement l'inévitable renversement ?

ET YEN-BAY ?

Et Yen-Bay ? Nous avons semblé nous en écarter : il n'en est rien. Tout ce que nous venons d'écrire touchant l'Inde, nous aurions pu l'écrire touchant l'Indochine : à une échelle réduite peut-être et proportionnelle à l'importance numérique des populations.

Les événements de Yen-Bay même, — ceux qui ont eu lieu ce jour-là, en ce point-là, — ne nous intéressent guère comme détail : ils ne sont qu'une résultante, un des aspects de la face d'épouvante révolutionnaire qui grimace un peu partout.

Ce qui nous intéresse, c'est la succession des préparatifs qui ont rendu possible cette révolution et ce qu'il faut rechercher, c'est si nous retrouvons, dans le même ordre, les mêmes éléments :

la direction de Moscou ;

l'agitation prérévolutionnaire et la carence du pouvoir ;

l'organisation des masses en syndicats ;

la mise en place d'un cadre directeur communiste.

Si nous considérons l'affaire de Yen-Bay sous un aspect limité, dans le temps et dans l'espace, aucune enquête, même consciencieuse, ne donnera d'autres résultats que l'épisode de l'attaque d'un poste endormi par une bande de hors la loi : tout juste un tableau pour films américains.

Y a-t-il agitation prérévolutionnaire ? Oui. — Venue d'où ? de Moscou : le Comité exécutif de l'Internationale communiste y compte un Annamite, Gua-Nyon, spécialement chargé de la propagande chez nous ; la *Ligue contre l'impérialisme* a aussi un délégué annamite, Duong-van-Giao. — Passant par où ? Par la Chine. Preuves ? Le Bureau de l'Asie centrale a créé à Canton le *Comité sino-annamite*. En 1923, le gouverneur général Merlin est victime à Canton d'un attentat par bombe. En 1927, le Congrès communiste de Hankéou traite de la révolte indochinoise, avec le député français Doriot. C'est le consul soviétique à Canton, Borodine, qui tente de fonder avec l'Annamite Tain-Kan-Si le parti du Kuoming-Tang indochinois ; c'est le même Borodine qui, au début de 1930, dirige la révolution communiste du Kouang-Si, occupe Lung-Tchéou et en expulse notre consul, et qui monte l'affaire de Yen-Bay.

Quant aux incidents révolutionnaires des dernières années, ils forment, au ministère, un dossier déjà important : et ils n'étaient pas sans gravité, si l'on songe qu'un seul d'entre eux a démontré l'existence d'un complot de plus de 200 complices, et la contamination presque totale de tout un régiment de tirailleurs dont on dut casser une centaine de sous-officiers, et déplacer tous les autres.

D'ailleurs, le fait que, dans les dix dernières années, il y a

eu jusqu'à trois interpellations sur le péril bolchévique en Indochine, suffit à démontrer qu'il existait une agitation perceptible.

Trouvera-t-on la même organisation « nationaliste » ? Certes, même si elle s'adonne d'une étiquette telle que *Parti constitutionnaliste*. La même emprise sur les étudiants, par le même *Secours rouge international* et la même *Union fédérale des étudiants* ? Oui. Aura-t-elle les mêmes résultats ? Mais, et le *Parti annamite de l'Indépendance* ? Trouverons-nous les mêmes journaux ? Que ce soient la *Tribune Indochinoise*, ou les journaux nationalistes en langue annamite, le *Drapeau rouge*, le *Travailleur*, l'*Étincelle* ou la *Torche d'Annam*, ils parlent le même langage, et avec les mêmes mots qui trahissent l'origine commune du service de presse de la *Ligue contre l'impérialisme*. La jeunesse indigène est-elle enrégimentée ? La *Jeunesse révolutionnaire annamite* a déjà donné un Congrès international, etc. !

Trouvera-t-on la même organisation syndicale ? On peut, sans le savoir, l'affirmer. Il tombe sous le sens que si Moscou se donne la peine de monter minutieusement une organisation parfaite, c'est pour l'installer partout : que s'il a fédéré les Fédérations en vue d'obtenir l'unité de plans, de directives, de vues et de moyens, s'il a constitué des Ligues puissantes, c'est pour obtenir d'identiques résultats partout. Il y a en Indochine tout ce qu'il y a aux Indes, car on ne s'est pas opposé davantage à cette mise en place de moyens : et, pour ce qui est du parti communiste, non seulement il y a le parti communiste local, mais il y a encore les émissaires du parti communiste français.

Reste une question. Y a-t-il carence du gouvernement ? Évidemment oui ; cela dit sans mettre aucunement en cause la vigilance, le sentiment du devoir ou le patriotisme éclairé, soit des gouverneurs successifs, soit des fonctionnaires civils et militaires sous leurs ordres. Et carence pour les mêmes motifs : parce que la politique locale est étroitement liée à la politique générale de la Métropole, et que celle-ci n'a pas encore pris parti dans des questions qui peuvent n'être pas encore urgentes ici... mais qui sont déjà brûlantes, là-bas. Nous, en France, nous n'avons pas de partis nationalistes allogènes à surveiller ; nos syndicats sont de vieux syndicats, avec des

dirigeants expérimentés, qui ne se laisseront pas tous manœuvrer et conquérir sans résistance par une poignée de communistes; nos troupes sont nationales, nos cadres puissants; certains problèmes peuvent attendre : là-bas, non ! Si l'on attend, ils ne se poseront plus : car *nous n'aurons plus de colonies.*

TOUS LES FILS CONVERGENT A MOSCOU

Demain, le Parlement, s'il veut savoir, saura : et il aura sur toutes choses des précisions infiniment plus grandes que celles qu'il est possible d'apporter ici. Car ce n'est pas la documentation qui manque : c'est la possibilité de la mettre en valeur.

Il verra, dominant les cadavres, Moscou. Il est impossible de ne pas le voir. Et, quand même il fermerait les yeux, les choses même, autour de lui, crieront : « Moscou ! »

Il verra ce réseau formidable et serré de ligues, de congrès, de sociétés et de syndicats, phénomène entièrement nouveau dans l'histoire du monde, enserrant toutes les colonies, en attendant d'étouffer l'Europe : tout cela, obéissant à un seul mot d'ordre venant de Moscou, dirigé par d'innombrables fils qui tous convergent à Moscou.

Il cherchera à voir ce qui existe pour s'opposer à ce système de forces coordonnées : il ne trouvera rien. Et, s'il a la volonté d'être renseigné, il constatera que le développement de la propagande révolutionnaire, en moins de dix ans, a plus que quadruplé la puissance des éléments révolutionnaires aux colonies, mais que ce n'est qu'un début, et que les nouvelles dispositions prises vont encore accélérer cet essor révolutionnaire.

Il en visagera, tout comme lord Curzon, le danger de la « propagande illicite ». Et peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour dire que la propagande, c'est exclusivement l'expression verbale ou écrite d'une opinion : la mise en place en territoire étranger d'un personnel de combat, ce n'est plus de la propagande, pas plus que l'organisation de troupes de choc n'est du syndicalisme.

Il sputtera, tout comme lord Curzon, les moyens de mettre fin à cette « propagande illicite ». L'exemple de huit années de vaines négociations pour obtenir des Soviets l'aban-

don bénévole de leur plus puissant moyen d'action, montre assez qu'il n'y a, de la persuasion, aucun résultat à attendre.

Dès lors, que reste-t-il comme moyen d'action ?

Devant la solution qui s'impose, l'Angleterre a déjà plusieurs fois reculé, et à son détriment, car la situation aux Indes, en 1930, est déjà bien plus précaire qu'en 1922.

LE DILEMME

Ainsi, les morts de Yen-Bay, — et ils ne sont pas les seuls, — posent sans nul doute la question des relations avec les Soviets. Eh bien ? Ce n'est pas nous qui l'avons posée. Combien nous faudra-t-il encore de cadavres, avant de nous décider ?

C'est que... c'est une grosse question. Oui, mais aussi un gros enjeu. Le dilemme qui nous enserme est sans issue.

Ou ne pas relever le gant. Alors, nous restons désarmés, la propagande continue comme devant, sans que rien puisse en enrayer le développement, et nous allons à la perte de la colonie...

Ou relever le gant. Mais, pour pouvoir prendre les mesures nécessaires, expulser les émissaires soviétiques, frapper d'illégalité le communisme, dissoudre les associations et syndicats affiliés à des organismes de Moscou, il faut accepter de n'avoir aucune relation cordiale avec les Soviets.

Dans l'un et l'autre cas, décisions grosses de conséquences pour le prestige de la mère-patrie : décisions qui, une fois prises, engagent l'honneur national, soit qu'on capitule, soit qu'on soit prêt à fournir l'effort nécessaire.

Certainement, il y aura des voix pour capituler, car il y en a toujours eu. Il y a une trentaine d'années, un livre alors retentissant, *Laissons l'Asie, prenons l'Afrique*, proposait l'abandon de l'Indochine en raison des sacrifices prolongés qu'exigerait éternellement une colonie si lointaine : calcul de marchand qui n'envisage que le côté affaire. — Or, en cinquante ans, le travail français a fait de cette colonie la plus prospère de nos possessions, avec 25 000 kilomètres de routes, un chemin de fer trans-indochinois, des ports, d'importants travaux d'hydraulique agricole ; de 1925 à 1930, nous y avons investi plus de deux milliards de francs, et nous en tirons des produits que nous ne possédons en aucune autre colonie. En

revanche, nous avons assuré depuis cinquante ans aux indigènes, au minimum, la paix intérieure et extérieure; peut-être aussi leur avons-nous apporté d'autres bienfaits dont ils se seraient avisés, sans la propagande qui leur montre uniquement le côté exploitation. C'est encore une jeune colonie; l'équilibre exact d'avantages et de sacrifices réciproques, entre la mère-patrie et une colonie donnée, ne s'établit qu'au bout d'une évolution extrêmement prolongée. Stade atteint par les Dominions anglais, pour lesquels les liens de dépendance ont presque complètement disparu.

On ne peut abandonner l'œuvre en cours sans sacrifier, de la façon la plus injuste, les droits acquis par un demi-siècle d'efforts; et d'ailleurs, l'abandon ne serait sans nul doute pas au bénéfice de nos 20 millions d'Annamites, proie séculairement désignée à leurs puissants voisins du Nord.

On ne peut pas davantage, sans courir les mêmes risques, hâter l'évolution en cours. En ce qui concerne l'Inde, nous assistons actuellement à une évolution fâcheusement accélérée. Par suite de promesses imprudentes, l'Inde se considérerait fondée à exiger, avant 1930, les droits d'un Dominion. Et si, en les lui accordant prématurément, on la livre à des expériences néfastes?

Ces expériences, nous pouvons les prévoir. Le bolchévisme combat pour la libération des peuples opprimés; oui, mais entendez par là leur entrée, sous l'étoile soviétique, dans l'U. R. S. S. Elles y seront libres, bien entendu... mais soumises aux mêmes lois, aux mêmes codes, aux mêmes chefs, que toutes les autres républiques *libres* qui constituent l'U. R. S. S.

Nous possédons déjà, en U. R. S. S., un certain nombre de milliards, prêtés jadis au gouvernement tsariste. A la réflexion, peut-être jugera-t-on inopportun d'y joindre ceux que nous avons, depuis un demi-siècle, investis dans notre Indochine.

Et, à défaut de toute préoccupation coloniale, le souci de notre existence nationale nous interdit de laisser se constituer une Asie totalement bolchévisée. Quel que soit le sacrifice à faire pour cela, il sera compris et fait par la nation.

Y aurait-il un danger quelconque, en partant de cette base étroite que constituent les événements de Yen-Bay, à laisser le débat se porter sur ces graves préoccupations?

Elles ne permettent aucune équivoque : ou une politique nettement nationale, quels que soient les sacrifices demandés, quelles que soient les mesures nécessaires pour arrêter, non une propagande d'idées, mais l'entreprise révolutionnaire cohérente que dirige Moscou ; ou la capitulation devant le bolchévisme.

Nous possédons un parti politique qui, naturellement, considère comme criminelle toute politique coloniale, qui encourage la révolte destinée à nous chasser de nos possessions, et qui entend bien protéger le libre développement de la propagande communiste, ainsi que l'exceptionnelle situation que s'arroge Moscou comme directeur de la Révolution mondiale : — il ne peut renier ses maîtres.

Peut-être n'est-il pas inutile d'avoir un débat sur lequel on puisse se compter sans ambiguïté possible : il faudra bien en arriver un jour à dire si l'on accepte toute propagande, même d'origine étrangère, même anti-nationale, ou si l'on consent à faire le nécessaire pour s'y opposer. Ici, pas moyen d'équivoquer, de jouer à la fois de la fidélité aux institutions républicaines existantes, et d'une fraternelle indulgence envers un parti prêt à imposer ses idées par « les vacances de la légalité », euphémisme qui n'a jamais désigné autre chose que les coups de fusil.

Les générations montantes paraissent n'avoir, en France, aucune pusillanimité en face des réalités. Mais elles aiment savoir où elles vont. Elles savent, malgré l'obscurité des formules politiques usuelles, que le monde entier, et spécialement l'Asie, subissent depuis la guerre un glissement continu vers le bolchévisme. En ce qui concerne Yen-Bay, elles savent :

qu'il n'y a pas de politique coloniale : il y a une politique nationale, dont la politique coloniale est la fidèle expression ;

qu'il n'y a pas lutte contre le bolchévisme aux colonies, sans lutte contre le bolchévisme dans la métropole ;

qu'il n'y a pas lutte contre le bolchévisme de la III^e Internationale, sans définition de l'attitude vis-à-vis des Soviets.

Maintenant, elles attendent, pour savoir où on veut les mener, et si on les laisse glisser ou non. Au Parlement de répondre.

★ ★ ★

LA NUIT INCERTAINE

DERNIÈRE PARTIE ()

LA voiture est là ?

— Non, monsieur Grèves, dit l'employé. Elle attend peut-être devant le café d'Exbrayat. Je vais vous porter votre valise.

Le chemin qui descend de la gare avait ses ornières pleines d'eau et de grandes flaques de boue le rendaient à peu près impraticable. L'homme expliqua que, dans la nuit, il y avait eu de l'orage.

— Et ça n'est pas fini... avec le vent du sud... quand il s'y met celui-là !... Il y en a pour trois jours au moins... et nous ne sommes qu'au deuxième... Prenez garde, monsieur; vous voilà tout éclaboussé.

— Ça ne fait rien, dit Bernard.

Il marchait droit devant lui, sans choisir sa place. La veille, en revenant d'Uchaux, sa voiture l'avait laissé à Orange devant le mur antique. Il l'avait regardé, regardé les maisons, les cafés, les arbres. « Eh bien !... quoi ?... qu'est-ce que je fais ?... Qu'est-ce que j'ai à faire ici maintenant ?... » — Aussitôt, il était entré à la poste pour expédier une dépêche à sa femme : « Affaires terminées. Arriverai demain cinq heures. Prière envoyer voiture. »

Toute la nuit, il avait dormi lourdement. Le voyage ensuite, avec ses absurdes combinaisons de trains, de diligences, avait suffi à le distraire. « Ne pas penser !... ne penser à rien... pas

Copyright by André Corthis, 1930.

(1) Voyez la Revue des 1^{er} et 15 avril.

même à me moquer de moi !... » se répétait-il. Il fumait, sans relâche, parlait avec tout le monde. Il vit le ciel plus gris en quittant la plaine, et il sentit fraîchir le vent. « Il fera froid dans le break.. Peut-être que Vati aura donné la couverture. » A mesure qu'il approchait, il ne trouvait rien en lui, rien, au delà de cette espèce de grelottement, au delà de ce désir d'avoir, pour en envelopper ses jambes, la vieille couverture râpeuse, jaune et noire, qui voulait imiter une peau de panthère.

— Tiens, remarqua l'employé en arrivant devant le café, la voiture n'est pas là non plus. C'est drôle...

Exbrayat, qui de sa porte regardait les nuages s'accrocher au sommet du mont Lozère, s'étonna lui aussi. Non, il n'avait pas vu Gratién. Puisque M. Grèves arrivait, comment se faisait-il ?...

— Il aura été retardé. Posez la valise sur le trottoir.

Déjà Bernard entendait la voix de Badaroux : « Qu'il attende !... Gratién partira quand il aura fini... » Fini quoi ?... Le vieux était capable d'avoir inventé, juste à ce moment-là, n'importe quelle besogne. « Ne pas penser, ne pas penser... » se répétait-il, parce que déjà ses mains se crispaient à déchirer le cuir de ses gants.

— Exbrayat, apportez-moi un demi... Apportez-en un autre pour vous, commanda-t-il, dès que la bière froide, qui glaçait le verre, fut posée devant lui.

Il souhaitait que le cafetier s'attablât à son côté et lui parlât de commerce, de chasse, du mauvais temps, de n'importe quoi. Mais la femme d'Exbrayat l'appela dans ce moment pour qu'il l'aidât à descendre dans la cave des caisses de limonade. Bernard resta seul. Le temps menaçant, la nuit proche avaient chassé tout le peuple de femmes et d'enfants qui d'habitude égayaient la petite place. Un âne passait son museau gris, ses oreilles en velours, à la fenêtre basse de son écurie. Devant la porte du charron, quatre roues peintes en bleu essayaient de sécher. Dans la vitrine du boulanger ne restait plus à cette heure qu'un seul pain mal cuit. Un homme passa, courbé, puis un gamin menant un petit troupeau de trois chèvres couleur de châtaigne.

Un instant, il n'y eut plus rien. Un bruissement de feuilles trainées, le pas un peu lourd et lent de quel-

qu'un qui porte un fardeau dérangerent le silence ; une femme traversa la place... Plutôt ce qui venait, c'était un fagot énorme de châtaignier ; la femme n'apparaissait qu'ensuite, menue, tirant sa charge, mieux qu'elle ne la soutenait, à la façon des fourmis travailleuses. Déjà sa robe grise fondait dans cette cendre qui lentement comblait tout. Mais un linge la coiffait et restait éclatant : c'était une des sœurs du petit et très pauvre hôpital. Vati les assistait quelquefois, donnait son aumône. « Elles sont cinq, disait-elle, qui travaillent comme des filles de ferme ; pourtant qu'elles sont heureuses !... » Les feuilles trainées faisaient un bruissement, un chuchotement de multitude en prière. Elles disparurent à l'angle noir d'une rue. « La paix !... la paix du cœur !... » pensa Bernard avec le sursaut brusque, l'avidité douloureuse de quelqu'un qui étouffe et râle vers un peu d'air.

Enfin, les deux lanternes du break parurent au coin de la route. Une vapeur les troublait, qui montait du cheval. Gratien sauta à terre :

— Je suis en retard... C'est qu'il a fallu attendre la visite du docteur... pour savoir s'il y avait à prendre ici d'autres médicaments.

— Comment?... Qui est malade ?

L'homme se baissait pour prendre la valise.

— Répondez-moi donc, cria Bernard.

Gratien releva la tête et les lumières du café éclairaient sa face stupéfaite :

— Mais c'est monsieur !... Son rhume a mal tourné. Une congestion pulmonaire. Vous n'avez donc pas reçu la dépêche de Mme Vati ?

Bernard ne sut qu'il avait étendu la main qu'en rencontrant la roue gluante, pleine de boue. Il tira son mouchoir et s'essuya longuement avant de demander :

— Il est donc... si... si mal ?

Il remarquait bien l'attentive et peut-être narquoise façon dont Gratien le regardait. Cependant, comme dans ces rêves où, devant le pire danger, tout mouvement devient impossible, il éprouvait que ses muscles, sa bouche, son regard se pétrifiaient dans une expression qu'il n'était pas en son pouvoir de détruire, de masquer, quoi qu'elle fût.

— Non... maintenant ça va mieux.

— Ah!... bon!...

Cette exclamation fut le prix d'un immense effort. Il s'installa dans la voiture. « Quel bonheur!... se répétait-il stupidement. On a pensé à la couverture. » — Il s'enveloppait les jambes avec soin. Le cheval partit. La rue n'était éclairée que par de pauvres lampes jaunissant derrière les vitres.

— Sur la route, dit Gratien, il fera plus clair.

Bernard sentit que cet homme à présent guettait son silence.

— Et madame? demanda-t-il.

— Elle ne tient plus debout. Déjà, depuis votre départ, elle n'avait pas trop bonne mine. Et voilà des nuits qu'elle passe, sans compter que monsieur... comme humeur, c'est pire tous les jours. Ah! pour un bon malade, c'est pas un bon malade. De ne plus pouvoir être là sur le dos du monde, à tout espionner, ça le rend comme enragé... Et rat, avec ça, vous savez, plus rat que jamais, si c'est possible. Tenez, avant-hier, Fine a cassé la veilleuse en la nettoyant. Une vieille veilleuse qu'était déjà toute fêlée. Ça en a fait une histoire!... qu'on se débrouillerait comme on voudrait, qu'il défendait qu'on en achète une autre... qu'il n'avait pas gagné son argent pour qu'on le jette par la fenêtre... Ah!... là... là... C'est comme les volets de sa chambre, ça tient collé au mur avec des ficelles... pas moyen de les fermer... Suffirait pourtant de deux heures de maçon pour resceller les crampons. Il ne veut pas en entendre parler. Par ces mauvaises nuits qu'il a fait, le vent soufflait jusque sur son lit. Il a fallu mettre un paravent. Ça ne fait rien, il aime mieux tout que de sortir vingt francs.

Les maisons finissaient. Le ciel n'était plus endigué par la ligne des toits, mais étalait son tumulte entre les grandes cimes. Bernard les retrouvait, « comme des crocs, comme des haches », épaisses sur le ciel lourd. Elles le happaient lentement, elles semblèrent, quand la route descendit et longea le torrent, se resserrer sur lui. Et il écoutait l'eau invisible qui courait, qui grondait comme un sang plein de fièvre.

NON, Vati, je n'ai pas reçu votre dépêche. J'avais dû quitter Bourg... J'étais invité près d'Orange... à un déjeuner chez des amis... de vieux amis d'autrefois, à Paris... Je vous raconterai tout ça, quand vous serez plus tranquille.

— Oui... oui... je comprends!

La jeune femme parlait plus doucement encore que d'habitude et ce devait être parce qu'elle n'en pouvait plus. Bernard distinguait peu son visage, parce que la lanterne du vestibule éclairait mal; mais la voix exprimait un épuisement à son comble. Une odeur de remèdes arrivait par le couloir dont, en accourant, elle avait laissé la porte ouverte: ainsi Badaroux, tout de suite, rappelait qu'il était là et même malade, couché, imposait sa présence.

— Ma pauvre enfant! dit Bernard. — Et il s'émerveillait de pouvoir si bien prendre l'air et le ton qu'il fallait. — Vous avez été bien inquiète?

— Oui. C'est passé maintenant... c'est-à-dire, pendant quelques jours encore... Une rechute serait mortelle. Voulez-vous vous changer, ou préférez-vous dîner tout de suite?

— Je monte un instant... C'est odieux, vous savez, ces voyages. Dire que je suis en route depuis ce matin!

Dans l'escalier, il continuait de lui parler, mais elle ne l'avait pas suivi. La grande chambre déjà était prête pour la nuit. Bernard s'étonna de ne voir sur le lit qu'un seul oreiller. « Vati doit coucher en bas, près de son père. » Dans le même moment, et quoiqu'il n'y eût aucune apparence de rapprochement entre ces deux choses, il se rappela qu'en le recevant, sa femme ne l'avait pas embrassé: la main tendue seulement.

« Bah!... » pensa-t-il.

Il dépêchait sa toilette. « Plus de sept heures et demie, comment se fait-il que la cloche n'ait pas encore sonné?... Mais elle ne sonnera pas ce soir... Badaroux est malade! » Un grand flot d'air lui gonfla la poitrine. Il nouait à son col une cravate fraîche et regarda dans la glace son visage soulagé. « Comme tout change! » pensa-t-il. Il le répéta à mi-voix pour le plaisir de sentir les mots lui glisser entre les dents. « Oui, tout change... tout va bien dès qu'il n'est pas là. »

Dans la salle à manger, son couvert était mis en face de Vati. Rarement dans cette maison, seulement quand un rhume, un embarras d'estomac retenaient comme aujourd'hui Badaroux dans sa chambre, Bernard s'était assis à la place du maître. Il se le rappela, mais ne voulait pas encore remarquer ce soin que le destin semblait prendre, — depuis la minute même où il descendait du train, où la voiture n'était pas là, — de sou-

lever par les moindres détails, de raviver son tumulte. Et il s'appliquait à raconter un imaginaire voyage.

— Ces archives de Bourg... J'ai été déçu. Rien de bien intéressant. Ce qui m'a retardé, c'est que le maire était absent, lui seul avait la clef... Alors j'ai flâné; je me suis promené. L'air était doux là-bas.

Sous la lumière de la grosse lampe pendue, Vati était moins pâle qu'il ne l'aurait cru. Elle avait dû se farder un peu. Ses cheveux étaient coiffés avec soin, ses ongles polis, sa robe fraîche... Rien du désordre, de la négligence de quelqu'un qui depuis plusieurs jours n'a guère eu le temps de penser à soi. Bernard lui fut reconnaissant de présenter cette gentille apparence. Et s'interrompant de raconter :

— Votre robe vous va très bien. Et c'est étonnant, vous savez, que vous n'ayez pas plus mauvaise mine.

D'un sourire, elle le remercia de sa politesse; ses paupières en même temps dérobaient son regard. Il se rappelait maintenant certaines phrases de la lettre dont les cendres s'était envolées dans le petit bois d'oliviers. Réminiscences de lectures, comédie... certes, mais pourquoi, tout d'un coup, ne plus soutenir le rôle? Comment se faisait-il, le revoyant après une absence dont elle sut se plaindre passionnément, qu'elle n'arrivât pas mieux à prendre le visage de la joie? Elle écoutait son mari avec attention; cependant elle-même parlait peu et ne posait, s'il venait à se taire, aucune question. Quelque chose devait la préoccuper, l'éloigner. Quoi? Son père? L'inquiétude? Bernard eut l'impression que ce n'était pas cela. Mais déjà son esprit désertait cette énigme d'un si pauvre intérêt. Fine rapportait de la chambre du malade et posait sur la table une assiette de soupe au lait à demi pleine, baveuse sur les bords, qu'il regardait avec dégoût. Vati lui présenta deux fois les fruits sans qu'il l'entendit. Enfin, il sursauta, s'excusa.

Les yeux de la jeune femme semblaient s'être creusés davantage pendant qu'elle observait son silence, son absence. Elle essaya de sourire. Elle lui toucha la main de sa main un peu chaude.

— Comme vous avez du chagrin!

— Du chagrin?...

— Oui... de ne plus être là-bas... Oh! je comprends, Bernard.

C'était la deuxième fois qu'elle affirmait le comprendre. Il lui demanda, un peu brusquement, ce qu'elle voulait dire.

— Comment pourrions-nous parler ici ? murmura-t-elle, à son tour absente et regardant à son tour ce que nul autre ne pouvait voir. Demain... ou après-demain... Non !... demain... Maintenant il faut que j'aille remplacer Fine, pour qu'elle puisse dîner et se reposer un peu.

— Vous n'allez pas veiller, je pense ? Vous n'en pouvez plus.

— Oh ! pas toute la nuit. Jusqu'à deux heures seulement. Après, Fine me remplace. Père exige qu'on soit là parce que, s'il tousse, on lui donne une potion. Il pourrait la prendre tout seul. Il ne veut pas. Alors... D'ailleurs, d'habitude, c'est la mère Goin qui veille... vous savez, la mère Goin, de Langogne. Mais elle souffre depuis deux jours d'une crise de rhumatismes. C'est ça qui complique tout.

S'étant levée elle dut saisir aussitôt le dossier de sa chaise.

— Comme c'est bête ! dit-elle, la tête m'a tourné.

— Écoutez, Vati, vous allez me faire le plaisir d'aller vous coucher ; c'est moi qui vous remplacerai cette nuit. — Il avait parlé très vite pour ne pas prendre le temps de réfléchir, d'imaginer le tête-à-tête dans la chambre obscure, et toutes ces pensées qu'il ne pourrait plus contenir, qui sauteraient sur lui comme des chiens. — Non, ne protestez pas, ne protestez pas, répéta-t-il parce que la jeune femme essayait de pauvres paroles. Je redescends dans cinq minutes. Le temps d'aller mettre un pyjama chaud.

...« Pouvais-je faire autrement ? Le plus élémentaire sentiment, non pas même du devoir, des simples convenances... » se disait-il pendant que dans le cabinet de toilette, nerveux et mécontent, bousculant les flacons, il se préparait pour la nuit. Il ouvrit l'armoire, et s'étonna de la voir à demi-vidée. « Quelle idée, pour quelques jours d'avoir déménagé tout son linge... et ses robes ! put-il constater, plus étonné encore, en cherchant son pyjama dans la penderie. Elle est bizarre en ce moment... » L'idée de ces quelques heures qu'il allait passer dans la chambre de Badaroux le bouleversait trop pour qu'il s'inquiât longtemps d'autre chose.

« Qu'est-ce que j'ai oublié ?... Non, rien. » Il tournait sur lui-même. Enfin, prenant son parti, il descendit l'escalier précipitamment.

Une lampe à réflecteur pendue à un clou éclairait le couloir. Derrière elle, une auréole de suie tachait le mur peint en jaune. Un instant, Bernard s'arrêta pour regarder cette tache comme s'il ne l'avait jamais vue.

— Eh bien ! qu'est-ce que j'attends ?

La porte de Badaroux était entrebâillée ; il la poussa sans bruit et l'odeur épaisse de la chambre le prit à la gorge. Dans un vieux pot de confiture, une flamme pâle, en amande, flottait sur un peu d'huile. Elle n'éclairait que le lit dont Vati, penchée, redressait les oreillers. Elle s'écarta aussitôt.

— Père, voilà Bernard.

Et la grande face apparut, terne, dans cette lueur encrassée, et le ventre énorme qui soulevait le drap, et la main gauche posée là-dessus avec ses doigts courts, ses grosses veines si gonflées que leur saillie avait une petite ombre noire.

— Père... répéta Vati.

— Il dort?... souffla Bernard.

Elle fit signe que non. Ils attendirent. Enfin, Badaroux grogna :

— C'est vous!... Vous ne vous êtes vraiment pas trop pressé. J'aurais pu crever...

Ses paupières lourdes s'abaissèrent. Pas complètement peut-être, mais on ne pouvait savoir. En se laissant guider par Vati vers le fauteuil, Bernard sentait ce regard qui s'accrochait, qui pesait. Il se retourna brusquement ; dans la pénombre, la longue et large face n'était qu'une tache grise sur le grisâtre oreiller ; rien ne semblait plus y bouger, y vivre.

— Il se rendort... souffla Vati. Je viens de lui donner son véronal. Vous serez très tranquille.

Doucement, elle approchait du fauteuil la petite table sur laquelle tremblotait la veilleuse. Bernard y posa les journaux achetés à la gare et qu'il n'avait pas lus.

— Pas de journaux, supplia la jeune femme. Le froissement du papier l'exaspère. — Elle vit une espèce de sourire tordre la bouche de son mari et n'en comprit pas l'expression. — Il ne veut pas qu'on fasse rien... rien... Fine ne peut même pas avoir son tricot. Il dit que quand on veille un malade, ça n'est pas pour se distraire. Il n'y a pourtant aucun soin... Lui donner cette potion s'il se réveille, c'est tout... Oh ! je vous dis, le temps paraît long.

— Ça n'a, je vous le jure, aucune espèce d'importance. — Il s'installait, les deux bras sur les accoudoirs, la nuque contre le dossier. — Je suis très bien... je penserai...

— Oui... vous vous souviendrez..., murmura-t-elle si bas qu'il ne fut pas très sûr de l'avoir entendue... Bernard... — Elle se tenait devant lui sans bouger. — Vous êtes très... très bon, dit-elle toujours bien bas, mais plus distinctement.

Elle ne l'embrassa pas, ne lui prit pas la main et s'en alla sans bruit. Derrière sa robe claire, l'ombre et l'air s'épaissirent avec une si suffocante promptitude que Bernard se redressa, fit un geste d'appel; mais déjà la porte s'était refermée.

Il retomba dans son fauteuil et, comme il serrait ses paupières, il eût voulu aussi boucher ses narines et défendre à ses mains de tâter ce velours qu'avaient usé, graissé les mains de Badaroux. Cependant, un si parfait silence, une tiédeur si mesurée occupaient la chambre que ses nerfs en furent apaisés. Il rouvrit les yeux, et fut soulagé de ne rien distinguer, d'abord, au delà du cercle que posait, au plafond et sur le tapis, la défaillante lumière; mais presque aussitôt se précisa le paravent dressé au pied du lit et dans le même moment un ronflement s'éleva, qui fusait tout à coup, sonore comme un cri, et faiblissait soudain, n'était plus qu'un grondement, un gargouillement rauque et sourd, animal.

Cela ne cessait plus. Pour ne pas entendre, Bernard pressa ses mains contre ses oreilles; alors le contact brûlant de sa propre chair et ce qui bourdonnait à travers lui-même furent pires que l'autre supplice. Il se tourna dans le fauteuil, s'accouda, s'étira et n'en pouvant plus après une demi-heure, se leva et fit quelques pas dans la chambre. Repoussé, le fauteuil grinça... une lame du parquet craqua sous le tapis... Mais plus bruyante était la tempête qui cernait la maison. Cela recommençait comme le prévoyait l'employé de la gare : « trois jours au moins, et nous ne sommes qu'au deuxième. » Jusqu'alors, Bernard, tout absorbé, n'avait rien entendu. Il s'étonnait à présent que ce tapage n'agitât pas le dormeur. Le vent poussait aux vitres, les faisait trembler; et malgré les rideaux tirés, on sentait rôder dans la chambre son haleine de bête qui s'acharne et qui veut entrer.

Le haut paravent gardait le malade de ces souffles dangereux qui faisaient bouger la flamme de la veilleuse : et le feu

bien couvert luttait aussi contre eux. Bernard eut la curiosité de regarder le thermomètre. « Dix-sept degrés et demi... Il y en avait dix-huit tout à l'heure », crut-il se rappeler.

« ... Que serait le refroidissement, pensa-t-il tout à coup, si le vent venait à bout d'ouvrir cette fenêtre qui ferme mal et sautait dans la chambre ? Et si, dans ce même temps, on écartait le paravent... » Tout bas il ricana du tapage que mènerait Badaroux réveillé par le bruit, par le froid. « Mais se réveillerait-il?... » Ces premières heures de nuit étaient celles où agissait plus fortement le véronal. Bernard hésita, puis, à tout petits pas, s'approcha du lit. Il crut voir briller quelque chose sous les paupières mal fermées et se rejeta en arrière. Son cœur battait affreusement. Le ronflement avait cessé ; cependant un souffle obstrué, mais profond, semblait révéler le sommeil.

Un quart d'heure... oui, peut-être ce fut un quart d'heure que dura son hésitation nouvelle. Enfin, il prit la soucoupe dans laquelle était posée la veilleuse et, cachant sa flamme de la main, il revint près du lit. Pas un mouvement n'agita sous les couvertures la soufflante masse. Prudemment, Bernard démasqua la lumière. Une épaule habillée de flanelle à raies grises était à demi découverte ; trois ongles courts et noirs agrippaient le drap. Il vit aussi la sueur briller sur les tempes et sur l'énorme front. Une odeur fiévreuse et mouillée l'écoeura.

Il rapporta la veilleuse à sa place. Tourné vers la fenêtre, il écoutait encore le vent qui cognait, qui voulait entrer et il imaginait ce furieux forçant les craquantes cloisons, envahissant la pièce, sautant sur le malade, coulant sa glace dans les poumons encore tout engorgés de sang. Il souleva le rideau. A tâtons, il chercha le bouton de cuivre et le tint serré dans son poing pendant plusieurs minutes. Enfin, il se décida à le tourner un peu. Huilé sans doute par les soins de Vati, il ne fit aucun bruit... Et soudain Bernard dut employer toute sa force pour lutter contre cette autre force qui croyait enfin avoir trouvé une issue et se précipitait.

La fenêtre refermée, — avant même, d'ailleurs, d'avoir été ouverte, — pour la troisième fois, il s'approcha du lit. Le sommeil de Badaroux était décidément un solide sommeil. Pour l'éprouver mieux encore, Bernard alla prendre un des journaux qu'il avait apportés. Il l'ouvrit sans précaution, tourna,

froiss
il se la
ruiss
Qu
somm
repos
temp
—
force
cham
D
derr
aile
heur
Il
tona
épu
pren
—
pas
que
—
bail
d'ha
par
de
et
rob
l'al
gre
mi
av
pr
ur
an
—
le
pu
an

froissa les pages, les replia, et, jetant le journal dans un coin, il se laissait enfin tomber dans son fauteuil, plus brûlant, plus ruisselant que le malade lui-même.

Quand Fine entra, un peu après deux heures, maussade de sommeil, il put lui dire que le malade avait profondément reposé. Deux bûches remises par ses soins élevaient un peu la température.

— Dix-huit degrés et demi, cela suffit pour l'instant. Ne forcez pas le feu, recommanda-t-il. Trop de chaleur dans la chambre fait monter la fièvre.

Dans le couloir, il s'arrêta encore pour regarder la tache derrière la lampe sale. Des papillons de nuit y collaient leurs ailes plates. Depuis qu'il passait là, il y avait trois ou quatre heures, qu'est-ce qui était donc arrivé?...

Il tressaillit en voyant s'ouvrir la porte de Vati. Elle se tenait dans l'entrebâillement, en peignoir, et son visage épuisé, ses yeux trop brillants montraient qu'elle n'avait dû prendre aucun repos.

— Je vous guettais. Je voudrais tant savoir si vous n'êtes pas trop fatigué!... Et si vous ne voulez pas boire ou manger quelque chose...

Elle maintenait la porte, ne l'ouvrait pas tout à fait. L'entrebâillement suffisait pour que Bernard vit cette chambre qui, d'habitude, servait de lingerie. Un petit lit de fer y était préparé; et ce campement à portée de Badaroux n'avait rien que de naturel. Mais les livres empilés sur deux chaises, les brosses et les flacons en péril sur le rebord étroit de l'armoire, les robes misérablement accrochées à des clous, tous ces objets dont l'absence là-haut étonna Bernard, tous, — jusqu'à la photographie des enfants de Madeleine Coulangue posée sur la cheminée, — pourquoi donc encore une fois la jeune femme en avait-elle fait le déménagement? Il faillit le lui demander et préféra se taire. Le besoin qu'il avait d'être seul, lui donnait une si nerveuse impatience qu'il ne lui eût été possible d'écouter aucune explication.

— Je n'ai ni faim, ni soif... Je vous remercie. Tout s'est très bien passé, votre père ne s'est pas réveillé. Fine s'installe près de lui. Reposez-vous maintenant. Je vais dormir moi aussi. Bonsoir, Vati.

Il se penchait, la jeune femme se raidit pour éviter ce baiser

machinal et corrigea son geste par un triste et gentil sourire. Il n'insista pas, sourit à son tour, aimablement, et s'en alla.

Déshabillé en hâte, il éteignit sa lampe, se coula dans le lit vide et froid. Le frisson qui l'y pénétra durait encore après un quart d'heure. Sans transition, il suffoqua soudain, rejeta les couvertures, et s'asseyant sur son lit tout en désordre, il écoutait le vent. « L'employé a dit... trois jours, et nous ne sommes qu'au deuxième... alors demain... demain... » Il s'allongea de nouveau, épuisé de sentir sourdre à ses tempes, au creux de ses mains, intarissablement, cette brûlure humide.

QUAND il descendit le lendemain vers neuf heures, rien n'était préparé dans la salle à manger. La grosse Jeanne, qui l'entendit, ouvrit la porte de la cuisine pour grogner que le docteur venait d'arriver, à pied; son auto ne marchait pas; Gratien était obligé d'atteler pour le reconduire. Monsieur, sur le petit matin, avait été insupportable; Fine n'en pouvait plus. Tout allait de travers et tout le monde commençait à en avoir plein le dos.

Elle posa bruyamment une tasse, le sucre et le beurre, jeta le pain sur la table et, dix minutes plus tard, apporta la théière. Tout le malaise de la maison s'exprimait dans l'humeur de cette montagnarde aussi rude que Badaroux et guère plus patiente. Bernard ne mangea rien. Il avala deux gorgées d'un thé noir et tiède et il repoussait sa tasse quand il entendit sur la route grincer le break qui emmenait le docteur. Presque aussitôt Vati entra dans la salle à manger. Elle était déjà prête et doucement parfumée.

— Oh!... murmura-t-elle en voyant la table servie à la diable, le pain qui n'était pas grillé, la tasse pleine, mon pauvre Bernard..., quel déjeuner!... quelle vie!... heureusement que...

Elle s'interrompit et rougit avec violence.

— Heureusement que quoi? demanda Bernard. Votre père va mieux?...

— Ce n'est pas de cela... Mais oui... oui, il va mieux. Évidemment..., il faut encore, pendant bien des jours, les plus grandes précautions. L'état du cœur, des artères...

Elle répétait les paroles du docteur, mais ne semblait pas y penser beaucoup. Son air restait absent. Elle était moins

accablée ce matin qu'en proie à une espèce de surexcitation fiévreuse, douloureuse. Et Bernard eut la même impression que la veille : ce n'était pas la santé de son père qui la tourmentait aussi profondément.

— Vous savez, dit-elle, se sentant observée et parlant pour éviter la moindre question, j'ai trouvé ce matin une fenêtre du salon grande ouverte par le vent. La pluie a trempé le tapis et deux chaises sont perdues. Tout s'use, tout s'abîme avec ces mauvais hivers que nous avons ; et papa ne veut pas entendre parler de réparations.

— Ah ! vraiment, dit Bernard, le vent a ouvert...

Il se détourna pour regarder sur la terrasse jonchée le massacre des feuilles.

— Elles sont tombées presque toutes, murmura Vati qui s'était approchée, quelle affreuse nuit !

— Oui, quelle nuit !

— Avez-vous dormi un peu ? moi, je n'ai pas pu.

— Il faudra vous rattraper la nuit prochaine. Vous devriez...

Son front toucha la vitre. Il ferma les yeux. Ce fut à peine plus long qu'un battement de paupières.

— Oui, dit-il, avec une force soudaine, il faut que vous preniez du véronal, vous aussi, il le faut. — Il saisit d'une main autoritaire le bras de la jeune femme. — Vous m'entendez, Vati. Je vous le donnerai moi-même.

Sur la manche de tricot, beige et noir, fileté d'or, il vit ses doigts trembler et les retira précipitamment.

— Dormir ! dit Vati, mais je ne crois même pas que je me coucherai. Fine n'en peut plus. Et si la mère Gouin est toujours malade...

— Ah ! oui... c'est vrai, dit Bernard, il y a la mère Gouin...

— Comment, il y a... Au contraire.

— Bien sûr, au contraire... Enfin, je veux dire que ça n'a aucune espèce d'importance, puisque maintenant je suis là, que cette bonne femme puisse venir ou non. Elle ferait même bien mieux de rester chez elle. Si elle sort tout juste aujourd'hui de son lit, quels microbes va-t-elle nous apporter ?...

— Oh ! des microbes !... Une crise de rhumatismes...

— ... Et Dieu sait quoi avec ! Les paysans sont sales. Cette vieille, je l'ai vue, elle paraît malsaine.

— Malsaine ?... je ne crois pas. Elle a passé trois nuits ; ça

n'avait même pas l'air de la fatiguer... J'envverrai Gratien chez elle cet après-midi. Mais... oh !... Bernard... vous avez mal à la tête ?

Il restait le front appuyé à la vitre, les yeux fermés. Enfin il se retourna.

— Non. Je réfléchis-sais... Voilà ! C'est entendu ; ce soir, vous vous coucherez, Fine se couchera aussi ; je passerai toute la nuit.

— Je ne veux pas. Vous avez la fièvre ; vos yeux ont la fièvre comme pendant votre bronchite.

— Allons donc !... Je vous dis...

— Ne vous fâchez pas. D'ailleurs peut-être que la mère Gouin...

— Écoutez, décida Bernard. — Il voyait que son agitation étonnait la jeune femme, mais il parvenait mal à la maîtriser — J'y vais, chez la mère Gouin. Pourquoi me regardez-vous de cette façon-là ? C'est pourtant le plus simple d'y aller tout de suite. Comme ça, nous saurons à quoi nous en tenir.

... « *Je* saurai tout de suite à quoi m'en tenir », corrigea-t-il, dès que sur le chemin il écrasa les feuilles mortes. Leur odeur triste et mouillée se mêlait à l'odeur du paletot de cuir qu'il avait endossé avant de sortir. Il portait aussi ce vieux feutre toujours accroché près du paletot dans le vestibule. De quel regard haineux et délivré il les considéra quand il passait près d'eux, sa valise à la main, fuyant vers Sylvie ! Qu'est-ce qu'il s'imaginait donc abandonner en laissant derrière lui cette défroque pendue ? Sournement elle reprenait possession de lui. Le chapeau était léger à ses tempes, à son front. Le vieux paletot permettait à ses épaules un jeu large et libre. Il s'y sentait à l'aise. Il rentrait dans sa peau. Et voici maintenant qu'au lieu de s'inquiéter, il s'émerveillait de la nette façon dont le Destin, par son jeu, ses provocations, marquait sa volonté. Pas un détail, depuis le retour, qui ne semblât le presser, le guider comme une main appuyée.

« Si la mère Gouin est toujours malade... et si je dois la remplacer ce soir, ce sera que vraiment... vraiment... il faut... » Sous les mousses avivées, épaissies par la pluie, les rochers prenaient leur pelage d'hiver. La boue, dans quelques jours, serait plus épaisse, et viendraient les matins de gel où, coupante et durcie, elle entame les semelles. Alors les châtaigniers

bien dépouillés déjà par cette furieuse nuit seraient nus tout à fait et rien ne cacherait plus leurs tumeurs et leurs bosses. Les nuages accrochés sur les pentes par les fougères mortes et le brouillard qui monte du torrent mêleraient sur la route leurs humides fumées.

« Mais c'est fini... c'est fini!... — Il respirait largement. — Cet hiver-là je ne le verrai pas ici. »

Le vent qui meurtrissait la terre s'apaisait, mais de grands souffles continuaient d'agiter le ciel. La houle grise et fouettée découvrait quelquefois et recouvrait aussitôt une déchirure bleue. « Il y a des pays où le ciel tout entier garde, malgré l'hiver, cette pure, cette précieuse couleur. Dans la mer éclatante, les îles sentent bon. » Ah! qu'il avait autrefois rêvé d'aller vers elles, de les respirer, de les apercevoir à la fin d'une belle nuit, flottantes et parfumées, bleues comme le ciel et l'eau, toutes bleues dans l'aube rose! « Mais... mais... cette année même... en janvier... Pourquoi pas?... Oh! bien sûr qu'en janvier... » Il laissa sa pensée aller tant qu'elle voulut et, la ramenant enfin contre lui, la retournant, la pressant, il attendait que quelque chose le mordit, le déchirât, l'obligeât enfin à tout rejeter; mais cette bête, contre qui si longtemps il s'était débattu, rentrait ses griffes aujourd'hui, n'était que chaude et douce, familière.

Des ruches, faites de troncs d'arbres gris et coiffées d'ardoises noires, copiaient en miniature le hameau noir et gris. La maison de la mère Gouin était un peu à l'écart au-dessus d'un penchant petit potager où jaunissaient des choux troués par des limaces. Des serviettes déchirées séchaient sur une corde. Dans une vieille marmite d'émail toute cabossée, écaillée, poussait un basilic. Les volets étaient rabattus à demi, la porte fermée. Bernard allait y frapper, quand il vit une femme en coiffe noire qui arrivait du hameau. Elle avait un pain sous le bras, un petit pot à la main.

— Attendez, cria-t-elle, à cette heure-ci, elle dort. C'est moi qui ai la clef.

La mère Gouin va beaucoup mieux. Elle se lèvera tantôt. L Demain peut-être... après-demain sûrement, elle retournera au château. » La voisine qui gardait à son tour la garde-malade n'avait dit que cela. Et quand Bernard descendit le raidillon,

le long du polager, cinq minutes depuis l'instant où il le montait ne s'étaient pas écoulées. Il avait l'impression cependant que venait de se passer quelque chose de formidable. « Bien... bien... c'est entendu ! » avait-il dit à cette femme. Et il continuait de se répéter ces mots à lui-même. « Bien... c'est entendu... bien ! » Quelque chose qui s'était détaché, parfaitement mûr enfin et roulait vers son but comme sur une pente herbue, cessait de lui peser, de le tirailler. Il n'avait désormais plus besoin de s'en occuper et goûtait une espèce d'étrange soulagement.

De l'autre côté de la gorge, sur les lacets du chemin, il aperçut Vati qui venait au-devant de lui. Elle marchait lentement, presque pesamment. Des rocs la lui cachèrent. De la même façon, sa pensée cessait quelquefois de lui être visible, mais n'en continuait pas moins son cheminement. Il la retrouvait soudain, toujours plus près du but, toujours plus précise.

« Vati aura-t-elle du chagrin ? se demandait-il à présent... Pleurera-t-elle beaucoup ? » Les sentiments exacts qu'elle avait pour son père, il ne les connaissait pas. « Elle est fausse, se répétait-il, hypocrite... », mais il n'avait pas le temps de s'occuper d'elle. Ses poumons se gonflaient si largement, que quelque chose semblait prêt à se rompre dans sa poitrine. Il n'avait plus la force de supporter cet afflux d'air, de vie. Oui... la vie... la vraie vie... Enfin!... — L'une de ses mains serrait sa canne, l'autre se balançait au rythme de la marche, mais en toutes deux frémissait la volonté de se tendre et sauvagement de saisir, d'étreindre. Étreindre quoi?... Qu'est-ce qu'il souhaitait vraiment ? Partir... d'abord partir... A l'avant du navire, sous la lune, un petit flot danse, clair, dardé, menaçant, comme un poignard qu'on tire. Et puis la mer pâlit ; l'aube a le goût brûlant des plantes aromatiques. Les îles là-bas... les îles!... En janvier, les oranges sont mûres. « Bien... mais après... Après?... » s'impatiente Bernard. Déjà, avant même d'avoir rien atteint, son avidité redevenait cette avidité douloureuse qui, d'avance, rejetait et dédaignait tout. « La vie... la vraie vie ? »

Pensif et lourd à présent, il baissait la tête. Quand il la releva, Vati tournait l'angle du chemin. Qu'elle paraissait lasse dans ce grand jour, sous un petit béret qui ne mettait aucune ombre pitoyable sur son visage, l'œil creux, la lèvre blanche !

— Quelle idée avez-vous eue de vous fatiguer encore en montant jusqu'ici? s'exclama Bernard.

— C'est que je voulais, dit-elle très vite, un peu essoufflée... j'aurais voulu vous parler, vous parler tranquillement, sans être interrompue par personne.

— Qu'est-ce que vous avez donc de si pressé à me dire?... Qu'est-ce qui se passe?...

Peut-être lui-même ne se rendait-il pas compte de la nervosité qui secouait sa voix, pressait ses paroles, lui donnait cet air d'impatience et d'irritation. Vati le regarda, parut hésiter et, balbutiante dans son trouble, rouge aussitôt jusqu'aux larmes :

— Rien, Bernard... Oh!... ce n'était rien de pressé... Je... je voulais seulement savoir si la mère Gouin...

Il feignit de la croire. Et presque heureux qu'elle lui parlât de ce qui l'occupait uniquement, surtout qu'elle lui permit d'en parler, il se calmait tout de suite, il lui prenait le bras.

— Appuyez-vous sur moi. Encore une fois, quelle idée!... Je revenais aussi vite que possible et d'ailleurs, je ne cesse de le répéter, la chose est sans la moindre importance, puisque je suis là... Enfin... appuyez-vous!... Mais que vous êtes distraite! Vous marchez dans les flaques, vos pieds sont trempés. Eh bien! donc, voilà : j'ai vu la mère Gouin ou plutôt je l'ai aperçue de loin, dans son alcôve, ronflant de tout son cœur. La femme qui la soigne m'a dit qu'elle va beaucoup mieux. Elle se lèvera aujourd'hui. Demain, après-demain au plus tard, elle reprendra son service... Alors vous voyez... vous n'avez pas à vous tourmenter... même pour moi... Qu'est-ce que c'est qu'une nuit à passer? Par exemple, vous, ce soir, vous allez me faire le plaisir de vous coucher de bonne heure. C'est moi qui vous donnerai votre véronal. Une dose... une dose à assommer un bœuf, plaisanta-t-il, parce qu'il trouvait soudain maladroit de toujours revenir à ce sommeil de Vati, à ce véronal.

Elle ne protestait plus, ne répondait rien. « A quoi peut-elle penser?... Qu'est-ce qu'elle voulait me dire?... » Il continuait sur le même ton égayé :

— Pour moi, vous comprenez bien que ce n'est rien de veiller jusqu'à deux, trois heures du matin, et toute la nuit s'il le faut. Le fauteuil est excellent. Je m'y repose aussi bien que dans mon lit. Tout ce que je risque... continua-t-il. — Plusieurs minutes avaient passé, Vati se taisait toujours. — Oui...

ce que je risque, c'est de m'endormir, mais pas bien profondément, et je serais debout au moindre appel...

« M'endormir ! » se répétait-il en admirant ce détail. Comme dans un puzzle, tout s'organisait, s'emboîtait. Les vides se comblaient exactement. — « C'est assez naturel qu'un homme fatigué s'endorme quelques minutes. Alors naturellement, ce qui peut arriver pendant son sommeil... »

Ce matin encore, à table, Bernard, en face de sa femme, s'assit à la place du maître. Comme la veille, il goûtait un repas pris sans bruit de mâchoires et de déglutition, sans assiettes essuyées d'un pain que cinq doigts gras promènent dans la sauce. Mais que Jeanne servait mal ! Elle traînait ses savates, cognait la vaisselle. Au bruit, il tressaillait nerveusement. « Patience !... » se répétait-il. Avec une application distraite, du bout de son couteau, il brisait sur la nappe de petites croûtes de pain. Vati parut troublée quand il leva les yeux. Tout à l'heure, en rentrant, elle avait dû pleurer. Son visage, lavé, repoudré, restait marqué cependant par une houle de sanglots.

— Croyez-vous, Bernard, que la mère Gouin a eu des aventures ? C'est la Philo qui m'a raconté ça ce matin en venant apporter des champignons. J'ai bien ri.

Elle voulait si fortement se donner un air amusé, on la devinait si frémissante et, d'avance, si blessée de la moindre question, que Bernard, au moment de demander : « Mais enfin, Vati, qu'est-ce que ?... » se contenta de répondre comme elle le souhaitait.

— Non, vraiment, la mère Gouin ?... Ce n'est pas possible. Elle a toujours dû être affreuse, cette femme-là, même à vingt ans.

— Oh !... ça ne remonte pas si loin. La Philo assure qu'il n'y a pas tout à fait dix ans. Avec le charron, vous savez bien, qui habite à l'entrée de V...

— Celui qui ressemble à Victor Hugo ?

— Oui.

Elle riait, un peu trop fort sans doute, un peu trop longtemps.

— Oui... oui... Victor Hugo très vieux, comme il avait son portrait dans ma littérature, avec ses cheveux en brosse et sa barbe blanche.

Ils parlèrent de cela pendant dix minutes. Activement, feignant de s'intéresser, ils travaillaient l'un et l'autre à ce mur de paroles qui empêchait de s'abattre sur eux le dangereux silence. Entre chaque plat, les intervalles étaient longs, Jeanne devant à tous moments se rendre près du malade. En revenant pour changer les assiettes avant le dessert, elle dit que monsieur voulait voir tout de suite, tout de suite, madame Valentine, et la jeune femme se leva précipitamment.

Bernard hésita, puis, se levant à son tour, il la suivit. Peut-être cette chambre l'attirait-elle et lui fallait-il la voir maintenant, non plus nocturne, étouffée, mais telle que le jour la révélait tout entière. Dans le couloir, il entendit la voix enrouée et menaçante.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Jeanne me dit que tu as donné l'ordre à Gratien d'acheter une veilleuse de porcelaine, quand il irait à V... ? Ah ! tu n'en as pas peur, des dépenses inutiles. Mais moi, je ne veux pas, tu m'entends ! L'argent va... l'argent va... Qu'est-ce que tu as bien pu gaspiller depuis cinq ou six jours que je n'ai pas vérifié les comptes ?... Fais-moi le plaisir de m'apporter le livre. Nous allons revoir ça...

— Père... si tu voulais attendre un peu... quelques minutes... J'ai laissé Bernard à table... il n'a pas fini de déjeuner.

— Bernard finira de déjeuner tout seul... ou bien il attendra. Parfaitement, qu'il attende ! répéta-t-il.

Et il feignit de n'avoir pas vu son gendre qui venait d'apparaître dans l'embrasure de la porte. La semoule qu'il mangeait tout à l'heure tachait d'étoiles blanches le devant de sa chemise. Vati voulut les essuyer ; il la repoussa.

— Laisse-moi tranquille. Je n'attends pas de visites. Et donne-moi le livre de comptes.

Vati alla le prendre dans un tiroir du bureau où chaque jour elle l'enfermait. C'était un cahier d'écolier couvert de moleskine noire. En revenant vers le lit, elle vit à son tour que Bernard était là.

— Père, dit-elle, c'est Bernard.

— Donne... donne donc ! fit Badaroux en lui arrachant le livre des mains.

— Il vient te dire bonjour. Il t'a veillé cette nuit... très tard... pour que nous puissions nous reposer un peu.

Le vieillard secoua ses épaules. Déjà, tournant les pages avec avidité, examinant les chiffres, il soufflait de colère.

Bernard sourit à l'humble regard désolé qui lui demandait pardon, apaisa la jeune femme d'un geste, et retourna dans la salle à manger. Tout seul, il continuait à sourire. La grossièreté de Badaroux achevait l'œuvre de délivrance que peut-être eussent compromise un mot, un regard affables. Tranquille, il prit un fruit, avala son café et remonta dans sa chambre.

Il croisa Vati dans l'escalier. Elle portait un buvard, une boîte en carton.

— J'avais oublié là-haut mon papier à lettres. Puisque père ne peut supporter que je le laisse seul une seconde, je vais en profiter pour écrire...

« Écrire à qui ? » se demanda Bernard. Ce ne pouvait guère être qu'à Madeleine Coulangue ; mais elle ne le dit pas. Elle ajouta seulement :

— Quelles journées, mon pauvre ami !... Encore un peu... un tout petit peu de patience.

A la fin, qu'est-ce que cela signifiait ? Il ne se le demanda pas longtemps. La chambre traversée, il entra dans son bureau et, tout de suite arrêté, il regardait la table. Le livre dont il tournait et tordait les pages le soir qu'il décida de courir vers Sylvie était toujours là, et aussi le crayon mordu et remordu dans son énervement. Il regardait la marque blanche qu'avaient faite ses dents sur le vernis rouge, la feuille zébrée de raies, ponctuée de stupides petits cercles étoilés et qui n'avait pas été arrachée du bloc-notes. Les choses étaient telles que pendant cette horrible soirée où il cherchait éperdument quel secours l'arracherait, ou le rendrait à lui-même. Les choses, oui... mais lui ?... Ironique, il regardait ces témoins d'une angoisse détruite.

Tous les cris s'étaient tus. Il se l'affirmait. Il eut peur cependant qu'une pensée de ce temps-là ne se levât de quelque coin, un peu vivante encore, tendant sa face d'affolée et de suppliante. Elle troublerait la paix, la force qui lui étaient venues et qu'il avait besoin de garder intactes. Il préféra fuir. Jusqu'au soir, il marcha et ne sut jamais quels chemins il avait, ce jour-là, suivis. Quand il revint, le crépuscule emplissait la maison. Les lampes n'avaient pas été allumées. Gratien, contre lequel il se heurta dans le vestibule, lui dit que monsieur somnolait,

M^{me} Valentine était dans sa chambre. « Sa chambre, laquelle?... » se demanda Bernard. Il fit quelques pas dans le couloir. De la lumière passait sous la porte de la lingerie, et cette porte bâillait ; mais c'est d'elle-même et sans bruit qu'elle avait dû se rouvrir. Vati se croyait enfermée. Elle était installée au coin de la table en bois blanc qui servait au repassage. Une bougie l'éclairait. D'une plume lente et lasse, qui s'arrêtait souvent, elle écrivait. « Encore!... » s'étonnait Bernard, quand il entendit quelque chose qui le fit revenir sur ses pas, le cœur soudain battant d'une furieuse joie. Comme la veille, à la même heure, le vent se levait et, de son premier souffle, ayant forcé la porte d'entrée, il balayait la maison. Déjà Gratien jurait, se précipitait. Là-haut, Fine courait dans les chambres où claquaient les volets.

La soupe était claire, les légumes brûlés, les poires véreuses. Bernard goûtait à chaque chose et repoussait son assiette. Aucun détail décidément, fût-ce le plus misérable, qui ne travaillât à entretenir son exaspération. Vati elle-même l'agaçait, distraite, incapable de s'apercevoir ce soir qu'il ne mangeait rien. A qui l'avait-elle écrite, sa lettre interminable? A Madeleine Coulange?... Il ne le croyait plus. Alors? — Jaloux?... se demandait-il ; et de la même façon que devant les plats exécrables sa bouche se crispait. Jaloux de Vati?... allons donc!... Une petite irritation seulement, qu'il ne lui déplaisait pas de sentir parce qu'elle avivait elle aussi ce feu, ce grondement qu'il était nécessaire de porter à leur comble.

Les fruits posés sur la table, Fine déclara qu'elle allait souper et dormir. Mais elle remplacerait M. Grèves comme la veille à deux heures du matin. Elle se sentait mieux. Il fut déçu, n'osa cependant pas insister pour passer la nuit entière. A deux heures du matin d'ailleurs, le nécessaire serait fait... Il n'entendit pas la fille grommeler que monsieur était insupportable et qu'il fallait vraiment trop de patience. Et il ne vit pas Vati se lever pour aller près du malade. Une chose l'inquiétait : « Forcer la dose de véronal?... Peut-être... Sûrement... mais... comment y arriver?... J'aurais dû préparer ça. »

— Je suis ennuyée, dit Vati, quand elle revint, j'ai peur qu'il ne passe une mauvaise nuit. Il a pris de telles colères

aujourd'hui ! Et puis la tempête d'hier a l'air de recommencer : elle l'agite.

C'était trop beau ! Il faillit rire, se contint et conseilla tranquillement :

— Donnez-lui un peu plus de véronal dans son tilleul.

— Ça n'a pas d'inconvénient ?

— Aucun, puisque son estomac le supporte.

— Alors... combien croyez-vous ?

— Deux cuillerées au lieu d'une. Il dormira plus tard demain matin, mais au moins il aura dormi cette nuit. C'est l'essentiel.

Peut-être une demi-heure après, elle était revenue. Bernard avait ouvert en deux une poire. Deux sillons noirs la rayaient. Un tout petit ver rose suintait comme une goutte de sang pâle de la chair pierreuse. Et l'homme, immobile, n'avait rien fait que suivre ce rampement, ce tâtonnement aveugles.

Il releva la tête, fixa la jeune femme.

— Eh bien !... c'est fait ? Je veux dire, il a bu ?

— Très bien, sans même s'apercevoir. J'avais mis plus de sucre.

Bernard jeta son couteau. Alors seulement il s'aperçut qu'il le tenait debout, serré dans son poing.

— A votre tour, Vati.

— Pas tout de suite, pria-t-elle. Père vient de s'endormir ; il peut être seul un moment ; je voudrais en profiter...

Elle s'appuyait à la table. Tout son corps pesait sur la main étroite, qui se gonflait de sang.

— Je voudrais vous parler, Bernard... Rappelez-vous, ajouta-t-elle, le voyant aussitôt étonné, ennuyé, que je voulais déjà le faire ce matin.

— C'est vrai !...

Il s'accouda, résigné.

— Je vous écoute...

« Pourvu, pensait-il, que ça ne soit pas long ! » Déjà, furtivement, il regardait l'heure à son poignet. « J'ai le temps. Rien ne doit être fait avant onze heures ou minuit. » A ce moment, Vati dormirait. Les bonnes, là-haut, recrues d'humeur et de fatigue, ne s'agileraient pas plus que les poutres du toit. « Et puis, c'est vers minuit qu'il est plausible de succomber au sommeil. »

— Eh bien ? dit-il tout haut avec impatience.

— Pas ici, Bernard.

Il se leva.

— Bon... bien... où voulez-vous ? Là-haut, dans notre chambre ?

— Dans la mienne, dit-elle avec plus de fermeté que d'habitude.

Ils traversaient le vestibule, quand une rafale furieuse fit craquer la maison. Bernard s'arrêta un instant pour écouter et rejoignit la jeune femme.

Dans cette pièce encombrée, devenue son gîte, elle allumait la lampe posée au bout de la table. Ensuite elle alla fermer la porte et vit en revenant que Bernard regardait l'encrier ouvert, le buvard taché, la boîte presque vide de papier à lettre.

— Oui... j'ai beaucoup écrit cet après-midi.

A quel aveu s'attendit-il puisqu'elle avouait cela ? Mais le regardant dans les yeux, elle ajoutait aussitôt :

— A vous, Bernard.

Elle s'assit au pied du misérable lit de fer et, les mains jointes au bord de ses genoux, ne fixant plus maintenant que les carreaux du sol, elle répéta :

— A vous...

— A moi ! s'étonna Bernard.

— Asseyez-vous..., pria-t-elle en lui montrant l'unique chaise qui ne fût pas encombrée de vêtements et de livres.

Et elle continua tout de suite :

— Oui... Bernard... à vous... Il me semblait que ce serait plus facile ; mais chercher, arranger des phrases, c'est toujours... oui... une façon de se cacher... de se dérober... Et puis, même quand vous n'êtes pas là vous me restez présent... et ma faiblesse est la même.

Relevant la tête, elle livrait tout à coup, comme jamais elle ne l'avait fait, ses yeux grands ouverts.

— Cela date du premier jour où je vous ai vu... Et même bien avant ce jour-là... quand M. Gex est revenu de ce voyage à Paris, quand il m'a dit : « Je crois que je t'ai trouvé un mari ! » Tout ce qu'il me racontait de vous... j'ai senti... Cela a été tout de suite quelque chose de très fort, de trop fort, qui m'enlevait ma force... Et depuis... bien que nous soyons mariés depuis quatre ans... Enfin, puisque je suis

décidée à être brave, je trouve que c'est plus brave de vous parler et j'ai déchiré ma lettre.., voilà tout.

ELLE s'exprimait avec une résolution un peu hésitante mais qui n'hésitait plus que devant l'ordre à mettre, le mot à choisir. Un instant, pressant son mince visage, les coudes aux genoux, elle réfléchit encore. Et puis, elle se redressa, et se passant lentement la main gauche sur le front, elle rejetait ses cheveux, elle s'en délivrait comme si leur poids ajoutait à sa lassitude.

— Je cherche par où commencer... c'est difficile... Bernard, avez-vous remarqué que jamais... jamais... nous ne nous sommes racontés l'un à l'autre : « Quand j'étais petit... » ? Non... supplia-t-elle tout de suite, ne me répondez pas... Ah!... je suis stupide : je vous interroge et je vous demande en même temps de ne pas me répondre. C'est que j'ai besoin de tout mon courage... J'aurais peur d'un mot... C'est vrai!... continua-t-elle, après un silence qu'il eût été bien incapable de troubler, tant il s'étonnait soudain et devenait attentif. ... Jamais... jamais!... Notre venue au monde semblait dater du jour où nous nous sommes rencontrés. Nos pensées... non, nos paroles ne remontaient pas au delà. Nous le leur défendions. Oh!... je sais bien que d'abord, au commencement, cette prudence, cette discrétion que vous aviez et que vous me permettiez d'avoir... rien ne pouvait me paraître plus merveilleux... J'avais eu peur d'abord!... Mon père... Il y a eu un moment... mon Dieu... un moment... — Elle rougit, sa gorge même s'empourpra. — Sa colère... ses injures... Pardonnez-moi si je vous dis que ce que je redoutais de vous était peut-être pire... Votre politesse pendant nos fiançailles ne me rassurait pas. Je pensais qu'après, vous ne sauriez plus vous contraindre. Et puis... au contraire...

« Au contraire », répéta-t-elle. L'œil vague, les poings aux joues, elle se taisait brusquement, et puis le petit flot des mots se précipitait de nouveau, semblait avoir rompu quelque barrière secrète.

— Vous rappelez-vous notre voyage de nocces ? Cet hôtel de Biarritz ? La mer était verte et grise, folle dans le vent d'automne. Je la regardais le matin pendant que vous tourniez derrière moi dans la chambre, finissant votre toilette... sans

un mot... toujours sans un mot. L'amour ne semblait vous avoir donné aucun droit sur moi. Vous restiez le même : poli, distrait, distant... Alors, je n'ai plus eu peur, j'ai eu du chagrin... Ces questions, ces insolences que vous persistiez à m'épargner, je me suis mise à les souhaiter, à les regretter, désespérément. C'est que je commençais à comprendre... Vous ne m'aimiez pas... vous ne m'aimeriez jamais. J'avais bien dit à M. Gex...

Elle se passait de nouveau la main sur le front, rejetait la grosse mèche qui retombait toujours.

— Que je me détestais d'être moi ! dit-elle tout bas. Mais le pire est venu plus tard... peu à peu... pendant les longues journées de ce premier hiver. Grâce à mon mariage, grâce à vous, toute ma vie était pourtant changée. On m'appelait « Madame » gentiment, respectueusement. Mon père ne m'injurait plus... même quand nous étions seuls... ou du moins ce n'était plus à propos de ce qu'il avait peur, aussi peur que moi-même, que vous puissiez entendre... Attendez... pas maintenant, — et ses deux mains faisaient un geste de défense. — Je dirai tout à l'heure...

« ... Et puis surtout, — un sourire revenait à son pauvre visage, — vous étiez là, je vous avais... Quelquefois vous m'appeliez « mon petit » et quelquefois je crois que vous aviez du plaisir dans mes bras... Je sais, ce n'était que de la pitié... mais la pitié peut suffire. Je vous aimais tellement, moi, que ça me suffisait. Vous voir... dormir près de vous... C'est seulement après, quand j'ai commencé à mieux vous connaître, vous !... « Vous ! » répéta-t-elle. La voix était plus sourde, mais le visage si éclatant soudain qu'il semblait recevoir le reflet d'une flamme.

Bernard s'était accoudé sur la table qui portait la lampe. Il souleva sa main, l'appuya sur sa tempe, pour qu'il y eût un peu d'ombre sur son visage à lui. Mais Vati ne le regardait pas. A qui donc parlait-elle avec cette douceur, cette application désespérées ?

— Oh !... cela n'a pas été facile. Vous parliez assez peu et jamais de vous-même. Quel effort vous faisiez pour paraître vous intéresser aux misères que nous disions, quand nous étions tous les trois ! A table surtout... Ces repas !... Je sentais tellement tout ce qui pouvait vous déplaire, vous blesser.

Les façons de mon père... ses idées... certains mots... Dès onze heures le matin et dès le milieu de l'après-midi, je ne pouvais penser qu'à ce supplice... Mais il y en avait d'autres... Quand nous étions seuls, vos silences, et ce sourire distraît, poli, que vous aviez si nos yeux se rencontraient... A quoi, à qui pensiez-vous? Je n'osais pas vous le demander. Nos années d'enfance, de jeunesse... oui... avec quelle prudence, quelle jalousie nous nous les dérobiaient l'un à l'autre! Il me semblait que chacun de nous les cachait, les trainait derrière lui comme un coffre scellé. Le mien était bien lourd... Mais le vôtre, Bernard! Je le voyais comme dans les contes, plein de pierreries, d'étoffes précieuses, et quand vous vous taisiez si profondément, il me semblait toujours entendre un petit bruit triste et doux que vous faisiez en les agitant.

Elle crut le voir sourire, elle crut qu'il se moquait.

— C'est peut-être un peu... prétentieux, un peu bête ce que je dis. Je sais parler très mal, surtout si longtemps et de choses compliquées. Ça ne fait rien... il faut que je vous fasse comprendre que ces richesses, je finissais par être sûre qu'elles étaient là, au fond de vous... Malgré toute votre prudence, un mot vous échappait quelquefois... vous évoquiez un souvenir... Tout de suite, que vous en paraissiez ennuyé! Vous parliez d'autre chose; mais moi, je m'étais précipitée comme par une porte entr'ouverte. Cette seconde m'avait suffi pour regarder, découvrir... Ainsi, peu à peu, sans que vous vous en doutiez, malgré vous, j'ai appris votre enfance. Je savais qu'il y avait des fleurs devant le portrait de votre mère, des pigeons dans la cour, des livres partout.

«... Je savais aussi que vous chérissiez votre père... » Mon père!... » Vous aviez une façon de prononcer ce mot!... J'imaginai un visage qui était le vôtre, un peu creusé, vieilli. Vous faisiez vos devoirs près de lui, vous lui racontiez tout. J'écoutais vos dialogues quand vous aviez douze ans, quand vous en aviez dix-huit. Vous disiez... je ne sais pas, je n'ose pas vous répéter... enfin tout ce que j'ai trouvé de plus beau dans les livres... parce que les livres, moi aussi, voyez-vous... à ma pauvre façon. Mais, je ne veux pas vous parler de moi à présent... Je veux d'abord finir de vous dire comme vous êtes, comment je suis arrivée à vous connaître... Vous savez ces belles poteries, ces statues toutes brisées, enfouies dans le

sable. On les en tire par fragments et l'on arrive à retrouver la perfection de leurs lignes, à les reconstituer, bien que les morceaux si petits ne soient souvent que des parcelles. C'était un peu mon travail. Ce silence, ce sable où vous vous enfoncez pour vous dérober à moi, à mon père, je vous en arrachais. Il fallait des semaines quelquefois pour qu'une toute petite découverte fût rapprochée de ce que j'avais déjà découvert et gardé si précieusement, mais ma patience s'acharnait... et peu à peu, se formaient devant moi, dans leur vérité, ce petit enfant tendre que vous avez été, et ce jeune homme, et cet homme...

Elle l'avait devant elle, si grand qu'elle renversait la tête pour le regarder, et la flamme de nouveau passait sur son visage,

— Comment pouvez-vous être sûre que ce fût dans leur vérité?... murmura Bernard parlant avec autant de douceur qu'elle-même.

Mais elle ne dut pas l'entendre plus qu'il n'entendait à présent le rappel furieux du vent cognant aux vitres, ou le tic-tac, à son poignet, du temps qui passait.

— Pour m'aider, bien sûr, dit-elle pensivement, il y avait aussi ce que m'avait dit M. Gex.

— Qu'est-ce qu'il vous avait donc raconté de moi, M. Gex? demanda Bernard, de cette même voix sans timbre, qui semblait avoir peur de déranger une ombre.

— Mais... tout...

— C'est-à-dire ?...

Et il avançait un peu plus la main qui dérobait son visage à la lumière de la lampe.

— Que la vie, jusqu'à présent, ne vous avait pas très bien réussi, parce que, pour savoir la prendre, il faut être grossier, sans franchise, sans scrupules... Il disait : « Il n'a pas eu de chance, toi non plus : vous vous entendrez très bien... Ne fais pas la petite bête, ne va pas t'imaginer surtout qu'il te prend pour ton argent... pour l'argent que tu auras un jour... C'est un homme tout à fait différent des autres... un homme étonnant. » Et il m'expliquait qu'il y a des âmes si belles, des cœurs si profonds ! — Son regard se dilatait, se chargeait de ferveur. — Oh ! je me sentais si loin... si bas !... Mais j'essayais de le croire, et surtout... Le croire... je ne pouvais

pas m'en empêcher quand il m'assurait : « Tu verras, quand il te connaîtra bien, comme il t'aimera ! »

Elle eut un petit geste, tristement résigné.

— Pour ça, il s'est trompé, mais pour ça seulement... Le reste...

— Le reste ?...

Ce fut la dernière fois que Bernard l'interrompit. Un moment et malgré toute son application, il cessa de l'entendre. Quand de nouveau il put écouter, elle disait :

— ...La force de rester ici... de continuer cette vie !... Comment cela vous était-il possible ? Moi, je vous avais... mais qu'est-ce que vous aviez, vous, pour vous donner la force ? Quelles pensées ? Quelles idées ? Le bon Dieu peut-être ? Peut-être une pitié pour moi, plus grande encore que je ne me l'imaginais... Le devoir... l'idée du devoir. En tout cas, quelque chose de très beau, de plus beau que tout ce que M. Gex avait essayé de me faire comprendre... Seulement... depuis quelque temps, vous aviez atteint la limite... vous n'en pouviez plus. Votre figure, Bernard, ces dernières semaines... vos yeux... et ces petits mouvements de votre bouche... quand mon père vous disait certaines choses... Il y avait des matins où je vous voyais partir avec votre manteau de pluie, la tête un peu basse, marchant vite et je me disais : « C'est fini !... Il ne reviendra plus. Demain je recevrai une lettre. » Et puis, le soir, vous reveniez, vous essayiez de me raconter ce que vous aviez fait. Mais comme vous aimiez mieux vous taire !... Je me taisais aussi. Et tout d'un coup, il me semblait que nos deux silences se parlaient, se comprenaient. Mieux que je ne pénétrais le vôtre, peut-être saviez-vous aller au fond du mien... Alors, ah !...

Elle avait presque crié. Inquiète elle regarda vers la porte et continua sourdement :

— Ce dégoût, cette horreur de moi, toujours plus grands, comme tout ce vous-même dont vous ne disiez rien, m'aidaient à les sentir... les exécuter !... C'était... c'était comme si je tournais autour d'une maison dont les habitants jamais ne se montrent aux fenêtres, mais le feu qu'ils entretiennent se sent du dehors et fait un peu fondre la neige. Encore une fois, ne vous moquez pas... Je m'explique comme je peux... Ce que je vais vous dire maintenant, c'est tout ce que j'ai appris par vous, senti près de vous, qui m'ordonne, qui m'oblige...

Elle se leva, fit quelques pas dans la chambre en respirant longuement, deux ou trois fois, et vint reprendre sa place au pied du petit lit :

— Ma grand mère... maman est morte quand j'étais toute petite... et c'est ma grand mère qui m'a élevée à Collobrières, dans les Maures, ça vous le savez. Mais vous ne savez pas qu'à Collobrières, ma grand mère tenait une boutique où on vendait des espadrilles, des pois secs, de la crème, des marrons... On ne vous en a jamais parlé. De ça aussi, voyez-vous, Bernard, il fallait se cacher devant vous, avoir honte... comme de tout...

Elle répéta : « de tout ! » — Elle hochait la tête et fut distraite un moment avant de reprendre :

— Une épicerie en somme. Grand mère n'était qu'une pauvre petite épicière de village. Seulement intelligente, très fine dans ses goûts et même dans ses manières... Ma pauvre maman, elle l'avait élevée comme une vraie demoiselle. Et moi... Si vous saviez comme elle se mettait en colère quand je voulais l'aider, comme elle me défendait d'entrer dans la boutique!... Ça m'aurait pourtant bien amusée, quand j'avais huit ans, ou dix ans, de peser des bonbons, ou d'envelopper dans un journal les boîtes de sardines. Mais il ne fallait pas ; c'était défendu comme quelque chose de très mal, de tout à fait indigne de moi. Et c'était défendu aussi d'aller à l'école avec les autres, les petits paysans. L'institutrice me donnait des leçons particulières, le soir, dans la classe vide. C'était triste... ça coûtait cher... Grand mère se privait de manger pour me payer ces leçons-là. Mon père envoyait de l'argent quand il y pensait... pas souvent... pas beaucoup... Il ne répondait presque jamais aux lettres qu'on lui envoyait tous les mois pour lui donner de mes nouvelles. Bien sûr, grand mère ne l'aimait pas trop. Mais elle le respectait d'avoir su devenir riche et il lui suffisait de penser que je le serais un jour pour lui donner du courage. J'avais des robes toujours propres, des souliers sans trous et des rideaux dans ma chambre... des rideaux de cretonne rose... Plus tard, quand j'ai commencé à aimer les livres, je pouvais acheter tous ceux que je voulais ; grand mère était presque fière quand le menuisier devait ajouter une planche à mes rayons de bois blanc. Quelquefois, elle entr'ouvrait la porte de ma chambre devant une voisine et elle lui disait orgueilleusement : « Voyez moi ça ! »

« ... Un jour elle s'est cassé la jambe, en cueillant des figues. Elle est restée plusieurs mois malade. Alors, M. Gex venait souvent à la maison. Vous l'avez connu très peu et vous ne pouvez pas savoir comme il était bon. Il m'aimait beaucoup. Nous parlions de mes études. Il m'apportait des livres et quand il complimentait grand-mère de m'avoir bien élevée, elle ne sentait pas qu'elle avait mal.

« ... Mais quelque chose la tourmentait plus que sa jambe cassée : la peur de me voir aider la voisine qui la remplaçait dans la boutique. Quand elle a compris qu'elle ne se remettrait jamais complètement, elle a eu de grandes conversations avec M. Gex. Je n'avais pas le droit d'écouter. Et j'ai su, un jour, que l'épicerie était vendue. Nous sommes allées nous installer dans une autre maison, toute petite, au bout du village. Grand-mère y est morte... Et moi, pendant des semaines, j'aurais voulu mourir de chagrin.

« ... Je n'avais personne, pas d'amies. Élevée comme j'avais été, ça me donnait l'air de mépriser tout le monde. Les gens du village ne pouvaient pas savoir que ce n'était pas de ma faute. Ils ne m'aimaient guère. Je n'avais jamais joué qu'avec Madeleine Coulange. Elle est la petite-fille d'une sœur de grand-mère. Mais je ne la voyais pas souvent. Elle habitait une ferme à cinq kilomètres sur la route de la Vergne... Et puis, à ce moment-là, Madeleine venait de se marier, et de partir pour l'Algérie. Ses parents étaient morts. Enfin, personne... personne... Mon père est venu, bien sûr. Il était venu me voir trois fois, je crois, ou quatre, dans toute ma vie. Il ne restait pas longtemps, parce qu'il trouvait que les chambres étaient petites et la cuisine mauvaise. Et nous, deux fois, nous étions allées le voir à Marseille. Le grand appartement avec ses dorures et ses glaces, grand-mère trouvait ça magnifique. Pour moi, il y avait trop de monde, trop de bruit. Tout de même, si mon père m'avait prise avec lui, comme je pensais, j'aurais trouvé ça gentil. Mais il m'a dit que je le gênerais dans sa vie. Il était trop jeune encore pour aller s'embarrasser d'une fille de dix-huit ans. Il m'a donné un peu d'argent. Il s'est arrangé avec une voisine pour qu'elle habite avec moi. Et puis il est reparti, après deux jours seulement. Alors ont commencé des mois... une solitude!... Tant que j'ai eu M. Gex pour venir me voir, c'était bien... mais il est tombé malade ; il a quitté le pays.

« ... Le jour, je marchais dans les bois. Le soir, cette femme qui était payée pour me garder et me servir, ne sortait pas de sa cuisine. Je lisais... je lisais... j'avais peur de devenir folle. Quand M^{me} Doré est venue s'installer dans une autre petite maison, à peut-être cinquante mètres de la mienne, j'ai été contente... Bien que j'aie pu voir tout de suite qu'elle était quelqu'un de pas très bien... sa figure, ses cheveux!... Mais elle était drôle et bonne. Nous sommes devenues amies. Après... elle m'a invitée à aller la voir à Saint-Raphaël. Des officiers venaient le soir, on dansait...

« ... Oh!... mais, s'exclama-t-elle dans un emportement si soudain contre elle-même que Bernard tressaillit, comme blessé par cet éclat de voix, j'ai l'air encore de me chercher des excuses et je tourne... j'hésite. Bernard, nous vous avons trompé tous, mon père, moi, M. Gex lui-même, — mais lui, il ne pouvait pas faire autrement; c'est lui qui m'a soignée: secret professionnel, — Bernard... le petit garçon de Madeleine Coulange... le petit garçon qui est toujours malade...

ELLE se levait si promptement qu'elle semblait prête à fuir. Aussitôt, arrêtée dans son élan, elle saisissait la barre du pauvre lit, elle s'y appuyait moins qu'elle ne s'attachait, comme pour s'obliger à demeurer là. Bernard aussi s'était levé, mais la stupeur qu'il portait au visage, elle ne l'avait pas vue se former lentement pendant le temps qu'elle parla, elle ne pouvait savoir que peut-être sa dernière phrase n'y ajoutait rien.

— Bernard... pardon!... Bernard, il y a des jours où je me suis imaginé... Tenez, l'autre jour, quand j'ai reçu cette dépêche et que j'étais inquiète; vous m'avez regardée comme si depuis longtemps vous aviez tout deviné. Mais je vois bien à votre figure... Bernard, mon Dieu!... M. Gex m'avait dit: « Tu lui raconteras plus tard, quand il t'aimera... » Et mon père... ses menaces: « Si jamais il se doute de quelque chose... s'il te lâche... tu pourras t'en aller gagner ta vie où tu voudras... » ... J'avais peur... peur!... pas de m'en aller... que tu t'en ailles. Et maintenant, au contraire...

La tête basse, elle ne semblait attentive qu'au petit tremblement de sa main sur le fer écaillé.

— C'est pour que tu t'en ailles que j'ai voulu te dire tout...

pour que tu saches que des gens comme nous, une fille comme moi... ça ne vaut pas la peine...

Sa voix faiblissait. Elle balbutia quelques mots incohérents et pleins de larmes. Enfin, s'étant comme débattue, la tête tournée à droite, puis à gauche, pour chercher un peu d'air, elle retrouva pour quelques minutes une espèce de tranquillité froide. Et elle se mit à parler très vite, pour se débarrasser, en finir, parce que ce qui restait encore à dire la déchirait, peut-être plus que tout le reste.

— Non, ça ne vaut pas la peine de lui sacrifier... Vois-tu, Bernard... il y a encore une chose que j'ai devinée... ton voyage, c'est une femme que tu as été retrouver. Non, ne fais pas ces gestes... ces yeux. Puisque je suis sûre. Une femme que tu aimes depuis longtemps, longtemps!... C'est à cause d'elle depuis quelques mois que tu as cette pauvre figure. Peut-être elle n'était pas libre quand nous nous sommes mariés; peut-être, elle l'est à présent... je ne sais pas. Des lettres pour toi, ici, c'est vrai qu'il n'en vient pas souvent... mais quand tu sors, dans les villages que tu traverses... la poste restante... Enfin ce que dernièrement tu as appris d'elle t'a rendu encore plus malheureux. Le soir où tu es venu, tu te rappelles? Je dormais; tu m'as réveillée pour me dire : « Il faut que je parte... tout de suite. » Oh!... j'ai bien compris. Il y avait si longtemps que je me doutais... Dans ton silence, vois-tu, il y avait ça aussi... l'amour... l'amour pour une autre. Et tout d'un coup, tu n'en pouvais plus... tu allais la retrouver. Ce soir-là..., cette nuit-là... pendant que nous étions couchés l'un contre l'autre, j'aurais voulu te supplier : « Bernard... fais-moi l'aumône de la vérité. Je comprends... je jure que je comprends. » Mais, je n'ai pas osé. Je t'ai laissé partir. Seulement... après! Ces journées!... Les heures étaient des années. Chacune me broyait, me transformait. Je suis devenue vieille, je suis devenue morte. Je te voyais dans un jardin... une maison... je ne sais où... près d'elle. Et tu avais une figure... une figure!... Celle que je ne t'ai jamais vue... bien-heureuse, apaisée. Et je finissais presque par en être heureuse, moi aussi... d'une façon... oui, puisque je me sentais morte... heureuse comme sont les morts... au delà de tout... au-dessus...

« Quand tu m'as écrit que tu étais obligé de rester absent quelques jours de plus... j'attendais l'autre lettre... celle où tu

me dirais que tu ne reviendrais... jamais. Et au contraire, c'est ta dépêche qui est arrivée. Ta dépêche!... tu revenais... malgré tout... malgré *elle*. Oh!... alors... j'aurais voulu me mettre à genoux. Père criait... il m'appelait... il secouait sa sonnette; Fine me l'a dit; je n'entendais rien. Je suis montée au grenier... je ne sais pas pourquoi; après, je suis allée dans notre chambre; et puis dans le salon... Déjà je ne sentais plus mon bonheur... je voulais échapper à moi-même, à mon horreur de moi. Je me disais: « Alors... je vais accepter ça?... qu'il revienne ici, se ronger d'ennui et de chagrin... que ça continue? Moi qui croyais vraiment être devenue ce qu'il m'a faite! » Et puis... je ne peux pas expliquer. J'étais là, dans le salon tout noir, assise près du piano, et je me répétais: « Devenir ce qu'il m'a faite; sans rien dire... sans avoir besoin de rien dire... en étant Lui. » Et tout d'un coup, j'ai compris ce qu'il fallait faire pour être... non pas digne... un peu moins indigne. J'ai eu mal, mais c'était un mal qui brûlait, qui me tenait chaud. Et je n'ai même pas voulu qu'une hésitation fût encore possible... je suis remontée là-haut, chez nous. J'ai enlevé mes robes, mon linge, mes livres... pour commencer tout de suite, autant que je le pouvais, à te débarrasser de moi. Père ne criait plus; Fine lui lisait le journal; ils n'ont rien entendu. Après, j'ai dit que c'était plus commode, puisque je couchais en bas, d'avoir tout sous la main.

Elle était à bout de souffle, les yeux presque fermés, mais d'un tout petit geste, le suppliait encore.

— Attends... attends... j'ai fini... oui... c'est tout... Tu vois, tu es libre... il faut partir maintenant, aller la retrouver. Je pense comme elle a dû pleurer avant-hier... Et toi... tu avais tant de chagrin de revenir! Va-t-en, mon Bernard... Après, tu réfléchiras. Nous divorcerons, si tu veux. Mais si tout de même elle n'est pas libre... ça ne serait peut-être pas la peine... Nous resterions mariés... sans nous voir jamais. Mon père... tu penses bien que maintenant tu peux lui parler d'une façon à laquelle il n'aura rien à répondre... Alors... plus tard... eh bien!... tu arrangerais à ton idée mes affaires... ma fortune... Moi, je n'ai besoin de presque rien... je continuerai à vivre ici... Je ferai venir mon petit... mon pauvre petit!... Et jamais je ne t'ennuierai, jamais tu n'entendras parler de moi... C'est toi qui diras au notaire ce qu'il faut me donner...

Bernard ne l'entendait que d'une façon confuse. Avec une angoisse qui commença il ne savait quand et qui ne cessait de grandir, il pensait : « Quand elle se taira, il faudra que je parle... Non!... pas moi... l'autre... » — L'autre, cet inconnu qu'elle avait inventé, qui remplissait la chambre. Quels mots... quelles choses exactement dirait-il? — Le silence... Vati mit un moment à s'en apercevoir.

— Tu ne peux pas répondre... Tu n'oses pas m'injurier, mais il le faut..., il le faut.

Elle avait lâché le lit et fait quatre ou cinq pas rapides. Elle lui parlait de tout près maintenant et il la voyait, il la sentait trembler de la tête aux pieds. Alors, il fit un geste. Se crut-elle repoussée? Bernard ne devait plus oublier cette face de condamnée ni la soudaine façon dont y revint la vie parce que c'est au contraire pour la soutenir qu'il allongeait le bras.

— Bernard!...

Elle se jetait sur la main tendue, la pressait contre son front, sa joue, y collait sa bouche chaude. Et puis ce fut elle qui le repoussa; une espèce de sanglot gémissant lui échappait.

— Chut... dit Bernard... votre père?...

Brusquement, se rappelant Badaroux, il revenait à lui-même, et, prêtant l'oreille :

— Il a appelé?... Non... Êtes-vous bien sûre qu'il n'ait rien entendu?...

Il ouvrit la porte, marcha sur la pointe des pieds vers la chambre du malade; et s'arrêtant dans le couloir, il regardait sur le mur l'auréole fumeuse de la lampe accrochée.

« Eh bien! quoi?... se demandait-il avec inquiétude, quoi de changé? »

En lui-même, comme on se tâte les membres après une chute, il tâtait, tout étourdi encore, sa résolution et, soulagé de la retrouver intacte, il respirait longuement. Un grignotement de souris effritait la plinthe au pied de l'escalier. L'horloge sonna. Fiévreux, il comptait les coups.

— Onze heures... déjà onze heures!...

Ce qu'attendait Vati?... Les mots que « l'autre » aurait dits?... Vivement, il chassait cette angoisse inutile. L'idée fixe revenait, elle dévorait toutes les autres qui s'agitaient, naissantes, et qui eussent voulu vivre; elle le pressait de rentrer

dans la chambre. La jeune femme de nouveau s'était assise au pied du lit. Que son père s'éveillât, qu'il l'eût entendue, elle ne semblait pas s'en préoccuper et ne posa aucune question.

— Il m'a l'air de dormir... mais nous devons être, prudents... Nous ne pouvons pas, si près de lui, et à cette heure-ci, finir... ni même continuer une telle conversation. Vous êtes à bout de forces... moi-même... Enfin, vous comprenez que j'ai besoin d'être seul...

Il parlait si posément qu'elle en fut effrayée. Quelle colère, quelles menaces, cachait la mesure des paroles ? Et son regard, s'attachant aussi tenacement que la faible main tout à l'heure serrait le fer écaillé, irritait Bernard.

— Onze heures !... plus de onze heures ! se répétait-il.

Soudain, il cessait de se contenir.

— Demain, nous reprendrons... Maintenant, il faut dormir, ordonna-t-il. Où sont vos cachets ? Sur la cheminée ?

— Non, supplia-t-elle aussitôt, soulevée à demi, parée que sur la cheminée il y avait aussi la photographie où, près des rondes fillettes de Madeleine Coulanges, ce petit garçon maigre...

Mais Bernard ne le regardait pas. Il écoutait le vent ronnant sur la plaque de tôle, les gravats qui dégringolaient ; il se rappelait que la nuit dernière, vers trois heures, ce même vent s'apaisait, mourait avec l'aube. Nerveux, il versait de l'eau dans un verre, déchirait la boîte de carton en l'ouvrant trop vite.

— Allons !... prenez...

Docile, un peu égarée, elle parvint, une fois encore, à lui baiser la main.

— Dormez.

— J'essayerai.

Sans prononcer d'autres paroles, ils se séparèrent. En refermant la porte, il la vit qui, pour obéir, commençait à se déshabiller. Elle enlevait, roulait sa ceinture de cuir avec une lenteur écrasée.

EST-CE que je ne le savais pas ?... Est-ce que je ne m'en étais pas toujours douté ?... Alors ? Oh ! bien sûr, elle aurait mieux fait de choisir un autre moment... Ce soir... Mais quelle importance ?... Aucune... aucune importance... L'important... » Il prêtait l'oreille. Quelquefois le vent s'arrêtait. Alors le

silence était comme une eau froide dans laquelle Bernard avait l'impression de s'engloutir. Son cœur ne battait plus. Mais dès que recommençait la sifflante danse, ces bonds lourds sur le toit, ces poings contre le mur, cette plainte de la maison, des pierres, des arbres tordus, il respirait largement. Dans l'ombre, sur sa face, il tâtait son sourire.

« Bon... ça va... Tout va bien... »

La veilleuse, comme la veille, était posée dans une assiette sur le guéridon noir. Les ombres étaient les mêmes ; la même odeur chaude et mouillée, écœurante, s'exhalait de ce lit. Mais Badaroux, cette nuit, ne ronflait pas. Le narcotique l'assommait. « Respire-t-il seulement?... » se demandait Bernard. Il ne l'avait pas regardé encore. En se glissant dans la chambre du malade, il avait tout de suite atteint son fauteuil, s'y était installé précautionneusement.

« Dans une demi-heure... Je crois qu'il faut tout de même attendre une demi-heure. » Il s'adossait, s'accoudait, la main sur son front. « Ah ! j'ai mal... affreusement mal à la tête... Et dire que toute la journée, j'étais si bien, si calme ! »

« Mais, je le suis encore, » s'affirma-t-il en se redressant. Il tira sa montre, l'approcha de la grasseuse petite flamme : « Onze heures et demié!... Déjà!... »

« ... Eh ! bien, mais?... » se demanda-t-il un peu plus tard. Dix minutes encore avaient passé. Il se leva et, recommençant exactement les gestes de la veille, il prit la veilleuse et s'approcha du lit. « Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? » Le verre mal équilibré s'agitait dans la soucoupe. « C'est bête, ma main tremble... Mais, puisqu'il n'entend rien... »

Non, il n'entendait rien. Jamais le sommeil ne l'avait à ce point séparé de la vie. Il fallait l'examiner avec une extrême attention pour voir, dans une expiration prolongée, imperceptiblement se gonfler la grosse bouche. Tout à l'heure, ses deux bras, — allongés maintenant, raides, — avaient dû faire un geste : le drap était rejeté, la chemise sur la poitrine baillait un peu. Bernard regarda ce coin de chair nue où brillaient des poils gris collés par la sueur. Sa main continuait à trembler. Il alla poser la soucoupe, revint, et vivement déplaça un des feuillets du paravent.

« Et maintenant?... » chercha-t-il.

Il avait l'impression d'obéir à un ordre, qu'il ne se rappe-

lait plus très bien... un ordre donné il y avait longtemps... très longtemps... un temps infini. Depuis?... qu'est-ce qui s'était passé depuis?... Rien...

« Ah! oui... maintenant la fenêtre. » Il écarta le rideau. Dehors, les morceaux noirs qui volaient semblaient arrachés aux montagnes. Il les regarda et, du bout des doigts, touchant le bouton de cuivre il semblait attendre ou écouter quelque chose.

« Tout à l'heure... tout à l'heure... »

Il attendait toujours. Sur ses mains, son visage, il sentit les petits souffles froids qui passaient par les joints mal ajustés. Alors, il laissa retomber le rideau, traversa la chambre pour remettre en place le paravent, et se rassit dans le fauteuil.

« Tout à l'heure... » Patiemment, de cinq minutes en cinq minutes, il répétait cette promesse. « Tout à l'heure!... Tout à l'heure!... » Soudain il tressaillit de voir entrer Fine, toute bouffie, toute molle dans sa camisole nocturne.

UN sommeil brusque l'avait abattu, les bras en croix, la face enfouie dans l'oreiller. Un réveil aussi prompt le jeta hors du lit. Les rideaux n'avaient pas été tirés, ni les volets rabattus. Quelque chose de gris et de mouillé se collait aux vitres : le petit jour, le brouillard.

Bernard fit une brève toilette et descendit sans bruit. La maison était morte. Dans la cuisine obscure qu'il traversa stagnait une odeur de légumes crus, de graisse refroidie. La petite porte, au fond, donnait directement dans la châtaigneraie. Il tira le verrou et le brouillard le prit dans sa toile humide.

Il y marchait dans une inconscience qui continuait le sommeil. Un peu plus haut commencèrent à devenir distincts les troncs et les branches. Plus haut encore, où finissaient les arbres, s'arrêtait aussi cette espèce de coton acide qui piquait à la gorge et bouchait les yeux. L'air devenait léger. Des gouttes d'eau s'accrochaient aux pointes des genêts. Nul chemin n'était tracé à travers cette broussaille. Bernard d'habitude s'en frayait un d'une canne sifflante qui prenait plaisir à rompre, à broyer. Mais il passait ce matin, sans les sentir, à travers toutes ces petites griffes tendues qui faisaient un bruit dur contre le cuir de ses bottes.

Sa tête n'était plus douloureuse, mais vide. « Il va pourtant falloir que je réfléchisse à tout ça... » Tout ça... quoi? Il ne savait plus. La vie s'était comme retirée. En attendant que déferlât de nouveau la vague écrasante, il ne s'occupait que de respirer avidement, profondément. Il regardait le ciel. Le vent était tombé, abandonnant là toute cette masse de nuages qu'il était allé chercher du côté de la mer. Leur immobile tumulte s'argentait vaguement. Les vapeurs du brouillard, au fond des vallées, s'élevaient lentement vers ces vapeurs du ciel. Sur certaines pentes elles s'atteignaient, se mêlaient. — « D'autres matins, je me suis levé d'aussi bonne heure... J'ai vu bien souvent le brouillard... » — Mais jamais l'immense chaos montagneux, rongé, diminué, toutes ses lignes détruites, n'avait eu cette apparence de pays inconnu. Jusqu'à ces croupes émergeantes, avec leurs fougères mortes, ces croupes rousses et mouillées de mauvaises bêtes aux aguets, qui semblaient se détendre, flottaient comme des îles et devenaient un peu roses dans le pauvre jour qui naissait.

« Il va pourtant falloir... Non, pas encore! » suppliait-il, tout au bien-être de respirer cet air léger, glacé, qui lui mettait aux lèvres la saveur des feuilles et lui gonflait les poumons. Il traversa le plateau, redescendit parmi des mottes qui lui collaient aux talons. A deux mètres devant lui, il ne voyait rien. D'étranges formes s'allongeaient, s'étendaient, se défaisaient. Et le silence même de cette campagne déserte complétait l'illusion d'être dans une planète neuve, inachevée encore, où rien ne respirait.

Enfin, il entendit vaguement un chant de coq, des cloches agitées au cou de quelques chèvres. L'odeur d'une fumée troubla le goût du brouillard; elle semblait le dissoudre; il s'alléga, se rompit. Bernard reconnut deux châtaigniers jumeaux qui, jaillis d'un seul tronc, s'écartaient l'un de l'autre en se tordant, monstrueux. Ce qui ruisselait et brillait là-bas, ce devaient être les dalles en ardoise d'un toit, de plusieurs toits. Et ce village de ruches, aussi triste, aussi gris que le village humain... Une maison était à l'écart des autres... Des serviettes sur une corde... Oui, c'était bien là qu'habitait la mère Gouin. Et c'était hier... Hier?... Ces traces, dans la boue durcie par le vent, de semelles sans clous, c'étaient ses propres pas qui allaient, revenaient. Mais comment n'était-il pas plus curieux

de confronter avec l'homme qui, vingt-quatre heures plus tôt, marchait à cette place, l'homme délivré, — ou déçu, — qu'il était ce matin ? S'il devenait attentif, soudain, c'est à ce petit raccourci, distinct à présent, de l'autre côté du ravin, où Vati lui apparut montant vers lui. Une roche la cachait, et puis elle reparaissait, plus près, toujours plus près...

Il n'alla pas jusqu'au village. Un sentier l'amena sur cette mauvaise route, si souvent et si rageusement suivie, qui conduisait à Palhères. Maintenant, le brouillard tout rompu floconnait sur les pentes. On eût dit que la terre était toute consumée à l'intérieur par un incendie formidable, crevait en fumées. La courbe du torrent, une borne blanche et rouge, dans le roc, le trou fermé d'une planche où s'abritaient les cantonniers, il fallait bien maintenant retrouver dans leur exactitude tous les détails de ce paysage détesté. Il n'en était aucun auquel ne se fussent accrochés ses fureurs, ses rancunes, ses dégoûts de lui-même. Cette horde tapie, qui toujours l'attendait, lui sautait dessus, il s'étonnait ce matin, de n'en pas sentir le choc, de retrouver ici, comme tout à l'heure, Vati plus que lui-même. Elle venait, il est vrai, rarement sur cette route, mais qu'elle était heureuse quand son père lui permettait d'y venir ! Au retour, elle racontait ses petites joies : elle avait aperçu des truites dans le torrent, fait un bouquet de bruyères ; elle rapportait de Palhères un grand panier de pommes.

Bernard se pencha pour tâcher d'apercevoir les truites ; il regarda les bruyères, qui n'étaient pas roses maintenant, mais sèches, criblées de perles par le brouillard qui mourut sur elles. Et puis, une fois encore, il changea de chemin. Mais où qu'il pût aller dans ce maquis, ces bois, ces champs de pierre, tout pleins, tout étouffants de ses mauvais rêves, ce n'est pas lui, c'est sa femme, qu'il retrouvait aujourd'hui. Cette recluse était partout. Là-bas, tournait la route de V... ; elle y passait dans le break pour aller à l'église ; elle portait une aumône au petit hôpital. Près de sa mince image, parut un instant celle de la femme en robe grise qui traînait un fagot trois fois plus gros qu'elle. « La paix !... La paix du cœur !... » se répéta-t-il avec l'envie haletante et désespérée qui, ce soir-là, l'avait traversé.

... « Maintenant il faut que je me décide à examiner... » Mais il marchait depuis deux heures, à jeun ; il n'en pouvait plus et s'accorda encore un répit. Les maisons noires d'Altier

n'étaient pas très loin. Il marcha jusque-là, entra dans l'auberge.

Les volets de bois masquaient encore les vitres. La salle obscure gardait son odeur de la soirée : tabac refroidi, sueur des corps, vin bleu, anis frelaté. La patronne, accroupie devant le petit poêle de fonte, soufflait sur le tas d'écorces et le journal enflammé dont elle venait de le bourrer. Elle n'avait pas eu le temps de coiffer la lourde ruche d'un noir jaunissant et crasseux que portent ces montagnardes; ses cheveux étaient nus; cela la changeait. Elle avait, comme les monts ce matin, un autre visage, plus doux, qui souriait mieux.

— Sans fusil et sans chien!... C'est donc pas pour chasser que vous êtes si matinal?

Non, il ne chassait pas; il se promenait. Et il voudrait bien boire du café très chaud.

— Tout de suite. Dans deux minutes. Si vous permettez d'abord que j'expédie les garçons à l'école.

Des galoches, dans la chambre au-dessus, frappaient comme le sabot des bêtes impatientes. « Est-ce que vous n'allez pas vous décider à descendre? » cria la bonne femme. Bon... mon lait qui s'en va. » Elle courut à la cuisine. De l'autre côté de la salle, dans une mauvaise glace, Bernard s'aperçut. Le jour entraient seulement par l'étroite porte ouverte. Au delà de cette barre, qui coupait la pénombre, de cette espèce de fleuve, comme sur une autre rive, se tenait cet homme. « Je voudrais voir son air... l'air que j'ai ce matin... » Mais la face lointaine n'était qu'une tache pâle. On n'y distinguait rien.

Les garçons étaient descendus. Il les entendait à côté, dans la cuisine. La mère commençait à moudre le café. Elle parlait d'une voix forte, pour couvrir le bruit du moulin :

— N'oublie pas ton pain, mon coco. Monte bien ta laine sur tes oreilles.

Des réclames sur le mur, à peine touchées de lumière, trouvaient moyen d'être éclatantes : le zouave rieur et blond du papier Zig Zag, des bouteilles rouges ou vertes, de grosses lettres bleues. Bernard s'y intéressait. Dans un instant, oui... oui, dans un instant, il accueillerait son tumulte, il ouvrirait la porte heurtée de tous ces poings.... A deux mains, il lissa et plaqua ses cheveux. Il toucha sur ses joues la barbe de la veille, secoua la tête, s'accouda.

Il se redressa brusquement. Les galoches, tout près de lui, raclaient le carreau. Des voix enfantines et timides disaient : « Bonjour, monsieur. » Les deux petits garçons traversaient la salle. Les gros châles qui les emmitouillaient par-dessus leur tablier noir jusqu'au béret, laissaient tout juste deviner leurs joues brunes et dures, leurs yeux brillants.

Bernard se pencha pour les revoir sur la route. L'ainé devait avoir dix ans, le petit six ou sept. L'âge de ce maigrichon sur la photographie... Mais la photographie était de l'année dernière. L'enfant avait neuf ans maintenant... Allons, c'est par celui-là qu'il fallait commencer.

« Examiner tout ça... oui... bon ! Alors, d'abord l'aveu de Vati?... Mais, encore une fois, ça ne m'a rien, rien appris... ou du moins... »

Il revoyait M. Gex, ses bons yeux, sa grosse barbe et cette lourdeur gênée, cette angoisse de brave homme. Les paroles qu'il cherchait, qu'il disait prudemment, Bernard les entendit-il jamais ? Il ne se rappelle que leur bruit, leur petit bruit monotone. — « Du sang qui goutte à goutte tombe d'une tempe crevée... Ça vaudrait mieux, oui... mieux... » — Il pensait cela uniquement, sans vouloir s'occuper de répondre, ou de questionner. Il était résolu, n'est-ce pas ? décidé... Alors, tout ce qu'on pourrait lui apprendre, ou lui cacher... C'est la pensée morte, les yeux clos, les oreilles bouchées, qu'il se laissait enlizer, descendre dans cette vase.

— Voilà votre café, buvez-le bien chaud. L'air pique ce matin.

La tasse était épaisse, avec un filet bleu. Bernard y regardait le sucre monter en bulle, former des ilots. L'aveu de Vati ? Non... de tout ce que, cette nuit, il fallut apprendre, ce n'est peut-être pas cet aveu qui était la chose bouleversante, immense.

« Je me précipitais comme par une porte ouverte. Je vous reconstituais dans votre vérité... » Mais êtes-vous sûre, Vati, que ce fût dans ma vérité ?

— Ma vérité !... ricana-t-il.

Et la femme surgit au seuil de la cuisine.

— Vous voulez quelque chose ?

— Merci... je... je toussais.

D'un coup, il avala le café brûlant et s'en versa tout de

suite une seconde tasse. Ses doigts glacés l'entouraient, s'y réchauffaient et la course du sang portait cette chaleur à travers tout son corps.

« Ma vérité?... Ça n'est pas possible. Elle s'est moquée de moi. Pourtant... elle n'avait pas l'air. »

Il revoyait ces yeux, cet étrange visage, révélé, dénudé « Alors, c'est qu'elle est bête... pour avoir pris au sérieux les boniments du père Gex... pour n'avoir pas compris ce que je voulais. »

« Ce que je voulais?... » se répéta-t-il. Des minutes avaient passé, plusieurs minutes. « Au fond, ce que je voulais... L'argent? » — Doucement, de gauche à droite, et puis de droite à gauche, disant non à lui-même, il secouait la tête. Pas seulement cela. Cela bien moins peut-être que le besoin d'abaisser, de crever son orgueil inutile, que le désir de prendre une apparence nouvelle, que l'affreuse curiosité de devenir ce déchu.

« Bon!... mais pour Valentine Badaroux, la raison seule d'intérêt devait être apparente, éclatante. Une fille d'aujourd'hui. Et la fille d'un tel père!... C'est vrai qu'elle lui ressemble peu. Elle ne lui ressemble même pas du tout. Et puis elle a été si drôlement élevée... en dehors de la vie... »

La chambre aux rideaux roses dans la petite épicerie de Collobrières; les livres sur les rayons de bois blanc; les leçons, le soir, quand la classe était vide... Pas de jeux, pas d'amies... La grand mère une fois morte, cet immense abandon. Alors, comme l'imagination exige, comme elle brûle, quand on n'a plus qu'elle pour vous tenir compagnie! Comme elle déraillait aussi!... — Mais quelle importance?... puisque ce qu'elle saisit, ce qu'elle forme, ou déforme, elle y mord, elle y croit!

« Elle y croit », se répéta-t-il. Un bourdonnement demeurait autour de lui. De tous les pauvres mots mal écoutés cette nuit, il n'en était aucun qui ne revint l'assaillir. Encore une fois, il remarquait que ce qui prépara l'aveu vivait plus fortement que l'aveu lui-même :

« Devenir ce que vous m'avez faite... sans avoir besoin de vous dire... en étant vous... »

— En étant moi... Moi!...

La stupeur l'abîmait. Cet autre tout à l'heure, qu'elle avait suscité, qui remplissait la chambre, cet autre aux pieds de qui, brûlante et ployée, elle jetait sa misère, depuis combien

de temps, sans que Bernard le sût, l'accompagnait-il ? Il se rappelait des journées, des soirs, où le regard, le silence de Vati l'avaient particulièrement irrité. « Je ne voulais y sentir qu'une espèce de lucidité assez méprisante... Je ne savais pas... » Déjà l'étranger lui devenait moins lointain. Il l'approchait curieusement. — « Peut-être, si j'avais compris... » — Pour la première fois, depuis que, devant la Pomone moisie, il se détourna de Sylvie, il acceptait de penser sans ironie aux pires, aux plus suppliantes heures de ce voyage éperdu.

— La foi en moi, la foi... le secours que j'en attendais... Et pendant ce temps, songea-t-il, c'est ici près de moi que se formait le dieu...

Il se leva de son banc, resta debout, la tête basse, et puis, distrait et lent, il traversa la salle. « Ne pas le détruire..., ne pas le détruire », se murmurait-il sans comprendre exactement ce que cela pouvait signifier. Il atteignit la porte et s'y arrêta. Du seuil, surélevé par deux marches, il dominait la route. Des poules déchiraient une boueuse feuille de chou. Tachées de brun et de blanc, trois vaches allaient lentement vers le tronc d'arbre creux qui servait d'abreuvoir. En face, derrière les maisons, le mont s'élevait, lourd sous des sapins noirs, encombrant, étouffant.

« J'ai toujours étouffé partout, partout l'air m'a manqué. Ici..., ailleurs..., partout... Où pourrais-je respirer!... » — L'idée qu'il était libre le traversa, mais ce qu'il se rappelait maintenant, ces pauvres absurdes combinaisons proposées par Vati, n'amenaient plus sur ses traits qu'une méchante expression. « Divorcer ? Non, ma fille... Ça ne serait vraiment pas la peine d'avoir supporté... Allons tout ça... tout ça!... » — De la main, il balayait l'air... « Il n'y avait qu'une chose à faire. Il n'y a qu'une chose... »

Le regret, la fureur de l'acte manqué lui firent monter aux joues un flot de sang brusque. — « Je n'avais même plus à vouloir... L'ordre était donné. Les gestes s'accomplissaient d'eux-mêmes... Imbécile!... Ah! du moins... », se promit-il, les dents serrées. Il imaginait son retour à la maison tout à l'heure. L'explication qu'aussitôt, il aurait avec Badaroux, écrasé, congestionné, suffoquant, il en sentait chaque phrase qui se précipitait, qui lui gonflait la bouche. Et, de nouveau, à grands pas, frappant le carreau, il arpentait la salle. —

« Eh! bien?... eh! bien? » se demanda-t-il, parce qu'aussi promptement qu'elle était revenue, sa violence à présent semblait l'abandonner. Toutes les mauvaises raisons dont il la nourrit, et cette raison excellente dont elle avait désormais le droit de se repaître, il avait beau les lui offrir, elle n'acceptait plus l'odeur de ces appâts : elle se détournait, s'en allait, dédaigneusement.

Devant la tasse vide, le sucrier déjà encombré par les mouches, il se rassit, brisé par une lassitude infinie. L'aubergiste était montée au premier étage. Il l'entendait qui traînait ses sabots et qui secouait des draps, qui tirait des meubles au-dessus de sa tête dans la chambre où tout à l'heure s'agitaient les deux garçons. « N'oublie pas ton pain, mon coco... monte bien ta laine sur les oreilles!... » Comment Vati parle-t-elle à son enfant? se demanda-t-il tout à coup. Ose-t-elle seulement lui montrer comme elle le chérit? — Il se rappelait son visage le jour où arriva la dépêche de Madeleine Coulange. Il revoyait aussi son visage de cette nuit.

A cette heure-ci, dans la chambre encombrée, sur le mauvais lit de fer, elle se réveillait. L'artificiel sommeil se dissipait lentement. Enfin, elle retrouvait sa misère tout entière. En hâte elle s'habillait, tremblante, l'oreille tendue. L'affreuse explication entre son père et son mari, elle commençait à l'attendre, et attendait encore, quand ce serait fini, que Bernard vînt lui apprendre l'heure où il partirait. Elle tournait dans la chambre; elle n'avait plus de force; ses mains touchaient le mur.

... « Qui sait si, en même temps, presque inconsciemment, elle n'attend pas autre chose, une espèce de miracle?... Cet homme... l'homme que je suis pour elle, ne doit-il pas être capable?... » Il voulut se moquer, secouer ses épaules, mais il mordait sa lèvre, ses épaules étaient lourdes. Et tandis qu'avidement il rappelait, il maintenait devant lui cette face consumée, il eut l'impression de s'élancer sur un chemin vertigineux : « Pardonner... et même... même!... aller chercher ce petit... le lui ramener... le soigner... l'élever avec elle... »

Aussitôt il déboucha dans cette montée suffocante. Son exaltation, si vive qu'il en tremblait, butait sur un obstacle, menaçait de s'y rompre. « L'orgueil, encore l'orgueil?... le besoin d'éblouir... de planer? »

Avec une sincérité minutieuse et depuis longtemps oubliée, il se penchait sur lui-même, fouillait ses ténèbres. Contre le mur, derrière lui, les sabots de l'aubergiste firent grincer l'escalier de bois, et la bonne femme parut dans la salle, serrant contre sa hanche un gros paquet de linge.

— C'est jour de lessive. Faut que je descende à la rivière. Si vous voulez rester pour garder la maison?... Sans ça, je vas fermer la porte... Oh! mais vous en avez bien encore pour cinq minutes », se hâta-t-elle d'ajouter, parce qu'il ne bougeait pas, n'avait pas l'air de comprendre, et qu'elle craignait, en plaisantant, de l'avoir offensé. Discrète, elle glissa vers la cuisine, s'y enferma. Dans le silence retrouvé Bernard se mit à respirer très vite, comme haletant d'une merveilleuse trouvaille.

« Ce n'est plus de l'orgueil... Je voudrais, je crois... Non! Je suis sûr que je veux... » Les deux bras allongés sur la toile cirée grasse qui lui collait aux manches, il regardait devant lui... « Partir, mais partir pour Collobrières... » Il trouvait dans la rue ce petit garçon pâle. Il lui prenait la main, une petite main un peu fiévreuse et poussiéreuse, aux ongles cassés. Plus tard, en face de lui, dans le train qui les ramenait, il le regardait dormir. Il lui posait une couverture sur les genoux; il fermait la fenêtre pour que l'enfant n'en reçût pas le vent mêlé de suie. Enfin on arrivait... Vati était sur le quai... L'expression qu'elle aurait, il ne parvenait pas à l'imaginer. Et quelque chose l'envahissait, l'étourdissait, quelque chose d'inconnu, mais qui ressemblait un peu à la chaleur, tout à l'heure, qui lui courait dans le sang, quand ses doigts serraient la tasse de café brûlant.

ANDRÉ CORTHIS.

LETTRES DU SOUDAN

I

OCTOBRE 1889-AOUT 1891

Sorti de Saint-Cyr en octobre 1888, le sous-lieutenant Mangin, d'abord nommé au 1^{er} régiment d'Infanterie de marine, à Cherbourg, fut désigné sur sa demande, en septembre 1889, pour servir au Sénégal, à l'Etat-Major hors cadres, et mis à la disposition du Commandant supérieur du Soudan. Nous sommes heureux de pouvoir donner ces lettres intimes d'un officier de vingt-trois ans, où se dessine d'une façon si émouvante la figure de l'homme aussi bien que celle du futur grand chef.

A ses parents.

Dakar, 31 octobre 1889, 1 heure après-midi.

Me voici arrivé après trois jours d'une belle traversée, chers parents. Nous étions hier soir, à dix heures, en rade de Dakar, mais n'avons pu débarquer que ce matin...

Nous arrivons à la belle saison. Le *Brésil* a essuyé, à son arrivée ici, une tornade sèche et il faisait il y a quinze jours une chaleur effroyable, qui a fort éprouvé les malheureuses compagnies formant la garnison de Dakar. Maintenant, au contraire, la température est très supportable et, moyennant certaines précautions, aucune chance de maladie. Le casque est obligatoire, même quand le soleil est voilé, et le fait de se contenter du couvre-nuque d'un képi est une grosse imprudence. Cette habitude est, par le fait, facile à prendre, les autres prescriptions sont du même ordre. Les nuits sont assez fraîches et reposantes. Dans le fleuve, la température descend jusqu'à 2°. A ce soir, chers parents, et je vous embrasse affectueusement.

5 novembre 1889.

Quatre mots au galop. Nous quittons Saint-Louis cet après-midi. La navigation en chaland nous sera épargnée et nous partons en aviso.

Je n'ai rien reçu de vous depuis Marseille, les courriers irréguliers sont tous arrivés en même temps que nous, et je ne compte sur rien avant quatre ou cinq jours. Écrivez-moi très souvent, très souvent, n'est-ce pas, et un peu au hasard, mais toujours le 3 et le 18 de chaque mois, pour les bateaux du 5 et du 20, les seuls absolument sûrs.

Il se confirme qu'on ira à Ségou, après avoir été à Nioro. J'ai fait ici la connaissance d'un capitaine breveté qui nous fait peur pour les occupations qu'on va nous donner... Nous verrons dans un mois. Je ne me vois pas comptant des boîtes d'endauge dans un poste intermédiaire.

A bord de la *Salamandre*.

En quittant Matam, 9 novembre 1889.

Pourrons-nous arriver jusqu'à Bakel? voilà la question. Il y a dix jours, nous aurions été jusqu'à Kayes sans transbordement; toujours ce malheureux retard des bureaux, dont nous subissons la conséquence. Enfin, nous devons nous estimer très heureux d'avoir échappé au chaland trainé à la cordelle; le *Dagana* nous prendra à Bakel et nous mènera à Kayes. Là, encore une fois, c'est l'inconnu qui commence. Cette lettre va descendre le fleuve demain et arrivera pour le passage du plus prochain courrier, donc dans les meilleures conditions possibles. J'ai quitté Saint-Louis sans nouvelles de vous, et, d'après mes calculs, il est possible que je n'en reçoive pas avant le 23.

Il fait très chaud, et nous ne quittons nos casques qu'après le coucher du soleil. Comme il n'y a que six places dans le carré et que nous sommes trente, on couche en partie sur le pont, en partie au-dessus, sur la « paillotte » qui le recouvre, et qu'on a fait épontiller, pour qu'elle puisse supporter nos bagages. Je couche tout en haut, dans mon lit de campagne, qui est très confortable, et avec ma moustiquaire. Nous nous réveillons vers six heures, avant le lever du soleil; il fait à ce moment assez froid. Mon burnous m'est bien utile, et maman a eu raison de me faire prendre un foulard.

Kayes, 14 novembre 1889.

Nous nous sommes présentés chez le commandant Archinard (1) un quart d'heure après notre arrivée à Kayes. Il a été très aimable. Je lui ai transmis les amitiés du commandant Herment. Nous n'avons encore aucune désignation, à part de l'Orza, qui reste à Kayes pour être employé à des travaux topographiques, à compléter la défense et au Conseil de guerre. Comme il est le beau-frère du colonel Gallieni, inventeur du Haut-Fleuve, on lui a doré cette pilule, qui m'eût semblé très amère à avaler. On attend pour nous je ne sais quel événement. Si nous exerçons au moins des fonctions provisoires, on pourrait porter un jugement sur notre compte. Mais nous sommes inoccupés, les éléments d'une appréciation quelconque manquent.

Pour moi, cependant, j'ai peut-être dû encore une fois à ma famille de ne pas rester ici. Sur la *Salamandre*, après dîner, nous causions de la guerre dernière et du rôle de Bazaine. On cita l'ouvrage du comte d'Hérisson, et je me mis à raconter l'affaire de Montebello (2). Nous formions un petit groupe près du bastingage et le capitaine Ruault, chef d'état-major de la colonne, se trouvait derrière nous. Il s'arrêta et me demanda si j'étais parent du commandant Mangin. « C'est mon oncle. » Alors il acheva lui-même l'histoire, qu'il avait souvent entendue de mon oncle Adolphe. Chacun s'en fut coucher, excepté nous deux, et je lui ai dit combien j'étais frappé d'avoir été accueilli, avant d'arriver dans le Haut-Fleuve, par de tels souvenirs.

Le lendemain, il parcourait le carnet sur lequel il avait inscrit, sous notre dictée et en regard de nos noms, la date de notre nomination. Il portait des croix au crayon devant certains noms. En frappant sur son carnet, il me dit : « Vous avez de la chance, vous, vous n'avez pas de croix sur mon carnet. » Je suppose qu'elles indiquaient ceux qui, par peu d'ancienneté ou d'autres motifs, n'étaient pas susceptibles d'être proposés à la fin de la colonne.

(1) Le commandant Archinard, de l'artillerie de marine, plus tard commandant du Corps d'armée colonial, alors commandant supérieur au Soudan.

(2) Où le lieutenant-colonel Eugène Mangin, à la tête d'un bataillon du 95^e régiment d'infanterie, sauva la division Forey, par son initiative.

A Bakel, nous quittons la *Salamandre* pour le *Dagana*, bâtiment plus petit, qui prit un chaland en fer et trois en bois à la remorque. J'étais chargé des rations à toucher pour le *Dagana*, et un commissaire à trois galons pour le chaland en fer, qui portait quinze officiers. Le transbordement se fit dans le plus grand désordre, sur une berge encaissée, et n'était pas terminé à la nuit noire. Les officiers ne pouvaient d'abord emporter qu'une valise et un portemanteau. J'ai eu également à surveiller l'embarquement du *Dagana*, treize gardes d'artillerie et sept ou huit civils traités comme officiers.

A Tamboukané, nouveau transbordement. Nous voyageons à chaland, chacun de nos douze chalands trainé par cinq nègres. C'est très agréable pendant une journée, beaucoup plus frais que sur la *Salamandre* ou le *Dagana*, où nous étions serrés contre la machine.

Pour le moment, nous sommes installés au pavillon des officiers, dans des lits de troupiers, faisant dresser nos lits de campagne dans les chambres intérieures à l'heure de la sieste. Il est dangereux de rester sans casque dans une chambre close quand le soleil donne sur l'un des murs.

Kayes, 21 novembre 1889.

J'ai très mal aux dents, chers parents, très mal aux dents. Il faut le départ du courrier de France pour que je puisse me secouer. C'est vous dire que ce pays agit, somme toute, peu sur moi, puisque j'y suis soumis aux mêmes inconvénients qu'ailleurs. Et puis cette douleur m'aide à passer le temps. Je suis le seul officier du Soudan qui ne soit pas encore employé. Il y a trois jours Levasseur, bras droit du commandant supérieur, me saluait du titre de commandant de Niagassola. Tous mes camarades ont été envoyés dans les postes et ce sont eux qui commandent Médine, Kita, Badumbé, Kandou, Bafoulabé. Mais aucun ne fait la colonne. Donc, je m'attendais à partir avec eux. Et ma désignation n'est pas venue.

Je ne sais si je dois m'en réjouir. Le commandement de Niagassola, petit poste assez agréable, le plus sain de la région, m'irait assez. Il y a aussi un poste de sous-lieutenant prochainement vacant sur les canonnières. On m'a dit que c'était horrible à cause des rapports avec les marins. Je ne puis le croire. Mais ce serait bien effacé. Je n'ose espérer faire la colonne, la

vie active... Ce n'est pas dans les usages. L'état-major est composé et bien composé; il y aurait le commandement des dix hommes d'infanterie de marine, la seule troupe blanche. C'est le commandement d'escouade qui me sourirait. Je voudrais être mis à l'épreuve d'une façon quelconque, avoir un rapport à faire, quelques missions à remplir. Rien ne vient et rien ne peut venir. La discrétion est ici la première règle, nous sommes entourés d'espions, nos domestiques entre autres devant lesquels nous parlons en les considérant comme des brutes. Donc on ne peut se fier à un tout jeune homme comme moi qui n'offre aucune garantie. C'est bien évident. Mais il me semble que je suis ici pour faire quelque chose et que je ferai ce quelque chose encore inconnu. Je m'attache à ce pays déshérité, malgré sa tristesse et peut-être à cause de sa tristesse, à cette race noire qui n'est forte que par le cou, comme les bœufs, pour porter le joug; à nos pauvres soldats surtout, dont les faces paraissent plus pâles par le contraste et par les ravages du climat.

Tous les jours je me suis promené à cheval dans les environs. J'ai interrogé mes camarades et les fonctionnaires, cherchant à contrôler mes lectures, à me faire une opinion. Je n'y suis pas arrivé. J'étudie le bambara. Je veux aussi savoir le peulh, qui est la langue des Toucouleurs, nos ennemis. Me donner le luxe de quelques notions d'arabe ensuite. C'est vous dire que je ne suis pas changé et que ma fatuité continue à embrasser beaucoup.

Je suis très satisfait de mon nouveau chef, homme froid, fin et poli. Il nous a fait défiler deux par deux à sa table, peut-être un peu pour se faire une opinion de nous. Sa tâche est immense et lourde de responsabilité. Il me semble la bien porter...

Kayes, 30 novembre 1889.

Je suis toujours dans la même situation, bien chers parents, c'est-à-dire sans désignation officielle. De l'Orza et moi nous promenons dans les environs notre planchette topographique, car il n'existe pas de carte à l'échelle réduite et la défense en a besoin. Mais cette opération finira dans quelques jours, à ma grande satisfaction, d'ailleurs, et je resterai inoccupé. Seulement, je n'aurai plus cet horrible mal de dents qui m'a enfin quitté, et je pourrai enfin m'intéresser un peu aux choses exté-

rieures. C'est une dent énorme qui m'a fait souffrir; je pensais qu'au Sénégal on était tranquille au moins de ce côté-là. Un horrible médecin de la Marine a essayé de m'arracher ma dent; j'étais assis sur un tabouret, un infirmier me tenait la tête à deux mains quand il a donné son tour de clef; comme il y avait deux hommes sur la porte, je n'ai pas pu même dire « ouf! » Il s'est arrêté après ce fort coup de poignet et m'a dit qu'il n'osait pas continuer, crainte de casser la dent ou d'emporter la mâchoire. Il m'avait pourtant déchaussé la gencive pour faire place à son affreux instrument et il était prévenu que ma dernière dent avait nécessité trois reprises. J'ai eu une grosse fluxion, qu'il a qualifiée d'abcès pour avoir le droit d'y donner deux coups de bistouri, j'ai passé quelques nuits sans sommeil, mais tout est maintenant terminé et je me porte admirablement. Il y a du vent d'est qui est frais à certaines heures, et à aucun instant aussi chaud que le sirocco. Avec quelques précautions contre le soleil, le climat est plus supportable en cette saison, bien plus agréable que celui d'Alger de juillet à novembre.

Kayes, 5 décembre 1889.

La bonne fortune d'un courrier exceptionnel se présente, dont je profite pour envoyer une lettre.

Ces jours-ci temps d'orage, dernière trainée de l'hivernage (1). Hier soir, tonnerre et éclairs, un peu de pluie. On dit que c'est le signe de la mort pour un grand marabout. Le ciel est rarement bleu ici, toujours des nuages lourds, toujours sur l'horizon une épaisse vapeur grisâtre.

Je vais très bien. Mon topo de Kayes est fini; dans quelques jours, si je ne suis pas employé, je demanderai à me promener un peu. Je commencerai par Médine, puis Bafoulabé. Il faut se remuer dans ce pays-ci. C'est ce que j'essaye de faire. Mes siestes sont rares; une heure de position horizontale avec un quart d'heure de sommeil, voilà de quoi elles se composent. Quant à la prudence et à la sagesse, soyez tranquilles. Il y a des accessoires en France qui sont ici primordiaux, je le sens parfaitement. Quelles que soient les conditions où le comman-

(1) On appelle ainsi au Soudan, par analogie, la saison des pluies, c'est-à-dire l'hiver, parce que c'était celle où les troupes ne pouvaient marcher que difficilement et étaient obligées d'hiverner.

dement jugera à propos de me placer, je ferai une bonne campagne, soyez-en sûrs. Ici du reste nous vivons très bien ; le vin de ration est un bordeaux très convenable, les conserves sont en abondance, et de l'Orza nous chante assez souvent un grand air d'opéra ou une chansonnette. Je ne suis donc en rien dans une position intéressante et je refuse absolument de me trouver à plaindre. C'est par action réflexe, en songeant à toi, chère maman, que j'arrive à comprendre la possibilité d'inquiétude sur mon compte et la nécessité de parler de ma santé.

Je vous embrasse tendrement, chers parents, grands et petits frères et sœurs.

Kayes, 6 décembre 1889.

Ce matin, j'ai reçu votre quatrième lettre... J'ai une permission de quarante-huit heures pour Médine et Lontou. Un cheval, Garnisairé, numéro 32, est mis à ma disposition pour cette « promenade »... Vous voyez que si on ne m'emploie pas, on me laisse du moins m'occuper à ma guise. « Système assurément qui n'a rien d'inhumain... » A bientôt le récit de ce petit voyage.

Je vous envoie un « poste-Dakar », qui vous arrivera avant les lettres du 2 décembre, quinze jours avant. Il viendra, j'espère, un moment où je serai très loin de Kayes et où vous recevrez ces télégrammes deux mois avant les lettres de la même époque. Au point de vue mise en scène, cela nuira certainement à l'intérêt de ma correspondance, mais je pense que vous serez bien aise d'avoir de mes nouvelles fraîches de dix jours en même temps que d'autres vieilles de cinquante. C'est une invention bien comprise. Somme toute, vous êtes beaucoup plus favorisés que moi et n'êtes jamais restés quinze jours sans nouvelles.

Je suis bien aise d'être au courant des moindres changements de votre vie et même dans le détail de l'appartement. La mienne est maintenant très calme, vivant entre Lapeyre, sous-lieutenant qui commande le dépôt d'habillement des tirailleurs, et de l'Orza, sous-lieutenant-adjoint au commandant du cercle de Kayes. Notre popote est très paisible. Lapeyre a trente-deux ans, arrivé très tard par les rangs, type ancien recruteur sous-officier, bon serviteur, sérieux, veuf avec un enfant. Il est touchant avec ce petit qu'il connaît à peine. Il rentre dans six mois et vous portera de mes nouvelles.

A Ferdinand Mangin (1).

Kaya, 6 décembre 1889.

Les petits garçons de ton âge, mon cher bébé, sont bien ce qu'il y a de plus gentil ici. Ils ont bien le ventre un peu gros, mais ils ont la tête si drôle! Elle est d'ordinaire rasée, mais d'une façon si bizarre et différente. Il y en a qui n'ont gardé qu'une longue ligne de cheveux crépus qui va de derrière la tête au milieu du front; d'autres, trois mèches tressées, au bout desquelles pendent des coquillages qui doivent leur porter bonheur; d'autres, une seule mèche sur le côté; d'autres, trois touffes ébouriffées qui les font ressembler à de petits diables. L'autre jour, en allant voir un interprète, il y a un bébé qui s'est effrayé du grand chien blanc d'un camarade à moi; il s'est jeté dans mes jambes en criant et en serrant mon pantalon blanc, avec ses petites mains noires dont l'intérieur est comme celles des singes. Cela m'a fait plaisir qu'il ait confiance en moi pour le défendre contre un animal étranger. Alors j'ai pensé à toi quand tu étais petit et je l'ai pris dans mes bras pour le rassurer tout à fait. J'avais bien un peu peur qu'il ne déteigne sur mon dolman blanc très propre, mais les images que tu as vues sur les murs et qui représentent des nègres devenant blancs en se frottant avec du savon, ces images-là sont menteuses et il n'a pas noirci mon dolman blanc. Et sa mère noire riait d'un bon rire pas jaloux.

Tu vas m'écrire très souvent, mon cher Ferdinand, pour me faire plaisir, à moi qui suis si loin au milieu des sauvages, et qui attends avec tant d'impatience des nouvelles de Versailles (1). Et puis je verrai ainsi tes progrès. C'est pour toutes ces raisons que ta lettre m'a fait plaisir, celle que tu m'as écrite le 9 novembre, il y a si longtemps, et que j'ai reçue hier. Aussi je t'embrasse deux fois mieux pour cela et va embrasser tout le monde pour ton frère aîné.

A Mademoiselle Louise Mangin, sa sœur.

...Sur la route de Médine, j'ai vu un marabout accroupi sur un bœuf porteur, les deux pieds croisés sur la bosse, — du

(1) Son plus jeune frère. Mort à Colombo, en 1904, d'une fièvre typhoïde, alors qu'il se rendait au Tonkin

(1) Où ses parents habitaient alors.

bœuf. Devant, trois petits garçons trottaient, portant des calebasses pleines de couscous, d'eau et de riz. Sous le bras ils avaient une planchette longue dont les petits côtés étaient arrondis extérieurement et les grands côtés arrondis intérieurement. Alternativement, chacun d'eux criait sa leçon du Coran qui était écrite en gros caractères arabes sur les planchettes. Leur voix était nasillarde et une corde, passée dans les naseaux du bœuf pour le conduire, grinçait comme une poulie mal graissée.

Je t'embrasse bien affectueusement, ma petite Loulou.

A ses parents.

Kayes, 31 décembre 1889.

J'ai reçu hier trois lettres de vous, bien chers parents, et ce sont de belles étrennes. Je suis bien avec vous ce soir. Il est dix heures. J'ai subi une longue discussion sur la trouée de l'Oise et le récit d'un capitaine d'artillerie sur les extravagances de quelques camarades. Tout le monde est maintenant couché, nous sommes donc bien ensemble, bien en famille, car je crois que nos pensées se rencontrent en ce moment, bien que vous ne puissiez me placer sur la carte.

Kayes est en effet de création récente; c'est un centre d'approvisionnement qui a été construit au point extrême de la grande navigation, car pendant deux mois les vapeurs viennent directement de Bordeaux ici où un barrage les arrête. Le chemin de fer va d'ici à Sittafoula, 15 kilomètres de Bafoulabé; des plates-formes sans machines sont trainées par les noirs jusqu'à Bafoulabé, puis un Decauville très hasardeux prolonge notre ligne d'opérations vers Badumbé et doit aller au Niger, dans quelques années.

Kayes est vraiment le point le plus important du Soudan par les magasins qu'il renferme. Mais la situation n'est pas bonne au point de vue sanitaire : nous sommes un peu dans une cuvette et la formation de la colonne a lieu au camp de Lontou, près de Médine. Là se trouvent dès maintenant deux compagnies de tirailleurs et deux peletons de spahis. Une compagnie est sur le Niger et une autre sera formée par des anciens tirailleurs rengagés; 4 pièces de 80 m/m de montagne et deux

canons de 93, inouïs en ce pays, et ce sera tout. Donc 330 tirailleurs, 100 rengagés, 50 spahis, 100 canonniers : 500 combattants au grand maximum, car il paraît qu'on ne peut compter sur les auxiliaires bambaras, bons seulement pour la poursuite. Quant aux Européens, on y a définitivement renoncé. Nos pauvres soldats sont décidément incapables de supporter les fatigues d'une colonne ici et meurent dans une proportion qui n'est pas comparable aux services qu'ils rendent. Ils sont pourtant montés à mulet et n'ont guère que le travail de ce transport. Mais le moral est ici le facteur le plus important et ils n'ont pas, pour se remonter, les mêmes raisons que nous. Voici qui doit vous rassurer pleinement sur mon compte, car vous me savez absolument réfractaire aux inconvénients extérieurs et possédé au plus haut point par l'esprit de contradiction.

Donc j'ai vu Médine, je l'ai même revue avant-hier pour le grand tam-tam à l'occasion de la mort du roi Sambola. J'ai vu les chutes de Felou et le camp de Lontou. A partir du col de Fonti, qui relie Kayes et Médine, le paysage change complètement et devient quelquefois très beau. Si je n'ai pas perdu un croquis de Gouina, pris en amont des chutes, il est dans ma lettre. L'ennui est qu'on ne voit pas les chutes... On est censé les entendre. Ça fait comme le bruit de la mer!

Bonne année, chers parents, que j'embrasse deux fois mieux ce soir.

A son père.

Kayes, 4^{re} janvier 1890.

Mes vœux pour ta fête, mon cher papa, arriveront moins en retard que mes vœux de bonne année. A toi ma première lettre de 1890, qui change deux chiffres au millésime, à toi qui as et auras toujours dans ma vie l'influence prépondérante, quelquefois retardée, mais constante. Que je profite au moins de ces circonstances de nouvelle année et de fête catholique pour te dire ces paroles inutiles entre nous en temps ordinaire, — précisément à cause de leur profonde vérité, — pour te dire combien, moralement comme physiquement, je me sens ton fils, et, malgré quelques défauts en plus, orgueilleux de l'être. Ce bonheur-là, inaccessible à l'adversité, fait que ma vie ne peut être malheureuse; et ce doit être maintenant la récompense

de la tienne, si dure par moments, que d'être prolongée par d'autres vies qui sont heureuses simplement parce qu'elles sont issues de toi...

Il y a une de mes lettres, écrite à bord de la *Salamandre* et qui a dû par conséquent descendre le fleuve rapidement, et dont vous ne me parlez pas. Je vous racontais ma première conversation avec le capitaine Ruault : vous savez qu'il commande le cercle et la place de Kayes. Il était chef d'état-major de la colonne dernière. Comme commandant de Kayes, je lui ai adressé un rapport que personne ne me demandait sur l'utilisation de 275 fusils modèle 74 en dépôt aux magasins des tirailleurs. J'en faisais des batteries de fusils facilement manœuvrables et je prouvais que le recul serait nul pour l'appareil qui ne serait soumis qu'à un travail égal à l'écrasement d'un poids de 3 kilos tombant de 5 mètres de haut. C'est peut-être un peu à cause de cela que je ferai la colonne, car j'y compte à peu près sans le dire. La commission de remonte, — c'est le capitaine Ruault qui est la commission de remonte et s'assiste d'un vétérinaire et d'un commissaire, — s'est informée pour moi d'un cheval qui puisse faire la prochaine campagne. En attendant, je partirai pour faire du recensement dans les environs de Kita, avec un peu de topographie et quelques rapports à faire probablement. Quand ? peut-être demain, peut-être dans quinze jours.

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher papa, pour ta fête et pour l'année qui est venue.

A ses parents.

13 ou 14 février 1890,
Koukoudiana, Massif de Kita.

Je vous écris pendant une tournée de recensement, à la halte que nous faisons ici. Je suis en route depuis le 23 janvier, date de mon départ de Kayes. J'ai trouvé à Toukoto le lieutenant Sensaric avec lequel je dois recenser cinq pays du cercle de Kita et faire de la topographie. Le lieutenant Sensaric est, je crois, le plus vieux lieutenant de l'armée française et n'a pas moins de quarante-deux ans. Il vient d'être décoré grâce à trois citations qu'il a obtenues au Tonkin. C'est donc un vieux brave. Il est extrêmement énergique et possède une finesse de routier qui a huit campagnes de guerre. Malheureusement, il

est monté sur un mulet magnifique qui répond au nom d'Adolphe, — Zadoulfo pour les noirs, — et qui est en train de tuer mon petit cheval incapable de suivre son train. Zadoulfo est le grand défaut que je trouve à cet officier.

Il y a aussi une chose qui est désagréable, c'est que Sensaric ne me laisse pas grand chose à faire. Je me contente de la carte, qui est maigre jusqu'à présent. Pourtant, je me suis livré à l'exploration du massif dont je vous envoie le petit coin qui est devant moi. Les cartes le remplissaient au moyen d'indications vagues : « Pays inexploré couvert de fourrés impénétrables », ou : « Sol pierreux, inabordable, massifs inextricables de bambous ». Je me suis promené au milieu de ces extraordinaires difficultés, à peu près analogues à celles que l'on rencontre dans le parc de Saint-Cloud. Les indigènes refusaient absolument de m'accompagner ; chacun sait qu'on devient fou sur ces hauteurs, qu'il y a des lions et des « colos » (bœufs sauvages) et des précipices terribles. Je n'ai guère eu qu'une émotion un peu spéciale lorsque, après un quart d'heure de marche au fond d'un marigot pressé entre des murailles à pic de 20 ou 30 mètres, je vis des tas de feuilles mortes amoncelées. J'avais remarqué sur la montagne des herbes brûlées au bas, mais intactes au sommet, et qui avaient été comme fauchées par le feu rapide. L'étroit couloir où je me trouvais serait une magnifique cheminée d'appel... Comme ces beaux arbres brûleraient bien ! — Brûlé vif, martyr de la topographie... Je me suis rassuré par cette idée que ces arbres avaient bien une centaine d'années ; il serait bien extraordinaire que le seul incendie du siècle eût lieu le jour où le premier Européen pénétrait dans ces gorges. Alors, comme j'étais fatigué et que le soleil marquait midi aussi bien que mon estomac, — j'ai perdu la montre, mon cher petit Eugène (1), et ta chaîne de nickel ne porte plus qu'une boussole, — je me suis installé dans une espèce de grotte où circulait un aimable courant d'air et j'ai dévoré un pain et la moitié d'un gigot.

Cependant mon domestique, coiffé d'un béret rouge où la Tour Eiffel fut autrefois imprimée en or, se mit à la recherche d'un passage pour moi et d'un couscous réparateur pour lui.

(1) Son frère, alors âgé de 13 ans, depuis lors Père Blanc et mort à Ségon (Soudan) en 1922. Pendant la Grande guerre il fut blessé, décoré de la médaille militaire, sous-lieutenant de réserve d'Infanterie coloniale.

Il arriva sur la plaine, mais se trouva encore à une cote supérieure d'une dizaine de mètres à celle des champs avoisinants. Ses cris affreux attirèrent l'attention de deux noirs. Il leur dit que le commandant leur faisait demander du couscous et un guide et de se dépêcher, car si le commandant descendait, il les ferait amarrer. Je l'ai fort grondé de me prêter un grade et un langage qui me sont également étrangers, et j'ai pourtant scandé son discours d'un coup de revolver que l'écho parut répéter avec un long étonnement. Les deux noirs arrivèrent, et après avoir au préalable brisé mes os pour en manger la moëlle, m'invitèrent à descendre. C'eût été trop simple et je n'avais visité que la moitié du massif : « Excelsior ! » leur ai-je dit. Je n'ai pas été compris. Il m'a fallu monter sans eux, une crainte superstitieuse les retenant dans les régions inférieures. J'ai repiqué dans les montagnes, direction sud sud-est, et je suis descendu à l'endroit voulu où mon palefrenier m'attendait avec Louffard. Louffard, c'est mon cheval. Il est plus solide que d'ordinaire les chevaux du pays, a peur de l'eau, bute un peu et il est très sensible à la musique.

Peut-être pourrai-je aller reconnaître un point placé par renseignement sur les cartes, c'est tout ce que j'espère avoir à faire. C'est très ennuyeux au fond, savez-vous ? J'ai levé avant-hier un chemin non porté. Enfin tout cela est insignifiant. Je continue à regarder, comme depuis que je suis au Soudan. Je vois une assez vilaine race, les Malinkés ; de vénérables patriarches nous mentent affreusement et, comme partout, les plus riches sont les plus carottiers. Il faut absolument leur faire des menaces horribles pour savoir la vérité et nous nous promenons avec deux des plus menteurs attachés devant nous. Le bâton pastoral que porte Sensaric ne reste pas à l'état de symbole.

Kita, 14 février 1890.

Nous voici à Kita depuis ce matin, et deux heures après notre arrivée, le commandant supérieur télégraphiait ma désignation comme adjoint au commandant du cercle de Kita, surchargé de besogne, en ce moment, en sorte que ma tournée s'arrête ici. Je n'en suis pas fâché, parce que je ferai mon apprentissage de commandant de cercle et me mettrai un peu à cette diable de comptabilité du Soudan. Ça ne durera pas longtemps, un mois au grand maximum.

Le commandant supérieur, qui gouverne un grand pays pendant une période de transition et qui organise une opération de guerre telle qu'on n'en a pas vu jusqu'ici au Soudan, est en ce moment noyé dans la paperasserie administrative. Il semble qu'on fasse tout pour accroître les difficultés de cette tâche énorme. On lui a envoyé à Kayes un inspecteur de la marine (pendant des contrôleurs de l'armée) pour vérifier la comptabilité. J'espère que cet inspecteur est un homme extrêmement intelligent, qui priera le commandant supérieur de ne pas s'occuper de lui, se contentera de regarder et, au bout du deuxième mois de séjour, exprimera sa profonde admiration. Il priera en partant les braves gens de Saint-Louis de nous faire moins de misères et veillera à ce que nos courriers nous arrivent régulièrement.

Kita, 17 février 1890.

Depuis le 9 janvier, date de mon départ pour Guémou, c'est la première fois que je m'arrête un peu sérieusement, bien chers parents. Me voici adjoint au commandant de Kita, qui est un lieutenant de mon arme, sortant de Saint-Cyr, et avec qui j'ai fait le voyage de Marseille à Kayes. Nous sommes au mieux ensemble. Le poste est très bien installé, la table excellente, grâce aux légumes du jardin.

J'ai une grande chambre meublée à l'européenne, ma table au bureau du commandant. Enfin, j'avoue qu'après un grand mois de marche au soleil, de repas hâtifs et de courtes nuits passées dans les cases des noirs, je suis sensible à ce confort relatif et à ce moment de repos, tout en ne souhaitant pas qu'il se prolonge trop.

Mais ce n'est pas à craindre : le commandant supérieur quitte Kayes aujourd'hui et sera ici dans les premiers jours de mars. Je pense qu'on sera le 15 à Bamako et au commencement d'avril, à peu près au moment où vous recevrez cette lettre, le télégraphe vous apprendra probablement la nouvelle d'un coup... J'ai toute sorte de chances pour en être. Je crois que, dans les propositions qui suivront cette affaire, on tiendra plus de compte des services antérieurs que de la conduite dans l'action elle-même. Je serai donc probablement un acteur très inaperçu. Pourtant il peut se présenter une circonstance heureuse qui mette encore une fois le nom de Mangin en avant.

En tout cas, j'aurai fait une belle campagne et je serai après cela prêt à toute sorte de choses.

Ici je viens de lire toutes les dépêches du commandant supérieur depuis le 14 octobre, confidentielles ou non. C'est très instructif la correspondance avec les commandants de cercle! 1171 télégrammes en quatre mois avec Kita seulement. Et la correspondance toujours autographe... Ce travail considérable n'est qu'une faible partie de celui que produit cet homme. A Kayes, il sortait très rarement, toujours pour un motif de service, et il monte à cheval pour quatre mois et ne descendra de sa selle que pour aller à sa table de travail qu'il trouvera toute dressée en arrivant à chaque étape. Cela me surprend que dans ce surmenage il garde l'intelligence nette pour toute chose, et que, malgré l'inévitable fatigue, il garde la finesse dans la politique et le tact avec ses subordonnés.

A sa mère.

Ghénikoro (entre Koundou et Kita), 7 mai 1890.

La grosse chaleur n'a pas encore commencé, ma chère maman, et l'on continue à n'y rien comprendre. Quant au nombre de degrés que nous avons maintenant, je l'ignore et, de plus, ne tiens pas à le savoir. Je sais que nous nous levons à deux heures régulièrement, — on parle de mettre le réveil à minuit, — pour partir à deux heures quarante-cinq. Certaines matinées sont fraîches, avec, quand on passe près des rochers, de grosses bouffées de chaleur, car ils n'ont pas eu le temps de se refroidir. Mais quand le soleil se lève, la chaleur arrive aussitôt et devient très forte dès six heures et demie du matin. On évite de marcher plus tard que neuf heures.

En somme, temps exceptionnellement favorable pour le pays.

Les légumes du pays, puisqu'il faut t'en parler, sont rares et peu nombreux. L'igname, la patate, qui procède de la pomme de terre sans la valoir; les « niébés », petits haricots, et aussi les « founious », ressemblant à des pommes de terre nouvelles. Pour le moment, tout est fini, et on ne trouve qu'à grand peine des patates conservées dans la terre. Quand on voyage isolément, on trouve du lait, des œufs et des poulets presque partout. En colonne, c'est plus difficile.

Le mil fermenté donne une espèce de bière trouble, le « dolo », auquel on se fait malgré les premières répugnances. Quant aux fruits, rien, ou à peu près. Dans les postes, on élève à grand peine la banane et la goyave. Quelques villages ont des papayers et, dans la brousse, un arbre donne un petit fruit acide qui vient par grappes, le « raisin du Soudan ». Le gardenia donne un fruit mangeable en compote. Vous voyez que tout cela est bien pauvre, bien pauvre. Sur toutes les terres cultivées s'étend l'éternel mil, avec quelques champs de cotonniers. J'oubliais pourtant l'arachide, cette vieille cacaolette d'Alger, et le karité : beurre végétal qui remplace la graisse avec un désavantage marqué.

Quant aux fabrications, on incruste assez curieusement l'ébène dans toute la Sénégambie; l'or du Galam, très jaune, est travaillé en filigrane. De Bamako à Ségou, on fabrique des couvertures de coton, d'un bleu sombre, avec des raies très blanches. Les métiers sont tout petits, 20 à 30 centimètres, et on coud ensuite les bandes ainsi faites. Toutes les étoffes du pays se travaillent de cette façon. Le haïk que vous avez fait faire en Kabylie me rappelle comme couleur les couvertures de Ségou. Cette terre, la plus riche en fer qui soit au monde, ne sait pas l'extraire de son sein. A peine si quelques villages bambaras ont quelques forges catalanes. Les forgerons sont pourtant assez estimés et marchent après les guerriers. Chaque prince en a à son service. Le Ouassoulou, sur la rive droite du Niger, est renommé pour ses forgerons. Je rapporte de Ségou une lance du Macina incrustée de cuivre jaune et de cuivre rouge d'un dessin très étrange. Les Touaregs ont passé par là. Ils ont appris vers Tombouctou à faire des couvertures de laine curieusement ornées.

Kayes, 31 juillet 1890.

Je suis pour le moment adjoint au capitaine Ruault qui commande Kayes, mes chers parents. Dans l'esprit du colonel Archinard, je suppose que je devais rentrer en fin de campagne; mais quelques jours avant le départ, Ahmadou s'est mis en marche vers Koniakary que nous occupons maintenant, et on a jugé nécessaire de laisser ici quelques officiers en prévision d'une petite colonne d'hivernage. Or, je n'ai pas été malade ici; en route depuis sept mois, avec une pause à Kita

et une autre au Bagonko, je me suis toujours très bien porté; j'étais donc absolument désigné pour rester. De plus, la campagne prochaine sera probablement très intéressante; j'espère que j'aurai plus de chance que pendant celle-ci, où je n'ai pas vu le feu. Enfin, je me trouve sous les ordres du chef que j'aurais choisi, et que vous auriez choisi pour moi.

Je ne vous parle pas du confort relatif de Kayes et des soins qu'on y trouverait en cas de maladie, parce que je compte continuer à me bien porter; on y est organisé depuis longtemps et c'est encore pour quelque temps la capitale du Soudan français.

Somme toute, au point de vue de mes intérêts bien entendus, il est heureux que je reste ici, et vous devez en être contents. Pour ma satisfaction immédiate, j'aurais peut-être préféré aller vous embrasser et profiter de l'occasion qui s'offrait de couper en deux ma première colonne. Mais... on ne m'a pas demandé mon avis et vous voyez que je m'en console facilement. Du reste, le colonel Archinard a enveloppé cette pilule, — jugée d'ordinaire assez amère, — dans beaucoup de bienveillance et même il a bien voulu entourer le tout avec quelques compliments. J'aurais eu bien mauvaise grâce à me plaindre, et je n'en avais pas envie, je vous le répète. Et cet accompagnement à l'ordre de rester était simplement une nouvelle preuve de la très fine bonté du commandant supérieur, — le Père supérieur, comme quelques-uns l'appellent, — car j'ai eu si peu de chose à faire jusqu'ici que j'en suis à me demander où l'on aurait pu me juger. Et si on m'a pris mesure, je ne l'ai guère senti.

Pourtant je suis resté quinze jours seul au Bagonko. Pendant vingt-quatre heures j'ai cru réellement à une attaque probable et mes renseignements se vérifiaient avec beaucoup de vraisemblance. Alors je me suis organisé en conséquence. Ils ne sont pas venus, les misérables! Mes dix-huit marsouins les auraient si bien reçus! Il y avait un si beau blockhaus en sacs de mil, avec de l'eau pour trois jours et du vin pour un mois, un magnifique marigot pour les jeter dedans après leur assaut. Ils ne sont pas venus... Eh bien! le colonel m'a dit devant son successeur, le colonel Humbert: « Je sais que vous aviez bien arrangé votre affaire au Bagonko... Il est vrai que vous n'avez pas eu à vous en servir... Mais c'est peut-être à cause des

bonnes
attaqu
La
doulou
chés. S
pièce
nuit c
portan
cavali
franç
qu'on
est v
joue!
taine
« Al
comb
trom
man
se de
déci
enco
la g
avec
Du
pen
cett
enl
dan
san

le
l'a
ni
d'

bonnes dispositions que vous aviez prises que vous n'avez pas été attaqué... »

La blessure du capitaine Ruault, dont vous me parlez, était douloureuse sur le moment, mais peu grave; trois doigts touchés. Son affaire de Kalé est très belle. Avec 60 tirailleurs et une pièce de 4, — du 4 de montagne, — il s'est battu toute une nuit contre 2 000 fanatiques qui venaient se faire tuer à bout portant. Il y a eu là des traits de folie magnifiques, comme ce cavalier qui est venu planter son pavillon à vingt pas du carré français, est descendu de cheval et s'est mis à tirer jusqu'à ce qu'on l'ait tué, restant seul en face des nôtres. Et cet autre qui est venu sous les canons de fusil commander : « Section, joue ! »... Il attendait en ricanant. « Feu ! » a répondu le capitaine, et il est tombé. Du reste ils ne cessaient de crier : « Allah Akbar ! » et ont fait le grand salam au milieu du combat. La petite colonne n'a dû son salut qu'à la nuit qui trompait l'ennemi, et à la charge, sonnée au moment où l'on manquait de cartouches, où depuis deux heures chaque blanc se demandait si le dernier moment était arrivé. La charge a décidé leur retraite, et l'on s'est hâté de revenir à Bafoulabé encombré par les blessés... (Pendant ce temps-là, je montais la garde au Bagonko)... C'est un beau fait d'armes, accompli avec vigueur et décision, et auquel j'aurais bien voulu assister... Du reste le capitaine Ruault a eu un merveilleux coup d'œil pendant toute cette campagne, et a très nettement pressenti cette attaque des Toucouleurs qui nous a brûlé dix villages, enlevé une colonne de 7 000 des leurs que nous transportions dans le Boundou, et aurait brûlé cinquante villages de plus sans le combat de Kalé.

A ses parents.

Kayes, 16 août 1890.

C'est demain que nous arrive le gouverneur, qui accompagne le colonel Archinard...

Je ne sais pas du tout ce que je vais devenir, et malgré l'arrivée du colonel Archinard, je ne pense pas être fixé demain ni après-demain. C'a toujours été mon lot dans ce pays-ci, d'ailleurs, d'ignorer où je serais à huit jours de distance. Ce

n'est pas désagréable, cet imprévu dans la vie ; mais c'est quelquefois gênant pour les bagages.

Vous entendrez parler de l'inondation de Kayes, puisque M. Étienne a promis de demander aux Chambres l'ouverture d'un crédit. C'est assez subitement que nous nous sommes trouvés dans une île, le fleuve coulant sur l'emplacement de la ville noire. Tous les bâtiments ont été plus ou moins entamés, à part deux ou trois ; on s'est demandé quand ça s'arrêterait. De fait, il s'en est fallu de 0 m. 53 que le point le plus élevé de Kayes ne fût atteint ; sur une crue de 18 mètres, ce n'est pas grand. Naturellement, il y a eu un ordre de félicitations du colonel Humbert, et, naturellement, j'ai été cité à l'ordre pour une foule de qualités dont j'eusse été enchanté d'avoir à faire preuve. On est un peu inquiet du marais que le fleuve laisse derrière Kayes en s'en allant, mais les précautions sont bien prises et un campement sur le plateau, bien exposé et aéré, prêt à recevoir la colonne. C'est la maison de campagne ; nous avons été y dîner et y coucher plusieurs fois, on y est fort bien (1).

Kayes, 18 octobre 1890.

Le colonel Archinard reprend aujourd'hui le commandement du Soudan, que lui rend son intérimaire et successeur désigné, le lieutenant-colonel Humbert. Je ne sais pas si j'aurai le bonheur de faire partie de la prochaine colonne, mais je suis pourtant sous les ordres directs du colonel Archinard, maître absolu de mes destinées. Dans ces conditions, vous devez sentir si le petit mot adressé (2) à papa m'est précieux.

31 octobre 1890.

Mes chers parents, en voici bien d'une autre : j'étais très inquiet sur mon sort en voyant débarquer un formidable étal-major, composé en partie de vieux Soudanais ayant beaucoup souffert ici dans le temps, et dont les dents sont très longues ; j'avais grand peur d'une désignation fort inférieure comme choix. L'ordre vient de paraître qui me nomme à une compagnie de tirailleurs auxiliaires, le poste envié de tous. Ce sont

(1) A la suite des inondations, Mangin venait d'être atteint de forts accès paludéens.

(2) Par le colonel Archinard.

d'anciens tirailleurs qui encadrent quelques recrues. Ce commandement est considéré comme une grande preuve de confiance, car les officiers qui l'obtiennent doivent montrer des qualités très opposées : trop de vigueur produirait la dissolution de la troupe, dont les hommes ne sont pas engagés, et trop de faiblesse la ferait tourner en garde nationale. De plus, un beau rôle lui est réservé dans les opérations.

Yélémané, 23 décembre 1890.

Reçu tous vos envois, excepté montre. Reçu journaux et livres. Reçu un colis-postal de pommes de terre, — d'où vient-il ?

Combat aujourd'hui à 2 kilomètres d'ici. Ma compagnie non engagée. Toucouleurs bien bousculés, trop bien.

Colonel Archinard m'a dit en passant devant ma tente : « J'ai reçu une lettre de M. votre père. Excusez-moi auprès de lui si je ne réponds pas en ce moment, mais je ne peux pas écrire en colonne, je ne réponds à personne. Dites-lui que je suis très touché de tout ce qu'il me dit. Du reste, je ne pourrais que lui répéter ce que je lui ai déjà dit : que j'étais très content de vous avoir sous mes ordres. »

Le courrier vient de nous être annoncé comme partant dans une demi-heure, — sans doute avec une dépêche pour le combat d'aujourd'hui, le combat de Gogoméra. — Suis enchanté de ma situation en général, du colonel, de mon commandant de compagnie, mais furieux de n'avoir pas marché aujourd'hui. Longues lettres dans quelques jours, des embrassades rapides maintenant.

Nioro, 26 janvier 1891.

Voilà un long mois que je ne vous ai écrit, chers parents, et ce n'est pas faute d'événements à vous raconter. Mais quand on arrive à l'étape entre trois et cinq heures du soir, on songe d'abord à manger, puis à dormir, choses prosaïques et nécessaires. Donc j'ai vécu un bon mois de vie animale et je vais recommencer, car nous allons à Ségou à travers le grand Bélédougou, et de là casser un tata récalcitrant que nos alliés assiègent depuis cinq mois sans résultat.

Le 30 décembre nous quitions Korgné au jour, prévenus

que l'armée d'Ahmadou nous attendait, retranchée autour d'une mare dont elle nous croyait l'eau indispensable. Nos 300 voitures avaient serré sur quatre et six files et la compagnie Morin, la mienne, marchait par le flanc à hauteur de l'état-major et sur la droite. Les spahis étaient en flanc-garde dans la brousse. Vers neuf heures du matin, l'ennemi était signalé et on tâtonnait un peu, quand les spahis reviennent au galop, chargés par les cavaliers toucouleurs. Des masses d'hommes paraissent sur la crête avec des cris aigus; le tabala, tam-tam de guerre, retentit frénétiquement. Quelques feux de salve arrêtent ce mouvement en avant, qui reprend à plusieurs reprises. Puis de longues heures se passent. Nos 1 500 auxiliaires se font tailler en pièces à l'arrière de la colonne, qui s'est formée en rectangle allongé dont l'ennemi attaque trois côtés. Il y a quelques cavaliers d'une folle bravoure, qui paraded sous nos balles, faisant lentement tourner leurs longs fusils.

Nos hommes impatients demandent à marcher. Des griots chantent, insultant Ahmadou. Enfin nous partons, l'arme sur l'épaule, 300 mètres et nous voilà à la crête. Il y a à notre droite un grand champ de mil d'où on nous tire des coups de fusil. Un changement de direction nous permet de faire un feu de salve. Alors un groupe de cavaliers passe au pas devant nous, affectant de ralentir l'allure. Le feu continue dans le champ de mil : nous partons à la baïonnette. Des spahis sont derrière nous et, comme nos tirailleurs ne sont engagés que pour la durée de la campagne, les spahis leur crient : « Bravo, les civils ! » Nous nous arrêtons derrière une première haie franchie après quelques feux ; enfin, une fusillade nourrie part d'un long fourré d'arbres touffus que des branches épineuses défendent encore ; les Toucouleurs nous attendent dans les tranchées solidement organisées qu'il n'y a pas à essayer de tourner, et contre lesquelles notre feu est presque impuissant. Nos munitions s'épuisaient, le colonel avait refusé de nous donner 120 cartouches par homme, comme le demandait le commandant Ruault. Il fallait en finir et nos hommes tiraient toujours. (Là, j'ai enlevé un morceau de cou à l'un de mes hommes d'un coup de sabre pour l'empêcher de tirer sur ses camarades). Il y avait un trou dans la haie, avec des abris assez profonds pour le défendre, et nous finissons par découvrir une

éclaircie non défendue. Je me jette en avant avec mon peloton pendant que Morin tourne l'obstacle. L'ennemi fuit devant nos balonnettes et nous arrivons enfin à la mare où vingt cadavres seuls nous attendaient. D'autres jonchaient les champs tout autour ; deux tabalas étaient nos trophées. Il fallut faire encore quelques feux de salve, car nos blessés furent un instant en danger. Quand nous revînmes, dans les haies, derrière les buissons, des blessés à demi morts se relevaient sur le coude pour nous tirer leur dernier coup de fusil.

C'était le dernier effort d'Ahmadou. Le surlendemain nous rentrions dans Nioro évacué.

Trois jours après, on atteignit une deuxième fois le commandeur des Croyants : 3 janvier, à Youri. Il vint lui-même planter un pavillon de combat en face de nous, et les hommes qu'il mit là sont superbement morts. Les blessés et ceux qui n'avaient plus de poudre s'asseyaient en silence, égrenant leur chapelet : Allah Akhbar ! La compagnie Morin resta en réserve et c'est seulement le soir à 7 heures, et par une nuit noire, que le carré fut formé. Nous occupions la plus longue face et nous n'avions pas de voitures pour nous abriter comme les trois autres côtés de notre quadrilatère irrégulier. Après deux alertes successives, un feu assez vif éclata sur notre face ; 300 cavaliers d'Ali Bouri, roi du D'Joloff, essayaient d'une surprise. L'ordre formel et répété était de ne pas tirer, de crainte de se massacrer dans la nuit. Et c'est là que Morin reçut un coup de sabre sur la joue gauche en se portant en avant pour empêcher le feu et rassurer ses hommes. Les miens n'ont pas tiré. — Au lever de la lune on trouva trois cadavres sur nos faisceaux. — C'est mon peloton qui, cette nuit-là, supporta tout l'effort et reçut les seuls coups de fusil tirés.

On revint à Nioro. Le 7, nous partions protéger un convoi sous les ordres du commandant Ruault. Et le 11, contre toute attente, grâce à la décision du chef, nous avons atteint une bande énorme. Il vous racontera lui-même comment j'ai dû charger encore une fois sans ordre et presque à contre-cœur.

Nous partons dans deux jours pour Ségou. Il y a de l'autre côté du Niger un tata à casser. J'ai fait mes adieux au colonel Humbert, qui rentre à Paris et revient commander le Soudan

en octobre. Il m'a promis de me prendre à son état-major l'année prochaine. Je rentre en juin et je reviens en octobre, voilà le programme. J'ai bien pris ici, je suis proposé avec des notes dithyrambiques pour l'inscription au tableau (1), donc il faut pousser la chose à fond. D'ailleurs, le pays me plaît et je me porte bien, et c'est le seul où il y ait maintenant quelque chose à faire. Voilà ! quatre mois en France auprès de vous, c'est une consolante perspective.

Boghé, 7 mars 1891.

Nous sommes à un jour de Nyamina; vers le 16 ou 17 Bamako, puis Siguiri et peut-être Kouroussa. Alors commencera la campagne contre Samory : Kankan, Bissandougou dans un mois.

Il y a bien Kinian.

Tiéba et le capitaine Quiquandon en seront-ils venus à bout ? On dit Kinian à toute extrémité depuis cinq mois. Il est bien possible que nous allions aussi là-bas. Ce serait un petit mois de plus. Avec un grand pour rentrer, cela complètera le trimestre. Nous serons certainement à Kayes dans la première quinzaine de juin ; voilà qui est certain, si Kinian se prend sans nous au commencement de mai.

Darnige, notre adjudant, vieux sous-officier toujours correct, a été blessé au bras. Il a pris le commandement de la compagnie Marchand et rencontre un de mes camarades sur une terrasse qu'ils gravissent ensemble, chacun de son côté. Darnige se met alors dans une attitude militaire : « Mon lieutenant, j'ai l'honneur de vous rendre compte que M. Mangin a été blessé plusieurs fois. » — Les balles continuent assez ferme. — « Mon lieutenant, comme je vous ai vu plusieurs fois avec M. le lieutenant Mangin, j'ai cru pouvoir me permettre de vous dire... »

(1) Combat de Korgné, 30 décembre 1890.

Proposition pour l'inscription d'office au tableau d'avancement :

Mangin, sous-lieutenant : Brillante conduite au feu, notamment à l'assaut de la mare, qu'il a enlevée à la baïonnette et où l'ennemi laissait plus de 20 cadavres et ses tabalas de guerre.

Combat de Youri, 3 janvier 1891 (attaque de nuit).

Tient fermement ses hommes dans la main, au milieu des circonstances les plus périlleuses.

A M. Joseph Ménard (1).

Nyamina, 9 mars 1891.

Je voudrais t'écrire plus souvent. J'ai presque oublié ton adresse, et cela est positivement honteux. Mais la vie de colonne est réellement fatigante. Si on part de bonne heure, la nuit a été courte et l'après-midi est prise par la sieste; si on arrive tard à l'étape, le déjeuner et les petites questions de service prennent toute la journée. Mais j'espère que les marches seront plus courtes sur la ligne de postes et que d'ici à Siguiri je pourrai mettre ma correspondance à jour. J'ai toutefois pris le temps d'écrire au commandant Simon, car c'est à cet excellent ami que je dois ma présence dans la colonne Archinard et je ne l'oublie pas. Nous avons laissé une compagnie à Nioro, deux autres sont retournées de Nioro à Kayes, une compagnie auxiliaire a été fondue dans les deux qui restent après Diéna. Nous allons trouver à Bamako une compagnie de tirailleurs réguliers, à Siguiri une autre compagnie régulière et une section de 80 millimètres. La colonne contre Samory va donc comprendre 3 compagnies régulières et 2 compagnies auxiliaires, une section de 4 de montagne, 1 section de 65 millimètres, 1 de 80 millimètres (en tout, 6 pièces); 3 de ces compagnies seulement auront accompagné le colonel à Nioro et à Diéna. C'est une sélection qui s'est faite toute seule et qui est bien instructive. Mes deux blessures sont en bonne voie (4).

A sa mère.

Bamako, 19 mars 1891.

Nous avons fait une petite pause ici; deux jours de repos; cette étape marque à peu près le milieu de notre route: 1300 kilomètres de chaque côté, encore deux mois et demi ou trois mois de marche. Nous serons vers le 30 mars à Siguiri, vers le 8 avril à Kankan et Bissandougou. En général, on pense dans la colonne et ici que Samory fuira à notre

(1) Beau frère du général Mangin, avocat, puis vice-président du conseil municipal et député de Paris.

(4) Mangin avait été blessé à la prise de Diéna, à la fin de février. Voyez les *Lettres de jeunesse*, déjà publiées dans la *Revue*, 1^{er} janvier 1930.

approche, quitte à revenir pendant l'hivernage attaquer le poste qu'on laissera forcément à Kankan. D'après cette idée, on n'en finirait avec lui que l'année prochaine et ce serait l'objet de la première colonne du colonel Humbert.

J'ai appris qu'à la suite de la colonne du Kaarta le colonel m'avait proposé, non pour l'inscription d'office au tableau pour le grade, mais pour la nomination immédiate, et que j'étais le seul dans ces conditions. De plus, avant son départ de Kayes, le colonel m'avait régulièrement proposé à l'inspecteur général, général Bourdiaux, qui a admis cette proposition. Un journal m'a apporté cette nouvelle que le ministre de la Marine m'envoyait, ainsi qu'à deux autres officiers, « un témoignage officiel de sa satisfaction » à l'occasion de « notre belle conduite » lors des inondations de Kayes. Ce « témoignage » dans mes notes et états de services, toutes ces circonstances réunies, et la nouvelle de ma blessure arrivant par le télégraphe quelques jours après les propositions du colonel, pourraient bien me faire passer immédiatement et me faire gagner un an d'ancienneté, ce qui correspond à une centaine de rangs sur l'annuaire. J'espère que cette promotion ne nuira pas à ma croix avec laquelle d'ailleurs elle n'a pas de rapport, puisqu'il s'agit de deux campagnes distinctes. Mais ne vendons pas la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre.

2 heures de l'après-midi. — Le courrier m'apporte, entre autres choses, un beau papier officiel signé du ministre et contresigné du contre-amiral, directeur du personnel :

« *Paris, 7 janvier 1891.* — Le sénateur, ministre de la Marine, adresse un témoignage officiel de satisfaction à M. Mangin, sous-lieutenant d'Infanterie de marine, attaché au bureau du cercle de Kayes, pour s'être employé avec beaucoup d'activité à assurer le passage, sur les hauteurs voisines, de la nombreuse population indigène qui s'était réfugiée sur l'îlot comprenant les bâtiments de Kayes, où elle aurait été submergée si la crue avait continué. »

Voilà qui va grossir mon dossier officiel et se joindre à mon triple certificat d'origine de blessure de guerre, ce qui, après tout, ne peut pas me faire de mal.

A propos de blessures, je ne parle plus de ma cuisse; mon oreille a cessé d'être même gênante et sera débarrassée de tout pansement dans une huitaine : elle n'a même plus besoin de

bandeau. Mon dos repousse avec une rapidité prodigieuse qui étonne le docteur; c'est à peine s'il me fait souffrir quelques instants après le pansement; la blessure s'est déjà refermée de deux centimètres sur les quinze qu'elle a en longueur; le docteur me trouve une vitalité beaucoup plus grande que celle du lieutenant blessé le 3 janvier, et dit que je serai peut-être guéri avant lui. Il sera très vexé. Je n'ose pas abuser de ma supériorité dans cette course plate et je ne sais pas jusqu'à quel point il serait honnête d'engager un pari.

Nous nageons dans l'abondance : nous touchons notre ration de vin (0 litre 30) et nous mangeons du pain. Même on nous donne de la salade. Nous prenons notre café avec du sucre. On trouve à acheter du dolo et des patates, et quelquefois du miel. Un vrai régime de convalescent, enfin...

Quant à la fièvre, c'est à peine si j'ai senti son frisson passer. Depuis mon départ de Kayes, je me porte aussi bien qu'en France, et à Kayes même je n'ai jamais été indisponible. Aucune inquiétude de ce côté ni des autres.

A ses parents.

Kouroussa, 3 mai 1891.

Une compagnie est venue ici chercher des vivres pour Kankan, mes chers parents, et c'est précisément celle où je fais le service chaque fois qu'elle sort. J'y remplace ce pauvre Crémieux, tué la semaine dernière en protégeant l'arrivée d'un convoi de pirogues avec son peloton. C'est le capitaine F... qui commande cette compagnie. J'étais du dernier mal avec lui, mais je ne parais à la compagnie que pour marcher et garde à Kankan mes fonctions de chancelier de la Résidence.

Kouroussa est notre dernier poste, le plus haut sur le Niger, il est bien situé et dans un pays relativement riche. Nous venons de traverser vingt lieues dévastées par Samory, le plus grand chasseur d'esclaves du Soudan occidental : pas un habitant. A la première étape après Kankan, une vingtaine de cavaliers sont venus reconnaître notre campement. Quelques feux de salve d'une patrouille, où je me trouvais comme par hasard, nous en ont débarrassés.

J'ai reçu vos lettres envoyées après le télégramme de Diéna. Je comptais bien à ce moment-là venir vous montrer comme

ma blessure me gêne peu. Dites bien à tout le monde que je reçois les lettres qu'on veut bien m'écrire et que j'y réponds même quelquefois. On ne nous enverra les courriers qu'à coup sûr, et avant peu de temps l'hivernage va créer entre nous et Siguiri un fleuve de plusieurs kilomètres de large que les pirogues traverseront sans craindre les embuscades. On demande même une canonnière qui donnerait une sécurité absolue.

Enfin, nous ne serons pas trop à plaindre et nos vivres sont alignés à quatre mois. Du pain sur la planche!

Un siège! Ça me manquait : combat en rase campagne, attaque d'une position, attaque de nuit, assaut d'un tata, j'étais presque complet; maintenant je le serai tout à fait. Mais j'espère bien qu'on se remuera un peu avant de se laisser assiéger.

Jusqu'à présent, nous sommes d'une prudence presque exagérée. On tâtonne un peu. La situation est tout à fait nouvelle. C'est la première fois que nos tirailleurs se trouvent en présence de fusils à tir rapide.

A propos de propositions, j'ai su par indiscrétions que le colonel m'avait proposé après la colonne du Kaarta pour la nomination d'office (1). Depuis, il n'a guère fait que renouveler, à l'occasion de Diéna, toutes ses propositions. Je ne compte donc pas pour le moment être décoré. Je crois être sûr que le colonel me proposera en fin de campagne, et que, rentrant en juillet, il me fera avoir la croix en août, et j'ai la fatuité de croire que je l'ai méritée.

P.-S. — *Le Jardin de Bérénice*, de Maurice Barrès... j'ai déjà lu *Un homme libre*, et *Sous l'œil des Barbares*. Là-bas, de Huysmans, le dernier Rosny que connaît Joseph. *L'Argent*, de Zola.

Kankan, 13 mai 1891.

Depuis notre retour, nous sommes bien tranquilles; nos vis-à-vis ne nous ont pas tiré un coup de fusil. Il y a toujours des petits postes sur la montagne; à deux kilomètres, avec la lunette de batterie, on voit distinctement les sofas s'étirer au soleil avec ennui. Dites à M. Hirsch que ma lorgnette est la

(1) Au grade de lieutenant.

meilleure de celles qui sont ici et qu'elle me rend beaucoup de services. C'est le maximum de ce que peut donner un instrument portatif. Nous avons maintenant un canon-revolver que le colonel, plein de sollicitude pour nous, nous a envoyé de Siguiri. Cela nous a permis, en saluant le pavillon enfin arboré sur le poste, d'arroser largement un petit poste de sofas qui ne savait où se fourrer.

Nous sommes bien tranquilles pour le moment, comme vous le dit mon dernier télégramme. L'hivernage va amener la hausse des eaux et arrêter forcément les opérations de Samory; les bandes craindront toujours de se faire pincer ayant à dos un bon marigot qui les empêcherait de fuir. Ainsi, vous pouvez être tout à fait rassurés sur mon compte. Pour le moment, je fais des routes, sans accotement ni macadam. Il s'agit de réunir au village et au poste deux tours qu'on a construites dans la campagne pour empêcher les partis de cavaliers de venir tuer les habitants pendant qu'ils cultivaient leur *lougan*. Ces cultures sont en effet indispensables. Les villages voisins de Kankan s'y sont réfugiés, et, au bout de peu de temps, nous aurions une famine effroyable. Alors on m'a donné une vingtaine de petits captifs pris dans le village et, après avoir piqueté mon tracé avec des côtes de palmiers, je fais rejeter la terre à droite et à gauche, combler quelques trous et niveler les sillons. C'est assez simple, et ne nécessite pas grands frais d'imagination. Mais je me remue et cela met ce pauvre docteur au désespoir. Il prétend que je retarde indéfiniment la cicatrisation de ma blessure et se venge en me donnant tous les matins un ou deux coups de crayon au nitrate d'argent. Le fait est que ma position, bien qu'intéressante, finit par m'ennuyer. Quand ma route sera terminée, je crois que je me résoudrai à rester tranquille pendant quelques jours. Trois mois de bandage, c'est plus que suffisant, n'est-ce pas ?

Quant à mon oreille droite, elle manque toujours de tragus et d'anti-tragus. Mais il faudra être prévenu pour s'apercevoir de cette disparition, et je ne parais pas trop dissymétrique au premier abord. Donc l'honneur d'être défiguré ne m'échoit qu'à très faible dose.

En somme, je me vois ici pour quelque temps : tout porte à le croire du moins. Je suis même un peu étonné de me trou-

ver arrêté, et cette petite course de huit jours sur Kouroussa m'a remis dans le train. On m'enverrait me promener dans le sud-ouest que je n'en serais pas étonné. Pour le moment, je suis ici jusqu'à la colonne prochaine, dans sept ou huit mois. Il faut donc que vous connaissiez un peu notre installation et mon voisinage.

Le poste a été fait en entourant d'une palissade en troncs non équarris (sagné) la partie sud du village. Comme les sofas avaient brûlé Kankan avant de l'évacuer, il a fallu réparer les cases et les recouvrir : je ne vous cacherai pas que cette réparation s'est effectuée par un enduit de boue mélangée avec de la bouse de vache. Les toits sont coniques et en paille. Ma case a deux portes fermées par des stores : l'un est en jone, l'autre en côtes de palmier ; et cinq fenêtres que le bord du chapeau protège suffisamment. Quand la tornade est trop forte, on met devant mes fenêtres de grosses nattes en paille longue qu'on appelle *séco*.

Dans ma case, il y a deux tables toujours dans le plus grand désordre. Tout autour, à une foule de pendoirs, sont accrochés pêle-mêle ma lorgnette, mon revolver, mes bottes, un grand hamac, une ceinture rouge, un sombrero de paille, un feutre de contrebandier, une lanterne cassée, mon sabre, une bouillotte, mes éponges, ma selle et ma bride, etc... Au moindre soufile d'orage, une foule de vieux journaux se mettent à danser dans mon capharnaüm et voltigent sur le tout.

Nous faisons deux popotes, et j'ai naturellement suivi mon résident qui s'est rallié à la compagnie avec laquelle je marche. C'est moi qui suis chef de gamelle. C'est épouvantable. Le capitaine ne cesse de pousser des cris affreux, malgré mes efforts pour lui fermer la bouche. Voici mon déjeuner : salade et filet froid, pâté d'alouettes truffé, etc. Vous voyez qu'on tâche d'adoucir les horreurs du siège, et que nous n'en sommes pas encore réduits à nos semelles de bottes.

C'est du reste fort heureux, car les miennes commencent à s'user et je vis en babouches.

Je suis en excellents termes avec tout le monde ici. Le capitaine Besançon, résident, est très gentil pour moi, et je crois qu'il défendrait au besoin son chancelier. Mais le capitaine de la 7^e compagnie est plein d'égards pour ma blessure et paraît

avoir changé notablement d'avis depuis Cherbourg. Le commandant d'armes (6^e compagnie), Arlabosse, est le meilleur homme qu'on puisse voir et son seul défaut est un sentiment trop profond de sa responsabilité. Nous n'osons pas assez ici. Le capitaine Guitard, arrivé récemment pour commander l'artillerie, est charmant. Il reste un lieutenant et deux sous-lieutenants, dont un de ma promotion, un peu cosaque et qui gagne tous les jours. Mais j'attends Sainte-Colombe, que j'ai autrefois présenté à papa, lorsque je me préparais à Saint-Cyr en même temps que lui. Il est entré à Saint-Maixent. De cette bande, Orsat et Margaine ont été tués à l'ennemi. Ils étaient d'une bravoure magnifique. Et c'étaient des hommes au cerveau complet et organisé, qu'ils coiffaient de képis excentriques par haine du pédantisme et mépris de l'universelle bêtise...

Kankan, 2 juin 1891.

Tout va bien ici, mes chers parents, et je suis de plus en plus enchanté de mon sort. Un seul cheveu dans mon existence : le manque de nouvelles dont me menace votre dernière lettre. J'espère qu'avant le départ du courrier une lettre de moi vous sera parvenue, annonçant la marche contre Samory et la continuation de la campagne...

Le 19 mai, nous avons été dire bonjour au prince Karakomoko, qui a amusé Paris et le camp de Châlons il y a quelques années. Sa colonne était campée à une quinzaine de kilomètres sur la rive droite; une compagnie devait aller la surprendre. Pour permettre à nos tirailleurs de passer le fleuve suffisamment près, il fallait des pirogues. C'est moi qui les ai amenées avec une section; je suis parti de Kankan à neuf heures du soir et arrivé au point de passage à une heure du matin. Vers minuit, nous sommes passés devant trois postes de sofas qui dormaient comme des bienheureux. Ne pouvant les surprendre tous les trois à la fois avec mes 20 hommes, j'ai dû les laisser continuer leur somme. Nous sommes passés en laissant les pirogues glisser au fil de l'eau, à 300 mètres des sofas : la barque fantôme. Trois feux, deux feux et encore deux. Ce fut un quart d'heure bizarre.

Au petit jour, la compagnie arriva et grâce à la maladresse d'un de nos guides, la surprise ne fut pas complète et la colonne eut le temps de s'en aller en grande partie en laissant son cam-

pement dans un désordre pittoresque. Dans une malle en fer blanc du prince Karamoko, nous trouvons des cartouches de Winchester, des numéros du *Graphic*, et son portrait dans la *Revue illustrée* avec quelques scènes de son passage à Paris, une belle glace. Nous avons ramené 6 chevaux, 50 fusils, et les tirailleurs ont chargé les pirogues de hamacs et de grands chapeaux dont s'affublent les sofas. J'en ai un pour ma part qui a cinquante centimètres de haut. On le dit à Karamoko.

En revenant, j'ai grillé les petits postes aperçus la nuit précédente et reçu pendant trois heures de marche des coups de fusil isolés et sans importance.

Le 22, nous allions rendre une visite analogue à un frère de Samory; marche de nuit dans des conditions analogues. Mais nous avons été obligés de passer le fleuve à 7 kilomètres du campement à visiter. Pourtant, la surprise a assez bien réussi. Nous avons tué quelques sofas et pris douze chevaux et des cartouches de fusils à tir rapide. Mais au retour, les sofas de Samory nous firent une conduite de Grenoble. Les cavaliers sont réellement très hardis et les fantassins comptaient sur notre petit nombre (cent fusils). Nous avons eu à nos trousses toute la bande des fusils à tir rapide pour renforcer la colonne que nous avions attaquée.

J'étais en queue de colonne, immédiatement avant la section d'arrière-garde. J'aurais dû m'arrêter un peu pour permettre au convoi des blessés de filer rapidement. A ce moment, nous étions près d'un village incendié; un groupe de cases, dont les murs en terre formaient une bonne défense, était à moins de cent mètres du flanc de la colonne que nous devions suivre. Des groupes de sofas y couraient, baissés, se défilant derrière les cases; les cavaliers y galopaient. Et le gros de la colonne s'éloignait, était à près d'un kilomètre. Pour le rejoindre, nous devions passer devant les cases.

Alors je suis parti à la baïonnette, avec mes hommes derrière moi, qui poussaient des cris affreux; la section d'arrière-garde suivit la mienne avec cet excellent Biétri et nous avons vu immédiatement une foule de dos de sofas tout cousus de gris-gris rouges. C'a été un beau mouvement, qui a donné aux tirailleurs une grande confiance en eux; je suis bien content que l'occasion se soit présentée de faire enfin quelque chose par moi-même et de prendre une telle initiative. Dans

le rapport officiel, le mouvement est raconté, — sans dire, bien entendu que j'ai pris sur moi de le faire, — et je suis naturellement associé au chef de la section d'arrière-garde, qui du reste a montré pendant toute cette marche en retraite un flegme britannique : « MM. Biétrix et Mangin ont fait preuve du plus grand sang-froid. » Je serais mal venu de me plaindre après cela du capitaine Arlabosse. La marche a été sensiblement plus tranquille après ce moment, mais le passage du Milo en pirogues a été de nouveau inquiété. Ma section a passé la dernière, et j'ai eu encore là un homme grièvement blessé. C'était le meilleur. J'en aurais pleuré.

Le manque de cavaliers s'était fait sentir dans ces deux affaires. De plus, les sofas à cheval venaient galoper autour de Kankan et « faire captifs » les gens qui cultivaient leur mil. Alors on a pris deux tirailleurs, deux palefreniers et huit jeunes gens du village; on leur a donné des chevaux, des fusils 66-74, des vestes rouges confectionnées ici et on m'a donné ces douze cavaliers improvisés. Ce qui fait que je me promène dans la campagne avec une veste rouge et une écharpe de même couleur sur mon casque bleu-ciel. J'ai fait teindre mes culottes en bleu-ciel avec des plantes du pays et je fais un spahi parfait.

Ainsi, ma chère maman, c'est saint Georges qu'il faut invoquer désormais en ma faveur; avec saint Bernard et saint Louis, patrons des croisés. Car c'est bien une croisade contre l'Islam et contre l'esclavage que nous faisons ici.

A Madame Joseph Ménard.

Kouroussa, le 23 juin 1894.

Comme ta lettre m'a fait plaisir, ma chère Marie!...

... Donc il y a un mois, on m'a donné deux tirailleurs, deux palefreniers et huit hommes de Kankan. On leur a mis sur le dos des sacs rouges, avec de courtes manches, aux mollets des tiges de bottes que le pied noir prolonge à faire illusion, aux talons des éperons de cuivre, et on m'a dit : voilà douze spahis. Là-dessus, j'ai emmené tous les matins mes bonshommes dans la brousse, je les ai fait pivoter à pied et à cheval, et le 17 au matin nous quitions Kankan avec une compagnie. J'avais ma veste rouge, et le roi n'était pas mon cousin.

Nous sommes arrivés près d'un village perdu au milieu des hautes tiges de mil, au pied d'une montagne d'un vert idéal. Nous avons traversé des marigots merveilleux, la forêt vierge de Riou dans Jules Verne (toujours la même illustration : des arbres colosses, des lianes géantes, et des messieurs qui se promènent avec des complets de chasse venant de la Belle Jardinière). Il ne manquait que les messieurs, représentés par des grands singes cynocéphales qui aboyaient effroyablement. Près de ce village, nous entendions piler le mil ; il y avait là un campement de sofas. Je m'arrête ; la colonne serre sur la tête et, dès qu'il y a là deux sections en ligne, je pars au galop, mes hommes derrière moi. Nous tombons sur les fuyards et mes bonshommes en ont sabré six. Sabré, oui, parfaitement. Et sans eux, nous faisons chou blanc, nous trouvions tout le monde déniché !

Le lendemain matin, même histoire à un autre village. Les spahis ramènent une cinquantaine de prisonniers. A midi, nous nous remettons en route. Il fallait surprendre le passage d'une grosse rivière, le Niandan, plus grande et plus importante que le Niger lui-même, à laquelle la capricieuse injustice des hommes a refusé la première place. Nous envoyons des hommes au bord : une pirogue, une seule pirogue, et elle est de l'autre côté !... Avec assurance, notre envoyé hèle le *somono* (batelier, pêcheur), qui refuse, ayant l'ordre de ne laisser passer que des hommes de Samory. « Mais je suis un envoyé de l'Almany, crie l'autre : voilà sa colonne qui arrive. »

Le *somono* amène sa pirogue et on le conduit à la prétendue colonne de Samory, où il nous trouva réunis autour du capitaine Besançon, qui le rasa agréablement pendant quelques minutes. La section de Sainte-Colombe avait à peine passé qu'une dizaine d'individus arrivent sur le bord, pour voir ce qu'était devenu leur camarade. Un feu de salve à bonne portée fut la réponse à cette juste curiosité, puis Sainte-Colombe file au village, à 1 200 mètres de là, et n'y trouve plus personne ; à peine quelques vieilles femmes dans la brousse et un cheval répondant au signalement de la bête de l'Apocalypse.

Affreux village, Bagné. Ruiné par cet horrible Samory. Il devait être immense. La nuit, tornade.

Le lendemain, pluie intense, qui se maintient presque toute la journée. Mes cavaliers ramènent deux sofas et en

sabrent deux autres : c'était le chef du pays pour Samory, un nommé Bakary Touré, qui les envoyait en reconnaissance, ne voulant pas croire au passage du Niandan. Vers neuf heures, nous arrivons devant Guililan. Je voulais tourner le village. Le sol, détrempé, m'en empêcha. Alors nous avons chargé à plein galop au travers des cases, au moment même où une éclaircie faisait mettre aux gens le nez dehors. Il y a eu un affolement épouvantable. Les habitants couraient de tous les côtés, les hommes cherchant leur fusil ; mes cavaliers se dispersèrent un peu, et j'étais seul de l'autre côté du village. Il y avait là sept ou huit hommes armés qui venaient de sortir de leur case et me regardaient avec étonnement. L'un d'eux m'envoie son coup de fusil et me manque ; je pousse sur lui, il se réfugie derrière une haie. Un de mes cavaliers arrive de l'autre côté, il entre dans la haie. Et, comme j'avais le plus grand intérêt à l'empêcher de recharger son fusil, je l'ai occis à coups de revolver. Mes spahis arrivaient, le village entier fut pris.

Une heure après, nous continuons. Il y a eu une affaire analogue. Chassés de leur gros village, tous les guerriers de GuéréDougou-Kéniéro furent jetés par mes cavaliers vers le fleuve où ils restèrent presque tous.

Cette nuit-là, nous partons à deux heures pour surprendre le campement du chef sofa qui commandait la contrée. J'avais deux spahis en pointe et je marchais derrière eux ; nous avions fait deux kilomètres et étions arrivés à un marigot. Comme je suis également chargé de la topographie, j'avais à la main une boussole et je me préparais à saisir le moment où la lune, débarrassée de ses nuages, me permettrait de saisir un azimut. Déjà les guides, précédant mes spahis, entraient dans le marigot, quand il y a eu un grand clapotement, puis une dizaine de coups de fusil, puis une décharge nourrie : j'avais trois hommes et un cheval atteints. La surprise était manquée, nous sommes retournés en bon ordre au village et j'ai été très content de mes hommes, parmi lesquels il n'y a pas eu un instant de désordre.

Le lendemain, arrivée à Kouroussa, repos d'un jour, et départ ensuite pour le campement du même chef sofa, un pillard de premier ordre, qui était venu trois fois piller les environs de notre poste. Une marche impossible, nos guides nous

font prendre des sentiers de chasseurs en pleins rochers, où mes pauvres chevaux, dont les pieds s'amollissent dans l'eau des marigots, s'usent les sabots. Enfin nous réussissons presque complètement à surprendre notre bande de l'avant-veille ; onze sont sabrés par les spahis qui ramènent un fusil à tir rapide ; cinq chevaux de prise vont nous permettre d'augmenter un peu notre cavalerie. Le 22, hier, retour à Kouroussa. Mes chevaux marchent sur le talon.

Demain nous rentrons tranquillement à Kankan. Rien à faire de ce côté maintenant.

Deux dépêches ont annoncé nos succès au commandant supérieur : la première portait les spahis aux nuées ; dans la seconde, mon résident, qui commandait la petite colonne, a la bonté de dire que j'ai mené mes spahis d'une façon « merveilleuse ». Tu vois que l'hyperbole est cultivée sur le Niger, même dans le style officiel ; le capitaine Arlabosse, commandant d'armes à Kankan, avait déjà dit dans le précédent rapport que j'avais fait preuve à Ourembaya « du plus grand sang-froid et du plus grand courage ». Cette orgie de figures de rhétorique ne me déplaît pas absolument. C'est égal, si la tête de ton frère ne tourne pas à tous ces compliments qu'on lui fait à pied et à cheval, ce sera bien extraordinaire.

Le lieutenant-colonel a quitté Kayes le 17 juin et laissé le commandement par intérim au commandant Herbin, de l'infanterie de marine. C'est avec une violente indignation que nous avons lu les attaques dont notre chef a été l'objet à l'occasion de sa campagne contre Samory. C'est un désastre qu'il a épargné à nos armes en engageant la lutte cette année. Samory, au lieu de 300 fusils à tir rapide, en aurait eu un millier. On aurait marché contre lui avec des forces insuffisantes, le résultat aurait été terrible ; 5 compagnies, 600 fusils seulement, gardent le Soudan tout entier. Et Samory, il y a quelques années, a mis jusqu'à 14 000 hommes sous les armes. Samory avait renvoyé le dernier traité signé avec nous, et l'avait renvoyé avec des formes insolentes ; les papiers trouvés à Nioro établissent son alliance avec Ahmadou et Abdoul-bou-Bakar, pour nous attaquer ensemble. Samory est le pourvoyeur de tous les marchés d'esclaves dans le Soudan occidental ; c'est par la ruine qu'il signale son passage. Tous les hommes tués, les femmes et les enfants vendus pour avoir de l'or ou de l'ivoire

qu'il puisse échanger à Sierra-Leone contre des fusils et des munitions.

Sait-on en France comment le colonel Archinard, dont on signale l'ambition militaire, a passé le Niger? Quand sa colonne est arrivée devant le fleuve, le chef était hors d'état d'être transporté. Les troupes ont passé à gué et c'est seulement le lendemain, en civière, que le colonel est arrivé. C'est en civière qu'il est arrivé à Kankan. Il a envoyé sur Bissandougou une colonne volante et il est reparti de Kankan, toujours en civière, sans avoir entendu tirer un coup de fusil. Jamais chef ne fut plus avare du sang de ses troupes, avare surtout du sang de France. Après des succès comme Koundian, Ségou, Ouassébougou, Ségala, Koniakary, Korgné, Nioro, Youri, Diéna, le colonel Archinard n'avait pas besoin d'augmenter sa réputation militaire; elle est aussi grande qu'on peut l'acquérir ici et de nouveaux succès ne l'augmenteront pas. Le lieutenant-colonel a passé le Niger parce qu'il ne pouvait pas faire autrement.

Il faut qu'on sache cela, qu'on le crie sur les toits.

Les attaques dont le colonel est l'objet ont une origine que nous connaissons tous; c'est la jalousie, des intérêts mesquins qui ont été froissés, et nous pourrions citer des noms.

T'embrasse, ma bonne chère sœur, ainsi que Joseph.

Retour heureux à Kankan, le 28 juin.

A Mademoiselle Louise Mangin.

Kankan, 4 juillet 1891.

Je suis un peu honteux, mon petit Loulou, de n'avoir pas répondu à tes bonnes lettres qui pourtant m'ont fait tant de plaisir. Ma dernière lettre, adressée à ta sœur Marie, racontait la petite colonne que nous venons de faire entre Kankan et Kouroussa. Le pays a été assez proprement nettoyé. Nous sommes arrivés à temps; Samory avait donné l'ordre de faire évacuer le pays et comptait vendre tous les habitants pour acheter à messieurs les Anglais de nouveaux fusils à tir rapide. Tu as lu ma lettre, bien probablement. Les deux dépêches dans lesquelles mon résident rendait compte au nouveau commandant supérieur faisaient de moi un pompeux éloge. Le rapport officiel, envoyé ces jours-ci, s'orne pour moi de toutes

les fleurs : « brillant courage, merveilleux sang-froid ». Encore plus d'hyperboles que dans les précédents rapports des capitaines Arlabosse et F... Ton frère, ma chère Loulou, est décidément, à pied et à cheval, un grand guerrier devant l'Éternel. On attire particulièrement sur lui l'attention du commandant supérieur; je ne suis pas fâché de ces dépêches, qui rattraperont en route le colonel Archinard. Décidément, je ne regrette pas d'être entré dans la diplomatie; les fonctions de chancelier de résidence ont du bon.

Je ne regrette pas non plus d'avoir demandé une veste rouge. Ces dernières affaires m'ont « sauvé la mise », et je pourrai m'habiller comme je voudrai sans qu'on me trouve trop saltimbanque. J'avais fait recouvrir une veste bleue pour notre petite colonne et maintenant le pli est pris; c'est bien l'habit qui fait le moine, ici comme partout.

Tu vois, mon petit Lou, que ton frère est ce qu'on appelle un veinard, ce dont tu t'étais toujours doutée, n'est-ce pas? Quant à la santé, elle est toujours parfaite. Je soigne au moins autant ma guenille de corps que mon cheval, à seule fin d'aller, l'un portant l'autre, le plus loin possible.

C'était bien tentant d'aller passer l'hivernage près de vous tous et de revenir avec le colonel Humbert faire une belle campagne. Je n'ai pas eu le choix. De même que l'année dernière, j'aurais pu, à la rigueur extrême, partir pour la France. Mais cela n'aurait pas été bien, cette année-ci encore moins que la précédente. Vous l'avez tous compris maintenant, et vous devez être bien consolés. Quant à moi, je croyais prendre un poste de dévouement (quelqu'un, que je sais, aurait dû rester à ma place), et je suis magnifiquement récompensé.

Me voilà, et de beaucoup, le plus heureux sous-lieutenant de l'armée française.

A sa mère.

8 juillet 1891.

Il pleut dans ma case; c'est bien ennuyeux. Je couche avec ma pèlerine sur ma moustiquaire. Tu vois ça d'ici, comme c'est pratique! Cependant nous ne nous plaignons pas de cette saison. A part les quelques heures qui précèdent la tornade, nous avons de l'air et la chaleur n'a rien d'excessif.

Kankan, 28 juillet 1891.

La nouvelle des récompenses à l'occasion de la colonne du Kaarta nous est arrivée par câblogramme, mes chers parents. Deux lieutenants et un adjudant sont décorés du 13 juillet. Cela ne m'a pas enlevé ma confiance dans le colonel Archinard, qui doit être à Paris depuis une semaine.

En attendant, mes camarades de promotion commencent à passer lieutenants sans avoir fait encore autre chose que de rectifier le port d'armes à Toulon ou à Brest. J'étais présenté dans de bonnes conditions par l'inspecteur général (général Bourdiaux), j'avais donc des chances d'être inscrit au tableau et de passer à mon tour sans même le moindre fait de guerre à mon actif...

Avant de partir de Kayes, le colonel Archinard a reçu les rapports détaillés au sujet de l'affaire d'Ourembaya. Il a télégraphié au commandant d'armes de féliciter pour lui les officiers et les troupes, « particulièrement Biétri et Mangin ». Au Tonkin, nous aurions eu une citation à l'ordre. Ici, on n'en fait pas. — En arrivant à Saint-Louis, le colonel a trouvé les dépêches du capitaine Besançon au sujet de la petite colonne vers Kouroussa et a chargé le commandant Herbin, commandant supérieur par intérim, de transmettre ses félicitations. Ces dépêches chantaient mes louanges.

L'idée de former des compagnies auxiliaires, comme pour la campagne dernière, paraît abandonnée. En tout cas, on n'aurait aucune confiance en ces troupes dans un combat contre les sofas armés de fusils à tir rapide. Des lors, je tâcherai de garder mes spahis, et j'espère que les demandes faites pour eux en armement et habillement seront accordées. En deux mois, ils ont coûté en tout 35 francs à l'État et sont maintenant vingt-deux. Je compte bien arriver à trente ou quarante sans nouveaux frais, avec les chevaux que nous ne pouvons manquer de prendre à Samory à la fin de l'hivernage, dans trois mois environ. J'ai l'air de vendre la peau de l'ours, n'est-ce pas ? Mais nous avons pris six chevaux à Yansoumana, quatorze à Ourembaya, cinq à GuéréDougou-Kéniéro. Il est permis de croire que nous continuerons, — si tous ceux de Samory ne crèvent pas.

Nous sommes bien tranquilles en ce moment. Le Milo forme une majestueuse barrière, que ces messieurs ne tiennent pas à

se mettre à dos, et grossit tous les jours. Dans une quinzaine, Kankan sera une île. Des étangs couvrent toutes les plaines des environs et la circulation est de plus en plus difficile. Pour tant quelques pillards viennent voler une femme ou un enfant deux ou trois fois par semaine.

Nous commençons à trouver la vie un peu monotone : là encore je suis le plus heureux, puisque j'ai l'instruction d'une troupe à faire.

C'est le général Bichot qui est désigné pour l'inspection générale du Sénégal. Comme la loi sur les sous-lieutenants me fait lieutenant de droit le 1^{er} janvier 1892, cette circonstance lui enlève toute possibilité de m'être utile. Le lieutenant-colonel Humbert prend le paquebot du 5 septembre à Bordeaux. La campagne commencera donc de bonne heure. J'espère qu'il n'aura pas trop à lutter pour obtenir les troupes nécessaires dans les circonstances où nous sommes. Lui-même arrive ici avec une très haute réputation militaire. Breveté d'état-major, il a vu de près les expéditions de Tunisie et du Tonkin, se prépare depuis deux ans au commandement du Soudan, a fait l'intérim du colonel Archinard pendant le dernier hivernage et suivi la colonne de Nioro. Nous comptons donc être bien commandés.

A ses parents.

Kankan, 6 août 1891.

Je puis vous dire que nous partons demain pour une petite colonne, puisque vous serez tranquilisés sur mon compte par un poste-Dakar qui vous arrivera avant ma lettre. Du reste, nous allons enlever un campement de moins de trois cents hommes et cette petite affaire n'offrira pas la moindre difficulté : la seule chose à craindre est d'éventer la mèche et de trouver les oiseaux dénichés. J'ai vingt-deux spahis auxiliaires et cinq cavaliers du village : tout doit marcher comme sur des roulettes. Le commandant d'armes a reçu très en retard une très cordiale lettre du colonel écrite de Podor le 17 juin. Cet excellent chef a pensé à nous en recevant la nouvelle de sa mise au tableau d'office, il la prend comme un témoignage rendu à la valeur de ses officiers, et à l'occasion des affaires d'Ourembaya et de Yansoumana propose pour la croix les capi-

taines Arlabosse, Besançon, et le sous-lieutenant Mangin. Il dit qu'il se démènera tant qu'il pourra dès son arrivée à Paris, pour faire aboutir ces propositions. Quelques jours après, il a dû recevoir les dépêches au sujet de la petite colonne de Guérédongou-Kéniéro. J'ai une grande confiance dans le colonel Archinard et même la conviction que ces trois affaires n'étaient pas indispensables pour me faire décorer. Je crois pourtant qu'elles ne nuiront pas. Du reste, nous marchons sans songer le moins du monde à la récompense. Il me semble que c'est là le véritable esprit militaire. Le sentiment personnel se transforme, s'épure de tout intérêt même légitime, et il faut un peu chercher pour le retrouver dans la satisfaction d'avoir fait quelque chose de bien et par soi-même.

Donc, je pars demain pour quatre ou cinq jours et j'en suis ravi. Nous commençons à nous ennuyer et l'occasion qui se présente est très belle. Un chef assez important a fait défection et nous a donné de précieux renseignements sur un campement situé à une cinquantaine de kilomètres d'ici. C'est un magnifique jeune homme, très pompeusement coiffé, à sept tresses, que des paroles imprudentes ont fait condamner à mort par Samory. Dans sa fuite, il a été poursuivi par ses compagnons, qui ont eu le plus grand soin de ne pas s'approcher de lui d'assez près pour l'atteindre. Deux sofas prisonniers ont confirmé ses renseignements point par point dans des interrogatoires séparés, et lui ont témoigné le plus profond respect. Il paraît m'environner d'une haute considération, ne crache jamais qu'à l'extérieur de ma case et, quand je lui ai donné un cheval pour partir en colonne avec moi, m'a fait le grand « barca », le genou et le coude droits en terre, le coude gauche sur le genou gauche relevé. Je vous tiendrai au courant des faits et gestes de mon nouvel ami, qui se nomme Kourouba Moussa, et, j'en suis sûr, vous intéresse déjà.

Kankan, 11 août 1891.

Donc, chers parents, nous sommes partis le 7 août, comme je vous l'avais écrit la veille. A la nuit tombante, j'étais encore en train d'arranger les berges d'un marigot dont le passage fut seulement terminé à huit heures et demie du soir, et à deux heures du matin, après quelques heures de sommeil, nous nous remettons en marche par un temps noir et une petite pluie

fine. Pas de lune, des guides hésitants, un poste ennemi à contourner vers trois heures. Enfin, après une marche forcenée, nous arrivons au sommet d'une crête d'où nous pouvions voir le campement des sofas : un beau village, long de 800 mètres, établi au bord d'un plateau, dont nous sépare malheureusement une vallée large de 2 kilomètres. Il fallait descendre, puis remonter ses pentes à découvert. C'est seulement en montant la seconde que j'ai pu partir au galop, me formant en bataille, en vue d'une forte colonne de fuyards. C'est à peine s'ils ont tiré quelques coups de fusil, absolument affolés qu'ils étaient. Nous avons chargé pour de bon, et j'ai mené la poursuite pendant trois kilomètres. Cinquante cadavres sur le terrain. De notre côté, un seul blessé, un spahi qui avait mis pied à terre pour en finir avec une bande et a reçu un coup de sabre sur la tête.

Vous savez, mon nouvel ami ? Je le surveillais d'assez près. Devant moi il a abattu cinq sofas. Il criait son nom à tous les échos. Un fuyard, n'en pouvant plus, s'est arrêté : « Tiens, c'est toi mon grand frère Kourouba Moussa ? Tu es venu ? — Oui, je suis venu. » Et il lui trancha la tête d'un seul coup.

Marche de retour très pénible, en deux étapes ; une vingtaine de marigots à passer avec de l'eau jusqu'au garrot des chevaux. L'une de ces malheureuses bêtes est morte de fatigue. Revenus à Kankan le 10.

Le rapport du capitaine F... raconte ma charge de Lendit avec des éloges extraordinaires. Puis il y a une grande page pour me proposer pour la n-ième fois pour la Légion d'honneur. Cette fois, c'est une ode dithyrambique. Je trouve oiseux de gargariser ma plume à vous répéter tous ces compliments.

Somme toute, jolie petite expédition : six chevaux de prise qui nous serviront plus tard. J'ai maintenant vingt-quatre spahis. Viennent des sabres convenables et nous ferons le double de besogne.

Kankan, 26 août 1891.

Décidément, mon cher papa, je crois de plus en plus à ma décoration prochaine et il faudra m'envoyer du ruban rouge, puisque personne à Kankan n'est chevalier et ne peut me donner l'accolade qui me permette de porter la croix d'ordonnance.

Le général Bichot a bien raison : la promptitude d'une récompense en double le prix ; mais les commandants supérieurs du Haut Fleuve se sont vu renvoyer non seulement leurs propositions télégraphiques, mais encore les propositions faites directement au ministre, avec prière de les faire passer par Saint-Louis... Ce pays a toujours été traité un peu en déshérence, jusqu'à présent du moins, et si le colonel avait cru pouvoir réussir, nul doute qu'il n'eût envoyé des propositions en temps utile. C'est comme pour les citations à l'ordre : on a refusé à tel commandant supérieur d'inscrire sur les états de services celles qu'il avait faites. Il n'est pas étonnant que le colonel Archinard n'ait cité personne pendant les trois campagnes de cette année. Je n'en ai pas moins eu pleine confiance en lui.

Je suis bien aise que vous voyiez le commandant Ruault. J'ai été pendant un certain temps sous ses ordres directs ; c'est lui qui, à cause de mon nom, m'a recommandé au colonel Archinard et fait placer aux compagnies auxiliaires et mis par conséquent le pied à l'étrier... Et vous, chers parents, je ne vous remercierai pas, et pourtant je sais bien à qui je devrai de l'avoir méritée, cette croix.

3 heures de l'après-midi. — Dans ce courrier, annonce de 20 vestes rouges, 20 chéchias, 20 mousquetons, 20 sabres, 20 couvertures pour les spahis de Kankan : le résultat du rapport sur la petite colonne de juin. Compliments du commandant supérieur par intérim. — Lettre reçue par le commandant d'armes datée de Saint-Louis, 3 juillet, et envoyée par le capitaine Quiquandon, à ce moment près du colonel Archinard rentrant en France. « Parmi les propositions, celle de Mangin... En de tels termes qu'on ne peut faire plus bel éloge d'un officier. Bravo au « jeune élève », comme on l'appelait l'an dernier... »

Vous voyez que j'avais raison d'avoir confiance en le colonel,

CHARLES MANGIN.

(*A suivre.*)

MÉMOIRES DE CAULAINCOURT, DUC DE VICENCE

L'AGONIE DE FONTAINEBLEAU

VII ⁽¹⁾

LES DERNIERS JOURS

L'Empereur reçut dans ce moment (2) une lettre de l'Impératrice qui l'émut beaucoup et le ramena de suite à la confiance qu'il avait placée, dès le commencement des événements, dans les principes religieux de l'empereur d'Autriche :

— Ils lui feront sûrement désirer, me dit-il, que sa fille m'accompagne dans la première circonstance où elle peut me donner des marques d'attachement et des consolations nécessaires. Il est d'ailleurs dans les mœurs de mon beau-père qu'une jeune femme ne quitte pas son mari.

Il me fit lire la lettre de l'Impératrice, pleine d'expressions tendres et touchantes. Elle exprimait de la manière la plus positive son désir et sa volonté de le rejoindre pour le consoler, immédiatement après qu'elle aurait vu son père.

Cette lettre, je dois le dire, le rattacha à la vie ; un autre avenir sembla s'ouvrir devant lui et un bonheur inconnu lui apparaitre. Il ne mit plus en doute, en ce moment, que cette princesse ne le rejoignit incessamment, s'il se résignait à aller à l'île d'Elbe. Encore faiblement partagé entre le plaisir de la

Copyright by le comte d'Espeuilles-Vicence, 1930.

(1) Voyez la *Revue* des 1^{er} et 15 janvier, 1^{er} février, 1^{er} mars, 1^{er} avril et 1^{er} mai 1930.

(2) Le 13 avril, après la tentative de suicide.

revoir, de se réunir à elle, ainsi qu'à son fils, et la pensée, qui lui revenait toujours, de mettre fin à une existence qui lui pesait et qu'il semblait naguère se reprocher en quelque sorte d'avoir tant prolongée, après tant de jours de malheurs inouïs, après une agonie si longue et si douloureuse, la nature reprenait ses droits. Son instinct de conservation triomphait des sinistres résolutions de ce grand caractère. L'attachement, je puis le dire, que lui montrait sa femme, la pensée d'écrire ses Mémoires, de rendre justice aux braves, aux hommes qui avaient bien servi la France, lui souriaient. Cette réflexion semblait lui rendre l'avenir supportable. Vivre lui paraissait, dans ce moment, un acte de courage digne de son caractère et en quelque sorte un devoir. Les personnes qui ont eu souvent occasion de causer avec l'Empereur seront moins étonnées de ce changement que de la résolution qu'il avait prise de mourir, car nous l'avons toujours entendu condamner le suicide comme un acte de faiblesse.

Dans cet instant, des pensées douces avaient succédé à l'amertume de celles dont l'Empereur se nourrissait depuis quelque temps, et il me parut avoir tout à fait pris son parti. L'important était donc de presser l'entrevue de l'Impératrice avec son père, à laquelle le fatal espoir d'obtenir la Toscane pour son fils faisait que l'Empereur tenait toujours. Il importait aussi d'échapper le plus tôt possible au dangereux voisinage de Paris et aux intrigues qu'il savait que ses ennemis ne manqueraient pas d'ourdir contre lui. L'Empereur me pressa donc de partir pour tout accélérer. Cette imagination active, passant avec une inconcevable facilité d'une situation à une autre, se flattait déjà de tout ce qu'elle désirait. Depuis la lettre de l'Impératrice, le succès de sa démarche près de son père, sa réunion avec lui pour aller à l'île d'Elbe, ne paraissaient pas à l'Empereur susceptible d'un doute.

Il était si malheureux qu'on se serait reproché, dans ce moment, une réflexion qui eût rompu un fil de ce retour à l'espérance d'un avenir consolant. Cette réunion, je l'appelais aussi de tous mes vœux et d'autant plus qu'elle nous semblait une utile sauvegarde pour la sûreté de l'Empereur. Pendant le voyage, un reste d'égards, de ménagements pour l'Autriche, devait empêcher toute tentative contre lui ; sa présence en imposait aux agents français et aux troupes étrangères. Nous

expliquions tout dans le sens qui pouvait adoucir une si grande adversité. En dépit de mes souvenirs et de mes réflexions, entraîné en quelque sorte, malgré moi, par le besoin de reposer un instant ma pensée sur une idée moins douloureuse, je m'attachais, autant que l'Empereur et par un sentiment doux et consolateur, à ce qui pouvait lui sourire et le consoler dans ce moment. Cette lettre de l'Impératrice, arrivée si à propos, me paraissait un présent du ciel. Elle avait ranimé l'Empereur; elle le rattacha à la vie. Il me tardait de la voir, de la remercier pour mon propre compte, de tout le bien qu'elle nous avait fait. Qu'on me pardonne ce *nous* : mon sentiment franchissait, dans ce moment, toutes les distances, toutes les convenances : je ne me séparais pas de mon auguste maître dans sa reconnaissance, car j'avais souffert autant que lui, j'avais autant que lui besoin d'être consolé de ses peines.

DERNIERS ENTRETIENS

L'Empereur, ramené à d'autres idées, paraissait étonné que les commissaires des Alliés ne fussent pas encore arrivés. Cela était cependant simple, puisque nous n'étions qu'au 13 et que les ratifications n'étaient encore échangées qu'avec l'empereur de Russie, qui avait eu l'obligeance d'envoyer sur-le-champ à Fontainebleau, pour remplir cette formalité, afin d'ôter à l'Empereur toute espèce d'incertitude sur l'exécution des stipulations convenues. L'Empereur observa aussi, fort judicieusement, que cette manière de voyager en poste rendait tout plus facile; qu'on serait, sans doute, fort aise qu'il quittât plus promptement le territoire français et lui aussi; qu'en outre, cela laisserait à la disposition du gouvernement quinze cents hommes d'escorte de la Garde qu'on devait lui donner et qui, placés dans ses mains, pourraient porter ombrage, et que cette considération était quelque chose pour un gouvernement nouveau, inquiet et soupçonneux.

— A tort, ajouta-t-il, car je n'ai pas d'autre pensée que d'arriver à l'île d'Elbe et d'y vivre en particulier.

L'Empereur discutait, avec sa sagacité accoutumée, tout ce qui pouvait être dans l'intérêt du nouveau gouvernement de la France. On eût dit, à la manière dont il en parlait, qu'il traitait des affaires des autres. Il se plaçait absolument en dehors

des questions avec un désintéressement, un jugement impartial et supérieur, tout à fait inconcevables. Nulle amertume dans ses réflexions, aucune personnalité. Son affection pour la France ne lui laissait voir qu'elle, sans arrière-pensée. Croyant alors tout terminé pour lui, il ne s'occupait que de son avenir, de la prospérité à laquelle elle devait, selon lui, atteindre.

— Talleyrand a peut-être raison, me dit-il. Moi de côté, les Bourbons convenaient plus que tout autre parti, car ils ont des racines : tout autre choix ne s'appuyait sur rien.

J'avoue que je n'en croyais pas mes oreilles. Cette transition d'un lit de mort, des dernières volontés du grand homme du siècle, à la convenance du choix de la dynastie qui prenait sa place, ces réflexions de l'ordre le plus élevé sur les principes qui devaient diriger le gouvernement de ceux qui lui succédaient, et les plus modérées sur les personnes qui l'avaient placé dans la situation où il se trouvait, ce calme, cette abnégation de soi et de tout intérêt personnel, au milieu des dangers qui le menaçaient de toute part, cette préoccupation des intérêts de la France et de la marche de la Restauration, quand il était frappé, un moment avant, des dangers actuels de sa propre situation, ces contrastes étonnaient mon imagination. Je craignais que ma mémoire ne pût suffire pour embrasser tout ce que j'entendais. Ma raison étonnée ne pouvait accorder tout ce qui la frappait.

— Je gêne ici et je suis gêné, me disait-il encore, mais, pour en parler, il faut que vous ayez tout arrangé et que vous m'ayez éclairci si on veut tenir les engagements pris pour l'île d'Elbe et les projets qu'on a sur l'Impératrice. Partez, mon cher Caulaincourt. Restez à Paris ; c'est là que vous m'êtes nécessaire. L'empereur Alexandre est bien pour vous ; cela peut tout faciliter. Il n'a aucun motif pour s'opposer à ce que l'Impératrice aille la Toscane et il est de son honneur que le Gouvernement français tienne ce qu'il m'a promis. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que l'Impératrice me rejoigne dans quatre jours. Dans sa situation, son père ne peut lui refuser la Toscane ; cela sera décidé de suite. Rien ne peut donc retarder notre réunion. Certes, son père n'y mettra pas d'obstacle, si c'est à lui-même qu'elle s'adresse ; mais si Metternich y intervient, ses intrigues perdront tout.

L'Empereur me dit ces mots avec un tel accent de douleur,

que je vis bien que, comme moi, il ne s'était flatté qu'un moment. Il me pressa, en conséquence, d'aller faire mes préparatifs, en ajoutant qu'il allait écrire à l'Impératrice; que ne voulant la contraindre en rien, il la laisserait maîtresse de faire ce qu'elle jugerait convenable, ce qu'elle préférerait; que, si elle le rejoignait, il voulait le devoir entièrement à son affection.

— Si vous la voyez, n'insistez pas pour qu'elle me rejoigne; je l'aime mieux à Florence qu'à l'île d'Elbe, si elle apportait un visage contrarié. Je n'ai plus de trône; il n'y a plus d'illusions: César peut se contenter d'être un citoyen: il peut en coûter à sa jeune épouse de ne plus être que la femme de César. A l'âge de l'Impératrice, il faut encore des hochets. Si elle ne met pas d'elle-même sa gloire dans le dévouement bu'elle me montrera, mieux vaut ne pas la presser. Ce serait refroidir son zèle pour l'affaire de la Toscane qui est bien plus importante pour mon fils et même pour elle. Au bout de quelques mois, elle désirera, elle-même, passer quelque temps avec moi; on pourra arranger que j'aie passer tous les ans quelques mois en Italie avec elle, quand on verra que je suis décidé à ne me mêler de rien et que je me contente, comme Sancho, du gouvernement de mon île et du plaisir d'écrire mes Mémoires.

L'Empereur avait une correspondance particulière avec M. de Meneval, secrétaire des commandements de l'Impératrice, qui avait été son secrétaire particulier, et avec M. le comte Caffarelli, son aide de camp, chargé du commandement et de la direction de la maison. On les pressait d'engager l'Impératrice à parler à son père d'une manière décisive. L'Empereur insistait toujours pour la Toscane.

Je revis encore l'Empereur avant de partir. Il était fort pâle et défait, mais calme et décidé. Il me répéta tout ce qu'il m'avait déjà dit. Le voyage à l'île d'Elbe était arrêté, les arrangements devaient être faits de deux manières pour aller avec ou sans l'Impératrice, qu'il se flattait toujours de voir le rejoindre à Montargis. Alors on aurait fait le voyage de Saint-Tropez en dix jours, au lieu d'aller jour et nuit. Je descendis avec l'Empereur dans le jardin où il s'assit et se promena successivement assez longtemps. Le grand air lui faisait du bien: faible en sortant de son appartement, ayant besoin de s'appuyer pour

descendre l'escalier, il était mieux depuis qu'il était dehors. Le grand-maréchal nous rejoignit. Tous ces arrangements, toutes ces dispositions furent répétés devant lui et l'Empereur me congédia. La lettre à l'Impératrice l'avait, je le répète, remonté, lui avait mis, qu'on me pardonne l'expression vulgaire, du baume dans le sang.

CAULAINCOURT REVIENT A PARIS

Je rapportai à Paris (1) les ratifications prêtes à échanger avec toutes les Puissances et elles le furent successivement, à l'exception de celle avec l'Angleterre, qui, ne pouvant pas encore être revenue de Londres, ne le fut que plus tard. J'obtins l'envoi des commissaires qui devaient accompagner l'Empereur. M. Schouvaloff, qu'il avait préféré, fut rappelé de Rambouillet et remplacé, près de l'Impératrice, par M. von Wroleck (2) et se rendit, sur-le-champ, à Fontainebleau. Mais l'expédition des ordres à donner au général Dalesme (3), pour la remise de l'île d'Elbe, et à la marine pour l'envoi des corvettes, éprouvait des difficultés et des retards, la désobéissance du Gouvernement français se faisant sentir de toutes les manières, même dans l'administration des postes pour l'organisation des relais. Quoique le Gouvernement se fût montré, en apparence, aussi pressé de voir l'Empereur s'éloigner de Fontainebleau qu'il l'était d'en partir, on mettait tous les bâtons possibles dans la roue. Le ministère de la Guerre voulait achever l'armement de l'île d'Elbe; enfin des difficultés de tout genre s'élevaient, se renouvelaient à chaque instant et l'Empereur ne dut l'exécution du traité qu'à l'insistance et à la loyauté de l'empereur Alexandre dont la justice et l'obligeance accueillirent toujours avec bienveillance mes réclamations et exigèrent qu'on y fit droit.

Le prince de Neuchâtel avait envoyé depuis le 12 son adhésion et celle de l'armée, en mandant au Gouvernement provisoire que l'armée, essentiellement obéissante, n'avait pu délibérer, mais qu'elle manifestait son adhésion dès que son

(1) Caulaincourt quitta Fontainebleau le 14 avril.

(2) Le général von Wroleck.

(3) Le général Jean-Baptiste Dalesme, ancien député au Corps législatif, était gouverneur de l'île d'Elbe.

devoir le lui permettait ; que, fidèle jusqu'alors à son serment, elle serait fidèle aussi au prince que la Nation française rappelaît au trône de ses ancêtres, et il était parti pour Paris le surlendemain.

L'Empereur avait été plus irrité que touché de ses adieux. Ce départ, qu'il appela l'abandon de son plus ancien compagnon d'armes, avant qu'il eût quitté Fontainebleau, l'avait indigné. Il répétait :

— Berthier m'abandonne avant que je quitte Fontainebleau !

Rien ne put lui faire admettre que la présence du prince fût nécessaire à Paris dans ce moment, qu'elle fût exigée par la position de l'armée et, comme celle des ministres, du maréchal de Conegliano, premier inspecteur de la gendarmerie, qui étaient tous mandés et qui durent partir alors.

Il témoigna hautement de son mécontentement que les ministres et notamment ceux de la Police et de la Guerre n'eussent pas passé par Fontainebleau en se rendant à Paris. Il était blessé de cet oubli qu'il appelait un manque d'égards.

CHEZ MARIE-LOUISE

Le Gouvernement royal était donc rétabli à Paris, sous l'autorité du Lieutenant-général nommé par le Sénat. Le prince de Bénévent avait toujours la grande main dans les affaires, mais M. de Vitrolles et les entours de M. le comte d'Artois étaient les grands et les vrais faiseurs. Ce ne fut pas sans peine, et seulement après beaucoup de démarches et avec la puissante et très prononcée intervention de l'empereur Alexandre, que je parvins à faire expédier les ordres qui retardaient le départ de l'Empereur.

Le 15, dans l'après-midi, je me rendis près de l'Impératrice à Rambouillet : elle me reçut avec une grande bonté, pleura beaucoup, me parla longtemps de l'Empereur et avec attendrissement. Elle me parut disposée à tout faire pour remplir ses intentions et le rejoindre, le consoler dans sa mauvaise fortune, adoucir son sort par ses soins, par son empressement à se réunir à lui. Cela paraissait son vœu, sa seule pensée. Aller aux eaux d'Aix, en Savoie, et le suivre s'il était forcé de partir avant elle, paraissait son désir. Elle m'en parla avec les termes de la volonté la plus prononcée. Elle avait vu le matin

M. de Metternich et attendait son père sous quarante-huit heures; il devait venir ce soir même ou le lendemain à Paris (1). Elle me dit que M. de Metternich avait cherché à la consoler, qu'il lui avait parlé des sentiments, de la tendresse de son père et qu'il n'avait nullement contrarié les intentions qu'elle avait manifestées.

— J'espère tout, me dit-elle, d'un père qui m'aime et qui a sûrement déploré, au fond de son cœur, les malheureuses circonstances où nous nous trouvons et la part qu'il a au malheur de l'Empereur.

Je lui parlai des sentiments de l'empereur Napoléon, de sa tendresse pour elle, pour son fils, du besoin qu'il avait de consolations. Elle donna des ordres au général Caffarelli pour qu'on me remit, ainsi qu'au comte de Flahaut, qui était arrivé peu avant moi, venant directement de Fontainebleau, une partie de l'argent dont l'Empereur avait besoin.

Je fus voir le roi de Rome qui dormait : ce moment fut aussi bien pénible pour moi. M^{me} la comtesse de Montesquiou (2), comme une bonne mère, ne le quittait pas; ses soins, sa tendresse pour lui, s'étaient en quelque sorte accrus en raison de son infortune. Pauvre enfant ! Moins d'un an avant, il fixait les regards du monde; huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'il était encore l'espoir de notre malheureuse France. Quelle destinée ! Quel sera son sort ? Toutes les Puissances de l'Europe se sont armées contre son père. Hélas ! tout est triste, tout est désespérant, tout semble à mes yeux couvert d'un voile funèbre dans le moment où j'écris... Je baisai religieusement la main du royal enfant et me retirai. Je rentrai chez l'Impératrice pour prendre ses derniers ordres; M. Caffarelli m'avait fait remettre les fonds pour l'Empereur, dont elle me parla encore beaucoup. Après son coucher, je partis pour Fontainebleau (3) avec M. le comte de Flahaut, que l'Empereur lui avait expédié la nuit précédente.

Je ne puis nommer cet officier général, sans parler de ses

(1) Caulaincourt se trompe : Metternich ne vint à Rambouillet que le lendemain 16 avril, accompagnant l'empereur François. Il se pourrait que le duc de Vicence eût pris pour le récit d'une entrevue celui de la mission de M. de Bausset auprès du chancelier. Ces deux personnages s'étaient rencontrés à plusieurs reprises le 10 et le 11 à Paris.

(2) Gouvernante du roi de Rome.

(3) Soirée du 15 avril.

nobles sentiments, de la conduite qu'il a tenue envers l'Empereur, qui, au reste, le distinguait beaucoup et le regardait comme un homme fait pour aller à tout. Il avait même été au moment de le nommer grand-maréchal, après la mort du duc de Frioul; il avait hésité longtemps entre lui et le comte Bertrand (1).

RETOUR A FONTAINEBLEAU

L'Empereur, auquel je remis ses fonds (2), me parut tout à fait résigné et fort désireux de partir. Ce que je lui rapportai de l'Impératrice et ce que lui dit aussi M. de Flahaut lui fit grand plaisir. Il ne se lassait pas de me parler d'elle et de son fils. Le retard de l'arrivée de l'empereur d'Autriche n'était pas d'un bon augure. Il contrariait au moins un départ que les circonstances, que la position de l'Empereur rendaient urgent. L'Empereur le sentait et il parlait avec une bonté, une prévoyance touchante des inconvénients de cette situation pour tout ce qui l'entourait : pour sa Garde, pour l'armée au milieu de laquelle il était et à laquelle on eût pu savoir mauvais gré des moindres marques d'attachement qu'il était si naturel qu'on lui donnât dans ces circonstances. Il aurait déjà voulu être en route et il me répétait sans cesse :

— Je gêne; ma présence au milieu de beaucoup d'officiers généraux et au milieu de troupes peut même donner quelques inquiétudes... Pourquoi n'en finit-on pas?

Fatigué, blessé de la longue incertitude où on le laissait, il était décidé à quitter Fontainebleau, si l'entrevue de l'Impératrice avec son père tardait encore, et même à se mettre en route sans elle pour Saint-Tropez. Quelque désir qu'il eût qu'elle le rejoignît à Fontainebleau, il était déterminé à sacrifier ces considérations, qui lui étaient personnelles, à celles d'intérêt public et particulier dont je viens de parler, mais, même alors, son départ ne dépendait pas encore de lui, car tous les commis-

(1) La reine Hortense raconte, dans ses *Mémoires*, que, après la mort de Duroc, Napoléon voulut, en effet, donner sa place à Flahaut : il en fut empêché par la crainte de l'influence que cette princesse exerçait sur le général.

(2) Avec ce que lui remit Caulaincourt, l'Empereur avait à sa disposition un peu moins de 3 millions. Sur les 6 millions versés au Trésor, l'Impératrice avait conservé le reste, promettant d'envoyer plus tard 2 millions à Napoléon, ce qu'elle oublia de faire.

saïres des Puissances n'étaient pas arrivés et les derniers ordres pour la remise de l'île d'Elbe, avec son armement et dans l'état où elle se trouvait au traité, étaient à peine expédiés. Il en était de même pour les corvettes. Le Gouvernement français, qui se plaignait que l'Empereur fût encore à Fontainebleau, n'avait rien fait de ce qui était nécessaire pour qu'il en partît.

Après m'avoir longtemps entretenu de l'Impératrice et de son fils, l'Empereur ajouta :

— Puisque je suis condamné à vivre, j'écirai l'histoire. Je rendrai justice aux braves qui se sont couverts de gloire, aux hommes d'honneur qui ont bien servi la France : j'immortaliserai leur nom. C'est pour moi une dette et je l'acquitterai.

Il me parla de son établissement à l'île d'Elbe, de la vie qu'il y mènerait, comme aurait fait un particulier de ses projets d'aller à la campagne et des occupations qu'il s'y donnerait. Ce caractère extraordinaire se pliait à tout : actif avant tout, il déplaçait et changeait sa vie comme il aurait naguère changé une partie de son plan de campagne. L'homme qui bravait, dominait, défiait même ainsi les plus grandes adversités humaines, pouvait-il se modérer, rester dans le cadre de la vie ordinaire ?

Qu'on ne dise pas que les détails, les conversations que je rapporte fussent des choses jouées ; ce que l'Empereur éprouvait lui sortait par tous les pores ; il n'aurait pu feindre aussi longtemps ; d'ailleurs, dans quel dessein ? Je l'avais vu mourant, tantôt accablé, tantôt révolté par l'excès de ses malheurs. Qu'avait-il donc à me cacher ? Quel intérêt aurais-je à dire ce qui n'est pas ? Ce géant était homme et je puis laisser voir tous les côtés par lesquels il appartenait à la pauvre humanité, sans crainte de le rapetisser aux yeux de la postérité et même des contemporains, si ceux-ci sont d'impartiaux observateurs.

Je reviens à ce que me disait l'Empereur. Il m'engagea à l'aller voir à l'île d'Elbe, puis il continua :

— Qu'ai-je fait pour moi ? Où sont mes trésors, mes bijoux ? Avais-je pour moi le goût du faste, du luxe, et, comme les rois, des maîtresses, des favoris ? Ma cour était brillante parce que cela encourageait nos manufactures. Les autres étaient couverts d'or ; l'habit de mes chasseurs ou de mes grenadiers me suffisait. J'ai fermé l'arène des révolutions, cicatrisé les plaies de la nôtre, rapproché les partis et pardonné même à

mes assassins; j'ai rappelé les bannis et employé mes ennemis. On sera bien étonné de ma résignation, du calme dans lequel je compte vivre maintenant. L'ambition que vous-même me croyez n'aura plus pour but la gloire de cette chère France.

L'EMPEREUR NOMME SES FIDÈLES

Il me parla des personnes qui l'entouraient. Il était touché des sentiments que lui témoignait le vertueux Drouot qui l'accompagnait : c'est ainsi qu'il le nommait. Il faisait l'éloge de ses aides de camp, de ses officiers d'ordonnance, qui lui témoignaient à l'envi dévouement et attachement. Il me parlait du général Corbineau (1) :

— C'est une famille de braves, disait-il; je n'ai pas assez fait pour lui; il sera gêné, car il n'a point de fortune; faites-moi penser à le comprendre dans les deux millions dont je puis disposer.

Il nomma aussi le comte Dejean (2) :

— Il a de l'honneur, du caractère, de la vigueur. Si quelques-uns des généraux et des maréchaux eussent eu cette force de caractère, nous n'en serions pas aux préparatifs de mon départ pour l'île d'Elbe.

Il professait une haute estime pour le comte Lobau :

— Celui-là n'est pas flatteur. Vous ne me gâtiez pas, messieurs, ajouta-t-il. J'aime Maret. Il m'est très attaché; on est injuste à son égard, me répéta-t-il; c'est un homme de cœur et qui m'est très dévoué.

Il me parla avec la même estime du duc de Trévise :

— C'est un galant homme, incapable d'une intrigue; j'ai apprécié son caractère à Paris pendant le Consulat.

Il cita son expédition de Hanovre, l'affaire de Diernstein (3) et d'autres où il avait montré une grande vigueur. En parlant du duc de Conegliano, il disait :

(1) Le général de division Corbineau, aide de camp de l'Empereur dont un frère avait été tué par un boulet à la bataille d'Eylau.

(2) Le général de division Dejean avait été envoyé à Paris, où il était arrivé le 30 mars, pour prévenir la capitulation.

(3) Après la rupture de la paix d'Amiens, Mortier avait commandé l'armée destinée à s'emparer du Hanovre. Sa campagne s'était terminée par la capture de l'armée anglaise. Le 11 novembre 1805, il avait battu l'armée russe de Kutusoff au sanglant combat de Diernstein.

— C'est un homme d'honneur que Moncey ; il s'est bien conduit pour moi jusqu'à la fin.

Il se plaisait à rendre justice au général Belliard (1) :

— C'est un de mes fidèles d'Égypte. Murat eût fait moins de sottises, s'il se fût laissé diriger par lui, mais la royauté lui avait tourné la tête.

Il faisait un grand éloge militaire des divisionnaires, qu'il regardait comme supérieurs en talents aux maréchaux, et citait dans ce nombre le général Gérard.

— L'armée d'Espagne fourmille d'officiers généraux d'un grand mérite, me dit-il. Les Clausel, les Foy et d'autres auraient pris un grand essor, si la guerre avait continué.

Il regardait les maréchaux de Dalmatie et d'Albuféra comme les plus marquants par leurs talents militaires.

— Soult est un homme tout à fait supérieur, mais très ambitieux. C'est Masséna qui a fait les plus grandes choses, quoique sa capitulation de Gènes, dont la défense lui fait un si grand honneur dans le public, soit sa plus grande faute.

L'Empereur parlait du passé, des hommes qui avaient tant contribué à la gloire de la France, à la sienne, avec le même intérêt que si les destinées de cette belle France, comme il se plaisait à l'appeler, eussent encore été dans ses mains.

Cette conversation fut interrompue par la nouvelle que l'empereur d'Autriche était arrivé la veille à Paris (2). Cet avis parut lui faire plaisir. Il en inféra qu'il aurait dans la journée des nouvelles de Rambouillet, et qu'il pourrait prendre un parti d'après ce que l'empereur d'Autriche aurait fait dire à son auguste fille. L'Empereur attendait ces nouvelles avec une vive impatience. J'eus, pour la dernière fois, l'honneur de dîner avec lui.

Il reçut après, suivant l'usage établi depuis quelques jours, la maison, les maréchaux et généraux qui étaient encore à Fontainebleau et qui se présentaient. Dans cette réunion, il parlait des affaires avec le même intérêt que s'il eût encore

(1) Le comte Belliard, général de division depuis 1793, avait fait en cette qualité la campagne d'Égypte. Il avait été nommé, en octobre 1805, chef d'état-major de Murat, puis exerça, pendant la lieutenance-générale de ce dernier, les fonctions de gouverneur de Madrid. Aide-major général, il était à Fontainebleau où il resta, le dernier des grands dignitaires de l'Empire, jusqu'au départ de Napoléon.

(2) L'empereur François était arrivé le 15 avril à Paris

gouverné et avec un calme, un désintéressement, une profondeur de vues et une prévoyance dont lui seul pouvait être capable dans une telle situation. Le prince de Neuchâtel (1), le duc de Bassano, le général Belliard, plusieurs aides de camp généraux de Sa Majesté et d'autres personnes s'y trouvaient ce jour-là. Après s'être entretenu des événements du temps, l'Empereur parla des Bourbons, des moyens qu'ils avaient de rallier les esprits et de gouverner. Il compara sa situation à la leur, parla des hommes qu'il avait employés, nomma avec éloge ceux qui l'avaient bien servi et dont le nouveau gouvernement ferait bien de se servir, soit à cause de leur capacité, soit à cause de leurs sentiments d'honneur et de la fidélité qu'ils lui avaient montrée jusqu'au dernier moment, ajoutant que l'estime publique qui les environnait servirait le gouvernement qui les emploierait.

— Talleyrand me trahissait depuis six mois, dit-il, je le savais; j'aurais dû le faire arrêter, mais je répugnais aux mesures de rigueur; il m'avait très bien servi avant; les affaires ont bien été, tout le temps que je l'ai employé. Dans ce moment, on ne peut se passer de lui. Il connaît bien la France et l'Europe et, dans les circonstances actuelles, c'est encore l'homme qui peut le mieux tout rallier, tout faire marcher, si son insouciance, son laisser aller naturel ne laissent point tout échapper. Il avait le grand inconvénient de n'être entouré que d'intrigants. Il est dans votre intérêt à tous qu'il reste aux affaires, car il ne peut avoir les préventions des émigrés et des hommes que le roi ramènera. Il pourra même lui donner des idées justes sur les hommes et sur les choses. Il faut servir les Bourbons, messieurs, aussi fidèlement que vous m'avez servi, dit-il en s'adressant à tout ce qui était dans le salon. S'ils sont bien conseillés, ils vous donneront la préférence.

S'adressant ensuite plus particulièrement à M. de Bassano et à moi, il nous répéta la même chose comme étant sa volonté et son désir. Il adressa après les mêmes paroles personnelle-ment au général Belliard, avec un mot obligeant sur la manière dont il l'avait servi et la fidélité qu'il lui avait montrée.

(1) Caulaincourt commet certainement ici un *lapsus calami*. Berthier avait abandonné l'Empereur depuis deux jours pour se rendre à Paris, d'où il ne revint plus à Fontainebleau.

Il ajouta qu'il fallait que les Bourbons montrassent de la confiance aux citoyens comme aux militaires.

— Les Bourbons le peuvent sans inconvénient, car j'ai traversé beaucoup de circonstances difficiles et je n'ai été trahi que dans ces derniers temps.

SOUVENIRS ET CONSEILS

Il parla de la nécessité de former une Chambre des pairs héréditaire, comme d'une garantie réciproque entre le souverain et la nation. Il ajouta que tel avait toujours été son projet ; qu'il n'attendait que la paix. Il parla des actes de son règne, des principes de justice et d'équité de son administration, de son impartialité. Il passa ensuite à ses campagnes. Il répéta que si Paris et quelques départements eussent été aussi français que la Bourgogne, la Franche-Comté et quelques autres provinces, on aurait pu tout sauver.

— Sans doute, on est las de la guerre, dit-il, et on me reproche de ne pas avoir fait la paix. On dit que j'aime la gloire ; peut-être a-t-on raison sous quelques rapports ; cependant toutes les guerres, avant celle de Russie, n'ont été que pour nous défendre de l'agression de nos voisins, et cette dernière a été toute politique ; toutes n'ont été entreprises que dans l'intérêt bien réel de la France. On me rendra justice un jour. C'est le système de guerre perpétuelle adopté par l'Angleterre qui m'y a forcé.

Il détailla ce qu'avait fait l'Angleterre contre l'intérêt politique et commercial de l'Europe ; il parla de son agression après le traité d'Amiens, de ses conquêtes, de la suprématie qu'elle exerçait et qu'elle voulait ériger en droit.

— Encore quelques efforts et nous triomphons, ajouta-t-il.

Il rappela que l'Angleterre avait été si embarrassée l'été dernier, qu'elle avait été au moment de ne pouvoir donner des subsides ; et « point de subsides, dit-il, point de coalition, point de grandes guerres continentales ».

Selon l'Empereur, l'Angleterre s'était trouvée tellement gênée dans ses rapports avec le continent que son change perdait 50 pour 100 pour payer ses troupes en Espagne :

— Même son or était bloqué chez elle, dit-il. On n'a jamais vu pareille chose. L'avantage d'écouler quelques produits m'a

fait consentir à ouvrir un débouché à ses espèces qui venaient avec une telle abondance que la Monnaie de Paris ne frappait plus que des napoléons et avec des guinées anglaises, tant l'or était devenu commun. La campagne de Russie m'a fait bien du mal. Sans la défection qu'elle a amenée et la trahison de l'Autriche, qui m'a abandonné dès qu'elle m'a vu embarrassé, l'Angleterre était forcée de céder : elle se trouvait sans moyen de payer des Alliés et ne pouvait supporter plus longtemps le poids de ses charges.

Il s'étendit ensuite et appuya beaucoup sur le tort qu'avait eu le Gouvernement provisoire de ne pas avoir mis à profit l'intérêt qu'avaient les ennemis de le faire abdiquer pour obtenir d'eux de bonnes conditions pour la France.

— Par là, ajouta-t-il, mon sacrifice eût, au moins, offert un résultat utile, tandis qu'il a été fait en pure perte pour le pays auquel je l'offrais. M. de Talleyrand a sacrifié la France aux Bourbons. Il l'a livrée à l'intrigue d'une coterie et, sans aucune garantie, aux paroles mielleuses de l'empereur Alexandre, tandis qu'avec un peu de fermeté et d'adresse, il aurait pu lui conserver les départements du Rhin et la Belgique, ce qui eût même été dans l'intérêt des Bourbons, puisqu'il était glorieux pour eux d'être présentés à la nation avec ces avantages ; la chose était facile, puisque l'on traitait avec la Russie qui n'avait aucun intérêt personnel à dépouiller la France, à lui arracher Anvers, dès que l'Empereur était mis de côté. Au lieu de cela, il faut s'attendre à une paix honteuse, à subir la loi que les étrangers voudront imposer, puisqu'on leur a été livré.

Il ajouta qu'il eût été important de fixer, dès le principe, l'époque de l'évacuation du territoire, mais qu'on n'avait rien prévu ou plutôt rien voulu prévoir. Il appuya beaucoup sur ce qu'il ne fallait point remettre de nos places en dépôt, que cela était trop dangereux. On eût dit, à la chaleur avec laquelle l'Empereur s'exprimait, qu'il défendait, qu'il stipulait ses propres intérêts. Certes, aux jours de sa gloire et de son bonheur, il ne fut jamais plus occupé de ceux de la France. Il parla de ses finances, les meilleures de l'Europe, dit-il.

— On sera étonné de leur état prospère quand les haines, les passions se tairont. La dette publique est peu de chose ; le déficit du moment ne tient qu'à l'occupation, au non-paiement

des impôts dans quelques départements; il serait couvert presque en entier par la rentrée des non-valeurs actuelles.

Il ajouta que la plus grande partie des dépenses de la dernière campagne avait été payée par les économies du Trésor et du domaine extraordinaire; qu'il laissait, outre cela, des sommes considérables, en effets publics, en bons, et pour deux cents millions au moins, résultat de ses économies personnelles; que ce qu'on avait pris à Orléans était sa propriété, comme nos appointements sont la nôtre. Cette conversation finit par un mot obligeant pour le duc de Bassano, pour le duc de Tarente (1) et pour moi.

SUPRÊMES DÉCEPTIONS

L'Empereur reçut dans la soirée des nouvelles de Paris et de Rambouillet, qui lui ôtèrent à peu près tout espoir d'être rejoint par l'Impératrice. Il me fit appeler pour me les communiquer; il en était vraiment affligé et blessé, comme s'il n'avait pas dû prévoir ce dernier coup de l'adversité. Il lui était d'autant plus sensible que, malgré les doutes qu'il laissait percer de temps en temps, il était inattendu et le frappait dans sa plus douce espérance et par la main qui lui était la plus chère. Les lettres de l'Impératrice, toutes les protestations de tendresse, de dévouement, qu'elles renfermaient, lui avaient fait croire à leur réunion. Dans la matinée, il eut encore des nouvelles de Rambouillet, qui ne lui laissèrent plus de doute sur le projet qu'on avait d'empêcher l'Impératrice et son fils de se réunir à lui. Elle avait, depuis longtemps, le désir d'aller aux eaux d'Aix en Savoie, que lui avaient ordonnées les médecins; il paraissait que l'Autriche se refusait même à l'exécution de ce projet qui l'aurait rapprochée de l'Empereur. Son père tenait à ce qu'elle fût avant tout à Vienne, soi-disant à Schœnbrunn, ce qui était le voyage contre lequel l'Empereur s'était prononcé depuis le commencement des affaires.

— Montrer, disait-il, aux Viennois la fille des Césars, l'impératrice des Français, l'épouse de Napoléon; le Roi de Rome, le fils du vainqueur de l'Autriche, déchu, tombé du trône par la coalition de toute l'Europe, par l'abandon d'un père, blessait trop de convenances.

(1) Macdonald était parti de Fontainebleau le 13 avril pour ne plus y revenir.

L'Empereur en était choqué au dernier point : aussi cette nouvelle lui causa-t-elle le chagrin le plus réel, le plus vif qu'il eût peut-être encore éprouvé. Ces insinuations de l'Autriche pouvaient d'ailleurs déjà laisser prévoir où on en voulait venir. L'empereur d'Autriche devait aller le lendemain ou le surlendemain à Rambouillet (1) ; mais pouvait-on espérer que l'Impératrice ferait changer dans cette entrevue un parti, que tout annonçait avoir été arrêté d'avance et auquel elle avait déjà consenti vis-à-vis des négociateurs qui avaient été chargés de l'y déterminer ?

Si elle avait pu montrer une volonté prononcée, si elle avait eu cette volonté, ne lui eût-il pas été plus facile de la manifester d'une manière plus positive aux personnes que son père lui envoyait, qu'à son père lui-même ?...

Tout en cherchant à espérer encore une réunion à laquelle il ne croyait plus, l'Empereur s'était sur-le-champ décidé à partir. M. Schouvaloff était arrivé, le commissaire autrichien était attendu d'un moment à l'autre, l'Anglais et le Prussien étaient seuls en retard. L'ordre pour la remise de l'île d'Elbe venait de parvenir, mais il n'était pas encore tel qu'on l'avait promis, tel que le garantissait le traité. Il fallait donc y demander des changements. On apprit particulièrement de Paris que plusieurs agents secrets avaient été expédiés ; on citait un M. de Maubreuil qui a acquis, dans cette occasion, une célébrité aussi fâcheuse pour lui que pour ceux qui l'ont employé (2). Les avis qui parvenaient de différentes sources ne pouvaient qu'accroître les inquiétudes que devaient donner toutes ces intrigues. L'Empereur, comme je viens de le dire, était résolu et prêt à partir. Il lui tardait même d'être en route, mais son départ ne dépendait pas de lui, comme le prouvent les détails que je viens de donner et ceux qu'on va lire. Le 18 au matin, j'appris que les agents des postes et les chevaux réunis, depuis vingt-quatre heures, sur la route qu'il devait suivre, avaient été rappelés pendant la nuit et les inspecteurs mandés à Paris. Quel était le but de cette mesure, prise sans en

(1) Il y était allé le jour même, le 16 avril dans l'après-midi et il y resta jusqu'au 17 au matin.

(2) Frédéric Masson a raconté l'extraordinaire odyssée de cet agent, qui, le 21 avril, dévalisa la reine Catherine partant pour l'exil.

donner avis? Que se proposait-on? Partez, partez, répétait-on de Paris, et on ôtait les moyens de se mettre en route. Voulait-on garder l'Empereur? Que prétendait-on en faire? Était-ce une chose convenue avec les souverains ou seulement une intrigue pour leur en imposer sur les intentions qu'on voudrait lui prêter, en leur persuadant que c'était lui qui ne voulait pas se mettre en route?

Le bruit courait à Paris que, trouvant trop d'inconvénients à le laisser libre si près de la France et de l'Italie, les Bourbons et même l'Autriche, sur l'instigation du duc d'Otrante, s'étaient décidés à s'assurer de sa personne, qu'on le transporterait dans une colonie éloignée, d'autres disaient en Russie ou en Prusse. Nous ne savions que penser de ce changement, à quelle idée nous arrêter. L'Empereur était inquiet et avec raison. Sa Garde était encore là et eût défendu le héros qu'on eût voulu outrager, envers lequel on eût manqué à la foi promise; mais on eût amené une levée de boucliers dans ce moment : quel en eût été le résultat? Je croyais toutes ces intrigues possibles de la part de beaucoup de gens, mais je ne pus jamais me persuader que l'empereur de Russie, que les souverains avec lesquels nous avions traité, manquassent aux engagements pris; cette ressource de la faiblesse ne pouvait convenir à la force. Cette réflexion me tranquillisait un peu. L'Empereur pensait de même. Il était cependant permis de tout craindre, quand tant d'intérêts lui étaient opposés et, par conséquent, tant d'intrigues en mouvement. Si ces bruits n'annonçaient pas un changement décidé dans les vues des Alliés à son égard, ils pouvaient laisser soupçonner des projets secrets qu'on n'avouait pas. L'Empereur en conclut qu'il était important d'éclaircir ces intrigues pour les déjouer, et qu'il fallait que je me rendisse, sur-le-champ, à Paris et que je restasse pour faire rectifier tout ce qui devait l'être, pour sauver l'exécution des engagements pris et éclairer les souverains sur les moyens cachés qu'on employait pour arrêter son départ et ne pas exécuter ponctuellement les stipulations du traité.

PRÉPARATIFS DE DÉPART

L'Empereur me pressa donc de me remettre en route. Nous passâmes cependant encore au moins deux heures à parler de

tout ce qui l'intéressait. Il écrivit au duc de Cadore qui, ayant été intendant de la liste civile, connaissait toutes ses affaires, pour le charger de suivre tout ce qui touchait les intérêts pécuniaires. Il était sérieux, fort affecté de s'éloigner de l'Impératrice et de son fils sans les voir.

La conversation roula sur plusieurs sujets déjà rebattus, mais il l'interrompait souvent et gardait le silence pendant quelques instants, comme un homme très préoccupé d'autre chose. Il me paraissait accablé et fort triste, ce qui me rendit cette séparation encore plus douloureuse. Hélas! elle fut un adieu, car ses affaires m'obligèrent à rester à Paris et ne me permirent pas d'aller mettre à ses pieds un dernier hommage de ma fidélité et de mon dévouement. Je quittai Fontainebleau l'après-midi (1) et vis, le soir même, quelques-uns des ministres étrangers, qui me parurent fort étonnés des entraves qu'on éprouvait à Fontainebleau. Personne ne voulait y croire. Je ne pus voir l'empereur de Russie que le lendemain. Il attribuait, comme nous l'avions prévu, tous les retards à l'Empereur. Des nouvelles des commissaires russe et autrichien confirmèrent, cependant, dans la journée, ce que j'avais annoncé. Le commissaire anglais eut ordre de se rendre à Fontainebleau. L'empereur de Russie, indigné de ce que je lui racontais, prescrivit sur-le-champ à son ministre de faire toutes les démarches nécessaires pour que les ordres relatifs à l'île d'Elbe fussent rectifiés et expédiés dans les formes convenues, pour que l'administration des postes réorganisât les relais, et enfin pour que tout fût exécuté avec plus de bonne foi : tout arriva à Fontainebleau le 19, dans la soirée, et l'Empereur se disposa à partir le 20.

Je parlai franchement à l'empereur Alexandre sur tout ce qui s'était passé. Je ne lui dissimulai point mes inquiétudes; je lui fis remarquer la honte qui rejaillirait sur lui, sur tous les Alliés, sur la France, s'il arrivait quelque chose à l'empereur Napoléon et je le trouvai, à cet égard, aussi indigné que moi de tout ce qui pourrait être tenté contre un prince qui s'était confié à la loyauté des souverains.

— Schouvaloff répond de sa sûreté sur sa tête, fut son premier mot.

(1) 18 avril.

Puis il ajouta qu'il forcerait bien le gouvernement français à exécuter ponctuellement le traité, qu'il y allait de son honneur, de celui de tous. Il me tranquillisa, m'assura qu'il pensait tout à fait comme moi; qu'il s'était expliqué dans ce sens et de la manière la plus positive; que je voyais, par les démarches qu'il avait fait faire et le mécontentement qu'il avait témoigné sur les difficultés qu'on faisait et sur les intrigues dont je me plaignais, qu'il était loin de les approuver, qu'il avait donné sa parole et qu'il la tiendrait; que le choix de M. Schouvaloff, que nous avions préféré et dont je connaissais les principes d'honneur et de délicatesse, m'était garant qu'il voulait que l'Empereur trouvât toute la sûreté, même tous les égards qui lui étaient dus, que M. Schouvaloff savait qu'il répondait de l'Empereur sur sa tête, qu'il me le répétait, que je pouvais le mander à l'Empereur et qu'il espérait que cette assurance me rassurerait.

Il fit, en même temps, demander M. de Nesselrode et il lui réitéra l'ordre de s'entendre avec moi, de voir le gouvernement français et d'exiger que tout s'exécutât loyalement.

Pendant que cela se passait, l'empereur d'Autriche allait à Rambouillet et l'Impératrice prenait avec son père l'engagement positif de se rendre pour le moment en Autriche. On ne disait pas encore qu'elle n'irait pas à Parme, qu'il lui serait défendu d'aller à l'île d'Elbe; qu'on exigerait d'elle l'engagement de ne plus avoir aucune correspondance, aucun rapport avec son mari, mais il était facile de prévoir que le cabinet autrichien, après avoir imposé une telle résignation à la femme de l'empereur Napoléon et après avoir triomphé pour cela des principes religieux et sociaux de l'empereur François, ne s'arrêterait pas là et que le fils était pour toujours séparé du père et la femme du mari, dans le moment où il avait le plus besoin de consolations.

On laissa croire à l'Impératrice qu'elle pourrait, peut-être, aller plus tard aux eaux d'Aix et de là à Parme, mais si c'était une consolation que M. de Metternich ou son père lui offrait, ce ne fut pas une espérance qu'on laissa à l'Empereur, ni aux gens clairvoyants.

J'échangeai le 19 les ratifications avec la Prusse. L'accession du Gouvernement royal au traité du 11 avril éprouvait tou-

jours de grandes difficultés. On voulait que je me contentasse de la garantie que m'offraient les ratifications de toutes les Puissances de l'Europe. On me faisait insinuer que je ne devais pas insister, que cela n'était pas utile à l'Empereur et que cette accession, qui serait une espèce de reconnaissance de ce qui avait précédé, serait souverainement désagréable au Roi; qu'on me savait déjà mauvais gré d'insister autant sur une chose dont je pouvais me passer, et qu'on remplirait exactement, sans cela, les engagements mis à la charge de la France et garantis d'ailleurs par tous les souverains. Mon devoir était d'obtenir pour l'Empereur toutes les garanties possibles. Celle du Gouvernement, qui devait lui donner, ainsi qu'à sa famille, de quoi vivre, me parut la plus indispensable. Sans m'arrêter aux désagréments qui pourraient en rejaillir sur moi, j'insistai donc pour que cette stipulation fût remplie. Quant à l'empereur Napoléon, il tenait beaucoup pour le moment à recevoir avant son départ l'accession de l'Angleterre et me recommandait de faire mon possible pour la lui envoyer, mais elle n'arriva qu'après.

Son voyage me causait toujours de vives inquiétudes. Tous les retards qu'on lui avait fait éprouver me faisaient craindre qu'on n'eût organisé quelque émeute dans le Midi ou réuni quelques bandes pour l'inquiéter. Après avoir confié mes craintes à l'empereur Alexandre, j'en causai avec M. de Metternich, observant qu'il était de l'honneur de son gouvernement plus que de tout autre, de veiller à la sûreté de l'Empereur. Il me répondit comme un homme qui pensait à cet égard absolument comme moi et m'assura que les principes de l'empereur d'Autriche ne pouvaient me laisser de doute sur le langage et sur la conduite que son cabinet avait tenus et tiendrait à cet égard et sur les mesures qu'ils avaient commandées en tant que cela pouvait dépendre d'eux.

— Je ne sais pas, me dit-il, si on a pris le meilleur parti et même le plus avantageux pour l'empereur Napoléon, comme pour nous, mais ce qui est certain, c'est que l'Empereur a pris des engagements et qu'il les tiendra.

Je rendis compte à l'Empereur de tout ce qui se passait et de ce qu'on m'avait dit.

L'ADIEU A LA VIEILLE GARDE

Le 20, l'Empereur fit assembler la Garde dans la cour du Cheval blanc et lui fit ses adieux. Après ce discours, aussi touchant qu'énergique, il fit approcher l'aigle, l'embrassa et monta, immédiatement après, en voiture pour prendre la route de Saint-Tropez. Ces adieux furent touchants, ces vieux guerriers qui avaient vu tant de fois couler leur sang sans éprouver une seule émotion, ne purent retenir leurs larmes en voyant leur Empereur, leur général, leur père, s'éloigner d'eux. Elles coulaient de tous les yeux. Jamais adieu n'en fit verser de plus sincères.

M. le duc de Bassano et toutes les personnes qui avaient pu rester avec l'Empereur jusqu'au dernier moment, revinrent à Paris. L'Empereur avait été calme, résigné dans ces derniers moments. Son impatience de partir était extrême et au point qu'il se mit en route avant qu'on eût même la certitude que les relais et tout ce qui était nécessaire fussent disposés pour son voyage. Désirant conserver quelques petits tableaux qui étaient l'ouvrage de l'Impératrice et qui étaient restés dans ses appartements, il me chargea de les demander; on les rendit, mais on refusa la petite bibliothèque qu'il réclamait aussi; le Gouvernement s'empara de tout, quoique le mobilier, acquis de ses deniers, eût dû être acheté à l'Empereur, comme sa propriété.

L'Empereur daigna m'écrire le 20 avril, en partant de Fontainebleau. Il m'annonçait son départ et me mandait qu'il conservait le souvenir des marques d'attachement que je lui avais données (1).

Ainsi se termina ce grand et douloureux événement de l'abdication!

(1) Voici cette lettre, dont l'original est conservé par M. le comte d'Espeuilles-Vicence et qui constitue un éternel titre d'honneur pour les descendants de Caulaincourt: « Monsieur le duc de Vicence, je pars pour aller coucher ce soir à Briare, d'où je partirai demain matin et ne m'arrêterai plus qu'à Saint-Tropez. Je conserve le souvenir de toutes les preuves d'attachement que vous m'avez données dans ces derniers temps et je vous en remercie. Appuyez le duc de Cadore dans tout ce qu'il fera pour nos affaires; écrivez-moi quelquefois et ne doutez jamais de tous les sentiments d'estime et d'amitié que je vous porte. Sur ce, monsieur le duc de Vicence, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. A Fontainebleau, ce 20 avril 1814. Napoléon. » (*Inédite.*)

SI L'IMPÉRATRICE ÉTAIT RESTÉE A PARIS...

Le 23, l'Impératrice quitta Rambouillet et fut coucher à Grosbois (1). Elle n'entra pas à Paris : elle ne devait plus revoir cette ville où elle laissait tant de souvenirs. Que ne dut-elle éprouver en côtoyant les murs de cette cité, en pensant que, trois mois avant, ces mêmes habitants aussi enthousiastes pour elle, pour son fils, que l'avaient été les fidèles Hongrois pour son aïeule Marie-Thérèse, mais moins constants, avaient aussi juré à l'auguste enfant qu'elle ramenait en Autriche de mourir pour défendre ses droits et les intérêts de la patrie ! Un jour de malheur avait suffi pour faire oublier ce serment.

Quelle différence dans sa destinée, dans la nôtre, si l'Impératrice fût restée à Paris ! Si ces mots de sa proclamation de Blois, du 3 avril : « Mon fils était moins sûr de vos cœurs au temps de nos prospérités. Ses droits et sa personne sont sous votre sauvegarde », si ces mots, dis-je, eussent été affichés dans Paris le 30 mars, l'ennemi n'eût pas osé l'attaquer ; la garde nationale, tous les citoyens eussent rivalisé de zèle et de dévouement avec l'armée. Chacun, fier de la confiance d'une auguste princesse, se fût rappelé son serment, ses devoirs envers l'Empereur. La proclamation révolutionnaire des ennemis n'eût pas souillé les murs de la capitale de la grande nation, nos places n'eussent pas été profanées par le triomphe de ces hordes étrangères accoutumées, depuis longtemps, à fuir devant nos aigles. Nous n'étions qu'au 25 avril et depuis quatorze jours les Parisiens avaient déjà prêté un autre serment ; les couleurs nationales avaient fait place à la cocarde blanche.

Est-ce aux habitants de Paris qu'il faut s'en prendre d'un si subit changement ? Si j'en juge par tout ce que j'ai recueilli depuis, l'Empereur s'est fait à lui-même et à sa cause un mal irréparable. Se méfiant du parti qu'on pouvait vouloir tirer de la présence de l'Impératrice et de celle de son fils, se méfiant des siens, de tout le monde encore plus que de sa mauvaise fortune, il avait créé lui-même le danger qu'il voulait

(1) Château du prince de Neuchâtel.

éviter... Si l'Impératrice et le Roi de Rome fussent restés à Paris, certes le sort de l'Empereur n'eût pu être plus malheureux qu'il fut. Que de chances cette présence lui conservait et, mettant tout au pire, que de chances pour son fils, si on eût pris ce parti ! Certes, leur présence lui eût sauvé les douze heures qui manquèrent à sa fortune et toute la question fut là. Car, citoyens, soldats, tous eussent rivalisé de courage et de dévouement pour défendre pendant quelques heures, dans la capitale, l'héritier de la gloire de la France et la voix, la présence électrique de l'Empereur eussent tout rallié.

On ne peut calculer ce qu'eût produit l'enthousiasme d'un peuple généreux et brave, si une mère courageuse lui eût présenté l'auguste enfant que tant de glorieux souvenirs et d'espérances lui faisaient un devoir de défendre. Chacun fût mort au poste d'honneur, avant que l'ennemi pût pénétrer dans la capitale. L'Empereur, qui en était si près, fût arrivé à temps pour ranimer toutes les espérances, retremper tous les courages. Mais la fatalité, qui présidait depuis quelque temps aux déterminations que prenait l'Empereur, l'avait poussé à être l'artisan de sa propre chute. Son génie avait, comme par enchantement, rétabli l'ordre social sur ses bases ; lui seul pouvait se perdre et ramener les Bourbons.

Quand on réfléchit que M. de Talleyrand, qui venait de faire la révolution du 31 mars et qui avait appelé les Bourbons, s'était opposé de tous ses moyens et presque seul, au dernier conseil, au départ de l'Impératrice de Paris, on ne sait que penser des hommes et quelles conséquences tirer de ces événements. Son opinion, ses conseils, son insistance le 29, étaient-ils une chose jouée pour se réserver un moyen de justification, s'il avait d'autres intrigues et si elles étaient découvertes ? Était-il de bonne foi le 29 ou ne se décida-t-il que le 31 pour le rappel des Bourbons ? Voulait-il la régence, comme le croient beaucoup de gens, comme quelques paroles, qu'on cite de lui, peuvent porter à le croire ? Mais, comment y arriver avec l'Empereur à la tête de l'armée et aux portes de Paris ? Ces réflexions m'empêchent de porter un jugement ; j'énonce mes doutes en attendant que des gens plus instruits, plus au courant des événements et des intrigues de cette époque, m'aident à les éclaircir.

J'eus l'honneur de voir l'Impératrice à Grosbois et d'y

passer la journée avec elle (1). Sa situation était d'autant plus pénible qu'elle ne conservait que peu d'espérance de rejoindre l'Empereur. Son père la laissait cependant se flatter qu'elle irait aux eaux d'Aix et à Parme et que, de là, elle pourrait lui porter les consolations dont elle sentait qu'il avait tant besoin. J'eus l'honneur de voir aussi le Roi de Rome, déjà si intéressant. Je ne puis dire combien cette journée me serra le cœur... L'Impératrice partit le lendemain pour Vienne, accompagnée de M^{me} la duchesse de Montebello, de M^{me} la comtesse de Brignole, de M. le comte Caffarelli et de MM. de Saint-Aignan et de Bausset. M^{me} la comtesse de Montesquiou, comme une seconde mère, ne quitta point l'auguste enfant qu'on venait d'arracher à son père.

LE VOYAGE DE L'EMPEREUR

Arrivé au lieu de l'embarquement (2), l'Empereur voulut bien me faire annoncer son arrivée à bord, par M. le comte Bertrand qui m'écrivit par un de ces messieurs les commissaires des Alliés qui revint à Paris (3). J'eus aussi plusieurs fois des nouvelles de sa route par les rapports que recevait le Gouvernement et qu'on transmettait aux souverains alliés; l'empereur de Russie avait l'extrême bonté de m'en faire part. Excepté dans le Midi, où quelques sujets ameutés poussèrent quelques cris de sédition et de rage, le voyage s'était bien passé; partout ailleurs, l'Empereur avait été accueilli avec intérêt, souvent avec enthousiasme, toujours avec affection. Les commissaires se conduisirent parfaitement à Orgon (4). M. Schouvaloff se présenta le premier aux turbulents. L'Empereur endossa la redingote du général autrichien, monta sur un bidet, prit les devants. Il échappa ainsi à ce guet-apens. Les chefs de l'émeute, ne le trouvant pas dans les voitures, où

(1) Marie-Louise passa la journée du 24 à Grosbois et en repartit le 25 pour aller coucher à Provins.

(2) L'Empereur arriva à Fréjus le 27 avril à onze heures du matin.

(3) Le général Schouvaloff et le comte de Waldbourg-Truchsess revinrent directement de Fréjus à Paris. Les autres commissaires accompagnèrent l'Empereur jusqu'à l'île d'Elbe.

(4) Dans la matinée du 25 avril, après avoir dépassé Avignon, le cortège devait arriver à Orgon. La populace était violemment excitée et avait préparé une potence. Elle se jeta sur la voiture impériale, mais n'y trouva que Bertrand.

les plus forcenés le cherchaient, et n'osant pas mettre la main sur les uniformes étrangers, laissèrent enfin partir les voitures. Cette scène se renouvela encore une fois à un autre relais, mais avec moins de violence (1).

Les bricks français, n'étant pas encore au mouillage quand l'Empereur arriva au port, il s'embarqua sur la frégate anglaise qui l'attendait et qui le transporta à l'île d'Elbe (2). Il fut reçu à bord avec tous les égards, toute la distinction possible et traité avec tous les soins qui lui étaient dus. M. de Moncabrier arrivant avec les bâtiments français, au moment où l'Empereur s'embarquait, il l'accompagna et se chargea d'une partie de sa suite.

MORT DE JOSÉPHINE

Depuis que j'avais quitté l'Empereur, je n'avais cessé de m'occuper de ses affaires et des intérêts de sa famille, notamment de ceux de l'impératrice Joséphine, qui éprouvait beaucoup de difficultés. La reine de Hollande désirait aussi des arrangements qui lui permissent d'habiter la France, afin d'y suivre l'éducation de ses enfants. L'empereur de Russie fut, dans toutes ces circonstances, un défenseur, un appui bien utile. Son intervention me fit triompher de toutes les difficultés et ces princesses lui durent tous les arrangements qui intervinrent et qui leur assurèrent une existence convenable et paisible.

La bonne impératrice Joséphine en jouit trop peu : la mort la ravit (3), en peu de jours, à la tendresse d'une famille qui l'adorait, à de nombreux amis qui n'avaient jamais oublié sa bonté si constante ; on peut dire à l'attachement de la France, qui n'oubliera pas que le malheur ne l'implora jamais en vain. Cette mort fut un deuil public. Cette princesse la vit approcher avec résignation et sans regrets. Elle me disait encore, peu d'heures avant d'expirer, qu'elle avait oublié l'abandon de l'Empereur, qu'elle ne se rappelait que les marques de son attachement et qu'elle ne pouvait plus tenir à la vie, quand elle le savait si malheureux, sans pouvoir aller le consoler.

Je fis obtenir aussi des passeports à M^{me} la comtesse Ber-

(1) A Brignoles (Var).

(2) *The Undaunted*, capitaine Th. Ussher. L'embarquement eut lieu à Saint-Raphaël.

(3) Malmaison, 29 mai 1814.

trand, qui rejoignait courageusement son mari à l'île d'Elbe et je profitai de cette occasion pour écrire à l'Empereur les 28 mai et 2 juin en lui envoyant l'accession de l'Angleterre au traité du 11 avril, et celle du Gouvernement royal, que je venais d'obtenir. Le ministre des Affaires étrangères croyait avoir échappé à cette obligation, par la conclusion du traité avec les Alliés, signé le 30 mai, et éluder, comme il l'avait déjà fait, de me répondre par le manque d'appui où me laisserait le prochain départ des souverains; mais, forcé de me contenter jusqu'alors des ajournements auxquels les affaires générales servaient de prétexte, leur conclusion me dispensant de tous ménagements ultérieurs, je m'adressai directement à l'empereur Alexandre, en me plaignant que les démarches faites, à cet égard, par son plénipotentiaire, fussent restées, comme les miennes, sans résultat.

Quoique le traité définitif avec la France fût signé, je lui représentai qu'ayant traité avec lui-même pour l'empereur Napoléon, il s'était personnellement imposé la garantie de toutes les stipulations, par conséquent de celle qui était la plus importante; qu'il était donc de son honneur, comme du devoir de son cabinet, que cet engagement fût rempli avant qu'il quittât Paris. Je n'eus besoin que de lui rappeler qu'il était maintenant la seule espérance comme la seule garantie du malheur. Il fit appeler M. de Nesselrode et m'assura que lui et ses troupes ne quitteraient pas la France, que toutes les stipulations n'eussent été remplies. Ses ordres donnés devant moi à son ministre furent si positifs que M. de Talleyrand dut céder, et un billet du ministre russe, du 31 au soir, m'annonça que je serais satisfait. Cependant, l'accession ne fut expédiée que le lendemain, mais antidatée, et elle me fut remise le premier juin par M. le comte de Nesselrode. Pour ne pas traiter directement avec l'empereur Napoléon ou son plénipotentiaire, on s'adressa à la Russie. Comme cette forme lui en imposait en quelque sorte la garantie, elle ne pouvait que me convenir. Dans la règle, puisque la France prenait un intermédiaire entre elle et l'empereur Napoléon, cette accession eût dû être adressée à toutes les Puissances intervenues au traité du 11 avril. Il me fallut aussi remplir la pénible et douloureuse obligation d'annoncer à l'Empereur la mort de l'impératrice Joséphine.

LES PROMESSES DES ALLIÉS

Mes relations avec tous les cabinets étrangers, pendant que je m'occupais à Paris des intérêts de l'Empereur, me donnèrent l'occasion de voir l'empereur d'Autriche, qui m'accueillit avec une bienveillance marquée. Il me parla des affaires politiques depuis Prague, me dit que j'y avais eu la preuve de la confiance que je lui inspirais et qu'il n'avait pas dépendu de lui de faire faire à l'empereur Napoléon une paix honorable : qu'il l'avait, souvent et de toute manière, engagé à faire cette paix, en lui faisant pressentir les conséquences de la prolongation d'une guerre devenue sans but, depuis le désastre de Russie; que, dans ces derniers temps, il avait encore insisté pour un armistice, seul moyen d'arriver à cette paix sur laquelle on ne pouvait s'accorder à Châtillon, pendant qu'on se battait; qu'il avait tout fait pour sauver l'empereur Napoléon; que ce prince avait tout repoussé, les avis les plus sages comme les conseils les plus tendres : que la fatalité semblait l'entraîner; qu'il avait poussé les choses au point que l'Autriche avait dû laisser agir la politique, lorsqu'elle avait reconnu qu'il n'y avait aucun moyen de le ramener à des idées de modération et de l'éclairer sur ses propres dangers.

Il ajouta que, dans le temps, il ne lui avait donné sa fille que dans l'espoir que l'avenir que ce mariage et des enfants lui créeraient, le ramènerait à des idées de paix, de tranquillité, que cet espoir avait été déçu; qu'on avait trop eu la preuve de son ambition, depuis qu'il avait refusé la paix à Prague; qu'il lui en avait cependant beaucoup coûté pour prendre un parti qui devait autant affliger sa fille et tout ravir à son petit-fils, mais que l'intérêt de ses peuples, celui de l'Europe, celui même de la France lui avaient fait un devoir de sacrifier ses affections, l'attachement qu'il avait pour l'Empereur et même pour les intérêts de sa famille à ceux de la tranquillité du monde : qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour adoucir le sort de l'Empereur; qu'il ne s'opposerait point au désir de sa fille, si elle voulait le rejoindre, que son petit-fils trouverait toujours en lui les soins, les sentiments d'un bon père, mais qu'il ne ferait jamais rien de contraire à l'intérêt de ses peuples et de l'Europe et que cet intérêt exigeait que l'empereur Napoléon n'intervînt plus dans les affaires.

L'empereur d'Autriche ajouta des choses obligeantes sur la réputation que je m'étais acquise dans les affaires, sur les efforts pour la paix, sur la fidélité que j'avais montrée à l'empereur Napoléon, dans ces derniers temps, et sur les soins que j'avais donnés aux intérêts de l'Impératrice et de son petit-fils, en ajoutant que c'était lui avoir montré de l'attachement à lui-même que d'en avoir témoigné à des personnes qui lui étaient si chères; qu'il ne l'oublierait jamais; que, s'il se présentait des occasions de m'obliger, il pouvait m'assurer qu'il les saisirait avec plaisir.

Le roi de Prusse, que je vis quelques jours après, me dit que l'Empereur ne pouvait attribuer qu'à lui-même ses malheurs; qu'il avait été sans animosité dans cette dernière campagne et dans l'arrangement de ses affaires, quoique la Prusse eût été la plus maltraitée par l'Empereur; qu'il n'avait tenu qu'à lui de faire la paix; qu'il pouvait m'assurer que le roi de Prusse la voulait franchement, qu'il n'avait conservé aucun ressentiment contre l'Empereur, qu'il l'avait prouvé dans les dernières négociations et que l'intérêt seul de l'Europe avait dicté le parti qui avait été pris. Il y joignit des réflexions obligeantes pour moi.

Ainsi se termina cette pénible mission. La bienveillance dont m'honora l'empereur de Russie m'aida beaucoup; lui seul me soutint, me seconda et fut, j'ose le dire, le défenseur des malheureux quand les affaires furent une fois décidées. A toute heure, en tout temps, sa bienveillance accueillit avec une égale bonté mes réclamations, sans que ma sollicitude lui parût importune, quoique je fusse obligé de revenir très souvent à la charge. Ce prince nous fit, sans doute, beaucoup de mal: sa politique détrôna l'Empereur à Paris. Après avoir empêché les négociations de marcher à Châtillon, il se vengea en souverain irrité, en homme rancunier. Mais, après l'abdication, terrible résultat qui coûta à la France tant de sacrifices et à la dynastie impériale le trône, sa fidélité pour sa parole, la fermeté avec laquelle il exigea que les engagements pris fussent remplis, et l'obligeance naturelle de son caractère assurèrent à l'empereur Napoléon l'île d'Elbe, et les autres stipulations. Sans l'empereur Alexandre, tout échappait.

CAULAINCOURT, DUC DE VICENCE.

LE VISAGE DE LA GUYANE

II ⁽¹⁾

CAYENNE

De Saint-Laurent du Maroni à Cayenne, il n'y a pas plus de 250 kilomètres. Faute de route carrossable, il faut aller par mer. La traversée dure vingt-quatre heures et, presque toujours, est mauvaise. La côte de la Guyane est bordée de récifs. Qui ne connaît de nom les îles du Salut, l'île du Diable, le rocher de l'Enfant perdu?...

Point d'hôtel à Cayenne. Les rares voyageurs qui y passent logent à l'hôpital; mais le gouverneur, M. Siadous, a été prévenu de mon arrivée. Aimablement, il m'a fait préparer une chambre dans la maison de son chef de cabinet et invitée à prendre mes repas au gouvernement.

Il est à peine sept heures quand nous débarquons. La jeune lumière, même en ce pays ardent, est encore douce. Les moustiques dorment; les maringouins ne sont pas réveillés. Les rouges chaussées présentent des tons roses dont la fraîcheur contraste avec les verdure aux tons épais. Jalousies tirées et maisons basses, la capitale guyanaise au passé héroïque a l'apparence paisible d'un bourg provincial. Dans les « cabanes à lapins » des noirs, on voit, par les portes ouvertes, briller toute une verroterie : suspensions, vases à pendeloques. Sur la place des Palmistes, les palmiers dressent leurs colonnades. La mai-

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

son du gouvernement la ferme sur un de ses côtés. Elle ne se donne pas les airs d'un palais officiel, elle n'arbore pas de fronton dorique, ionique, ou corinthien, Dieu merci! Coiffée d'un bonnet de tuiles brunes, elle a l'air d'une vieille chose de chez nous; elle fait penser, — cela surprend, d'abord, sous le ciel des Tropiques, — à une habitation seigneuriale et tourangelles. Les Jésuites l'ont construite, jadis, pour leur usage. Sur la cour intérieure, elle développe de longues ailes, elle prend une espèce de majesté. Le jour où l'on aura mis bas une fâcheuse amorce de colonnade commencée par un des précédents gouverneurs, elle retrouvera sa vraie physionomie accueillante et sans prétention.

La maison du chef de cabinet n'est séparée de celle du gouvernement que par la largeur de la rue. Elle est en pierre de taille, elle a des persiennes : grand luxe, en ce pays. Avec son perron à rampe de fer, ses arcades, ses longs vestibules, elle offre un air vieillot qui amuse. L'air chaud qui monte du jardin est chargé d'une odeur que je ne parviens pas à définir. Trop de fleurs qui me sont inconnues. La chambre qu'on m'a réservée est immense; le lit est entre les deux fenêtres : un honnête lit d'acajou; le guéridon, les fauteuils sont Louis-Philippe. Tout ici a bien près de cent ans; tout, aussi, avoue la pénurie financière du pays : les peintures s'écailent, les cloisons s'effritent, les portes ont pris trop de jeu. Au palais du Gouvernement, c'est pis encore. Comment réparer? L'argent manque.

Échecs de la colonisation; leur cause. — A la fin du XVIII^e siècle, la petite ville de Cayenne fit éclater le corset de ses fortifications devenu trop étroit, mais bien des souvenirs y sont restés de jadis. Des maisons à auvent, à lucarnes ont été habitées par les déportés du Directoire. La plupart d'entre eux moururent en Guyane : fièvres et épuisement. Ceux qui survécurent racontèrent leurs souffrances. Ces récits renforcèrent le souvenir sinistre laissé par l'expédition de Kourou.

Rien de plus fou que celle-ci. Sous le ministère de Choiseul, 15000 Français s'embarquent pour la Guyane. Dés paysans? Non pas. Des commerçants, des cadets de famille, des gentilshommes ruinés. On leur a dit : « La Guyane, c'est le paradis terrestre. » Ils débarquent sur une plage sablonneuse, à l'embouchure du

Kourou. Ils ont emporté le superflu et négligé le nécessaire. Dans les échoppes que l'intendant Chauvallon fait construire en hâte, on trouve de la poudre à la maréchale, des mouches et jusqu'à des patins. Des patins dans un pays tropical! Cependant, les provisions apportées d'Europe s'épuisent. La famine sévit, les maladies s'abattent. Il aurait fallu défricher, planter, semer, et l'on a paradé. Un an ne s'est pas écoulé que 13000 des débarqués ont péri. Pourtant, il faut le répéter : le climat guyanais, son sol furent pour bien peu dans un tel désastre. En n'importe quel lieu de la terre, la même façon d'agir, les mêmes privations eussent produit les mêmes malheurs.

Étonnante ou, plutôt, admirable obstination française! Depuis l'année 1626, où des marchands rouennais vinrent s'installer sur les bords de la rivière Sinnamary, les entreprises se sont succédé en Guyane. Les promesses du sol y sont si belles! Comment expliquer leur échec successif?

Sur le conseil du Gouverneur, j'ai été trouver M. Mordacq, chef du service des Ponts et chaussées. C'est un Martiniquais, un jeune; depuis plusieurs années, il habite Cayenne.

Il parla longtemps sans s'exalter; il parla comme quelqu'un qui connaît à fond, et par le détail, la question qu'il traite. De temps à autre, il se levait pour déployer une carte, un plan, me passer un document que je compulsais :

— Vous voulez savoir pourquoi on a échoué, constamment, en Guyane? Quelques mots suffisent pour l'expliquer : absence de programme ordonné, manque d'organisation, instabilité de nos institutions et, par suite, divergence de vues des administrateurs qui se succèdent. La plupart des colons qui viennent ici, la plupart des Compagnies qui s'y installent n'ont jamais eu qu'un but : tirer du pays un profit immédiat. Ils ne veulent pas comprendre qu'en employant une partie de leurs bénéfices à créer des routes et des villages, ils développeraient la prospérité de leur exploitation, s'assureraient une main d'œuvre plus nombreuse, et rendraient plus facile le transport de leurs produits... Avez-vous entendu parler de Malouët?

— L'administrateur de la Guyane, à la fin du XVIII^e siècle? J'ai lu ses Mémoires.

— Ce fut un prodigieux animateur. Arrivé dans le pays, il est frappé de la stérilité des tentatives qui y ont été faites. Cependant, à côté, la Guyane hollandaise est prospère et les Hollan-

dais, au début, s'y sont trouvés aux prises avec de terribles difficultés. Malouët se rend à Surinam et visite la contrée. Il y voit, comme il le dit, des gens qui ont été obligés de se loger dans les marais, c'est-à-dire, dans les terres basses dont la zone, en Guyane hollandaise, est bien plus profonde que chez nous. Ils y ont creusé des citernes voutées, en briques, pour avoir de l'eau potable; ils ont été chercher, fort loin, les bois de construction: patiemment, ils ont attendu deux ans, trois ans que leurs vases soient desséchées avant de pouvoir y récolter des vivres (1); mais ils avaient l'avantage d'être guidés par d'habiles techniciens. Leur courage, leur fermeté, ils les puisaient dans l'assurance des résultats qui leur avaient été prédits.

« Peu à peu, une vérité s'impose à Malouët: tout a toujours tourné à des désastres chez nous, parce qu'on s'y est privé de la compétence des hommes de l'art, parce qu'on a négligé la question de l'assainissement, qui est à la base de la colonisation tropicale. Il demande au Gouverneur de la Guyane hollandaise de lui indiquer un ingénieur agricole. On lui donne Guisan. C'est un Suisse, mais il a longtemps vécu en Hollande; il y a appris la méthode de dessèchement pour les terres au-dessous du niveau de la mer; il l'a vu appliquer dans la colonie de Surinam.

« Accompagné d'une mission, Guisan explore, à l'est de Cayenne, la côte de Caux, ainsi appelée du pays d'origine de son ancien propriétaire. Là, entre le pied des montagnes et la mer, s'est formée, par le lent travail des siècles, une plaine composée des alluvions que charrient les fleuves et des vases qu'entraînent les grandes marées. Ces « terres basses », Guisan les juge les plus fertiles de la colonie et conseille un canal intérieur qui longera la côte pour aboutir à l'embouchure du fleuve Approuague. L'entreprise est gigantesque. On l'amorce. Elle n'aboutit pas, faute de continuité dans l'effort. Malouët doit se borner au dessèchement de la pointe qui limite l'embouchure de l'Approuague sur la rive droite. Dans cette région, nommée, aujourd'hui encore, celle de Guisanbourg, de vastes plantations de canne à sucre sont créées. Quelque chose d'humain commence. On édifie une usine: la plus importante de l'époque. Ainsi Malouët et Guisan veulent-ils prouver aux colons que la

(1) On désigne ainsi les légumes indigènes.

région des « terres basses » convient mieux à la culture de la canne que celle des « terres hautes » qu'on a, jusqu'alors, essayé de mettre en valeur. Le sol, très fertile durant les premières années, ne tarde pas à y devenir stérile, malgré les engrais.

— Pourquoi ?

La réponse vient tout de suite, nette, révélatrice :

— En Guyane, les « terres hautes » sont constituées par du sable ou une argile ferrugineuse, compacte, localement appelée « roche à ravets ».

— Ressemblance de couleur, j'imagine.

— Sans doute. Sur les « terres hautes », la couche d'humus donne l'illusion d'une excellente terre végétale. On la déboise; on l'ensemence, on la plante; mais les pluies torrentielles du pays emportent cette couche d'humus au profit des « terres basses ». Au bout de peu de temps, « l'habitant » ne trouve plus que la roche à ravets.

— Il le constate et renonce.

— Non; il s'entête, il suppute les dépenses qu'il a faites pour le déboisement, la mise en valeur. D'ailleurs, comme le disait Guisan, « tout nouveau régime de culture rencontre des contradicteurs : c'est un mal de tous les pays. Soit envie, soit ignorance, partout, il y a des gens qui ont la manie de s'élever contre ce qui s'écarte de leur routine. Ils semblent craindre que l'on parvienne à leur faire du bien... »

Le silence du bureau où nous sommes n'est troublé que par le bruit de nos paroles, par le tapotement d'une machine à écrire. Dans la pièce voisine, une dactylo travaille. Elle est entrée un instant. C'est une jeune fille de couleur. Ses yeux dorés ont une clarté intelligente et leur sclérotique brille comme un émail dans sa petite face sombre et douce.

M. Mordacq signe les lettres qu'elle lui présente. Puis, revenant au sujet qui nous intéresse :

— Nous nous flattons d'avoir inventé la propagande. L'intendant Malouët ne connaissait peut-être pas le mot; il mettait en pratique la méthode. A maintes reprises, il réunit les « habitants » en assemblées. « Plus vous multipliez les cultures en « terres hautes », dit-il, plus elles se dégradent. Aussi, la population, le commerce, ont toujours été en décroissant en Guyane. Vous errez de montagne en montagne, abandonnant

votre ancien domicile lorsque vous arrivez au tuf et établissant de nouvelles terres qu'il faut abandonner encore... » Il expose les résultats obtenus dans les « terres basses ». Interrogeant chaque colon, il leur demande : « Quel est le rendement de vos roches à ravets ? » Chiffres, en main, il les force à reconnaître le néant de leurs efforts. Il trouve, dans sa conviction, les paroles qui suscitent les actes, les ordonnent. Malheureusement, au bout de deux ans, il tombe malade et rentre en France.

— Il laisse Guisan ?

— Oui, et durant dix années, celui-ci continue ses travaux d'assèchement, de mise en valeur. Les colons, enfin convaincus, se mettent à cultiver les terres basses. Les champs de canne, les plantations de rocou, de girofliers, de poivriers, de muscade, s'étendent sur une partie de la côte de Caux, sur toute la rive de la région appelée l'île de Cayenne. La colonie prend un essor qu'elle n'avait jamais connu. Mais alors, c'est la révolution de « 89 », la brusque suppression de l'esclavage. Les « noirs » désertent les plantations qui retombent en friche. L'esclavage rétabli sous l'Empire, on tente de remettre en état la culture des terres basses. On le fait, mais avec une activité moindre. Arrivent la révolution de 48, la libération définitive des esclaves. Cette fois, les « terres basses » sont abandonnées irrémédiablement.

Une œuvre détruite. — M. Mordacq veut que je me rende compte par moi-même. Nous montons en voiture. Le « garçon de famille » qui nous conduit est un assassin. Dans l'auto, qui est fermée, il fume paisiblement, sans nous demander si cela nous plaît. D'où a-t-il l'argent pour ses cigarettes ? Les employeurs des « garçons de famille » payent quarante sous par jour : vingt à l'administration pénitentiaire, vingt au « transporté »... A ce prix, paraît-il, aucun bagnard ne consentirait à servir dans les maisons particulières. L'usage s'est établi, — l'Administration ferme les yeux, — de donner au « garçon de famille » une centaine de francs par mois. Comme il est nourri et défrayé, il peut s'offrir bien des douceurs. On jugera, peut-être, que ce n'est pas à cette intention qu'on l'a envoyé en Guyane...

L'auto file vers la banlieue sud de Cayenne. La lumière est brûlante. La route se déroule comme un ruban resplendissant.

Nous gagnons la zone où s'élevaient les digues de protection construites par Guisan. On a cessé de les entretenir, elles sont rompues; les vannes tombent en ruines, les canaux sont comblés; l'eau de mer a pénétré dans les terres; au lieu des cannes, des riches plantations de rocou, de manioc, de café et de poivre, je ne vois s'étendre et monter vers le ciel que les palétuviers au feuillage triste et sombre.

Plus loin, croupissent des eaux saumâtres qui sont un danger pour la ville de Cayenne. Le village de Torcy, qui comprenait une église, un couvent de religieuses, plusieurs « habitations », une sucrerie, une distillerie et deux cents ouvriers, est à présent sous l'eau. Aux marées basses, à certaines périodes, on distingue les cercueils du cimetière, dans la vase. L'église est complètement ensablée. De l'usine, on n'aperçoit plus que la cheminée. Loin dans les flots, on reconnaît quelques piquets de wapa qui formaient le revêtement de protection des digues. Je murmure :

— Que de richesses englouties !

Et à mes côtés, j'entends la voix de M. Mordacq :

— Des centaines d'hectares de terres basses étaient là, en plein rapport. Elles valaient des millions. Plus profondément dans l'intérieur, sur la rivière la *Gabrielle*, se trouvaient les « habitations du Roy ». Chaque colonie avait ainsi une ou plusieurs demeures destinées à recevoir le souverain au cas où il viendrait visiter ses domaines, ce qui, d'ailleurs, ne s'est jamais produit. Les « habitations de la Gabrielle » rapportaient, en 1800, sous le Consulat, 400 000 francs or, au Trésor. Que produisent-elles, aujourd'hui ? Zéro. Tout y est retourné à l'état sauvage.

— Ne peut-on rien tenter, à présent ?

— On se propose d'assainir la région de Cayenne, de récupérer deux cents hectares de « terres basses ». Quelques travaux ont été commencés. On pensait les terminer en deux ans. L'argent manque. Tout dort. Ces travaux si urgents, Dieu seul sait quand ils seront finis !

A pied, nous suivons le tracé des digues. J'essaye de me figurer l'aspect qu'elles présentaient jadis. Leurs rives étaient plantées de cocotiers, dont les racines fixaient le sol. Les longues plumes du feuillage ondulaient dans l'air bleu, leur reflet léger tremblait dans les allées d'eau.

Nous longeons ce qui reste du canal de Laussat. On l'avait creusé comme collecteur de tous les marécages qui environnent Cayenne; il contribuait à l'assainissement de la ville; il servait de moyen de communication. Il n'est plus qu'une rigole dans la brousse épineuse.

A dix-huit cents mètres de là, sur la montagne Baduel, les Jésuites avaient bâti un hôpital. Le lieu était admirablement choisi. Un lac leur fournissait l'eau pure. Les terres alentour étaient en plein rapport. Au sommet du Morne, M. Mordacq connaît une source qui vit dans l'ombrage des grands arbres. Ses eaux ferrugineuses aidaient au traitement des malades. Les Jésuites les avaient captées. De leurs travaux, nous ne retrouvons que quelques murs dont la pierre est rongée. Je demande : est-ce pour méditer sur des ruines qu'on visite une colonie ?

DANS LA BROUSSE

— Êtes-vous bonne marcheuse ? m'a dit M. X... Pouvez-vous faire une promenade de deux à trois heures ?

Sur ma réponse affirmative, M. X... a repris :

— Je viendrai vous chercher demain matin ; nous irons en voiture aussi loin que possible, nous poursuivrons à pied ; je vous mènerai aux ruines d'une des plus importantes sucreries de la Guyane. Ainsi aurez-vous une idée de la prospérité qu'a connue le pays.

J'ai demandé qu'on me réveillât à cinq heures. Précaution inutile. Dans la maison hospitalière qui m'abrite, je n'ai guère dormi. C'est ma faute. La chaleur est extrême et j'ai eu l'imprudence de rejeter la moustiquaire qui enveloppe le lit. D'invisibles présences peuplent la chambre. Une chose légère me frôle la figure. Je la chasse avec la main. Elle revient et revient encore. Je saute sur mes pieds. Les persiennes sont tirées. Dehors, on devine le clair de lune épandu sur la chaussée, sur la place des Palmistes ; autour de moi, la pénombre est obscure. J'allume l'électricité. Une bête est en arrêt sur le traversin. Une bête ? Une araignée énorme et, d'ailleurs, magnifique. Son corps aussi gros qu'une petite noix est habillé de velours noir. Elle a d'immenses pattes velues, précieusement articulées et en tricote si vite, qu'avant que j'aie pu

l'atteindre, elle est le long du mur; elle me nargue du haut du plafond...

A cinq heures et demie, je suis prête. M. X... et M. Salicetti, mon hôte, m'attendent devant l'auto. Ils ont dormi, eux! Ils ont l'air reposé. Guêtres et veste de toile qui les serre aux poignets, ils sont équipés comme il convient. Moi, ma robe de batiste découvre mon cou, mes bras. J'ai des bas fins, de petits souliers :

— Ah! déclare énergiquement M. X..., vous ne pouvez pas venir comme ça dans la brousse.

— Je n'ai pas d'autres vêtements.

— Il fallait le dire. Je vous aurais prêté une combinaison de chauffeur.

Les regrets n'ont jamais servi à rien. C'est temps perdu de les exprimer. Nous montons en voiture. M. X... s'assied au volant :

— Au moins, avez-vous pris de la quinine?

— Deux cachets, tout à l'heure.

— Allons! C'est toujours ça.

L'auto démarre. J'étouffe un bâillement. Une subtile et fugitive fraîcheur est dans l'air. Il fait bon. Nous dépassons un groupe de forçats qui chemine sans hâte. Ils sont cinq. Ils vont librement. Le plus vieux n'a pas vingt-cinq ans. Un de ses compagnons tourne vers moi d'immenses yeux couleur de myosotis. Ce tendre Éliacin a dépecé une vieille femme dont il a fait cuire les morceaux dans sa cuisinière, ce qui n'est même pas original.

La route file entre des champs de cannes. Sa teinte rouge contraste avec la verdure d'une puissante intensité. Que les feuillages de France me paraîtront pâles quand je les reverrai! Personne dans la campagne.

— Ici, remarque M. X..., il n'y a jamais un travailleur occupé à façonner la terre. On plante la canne, on la coupe. Rien de plus.

— Vous êtes Antillais?

— Je suis Cayennais; mais j'ai vécu dix ans à La Martinique. Je fais la comparaison. Là-bas, pas une mauvaise herbe. Ici, aucun soin. La vie trop facile y ôte le goût de l'effort, encourage la paresse. Pourquoi le Guyanais prendrait-il de la peine? La nature lui offre à discrétion le poisson, le

gibier. Avec les fruits qu'il n'a qu'à cueillir, avec un peu de manioc qui lui fournit le *couac* (1), la *cassave*, il est nourri toute l'année...

Un sentier s'engage dans une clairière. L'auto stoppe. Des buissons dressent un mur hostile. Il faut descendre. M. X... et M. Salicetti écartent les branches. Nous nous enfonçons dans la brousse. Le sentier a disparu sous le réseau des plantes. Une ombre verte et dense nous isole. Nous nous glissons entre les arbres, hardiment nous pénétrons dans les fourrés. Je mets mon bras devant mes yeux pour ne pas être aveuglée.

Par instants, la brousse se desserre. Une buée ardente monte d'un bas-fond. Si elle se déchirait, je verrais peut-être bondir des jaguars. Dans les hautes cimes, des troupes de singes se moquent de notre entreprise. Où ont-ils chipé leurs sifflés à roulette ? Pourquoi jacassent-ils ?

L'air a un goût inconnu qui semble d'un autre monde. Il est si épais qu'on est suffoqué. Pourvu qu'il n'y ait pas de serpents dans les herbes où j'enfonce bien au-dessus du genou !

— Les maringouins ne vous suffisent pas ? interroge ironiquement M. X...

Leurs bandes dansantes m'entourent. Je suis leur proie. Faute de mieux, j'essaye de l'auto-suggestion. Je me répète : « Les maringouins n'existent pas. Je ne les sens pas, ils ne piquent pas... » Mais mon sang coule, ma peau se gonfle en cloques douloureuses : « Les maringouins n'existent pas... »

M. X... qui se tourne a pitié de moi. De sa poche, il tire un mouchoir grand comme une serviette. Je le noue en collet. Les maringouins s'acharnent sur mes bras, mes jambes, ma figure. La chaleur qui croît redouble leur voracité. Belzébuth, prince des démons, n'est pas le dieu des mouches, il est celui des maringouins.

Tandis que je trébuche et me gratte, j'entends M. Salicetti m'expliquer qu'il y a cent ans, le propriétaire de l'usine dont nous cherchons les ruines avait établi un chemin carrossable pour gagner la grand route. Qui s'en douterait ? Des troncs d'arbres sont tombés. Nous les escaladons, nous rampons sous leur masse. Les lianes tendues comme des câbles obligent à d'exténuants détours. Dans l'épaisseur des herbes, d'invisibles

(1) *Couac* : farine de manioc ; *cassave* : galette de manioc.

trous s'ouvrent comme des pièges. Je glisse sur la terre grasse et me raccroche à un arbre qui semble planté là, à mon intention. L'arbre est armé d'épines puissantes. Le diable l'a fait pousser.

Pour pouvoir avancer, M. Salicetti coupe des branches. Des « jaunes d'œuf » (1) tombent par terre. Plus profondément dans la brousse, voici des arbres à pain dont les fruits arrondis achèvent de mûrir sous l'épaisseur du feuillage. Voici des palmiers aouara.

— Leur huile a le goût du chocolat, remarque M. X...

Du pain, du chocolat : le goûter des enfants !

L'air est étouffant. Est-il possible, qu'en ce moment, il y ait, sur la vaste terre, des êtres qui jouissent de ce bonheur : avoir froid ? Je suis trempée de sueur, ma robe colle à ma peau. Tout courage m'a abandonnée. A bout de souffle, je me laisse tomber sur un tronc d'arbre abattu, je supplie :

— Continuez sans moi ; vous me prendrez au retour.

Mais M. X... et M. Salicetti s'exclament que c'est impossible. Dans le labyrinthe de la brousse, jamais ils ne me retrouveraient. La gymnastique reprend. De nouveau, il faut ramper, escalader, faire des rétablissements. Dans le foisonnement des plantes qui m'enlacent, qui m'étouffent, au milieu desquelles je me débats pour passer, j'ai l'impression angoissante d'être perdue.

Tout d'un coup, M. X... étouffe un juron. Les mille tours et détours que nous avons faits nous ont ramenés à notre point de départ. Voici l'auto.

M. X... a l'air si vexé que je n'ose lui laisser voir ma joie ; mais, en moi, une idée domine tout : enfin, je vais m'asseoir !

La clairière qui s'ouvre nous apporte un air plus vif ; pourtant, le ciel y flambe sur des arbustes desséchés qui sont des pieds de rocou à l'abandon. A l'orée de la brousse, les buissons ne donnent qu'une ombre courte et ardente. La route s'étend rouge comme du sang. Le moteur ronfle. La fatigue alourdit mes membres. Le vent porte vers nous une odeur sucrée. Un manguier a poussé sur le bord d'un champ. Ses fruits mûrs jonchent le sol. Nous les ramassons, nous les pelons, nous y mordons. Ce sont des mangues Julie, une des meilleures

(1) Nom populaire d'une sorte de fruit gros comme un abricot.

espèces. Leur jus est délicieux ; leur chair fondante a le goût de la pêche et de la poire tout ensemble. Les maringouins existent ; les mangues aussi. Les unes font supporter les autres.

VISITES

Comment oublier l'exclamation par laquelle M. B... m'a accueillie dans son bureau ?

— Qu'êtes-vous venue faire en Guyane, madame ? C'est un pays qui meurt ! Les passions politiques la mènent au tombeau. Pour se rendre compte de l'état d'un pays, rien de plus caractéristique que la physionomie de ses habitants. Quelle tristesse, actuellement, sur les visages ! Vous ne faites que de débarquer, madame ; vous ne savez pas. Dans les dernières luttes politiques, celles qui ont été marquées par la mort de Galmot, nous avons eu l'impression, pendant des mois, de vivre un cauchemar affreux.

Les mains jointes, appuyées sur son bureau, M. B... me regarde en face. Le miroitement des verres de son lorgnon donne à son regard des lueurs cassantes. Il parle avec une violence singulière :

— Il faut dire les choses comme elles sont. La population guyanaise n'aime pas le travail de la terre qui demande la régularité dans l'effort : elle n'a de goût que pour la recherche de l'or, — et, par quels moyens primitifs ! — ou pour la cueillette de ce qui reste de balata, l'abattage du bois de rose. L' paresse. Far-niente. C'est la tache d'huile qui s'étend. Le climat y est pour beaucoup, le tafia aussi, l'état de santé. Toute la population de couleur est rongée par les maladies.

— Lèpre, avarie, tuberculose...

M. B... n'est pas surpris de me voir si bien renseignée. Ce sont vérités que tout le monde, ici, connaît.

— Que font mes concitoyens ? reprend-il. De la politique. Sur 40 000 Guyanais, il y a 3 000 électeurs opposés en partis qui invectivent l'un contre l'autre et dont les discours surexcitent les passions. Polémiques qui seraient ridicules si elles n'aboutissaient à des haines inexpiables, parce que les intérêts sont en jeu, à des haines parfois sanglantes : voilà toute notre histoire !

La voix chaude se fait plus vibrante encore :

— La politique telle qu'on la pratique ici, nous écœure à un tel point que nous en arrivons à dire : On a cru nous faire un cadeau, en nous accordant le suffrage universel : on nous a donné la peste et le choléra. Qu'on nous l'enlève ! Qu'on nous laisse respirer en paix ! Nous voulons vivre, travailler dans une atmosphère saine. Le comprendra-t-on enfin ? Nous n'avons eu que des démolisseurs jusqu'à présent, qu'on nous donne un architecte !

Après ce cri poussé d'une seule haleine, M. B... semble soulagé ; mais la question lui tient à cœur ; elle est essentielle.

D'un ton plus bas il insiste :

— La politique est le cancer qui nous ronge. Par elle, la Guyane a été rejetée au bas de l'échelle coloniale. Nous plions sous un fardeau écrasant, car nos épaules sont faibles, peu nombreuses. Parasites et employés d'administration pullulent. Des fonctionnaires. Encore, toujours ! On en crée. Plus de six cents émargent au budget de la colonie et, dans ce nombre, je ne fais pas entrer certains agents communaux. Notre petite population a l'armature administrative d'un département. Un département ? Je suis au-dessous de la vérité : une province française. Nous sommes endettés et, comme si on l'ignorait, on nous contraint de payer continuellement, ou presque, deux gouverneurs : l'un qui est sur place ; l'autre qui est en route pour venir s'installer ; car, — c'est encore une de nos plaies, — les gouverneurs tombent en Guyane comme des capucins de cartes. Le moyen de vivre sous des chefs qui passent ainsi que des ombres ? Ma mère a 72 ans. Savez-vous combien elle a vu de gouverneurs ? 78 !...

— Dans le nombre, cependant, vous en avez eu de capables ?

— Nous en avons eu de remarquables ; nous en avons eu d'intègres. Ils débarquaient animés du désir de faire quelque chose, de le faire bien, de le faire de leur mieux. Ils travaillaient avec ardeur aux devoirs de leurs fonctions ; ils entreprenaient œuvre utile. Au bout de quelques mois, leur volonté était annihilée.

— Pourquoi ? Ils s'étaient occupés de politique ?

— Eux, non. Mais les réformes qu'ils projetaient déplaisaient à ceux qui bénéficiaient des abus ; on sapait leur autorité, on agissait en haut lieu, on obtenait leur rappel. Ils reprenaient

le bateau sans qu'aucun abus fût déraciné, sans qu'aucune réforme eût été accomplie. Leur programme, excellent souvent, ils n'avaient pas eu le temps de le mettre à exécution, mais ils avaient eu celui de détruire ce qu'avait fait leur prédécesseur. A chaque changement de gouverneur, le gâchis augmente et cela dure, madame, dans notre pays, cela dure, sauf quelques exceptions, depuis plus de deux siècles ! Alors, comme on veut fermer les yeux sur le mauvais fonctionnement de la machine administrative, comme on préfère s'endormir dans la routine et que, cependant, il faut expliquer le dépérissement de la Guyane et pourquoi les capitalistes s'en désintéressent, on accuse injustement le climat, le sol et les colons.

Le menton appuyé sur la main, les yeux mi-clos, M. B... se recueille un instant :

— L'on dit : « La Guyane est un pays malchanceux. La guigne est sur lui. Toutes les affaires qu'on y monte échouent. » Des mots ! Des mots qui n'expliquent rien.

« Laissez-moi vous citer un exemple.

« Il y a une trentaine d'années, une Société s'est fondée pour l'exploitation de l'or, sur les bords de l'Aoua, à dix ou douze jours en pirogue, dans l'intérieur. Rien n'avait été épargné pour que l'installation fût parfaite : débroussage sur une très grande étendue afin d'éviter les moustiques ; création d'un potager, d'un verger ; formation d'un cheptel pour avoir non seulement de la viande fraîche, mais du lait, du beurre. Il y avait là deux cents têtes de bétail. Il y avait un poulailler : donc de la volaille, des œufs ; il y avait un clapier. Une source d'eau pure avait été captée dans la montagne. Le directeur habitait une maison charmante et confortable : grande salle à manger, bureau-salon, plusieurs chambres à coucher, cabinets de toilette avec eau courante. Au-dessus des bureaux, toujours surélevés d'au moins 1 m. 50 au-dessus du sol, se trouvaient les chambres des employés. A côté des bâtiments : le bain-douche. Un hôpital de vingt lits avait été fondé ainsi qu'une pharmacie. Le *placer* employait alors trois cents ouvriers. L'exploitation s'y faisait d'une manière rationnelle. On lavait les alluvions ; l'or était fondu en lingots. Parfois, on trouvait d'importantes pépites ; certaines pesaient jusqu'à sept kilos.

« Jusqu'à la guerre, l'affaire fut en pleine prospérité. Les actionnaires touchaient 7 et 8 pour 100 d'intérêts. Les diffi-

cultés
1917
ajouté
des b
volai
secou
gend
sont
fait
sion
«
de se
la m
Guy
teur
rou
verr
J
mar
siti
fair
Mar
inq
Vou
ses
soin
ou
au
pu
pre
l'a
La
35
re
da
av

cultés de se procurer de la main-d'œuvre ont commencé en 1917. Elles n'ont fait qu'augmenter. De fortes pertes s'y sont ajoutées. La région est infestée de maraudeurs ; presque tous des bagnards évadés : plus de cinquante. Ils dévalisaient, ils volaient l'or. Le directeur de la Compagnie a demandé du secours au Gouverneur de la Guyane. On lui a envoyé deux gendarmes. Heureusement pour ceux-ci, que les bagnards se sont égaillés dans la brousse à leur approche. Qu'auraient-ils fait contre toute une bande armée de fusils et bien approvisionnée en cartouches ?

« Depuis trois ans, la société est en liquidation. Elle a essayé de se procurer des capitaux pour suppléer par des machines à la main-d'œuvre défaillante. Elle ne les a pas trouvés : la Guyane n'inspire pas confiance. Récemment, j'ai vu le directeur. Il m'a dit : « Rien à faire ici, tant qu'il n'y aura pas de routes et que l'on ne sera pas protégé efficacement par le gouvernement... »

J'écoute ces propos désolants ; j'entends M. B... ajouter :

— Que vous dire encore pour vous donner une idée de notre marasme ? Le budget de la colonie est entièrement à la disposition du Conseil général qui n'a qu'une préoccupation : satisfaire sa clientèle, écarter les Européens, les Antillais, les Martiniquais spécialement dont l'esprit actif, audacieux inquiète la veulerie générale. Cayenne, vous l'avez parcourue ? Vous avez vu ses murs rongés, les taches noires qui souillent ses façades ; vous avez vu sa population : le jour, elle flâne ; le soir, elle palabre au clair de lune pour économiser l'éclairage, ou elle danse.

« On vous a parlé du « doublage », véritable lèpre attachée aux flancs de la colonie. Punition injuste, punition abominable, puisque celui qui y est condamné a purgé sa peine et qu'il est presque dans l'impossibilité de trouver du travail.

« Nous n'avons point de routes, pas un seul bon port. Depuis l'abolition de l'esclavage, nous n'avons plus de main-d'œuvre. La population ne cesse de décroître. A Cayenne, cette année, 358 décès contre 228 naissances. Dans cent cinquante ans, que restera-t-il de la race ? Amollie dans son corps, elle est affaissée dans sa pensée : les ressorts de la vie intellectuelle se fatiguent avec ceux de la vie physique...

— Cependant, il doit bien rester quelques lueurs d'espoir...

Une expression douloureuse passe sur le visage de M. B... Il laisse retomber ses bras et d'un ton de profond découragement :

— Aucune. Le pays est moribond ! Le pays sera mort demain.

Autre son de cloche. — En quittant M. B..., j'avais l'esprit rempli des plus sombres pensées. On m'a fait observer : « Tout ce qu'il vous a dit est vrai ; mais il a beaucoup souffert des derniers événements politiques. Rien d'étonnant qu'il soit pessimiste dans ses prédictions. Vous devriez voir M. Poulalion. »

Je me suis rendue chez celui-ci. J'ai eu la chance de le trouver dans son bureau. Devant les hautes fenêtres, la place des Palmistes développe l'étendue d'une ordonnance qui a sa noblesse.

D'emblée, M. Poulalion m'a réconfortée :

— La Guyane ancienne meurt ; laissons-la à la tombe. Sur ses cendres, naît une jeune Guyanè, qui ne demande qu'à croître.

Ancien officier de marine et aviateur, M. Poulalion est un métropolitain. Il est venu en Guyane parce que, comme il le dit, il estimait « qu'il y avait quelque chose à faire ». Ses projets, il les a réalisés. Pourtant, la création d'une industrie est une entreprise difficile :

— En Guyane plus qu'ailleurs. On n'y trouve pas d'employés et d'ouvriers connaissant leur métier. Il faut les former. Quand on les a instruits, il faut les surveiller constamment. Ah ! ce n'est pas, ici, le pays où l'on se prélassait dans une berceuse en dégustant du punch glacé. Si nous connaissions mieux nos colonies, nous saurions que la vie y est rude et ressemble, en bien des points, à celle des paysans.

« La Guyane française n'est pas de ces terres bénies, — en existe-t-il, quelque part ? — où le nouvel arrivé n'a qu'à poser le pied pour prendre racine et prospérer ; mais elle n'est pas, non plus, un « dépotoir », selon le mot qu'on lui applique trop souvent. Inutile d'inventer des histoires pour susciter le rêve à son sujet ; la réalité suffit. Elle possède des espaces immenses, fertiles, propres à toutes les cultures. Elle n'est point sous la menace permanente des cyclones qui, pendant l'hivernage, dévastent les Antilles ; les raz de marée et les tremblements de terre y sont rares, peu importants. La fièvre jaune, dont on

évoque encore volontiers le spectre quand on parle d'elle, n'a jamais fait, à Cayenne, que de lointaines apparitions et a toujours été apportée par des Brésiliens...

« La Guyane n'a point de routes, répète-t-on, les « sauts » de ses rivières nuisent à la navigation. Un jour viendra où ces « sauts » aideront à la mise en valeur du pays. La Guyane est dépourvue de charbon; les « sauts » y suppléeront : ils fourniront la force hydraulique. Quelles richesses ne découvrira-t-on pas dans les monts Tumuc-Hamac, lorsque les prospecteurs pourront y parvenir ! Là, se trouvent de puissants gisements d'or. Là est le pays de l'Eldorado qui enflamma l'imagination de nos pères, au xvi^e siècle.

— Un mirage...

— Non ; une certitude. Les rivières qui y prennent leur source charrient toutes le précieux métal. Ce que l'on en trouve aujourd'hui est infime : quelques parcelles entraînées par les eaux. Rien ou presque, en comparaison de ce que recèlent les flancs de la montagne.

« Avec ses ressources naturelles : savanes, forêts, gisements aurifères, la Guyane rivalisera, le jour où elle sera mise en valeur, avec les plus productives de nos colonies.

— Vous parlez en apôtre.

— Je parle en homme qui connaît le pays et sait ce qu'il renferme de richesses latentes. Ceux qui répètent à distance : « on ne peut rien y faire ; on n'y gagne plus d'argent, c'est une colonie spéciale », se trompent. Un fait, d'ailleurs, est convaincant. Les Américains viennent de proposer d'acheter quelques milliers d'hectares de la Guyane ; en échange, ils s'engageaient à tracer des routes, à aménager un port. L'offre a été rejetée. Le Conseil général ne s'est pas reconnu le droit de dépecer le pays ; mais, croyez-vous que les Américains, si entendus en affaires, proposeraient d'acquérir une partie de la colonie, s'ils jugeaient qu'on n'en peut rien tirer?...

— Pourtant, le manque de capitaux, le manque de main-d'œuvre... La population locale qui ne fournit que des bras sans énergie...

Ces mots, je les ai prononcés spontanément, parce que je les entends répéter depuis que je suis débarquée. Quelle réponse leur va venir ?

— Constater qu'une difficulté existe n'est pas la résoudre.

Le problème est angoissant, difficile dans sa complexité, certes; mais il est soluble. D'autres colonies ont subi l'abolition de l'esclavage. Toutes, elles ont regagné et même dépassé leur ancien niveau de population. En Guyane hollandaise, en Guyane anglaise, la main d'œuvre indigène était insuffisante. On en a fait venir du dehors. Une occasion unique s'offre, en ce moment, pour la Guyane française. La laissera-t-on échapper? La Chine traverse une crise terrible. Des milliers de Chinois agriculteurs ne demandent qu'à s'expatrier. Ils sont d'excellents travailleurs, endurcis à la fatigue, aux rigueurs du soleil. Qu'on les amène avec leurs femmes, qu'ils puissent fonder une famille, faire souche dans le pays. Pour cela, il faut qu'ils y soient mieux que chez eux. Il faut qu'en arrivant, ils trouvent un gîte bien aménagé, des vivres, des outils et une bonne rémunération.

J'objecte :

— Que de formalités avant qu'une pareille entreprise fonctionne!

— Eh! nous avons sur place, en attendant, une main-d'œuvre que je qualifierai « de soudure » : celle des « transportés ». Moi-même, je l'emploie.

Avec quel intérêt j'écoute les propos de M. Poulalion! Quelle belle énergie il y a en lui!

Avant de venir en Amérique, il a passé plusieurs années à Madagascar; il y a constaté tout ce que les indigènes tirent des palétuviers : matière tinctoriale, tanin, bois pour la tonnerie. Il entend dire que la Guyane possède d'immenses peuplements de palétuviers : il est stupéfait d'apprendre que personne n'en tire parti, sauf pour un peu de bois de chauffage. L'audace de l'entreprise le séduit. Il s'embarque pour Cayenne. Avant d'y arriver, il voit sur les rives du Maroni ce que voient tous les passagers, ce que j'ai vu moi-même : dressés en forêts, envahissant le sol humide, projetant des racines aériennes qui s'implantent à côté des tiges, accumulant un réseau de nouvelles branches, de nouvelles racines qui s'entrelacent, masse branlante dans la boue, masse qui se fixe à la longue, les palétuviers forment une admirable défense, mais aussi un obstacle aux communications, un écueil pour les navires en quête d'un refuge.

Dans cette longue et épaisse bordure forestière, M. Poul-

lion obtient quelques concessions. Ses bûcherons sont des Arabes : tous « transportés » ou libérés astreints au « doublage ». Payés à la tâche, ils ont intérêt à travailler. Dans les camps d'exploitation, ils sont logés dans des carbets. Leur couchage de baigne qui est excellent est pourvu d'une moustiquaire. L'administration pénitentiaire nourrit les transportés. Leur gain leur permet d'améliorer l'ordinaire. Tout malade est soigné par un médecin attaché à l'exploitation :

— Cela entraîne des dépenses, remarque M. Poulalion, mais c'est agir humainement et cette humanité se tourne en profit. Vouloir gagner de l'argent sans en exposer est une conception étroite, vouée à l'insuccès...

Son entreprise, M. Poulalion l'a commencée modestement :

— En Guyane, plus qu'ailleurs, il faut proportionner son effort à ses ressources, ne développer son affaire que progressivement. Au début, je n'ai exploité que l'écorce de palétuvier... Cela n'a l'air de rien : faire sécher de l'écorce. La formation des travailleurs a requis bien de la patience ! L'écorce, il faut la détacher du tronc, en enlever la pellicule superficielle, le « ross », qui ne contient pas de tanin, et nuirait au séchage. Il faut la découper en petits morceaux, l'étendre sur des claies, dans les hangars, la remuer plusieurs fois par jour, — cela, pendant trois à quatre semaines, — l'examiner soigneusement, rejeter les morceaux qui ont fermenté. Quand elle est sèche, devenue résistante à la main et d'une belle couleur chocolat clair, il faut l'ensacher, transporter les sacs sur les pirogues, les mener à Cayenne où on les embarque pour l'Europe.

C'est seulement quand son entreprise de tanin fonctionne à sa satisfaction que M. Poulalion songe à y adjoindre la fabrication de merrains.

Les merrains de palétuvier l'emportent sur ceux faits avec le chêne : ils sont meilleur marché et plus durables.

— Contre leur emploi, ils ont eu d'abord, explique M. Poulalion, le plus grand ennemi qui existe : la routine. Les marchands de bois avaient l'habitude de s'adresser aux marchés étrangers de Russie, de Tchécoslovaquie, d'Amérique. Ils savaient ce qu'ils avaient à en attendre et dans quelles conditions. Le palétuvier était un intrus : « Pourquoi voulez-vous faire des fûts autrement qu'avec du chêne ? A-t-on jamais vu des futailles en palétuvier ? » répétaient les marchands de bois

et, après eux, les tonneliers. Il fallut dix ans pour vaincre leur obstination. Aujourd'hui, la victoire est acquise. Le palétuvier, en tonnellerie, l'emporte sur le chêne. Laissons aux chiffres leur éloquence. En 1925, on utilise 300 fûts de palétuvier; en 1926 : 1500; en 1927 : 2500; en 1928 : 6000! Ajoutez à ces nombres que, de 1925 à 1928, il a été construit 5000 fûts de moindre contenance : rouleuses, bordelaises... et que les brasseurs viennent au palétuvier comme les vignerons. A l'heure présente sur le marché, plus de 10 000 fûts-transport de palétuvier se louent, voyagent, vont et viennent.

Mais, dans leur fabrication, remarque M. Poulalion, que de soins attentifs pour que le marchand de vin n'ait point de déception! Le fil de l'arbre doit être parfaitement droit et exempt de gros nœuds. Le travailleur doit écorcer le tronc aussitôt abattu : autrement le bois chaufferait. Celui-ci doit sécher à l'abri du soleil, à l'abri de la pluie et il faut veiller à le préserver des fourmis dont le contact donnerait un goût détestable aux merrains.

Plusieurs tonnellerie mécaniques façonnent actuellement le demi-muid de palétuvier : celles de Sète, de Béziers, de Narbonne; deux tonnellerie font les mêmes fûts à Alger. A Méze, qui fut le berceau de la tonnellerie française et qui est le principal centre de la tonnellerie du Languedoc, M. Poulalion vient d'installer son industrie pour le débitage en merrains des grumes fournies par les palétuviers guyanais.

Beaucoup d'argent qui sortait de France pour l'achat des bois étrangers reste à présent dans les coffres de nos compatriotes.

Longtemps encore, M. Poulalion continue de parler. Maintenant que l'industrie des merrains est organisée, d'autres projets occupent son activité : création, en Guyane, d'une usine, où le tanin sera traité sur place; utilisation du palétuvier blanc pour la fabrication de la pâte à papier :

— Elle sera analogue à celle que fournissent le tremble et le peuplier. Elle nous affranchira du tribut payé à l'étranger. Ce sera une industrie nationale...

Dans le bureau où nous sommes, les ailettes du ventilateur électrique maintiennent une chaleur supportable. Dehors, le soleil tombe d'aplomb sur la vieille bâtisse du Gouvernement,

sur les maisons qui bordent la place. Une porte ouverte est un trou d'ombre. Les maringouins dansent dans une dure lumière.

Tandis que j'écoute M. Poulalion, j'imagine une Guyane transformée par le travail. Le temps des errements est passé. La colonisation d'un pays ne se fait plus au hasard, par à-coups; elle est devenue une œuvre scientifique. Les méthodes à suivre, nous les connaissons.

La Guyane n'est pas le paradis terrestre qu'ont rêvé nos pères, c'est entendu; mais elle n'est pas la terre de pestilence et de mort d'où se détournent les colons. Au moment où la France a besoin de toutes ses richesses, allons-nous laisser périr la plus ancienne de nos colonies? Accepterons-nous longtemps encore qu'on nous jette son nom à la face comme un défi, comme une injure?

Un effort doit y être tenté. Une œuvre ardue de création pour laquelle il faut des hommes nouveaux, des formules nouvelles. Un programme s'impose qu'on peut résumer : apport de capitaux, apport de main-d'œuvre. Grâce à ceux-ci, les terres basses seront mises en valeur, le pays sera défriché, assaini; des routes, des ports seront créés. C'est le pivot de toute colonisation. Le reste s'ensuivra, fera cortège.

Certains titres honorent, mais obligent. Après l'Empire britannique, le soleil n'en éclaire pas de plus beau que le nôtre. La France, qui est la seconde puissance coloniale du monde, se doit de mettre en valeur son immense domaine.

HENRIETTE CELARIÉ.

A CARTHAGE

L'ÉGLISE D'AFRIQUE

Le samedi 10 mai, à l'issue du Congrès international eucharistique qui s'est tenu à Carthage, M. Louis Bertrand a prononcé un émouvant discours dont il a bien voulu réserver la publication à la Revue et dont voici le texte :

Les fêtes eucharistiques auxquelles nous assistons sur cette terre d'Afrique, parmi ces ruines plus vivantes que les plus vivantes cités d'aujourd'hui, — ces fêtes auxquelles ont accouru des foules venues de tous les pays du monde, ne sont pas seulement une manifestation insigne de la foi catholique : elles sont aussi un hommage rendu à la grande métropole religieuse qu'a été Carthage. Elles sont la commémoration d'un passé, que nous pouvons évoquer avec autant de fierté que de reconnaissance.

C'est une occasion unique de rappeler les grandes choses qui se sont faites ici. C'est le moment de reprendre conscience d'une merveilleuse histoire trop oubliée aujourd'hui et de remettre sous nos yeux la splendeur de l'ancienne Église d'Afrique, qui fut, dans un certain sens, la mère et, en tout cas, l'éducatrice et la lumière de nos églises d'Occident.

L'église d'Afrique!... Pour la plupart d'entre nous, aujourd'hui encore, ce n'est plus qu'une idée décolorée, une vague notion historique, ou une sèche formule de manuel de patrologie. Les réalités qui se cachent sous ces deux mots sont perdues dans la nuit des temps. Pour les ramener au grand jour, il faut venir ici, à Carthage, parmi les débris des vieux sanc-

tuaires ; il faut parcourir, dans toute son étendue, l'ancienne Afrique chrétienne : alors la lumière se fait, le passé se ranime. On comprend, dans toute la force et la profondeur de son sens, l'inscription que vous avez pu lire sur les murs de la basilique primatiale et que le cardinal Lavigerie emprunta à une lettre du pape Léon IX, adressée aux évêques africains alors persécutés et dispersés : « Il est hors de doute que l'évêque de Carthage est le premier archevêque après le pontife romain et le plus grand métropolitain de toute l'Afrique. Et ce privilège obtenu une fois pour toutes du Saint-Siège apostolique romain, il ne peut le perdre au profit d'aucun autre évêque africain, de n'importe quelle partie de l'Afrique, mais il le conservera jusqu'à la fin des siècles et tant qu'on y invoquera le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit que Carthage en ruines reste déserte, soit qu'elle ressuscite glorieusement un jour !... *sive resurgat gloriosa aliquando !* »

La résurrection est accomplie : votre présence en témoigne. Le passé chrétien vit toujours et vivra plus que jamais sur la terre d'Afrique... Je me rappelle encore, malgré tant d'années révolues, l'inexprimable émotion qui me souleva lorsque, pour la première fois, j'eus la révélation de cette survie, on peut bien le dire, miraculeuse. C'était sur le littoral de ce qu'on appelait autrefois la Maurétanie césarienne, entre Alger et Cherchel, à Tipasa, vieille petite ville romaine. Mon ami Stéphane Gsell, l'éminent historien, qui, avec le Père Delattre, est un des maîtres de l'archéologie africaine, venait alors d'en fouiller le sol et d'exhumer une grande partie de ses ruines. Devant ces vestiges, aujourd'hui réenterrés, — il faut l'avouer à notre honte, — j'eus la vision soudaine et transparente de ce qu'a été un municipes africain aux premiers siècles du christianisme. Spectacle inoubliable et que les yeux humains ne verront plus ! Car ces vestiges n'ont pas seulement été réenterrés : il a fallu encore les détruire.

Je dois dire que le cadre, extraordinaire, m'avait préparé aux plus belles émotions historiques. Ce paysage de Tipasa est vraiment admirable. C'est à la fois un des plus aimables et des plus grandioses de la Méditerranée. Une douceur extrême de teintes, une suavité, une mollesse toutes campaniennes. Avec cela, une matinée de printemps, la campagne toute blanche et rose, — partout des roses printanières, des roses épanouies en

buissons au bord des chemins, un foisonnement de fleurs sauvages, des myrtes et des cistes aux corolles neigeuses, et, jusqu'au bord des plages, les frères iris des sables plantés, çà et là, comme de petits cierges de cire. Et, dominant toutes ces choses gracieuses et candides, toute cette campagne aux souples ondulations, l'énorme masse du Chenoa, la montagne de marbre, qui, avec ses coupoles et ses contreforts, imite un colossal édifice d'architecture classique.

L'esprit occupé de ces images charmantes ou magnifiques, j'avais parcouru avec émerveillement les rues parfaitement reconnaissables de la cité morte. Je m'étais arrêté devant le théâtre, les thermes, le nymphée, château d'eau monumental, dont les vasques et la colonnade étaient encore en partie conservées. J'avais foulé les larges dalles du pavement avec leurs ornières creusées par les roues des chars. Devant les margelles des abreuvoirs, on discernait, comme si elles étaient d'hier, les traces des bêtes de somme, les échancrures formées par leur cou dans la pierre des auges. J'avais salué au passage la guérite de la sentinelle accotée à la porte du rempart... Et puis, tout à coup, aux flancs d'une éminence sablonneuse, une nécropole, — une nécropole dont les tombes étaient ouvertes, dont les sarcophages fleuris d'herbes folles béaient vers le ciel, comme si leurs morts venaient de ressusciter. Ce n'étaient plus seulement des pierres que je voyais, c'étaient des êtres vivants, des corps humains, dont je retrouvais les contours imprimés sur ces couches funéraires. Et ces hommes avaient été des chrétiens, des hommes de ma foi, ayant participé aux mêmes sacrements, ayant accompli les mêmes rites que moi. Les édifices dont les ruines m'environnaient m'offraient la disposition et les formes architecturales, auxquelles j'étais habitué depuis mon enfance. Quelle surprise pour moi en un pays où toute une littérature d'exotisme m'incitait à chercher d'autres spectacles et d'autres sujets de méditation!

Il y avait là une grande basilique avec ses colonnes rompues dont les tronçons dessinaient de multiples nefs. Je distinguais l'hémicycle de l'abside, la place de l'autel, le *presbyterium* et la sacristie. A côté, un baptistère dont les principales pièces étaient intactes. Je touchais en quelque sorte la réalité matérielle du sacrement. Voilà les tuyaux d'argile qui, du sous-sol, amenaient l'eau chaude dans la piscine baptismale. Là était la place où

se tenait l'évêque pour verser l'eau régénératrice sur le front du catéchumène. Et, comme pour aider à l'évocation de cette scène antique, les fragments des mosaïques qui tapissaient le sol figuraient à mes yeux les touchants symboles qui, depuis des temps immémoriaux, parlent aux âmes chrétiennes un si émouvant langage : les chrismes, les poissons et les colombes, les ancres et les espèces eucharistiques, les brebis paissant dans des champs d'asphodèles, les paons déployant leur plumage ocellé dans des vergers paradisiaques. Ailleurs, les oiseaux domestiques, les coqs, les canards, les pintades, ou les fruits du potager, les branches chargées de poires, de cédrats et de grenades, toute une flore et une faune édéniques. Et, au milieu de tout cela, s'enlevant avec une netteté hallucinatoire, cette inscription en vers incorrects, mais d'une telle éloquence dans un pareil cadre :

Si quis ut vivat quaerit addiscere semper

Hic lavetur aqua et videat coelestia regna!

« si quelqu'un cherche la vie éternelle, qu'il se lave dans cette eau, et il verra les célestes royaumes!... »

Cet appel du monde invisible, ce cri d'immortalité jaillissant du milieu des ruines, par ce beau matin de printemps, parmi toutes ces blancheurs liliales de la campagne, devant le ciel et la mer immenses, — ce fut pour moi, avec une émotion incomparable, la première et magnifique révélation de l'Afrique chrétienne. Cela me faisait communier avec un monde très ancien et qui pourtant m'était familier, avec les générations des temps apostoliques, où l'on était encore tout près du Christ, où quelque chose de sa parole flottait encore dans l'air. La pureté primitive, la profondeur de la foi des premiers âges, ce trésor enseveli était mis à ma portée. Je voyais se lever devant mes yeux l'image d'une Afrique inconnue de moi et pourtant fraternelle...

Désormais, en suivant cette piste des ruines, plus révélatrice que tous les livres du monde, j'allais marcher de découverte en découverte.

Ces ruines s'étendent depuis l'Égypte, en passant par la Cyrénaïque, la Tripolitaine, la Byzacène, la Proconsulaire, la Numidie, les deux Maurétanies, jusqu'à Tanger et jusqu'au

Maroc actuel L'effort des archéologues, si admirable qu'il soit, est très inégal à la grandeur de la tâche qui s'impose à nous, si nous voulons seulement retrouver tous les vestiges de ce glorieux passé.

Suivant une phrase fameuse de saint Augustin : *Africa sanctorum martyrum corporibus plena est*, l'Afrique est pleine des corps des saints martyrs. Comment s'étonner que cette semence mystique ait fait germer, d'un bout à l'autre du pays, d'innombrables sanctuaires? Bien que les exhumations actuelles se comptent par centaines, un trop petit nombre encore a revu le jour. Mais ce petit nombre suffit pour nous donner une haute idée, sinon de la splendeur monumentale de l'Afrique chrétienne, du moins de l'abondance des édifices religieux qui couvraient son sol. Ici même, à Carthage, il y avait au moins vingt-deux basiliques. On n'en a dégagé que quelques-unes, que vous avez pu voir, chemin faisant : celle de Damous el Karita, celle de Saint-Cyprien, récemment découverte par le P. Delattre, la basilique byzantine de Dermèche. A Sbeitla, l'antique Sutefula, deux églises, dont l'une pourvue d'un baptistère cruciforme, lequel est revêtu d'une riche mosaïque. A Khémis, à Djemila, à Tizirt, à Tipasa, — pour ne nommer que les plus importantes, — des basiliques, qu'on devrait restaurer plus complètement, appellent le visiteur. Mais tout cède, du moins jusqu'aujourd'hui, devant la grande basilique de Tébessa, flanquée de ses dépendances, vaste ensemble architectural, qui a servi de modèle aux mosquées de l'Islam : porte monumentale, grande cour dallée, environnée de portiques et rafraîchie par des fontaines et des pièces d'eau, atrium avec sa vasque des ablutions, baptistère et chapelles latérales en forme de trèfle, bâtiments et cellules pour les moines et le clergé, abris pour les pèlerins, écuries pour leurs montures. C'est peut-être l'édifice religieux le plus complet, le plus révélateur, que nous ait laissé l'antiquité chrétienne.

Mais ce qu'il faut affirmer bien haut, parce que trop de personnes l'ignorent encore aujourd'hui, c'est que, nulle part, pas même dans la Rome pontificale, on ne trouvera une telle abondance de ruines chrétiennes, aussi intactes, aussi curieuses qu'en Afrique. Comme baptistères, basiliques, catacombes et nécropoles, il n'y a rien de pareil dans aucun pays de la Méditerranée. Et cela vient de ce qu'on n'a jamais rebâti, comme

cela s'est fait, à Rome et ailleurs, sur le plan des anciennes églises africaines, qui sont restées telles qu'elles étaient, au moment où elles furent saccagées par les envahisseurs.

Pour cette même raison, nous pouvons nous faire une idée très précise de ce que fut une basilique africaine des premiers siècles et, en même temps, du mobilier comme de la liturgie de ces hautes époques. C'est une joie pour nous de constater que ces chrétiens d'Afrique ont prié dans un cadre qui n'était pas très différent de celui de nos églises et dans un esprit tout proche de la piété moderne. Voici, à l'entrée, sous le narthex ou l'atrium, la vasque des ablutions, qui était, en somme, notre bénitier. Voici la nef centrale, flanquée de ses bas-côtés, qui peuvent se doubler ou se tripler, de manière à former cinq et sept nefs parallèles, quelquefois neuf. A l'extrémité de la nef principale, le maître-autel recouvrant le corps ou les reliques d'un martyr ou d'un saint. Au milieu de l'autel, entre deux rangées de cierges, le *ciborium* flanqué de ses colonnettes. Et l'autel était orné de fleurs et de feuillages : les lettres de saint Augustin nous l'apprennent. C'était déjà la disposition actuelle. Derrière la table du sacrifice, l'abside où se tenait le clergé, où s'élevait le trône de l'évêque ; enfin le *presbyterium* et la sacristie. Toutes les parties essentielles de nos églises modernes sont réalisées dans ces églises africaines.

Comme décoration, les mosaïques des pavements et des murailles, avec leurs chrismes, leurs guirlandes de fleurs et de fruits, leurs animaux symboliques, leurs images sacrées, leurs figures de saints ou de martyrs. On y voyait aussi des bas-reliefs décoratifs, comme ce remarquable fragment de sculpture, que vous avez pu admettre au musée Lavignerie et qui représente l'Adoration des bergers, morceau qu'on a pu attribuer au ^{iv} siècle et qui atteste la haute antiquité du culte marial, tout au moins sa diffusion dans l'Afrique chrétienne de ce temps-là. Plus tard, surtout à l'époque byzantine, des statuettes ou des carreaux de terre cuite représentant la Vierge et les saints. Certaines inscriptions ne nous laissent aucun doute sur l'existence du culte de la Vierge dans les communautés africaines d'alors. De même pour le culte des saints. Les plus populaires, si l'on peut dire, en tout cas ceux dont on rencontre le plus fréquemment le nom, ce sont les deux grands apôtres Pierre et Paul, ou saint Étienne le protomartyr. Sous la domination

byzantine, les saints orientaux pénétrèrent en Afrique. On y vénéra saint Antoine, saint Athanase, saint Basile, saint Épiphanse, saint Jean Chrysostome. L'Afrique devint de plus en plus le pays des saints, comme elle était déjà la terre bénie des martyrs.

A côté de ces chapelles ou *memoriae* (mémoire d'un saint personnage), à côté de ces basiliques, des nécropoles et des catacombes comme celles de Sousse, bien plus intactes, je veux dire bien moins remaniées et arrangées que les catacombes romaines. Et, dans ces cimelières, tout un foisonnement d'inscriptions funéraires, qui semblent arrêter au passage le voyageur ou le pèlerin, qui l'obligent à remonter le cours des siècles et qui lui rappellent, avec la plus vive éloquence, l'âge d'or du Christianisme africain. Ces inscriptions, elles éclatent comme des cris dans la nuit : « *Spes in Deo. — Qui in Deo confidit semper vivet. — Christus regnat. — In Christo vivas et melius crescas. — Hic pax Christi aeterna moretur.* — Mon espoir est en Dieu. — Celui qui s'est confié en Dieu aura la vie éternelle. — Le Christ est Roi. — Vivez et croissez en Jésus-Christ. — Ici j'attends la paix éternelle du Christ!... »

Ces morts qui profèrent de telles paroles donnent l'impression de tout un grand peuple de vivants. Et ce peuple, on l'entrevoit à travers les ruines de ces basiliques qui jalonnent l'Afrique ancienne depuis Leptis Magna jusqu'à Tanger et jusqu'aux colonnes d'Hercule.

C'est une question de savoir à quelle époque le christianisme commença à s'y répandre. Comme tous les pays chrétiens, l'Afrique prétendait à l'« apostolicité », c'est-à-dire qu'elle se flattait d'avoir été évangélisée directement par les apôtres. Dans l'état actuel de nos connaissances, la question reste pendante. Une obscurité complète enveloppe la période de début, celle du I^{er} et du II^e siècle presque tout entiers. L'histoire ne commence qu'avec les premiers martyrs scillitains et les premiers écrits de Tertullien, entre 160 et 180 après Jésus-Christ.

Brusquement, avec l'entrée en scène de l'auteur de l'*Apologétique*, c'est comme une grande clarté projetée dans les ténèbres épaisses. Toute une Eglise inconnue, toute une multitude insoupçonnée surgit de l'ombre. Vous vous rappelez les phrases fameuses du grand Africain : « Nous ne sommes que d'hier et

déjà nous remplissons l'empire, vos cités, vos îles, vos forteresses, vos bourgades, vos conseils, les camps, les tribus, le palais, le sénat, la place publique : nous ne vous laissons que vos temples... »

On a pu accuser Tertullien d'exagération oratoire. Et cependant, moins d'un demi-siècle plus tard, sous l'épiscopat de saint Cyprien, les documents historiques les plus certains nous révèlent, en Afrique, avec une organisation ecclésiastique déjà très complète, l'existence de nombreux diocèses échelonnés d'un bout à l'autre du pays. Dès cette époque, on y comptait au moins cent évêchés. Les conciles se réunissaient périodiquement à Carthage. Les communautés possédaient des caisses de secours, des cimetières, des lieux de réunion pour les agapes ou le culte des martyrs, des maisons avec absides, qui étaient de véritables églises, pour la célébration des mystères. Les sept degrés de la hiérarchie ecclésiastique étaient fixés. Enfin la liturgie se dessinait dans ses grandes lignes. Le *Sursum corda* avec le répons *Habemus ad Dominum* précédait l'élévation.

Il y avait donc un clergé nombreux et des fidèles plus nombreux encore. Cette pensée excite, avec notre piété reconnaissante envers leur mémoire, notre curiosité. Qui étaient ces hommes ? Qui étaient ces prêtres ? Que faisaient-ils eux-mêmes ? Comment sentaient, comment vivaient ces Africains, qui furent nos prédécesseurs dans la foi ?... Nous n'en sommes pas réduits pour cela à des conjectures. Toute une littérature nous renseigne sur leurs âmes, leurs idées, leurs sentiments, leur genre de vie : écrits apologétiques ou dogmatiques, actes ou passions des martyrs, procès-verbaux des conciles... Il faut bien le reconnaître : ces prêtres, ces évêques et leur peuple ne nous apparaissent pas toujours en beau. Ils n'étaient pas toujours aussi détachés qu'il l'eût fallu des biens matériels. Il y eut, parmi eux, des faux-frères, des renégats, ou des apostats, ou tout simplement des faibles qui fléchissaient dans les tourments et qui cherchaient des accommodements avec les Puissances. Il y eut aussi des schismes terribles qui faillirent détacher complètement l'Afrique de la communion catholique. Il y avait, enfin, les superstitieux et les obstinés qui contaminaient leur christianisme d'une foule de pratiques païennes.

Mais tout cela, ce sont les imperfections inévitables. Cette Église d'Afrique a produit une foule de martyrs et de saints

admirables. En aucun pays du monde, la joie d'être chrétien n'a été proclamée avec un pareil accent de certitude, avec une pareille ivresse mystique. Il y a quelque chose de triomphal dans ces affirmations héroïques de l'Invisible. Ce sont là des paroles que le monde n'avait pas encore entendues. Les passions de saint Cyprien, de sainte Félicité, de sainte Perpétue et de leurs compagnons sont des morceaux uniques, qui, de l'avis unanime des historiens, n'ont pas leur équivalent dans tout le martyrologe... Nous ne pouvons pas nous empêcher de penser, surtout en une circonstance comme celle-ci, que c'est tout près de nous, à quelques pas de ce lieu où nous sommes, que ces grands chrétiens d'Afrique ont été torturés et suppliciés pour le Christ, que cette terre foulée par nous a bu leur sang. Nous n'aurons jamais une plus belle occasion de relire et de méditer ensemble les pages immortelles où des témoins oculaires nous ont raconté leur « passion ». Ces humbles phrases, déjà chargées en elles-mêmes d'un sens si pathétique, empruntent d'une solennité comme celle-ci et du voisinage des lieux où se déroula le drame sacré, une sublimité spéciale, dont je voudrais partager avec vous l'impression inoubliable.

Représentons-nous la scène : assistons en esprit aux derniers moments des deux martyres, Félicité et Perpétue... Vous vous rappelez : Vibia Perpetua, matrone de Thuburto, avait été condamnée aux bêtes par le proconsul, avec une esclave nommée Félicité, le compagnon d'esclavage de celle-ci, Revocatus, deux jeunes gens, Saturninus et Secundulus, enfin, leur catéchiste Saturus. Conduits à Carthage, ils y restèrent assez longtemps en prison, où ils eurent à souffrir non seulement la promiscuité des condamnés de droit commun, mais la saleté de la geôle, les vexations des gardiens. Détail lamentable et touchant : Perpétue allaitait son enfant. On le lui apportait tous les jours dans la prison, pour qu'elle lui donnât le sein. Félicité, qui était enceinte, accoucha pendant sa détention...

« Enfin, dit l'auteur anonyme, il se leva le jour de leur victoire ! Ils allèrent de la prison à l'amphithéâtre, comme on va au ciel, joyeux, le visage rayonnant, pâles peut-être de joie, mais non de frayeur. Perpétue venait la dernière, la figure sereine, d'un pas tranquille, comme l'épouse aimée du Christ son Dieu, tenant les yeux baissés pour cacher l'assurance de son regard. De même Félicité se réjouissait de son heureux

enfantement qui lui permettait de combattre les bêtes et de se purifier de ses couches par un nouveau baptême dans le sang...

« On lâcha sur les hommes un léopard, un ours, puis un sanglier. Ils furent seulement blessés et trainés par les bêtes fauves. Pour les femmes, le démon avait préparé une vache très féroce, excitée plus encore que de coutume... Elles furent amenées dans l'arène, dépouillées de leurs vêtements et enveloppées d'un filet. Mais le peuple eut horreur de voir l'une, jeune femme délicate, et l'autre avec les mamelles dégouttantes de lait, à cause de son récent enfantement. Ainsi, ayant été rappelées, elles furent couvertes de tuniques flottantes. Perpétue fut exposée la première : elle fut jetée en l'air par la vache et retomba sur les reins ; et, lorsqu'elle vit que sa tunique était déchirée sur le côté, elle la ramena pour couvrir ses jambes, plus soucieuse de sa pudeur que de sa douleur. Ensuite, s'étant redressée, elle arrangea sur sa tête ses cheveux épars, de peur qu'elle ne parût pleurer au milieu de sa gloire. Puis elle se leva, et, lorsqu'elle eut aperçu Félicité toute meurtrie, gisant au milieu de l'arène, elle s'approcha, lui donna la main, l'aïda à se lever, et toutes les deux restèrent ainsi debout...

« A cette vue, la dureté du peuple ayant été vaincue, elles furent ramenées à la porte des vivants. Là, Perpétue, ayant été reçue par un certain catéchumène nommé Rusticus, et comme se réveillant d'un sommeil, tant elle avait été ravie en esprit et en extase, elle regarda autour d'elle et se mit à dire, au grand étonnement de tous : « Je ne sais quand on nous exposera à cette vache ! » Et quand elle eut entendu ce qui était arrivé, elle ne le crut pas, jusqu'à ce qu'elle reconnût sur son corps et sur ses vêtements les marques du supplice. Alors, ayant appelé près d'elle son frère et le catéchumène, elle s'adressa à eux, en leur disant : « Soyez fermes dans la foi. Aimez-vous les uns les autres, et ne vous scandalisez pas de nos souffrances ! » Et, comme le peuple les demandait tous au milieu de l'arène, afin qu'au moment où le fer pénétrerait dans leur corps, il fût associé par les yeux à l'homicide, spontanément les martyrs se levèrent et, s'étant transportés là où voulait le peuple, ils s'embrassèrent mutuellement, afin de consommer le sacrifice par le solennel baiser de paix.

« Immobiles et en silence, ils reçurent le coup d'épée...

Quant à Perpétue, comme si elle devait, avant de mourir, savourer quelque chose de la douleur, elle fut percée entre les côtes : elle poussa un grand cri ; puis, prenant la main tâtonnante du gladiateur novice, elle la plaça elle-même contre son cou... Enfin, elle expira. On eût dit que cette femme héroïque ne pouvait mourir que par sa volonté... »

Et maintenant écoutons saint Cyprien, à la veille de son propre martyre, exhorter à la constance tout un groupe de frères enfermés dans les mines de Sigus, et condamnés à des travaux et à des souffrances qui entraînaient une mort prochaine. Avec d'ingénieux artifices de style, des comparaisons fleuries, des allégories gracieuses et parfois un lyrisme éclatant d'images, l'évêque s'efforçait de leur démontrer qu'ils n'avaient pas à regretter dans leur prison souterraine le monde perdu pour la justice :

« Sans doute, disait-il, le soleil qui se lève illumine l'Orient, la lune errante inonde le ciel de ses clartés. Mais Celui qui a fait ces deux astres vous est dans vos cachots une plus grande lumière. La splendeur du Christ qui se lève dans vos cœurs et dans vos esprits chasse les ténèbres de votre géhenne. Ce lieu de noirceur et de mort pour les autres est, pour vous, tout radieux de blancheur et d'éternité. Que vous dirai-je de plus ? La marche des saisons est la même pour vous que pour ceux qui voient le jour. L'hiver est venu pendant que vous étiez enfermés sous la terre. Mais les délices paradisiaques déjà présentes pour vos yeux vous ont environnés de roses et de fleurs, et les guirlandes célestes ont ceint votre tête. Voici bientôt l'été. Voici venir les moissons fécondes, voici le blé qui regorge sur l'aire. Mais vous qui avez semé pour la gloire, vous récolterez des gerbes glorieuses. Vous aurez aussi votre automne et, par la grâce spirituelle, vous en accomplirez tous les travaux. Là-haut, on apporte les paniers de la vendange, on foule les raisins dans les cuves. Mais vous, pampres gonflés de sève dans la vigne de Dieu, belles grappes aux grains déjà murs, vous êtes foulés par la haine et la persécution du siècle. La mine est votre pressoir. Au lieu de vin, c'est votre sang que vous répandez. Intrépides et forts dans les tortures, vous buvez d'un cœur joyeux la coupe de votre martyre... »

UNE exaltation pareille, des sentiments aussi extraordinaires, qui vont se soutenir encore pendant près d'un quart de siècle, appartiennent à l'âge héroïque de l'Église. C'est la période de résistance et de combat. Cent ans plus tard, à l'époque de saint Augustin, malgré les persécutions, malgré les fureurs sectaires des Donatistes, on peut dire que la partie est gagnée et que l'Afrique proprement dite est tout entière chrétienne. Il y a bien encore, çà et là, des îlots de paganisme. Mais, en somme, à la veille des invasions vandales, la grande majorité du pays est entrée dans l'unité catholique. On y compte environ cinq cents évêchés. C'est le moment où l'on construit les basiliques, les *memoriæ* en l'honneur des saints et des martyrs, où l'on fonde des monastères et des hôpitaux, où l'on organise des bibliothèques et des archives dans les dépendances de la maison épiscopale. L'évêque est devenu un grand personnage, ayant sa place dans la hiérarchie de l'Empire et, outre son autorité spirituelle, investi d'importantes fonctions civiles. Il est juge dans la cour ou dans l'atrium de sa cathédrale, comme, aujourd'hui encore, le cadi musulman est juge dans l'enceinte de la mosquée. Autour de son église se groupent des écoles cléricales qui deviendront les universités du moyen âge, aussi bien celles de l'Islam que celles de la chrétienté. En ce qui concerne la plupart de leurs institutions religieuses, les conquérants arabes ne feront que mettre leurs pas dans les pas des évêques africains.

Pour obtenir un tel résultat, il a fallu la foi et la volonté de quelques âmes apostoliques et aussi le prestige de quelques esprits supérieurs; les trois plus grands au moins d'entre les Pères africains, — Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin; — furent des hommes de génie. Ils ont précisé les dogmes et la discipline, défini les sacrements, interprété, dans la mesure du possible, les mystères de la foi. Ils ont affirmé la primauté du Siège apostolique, marqué les limites du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Ils ont fait la lumière sur la théorie de la Grâce et de la Providence. Ils ont exalté les vertus théologiques: saint Augustin, en particulier, fut le grand apôtre de la charité... Mais ce n'est pas ici le lieu, et il n'est pas non plus de ma compétence, d'insister sur cette grande œuvre théologique des Pères africains. Rappelons seulement que, grâce à ses docteurs, l'Église de Carthage a été l'institutrice des autres

Églises d'Occident et, à la veille des invasions barbares, l'unique foyer intellectuel dans toute cette partie de la Méditerranée.

Comment cette Église d'Afrique, qui paraissait si profondément enracinée dans le sol africain, qui a été adoptée d'enthousiasme par l'âme populaire, comment a-t-elle pu disparaître, au point que, pendant des siècles, elle a été considérée comme perdue pour la Chrétienté ? Il serait trop long de raconter toutes les péripéties de cette lamentable histoire. Mais il faut bien dire que la disparition n'a pas été aussi complète que l'on croit. L'élite du pays émigra, en Italie, en Espagne, en Sardaigne, en Corse et en Gaule, emportant, avec ses archives et ses bibliothèques, les reliques de ses saints et de ses martyrs. C'est ainsi que le corps de saint Augustin finit par être déposé dans une église de Pavie. Néanmoins, des communautés chrétiennes subsistèrent longtemps encore dans l'Afrique musulmane. Au ^x^e siècle, nous savons qu'il existait une église à Tlemcen et qu'il y avait alors cinq évêques en Afrique, dont celui de Carthage. Et, si l'on tient compte de ce fait que, pendant tout le moyen âge et jusqu'à nos jours, il y a eu, dans tous les principaux centres barbaresques, des milliers de captifs chrétiens avec leurs prêtres, leurs églises ou leurs chapelles, il est permis d'affirmer que l'Afrique, depuis les origines, n'a jamais cessé d'être chrétienne.

Comment s'étonner, après cela, que cette Église ait pu renaître au ^{xix}^e siècle, qu'elle ait pu retrouver, après une si longue éclipse, une si étonnante vitalité ? Pour peu qu'on y réfléchisse, cette renaissance prend un aspect réellement miraculeux. Ailleurs, j'ai mis en lumière le hasard providentiel de notre entrée en ce pays. La force des armes n'y eût pas suffi : il a fallu quelque chose de plus. Il a fallu cette intervention surnaturelle que le cardinal Lavigerie proclamait dans un discours fameux. Ai-je besoin de vous raconter les étapes de cette renaissance merveilleuse ? Il suffit d'ouvrir les yeux, de considérer la tâche accomplie en si peu de temps : les évêchés et les paroisses reconstitués, d'autres nouvellement créés, des églises et des basiliques neuves surgissant partout de la terre africaine, des monastères, des hôpitaux, des ordres religieux fondés... Et enfin quel plus beau témoignage que ces fêtes, qui attestent, d'une façon solennelle, aux yeux du monde catholique, la reprise d'une grande tradition ?...

Il est bon, — et sans doute il est providentiel encore, — que ces fêtes coïncident avec celles du centenaire de saint Augustin. Ce grand apôtre de la charité, qui a si souvent prêché ici même, il me semble qu'il y est toujours présent, que le grand orateur, invisible, préside cette assemblée, que son esprit enfin nous pénètre et donne son vrai sens à cette haute manifestation, qui doit être, elle aussi, toute de charité. Les intentions du Souverain Pontife, qui a choisi Carthage pour ces grandes assises eucharistiques, en sont magnifiquement illuminées. C'est une fête de communion fraternelle, à laquelle tous sont conviés. A ceux mêmes qui ne sont pas du Christ, nous venons dire, dans un sens tout spirituel, ce que disait autrefois l'évêque Augustin à ses ouailles donatistes : « Mon frère, viens partager avec moi l'héritage ! »

En ce moment tragique de l'histoire, où le monde entier est traversé par une vague de haine, où des insensés et des criminels prêchent la guerre fratricide, érigent en dogme l'idée odieuse et absurde de la lutte des classes, il est admirable, il est réconfortant que, chaque année, des voix s'élèvent comme ici, dans toutes les contrées du monde, pour protester contre cette sinistre démente, et pour faire monter plus haut que tous nos discours humains, la voix même du Christ, qui a mis, au-dessus de tous les commandements, la grande loi d'amour. Cette charité n'est pas seulement une vertu spirituelle, elle est aussi une puissance civilisatrice. La barbarie nous entoure et nous menace, sans même que nous nous en doutions. Elle est à nos portes. Elle est partout. Pour quiconque a des yeux, le monde actuel est une menace effroyable. Si l'on peut adoucir un peu la bête humaine, il n'y a que le geste divin, le geste auguste qui nous fut enseigné voilà bientôt deux mille ans : le Pain rompu, la Coupe offerte, le Banquet symbolique auquel est conviée l'humanité tout entière. Le vrai symbole et le plus efficient de la fraternité des peuples, c'est encore la table de communion, cette *mensa martyrum* que les ancêtres de notre foi avaient dressée dans les cimetières et dans les églises d'Afrique...

LOUIS BERTRAND.

GOETHE EN ITALIE

D'APRÈS SON JOURNAL ET SES LETTRES

Il y a cent ans, Goethe achevait le *Voyage en Italie*, l'en voyait, en septembre, à l'imprimeur, et l'ouvrage paraissait, — le vingt-neuvième de l'édition complète, — à la fin de l'année. Quand il entreprit de le rédiger, quelque quinze ans plus tôt, il confiait à son ami Zelter : « Ce qui caractérise ce petit livre, c'est qu'il a pour fond des papiers qui furent écrits dans le moment même. J'ai garde d'y rien changer, ou très peu ; je ne biffe que l'insignifiant ainsi que des redites ; j'ordonne mieux, également, et développe maintes choses sans nuire à la naïveté de l'ensemble. »

Or on possède, depuis 1886, ces « papiers », c'est-à-dire le journal, les lettres (aujourd'hui encore inconnus en France, sauf de quelques spécialistes) écrits par Goethe en Italie, et qu'il eut, en effet, plus ou moins sous les yeux quand il composa son livre : rien n'en diffère davantage que ce récit stylisé, guindé, aussi impersonnel qu'il se puisse, sans naïveté aucune, souvent truqué, volontiers pédant, parfois même ennuyeux, et où il ne subsiste pas trace de la spontanéité, de l'élan, de la fraîcheur et de la vigueur d'impressions, ni, surtout, de la personnalité intime de Goethe, si riche, si émouvante, si tragique aussi, qui font le charme et le prix unique de ces lettres.

Toute œuvre, certes, même la plus franche, oblige à des retranchements comme à quelque artifice. On ne saurait oublier non plus que le *Voyage en Italie* ne constituait, à l'origine, qu'un livre de ces *Mémoires* où la poésie le dispute trop souvent

à la vérité. Mais comment expliquer l'illusion de Goethe ? Faute de documents, d'abord : s'il se fit rendre les lettres qu'il avait écrites à M^{me} de Stein, à Herder, il négligea de revoir ses lettres au duc, à la duchesse, à Wieland, à Knebel, à d'autres encore. Trop d'années, surtout, avaient passé depuis son voyage : vingt-six ans, lorsqu'il en commença le récit, quarante et un ans, quand il l'acheva. Pour fidèle que soit resté Goethe à lui-même dans ses incessantes métamorphoses, comment attendre d'un vieillard, et tout occupé de son devenir, qu'il revécût ces jours lointains, avec leurs tourments et leurs joies, sinon d'une âme identique, du moins dans leur juste perspective ? En outre, que d'oublis, de lacunes, et, partant, que d'erreurs ! L'invention supplée à la mémoire, le jugement à l'émotion. En Goethe lui-même, nul entrain. Dès 1817, il écrit à Zelter : « Cette Italie est un pays si trivial que, si je ne m'y voyais comme dans un miroir rajeunissant, je voudrais n'en rien savoir. » Heureusement, le premier séjour à Rome et le voyage en Sicile étaient à peu près terminés. Cependant l'ouvrage tire toujours plus en longueur. A défaut de ses propres lettres (il n'écrivit guère qu'au duc durant son second séjour), Goethe consulte des lettres, des relations étrangères ; manque de souvenirs, il appelle à l'aide son ami Meyer, qui le fournit de morceaux disparates. De quelque prix que soient ces pages, lourdes encore de génie, toutes glacées d'une clarté sereine, qu'y reste-t-il du Goethe de 1788, que le vieillard prétendait nous rendre ?

Mais voici qui est plus grave. Le voyage en Italie nous est expressément donné comme un voyage d'études, un propos de perfectionnement, longtemps délibéré, conduit avec méthode, et pas du tout pour ce qu'il fut en réalité : une fuite, un coup de tête désespéré, un *salto mortale*, un *Sturz*, un saut périlleux où Goethe jouait sa vie même. Quarante ans plus tard, il avouera à Eckermann que « c'est le désespoir qui l'a poussé en Italie (1) ». Or, il n'y a pas un mot dans tout son livre qui nous le laisse supposer. Pourquoi donc nous l'avoir tu ? C'est qu'il lui aurait fallu découvrir la baronne de Stein, instruire

(1) Il le savait si bien et à quel point une pareille *Stimmung* avait nui à son voyage, qu'il voulut bientôt le refaire. En 1796, il l'arrête dans ses moindres détails, il trace un plan d'études méthodiques et précises, il se prépare, il va partir en compagnie de Meyer : la guerre l'empêche, et Christiane.

le public d'un drame qu'il tint toujours soigneusement caché, et où, d'ailleurs, son amie et lui ne jouaient pas le seul rôle. Une telle confession contredisait enfin à cette hauteur, à ce point de vue « historique » d'où le grand vieillard considérait sa vie et sculptait sa figure pour les âges à venir. On comprend sa réserve, ou ses répugnances, quelque reproche qu'il encoure d'altérer sciemment son image et d'accréditer ainsi sa légende. Mais quand on connaît ses raisons et qu'avec lui, du reste, on tient pour l'essentiel le développement de sa personnalité; quand on sait que la fugue en Italie marque, avant tout, une crise morale, une saute décisive de cette évolution, on est en droit de le chercher où il est, dans ses lettres, son journal, dans ces « papiers », qu'il n'utilisa qu'à demi et où il ne laissa... que lui-même.

LE BESOIN DE FUIR

Il y avait bientôt onze ans que Goethe, arrivant à Weimar, mandait à Johanna Fahlmer : « Comme une course en traîneau va ma vie, rapide et sonnante... » Et c'était hier qu'il écrivait à M^{me} de Stein, tandis qu'il préparait une édition d'ensemble de ses œuvres : « Je corrige *Werther* et j'estime toujours que l'auteur a mal fait, le livre fini, de ne pas se brûler la cervelle. » Eh quoi ! n'était-il pas heureux ? Jeune encore, illustre, ami de Charles-Auguste, comblé de faveurs et de titres, aimé d'une noble femme, Charlotte de Stein, devant qui pliait tout son être, que lui manquait-il donc ? — La jouissance et la liberté.

Amant toujours frustré (quoi que d'aucuns aient pu prétendre), il était las d'une vie contre nature, d'une situation sans issue. S'il y apprit la maîtrise de soi, l'acceptation, le sacrifice; si longtemps il s'étourdit d'un chant inouï d'amour, auprès de quoi les plus fameuses canzones ne semblent que des jeux; s'il protestait encore à cette femme de son adoration, sa nature foncière regimbait contre une exigence que ne blâmait pas moins sa raison.

Avant d'accuser son idole, qu'il nous souvienne qu'elle avait un mari, certain Josias de Stein, grand-écuyer du petit duché de Weimar, et un sot, comme il sied (les Muses n'en épousent jamais d'autres); trois enfants, — elle en avait perdu quatre; — une nature malade, assez froide, semble-t-il, et

sept ans de plus que Goëthe. On conçoit qu'elle préférât ne régner que par l'âme, et qu'elle voulût sauver à tout prix un empire, où il y allait, croyait-elle, du salut même de Faust. Ne le croyait-il pas, lui aussi? Ne l'assurait-il pas chaque jour, de vive voix ou par lettre, qu'elle était « son étoile du matin et du soir », « son génie tutélaire », « l'entretien éternel de son âme », « son espérance et sa joie, sa force et sa lumière », « son unique, son éternel désir »? Comment eût-elle entendu ses plaintes, quand elle lisait : « Tu es l'ancre unique de mon être », « l'alpha et l'oméga »? Ses cris, quand il lui protestait qu'il « était avec elle jusqu'au crépuscule des dieux »? N'était-ce pas elle qui l'apaisait, le guidait, l'éclairait? « Les Juifs ont des lanières dont ils s'entourent les bras, quand ils prient : ainsi j'enroule au mien ton ruban quand je t'adresse ma prière et que je souhaite de participer à ta bonté, à ta sagesse, à ta modération et à ta patience. Je t'en prie à genoux : par fais ton ouvrage, rends-moi vraiment bon! » — N'était-elle pas enfin « le serpent d'airain qui guérit l'homme de ses péchés et de ses défauts »? Et ne se devait-elle point d'être dure, inflexible comme lui?

Comment un génie tel que Goëthe, — ce dieu descendu tout armé de l'Olympe! — se plia-t-il à ce joug? C'est qu'il se savait homme et que nul, plus que lui, n'eut conscience de ce qui lui manquait. Fiévreux, emporté, avide, en proie à tous les démons, aux tourments de l'angoisse comme aux suggestions du désordre, oscillant sans cesse de l'exaltation à l'abattement, il ne trouvait qu'aux pieds de cette femme, naturellement calme, instruite par la vie et par la souffrance, dans ses yeux profonds, au chant de sa voix grave, la paix, l'harmonie, la règle, cette possession de soi-même et du monde où il aspirait. En quelles figures ne l'a-t-il pas magnifiée? Léonore de *Torquato Tasso*, c'est elle, la sage entre les sages; elle encore Iphigénie, dont la voix conjure et guérit. Qui l'ignore? Mais quelles fictions, si pures, si sublimes soient-elles, valent cet humble aveu : « Oui, je ne comprends que maintenant à quel point tu es et tu restes ma propre moitié. Je ne suis pas un être individuel, autonome. Toutes mes faiblesses, je les ai appuyées sur toi; par toi j'ai protégé mes côtés faibles, par toi j'ai comblé mes vides... Quelle joie pour moi de t'appartenir tout entier! » Et encore : « Je vois combien peu j'existe par moi-même, et comme

ton être m'est nécessaire pour que le mien devienne un tout. » Un an plus tard, et il l'avait fuie.

Les affaires, où l'appela bientôt Charles-Auguste, ne lui pesaient pas moins. Membre du conseil privé, ministre, *Kammerpräsident*, il était devenu le maître Jacques du petit duché. Affaires étrangères, guerre, finances, mines, instituts, ponts-et-chaussées, domaines et forêts, mont-de-piété, théâtre, sapeurs-pompiers, il dirigeait, il administrait tout. Le sens nouveau de l'ordre, la volonté de faire le bien, une amitié naturelle pour le peuple l'armèrent d'abord contre des obstacles de tout genre, — dont le moindre n'était pas le duc même, toujours fougueux, insouciant et prodigue, — et lui donnèrent, son amour aidant, la force de porter ce faix. Il l'accabla bientôt. « C'est parfois à sentir se rompre mes genoux, écrivait Goethe dès 1780, si lourde est la croix que je porte presque seul. » Et, deux ans plus tard : « Comme je serais plus heureux si, loin du conflit des éléments politiques, je pouvais tourner mon esprit vers les sciences et les arts pour lesquels je suis né ! » Il proteste : « J'ai été créé pour être un homme privé, et je ne conçois pas comme le destin a pu me mêler à l'administration d'un État. » Vaines plaintes ! Avec cette dureté implacable d'une femme qui veut moins encore garder l'homme que le dresser à la perfection, M^{me} de Stein n'avait de cesse qu'elle ne l'eût ramené, courbé toujours plus sous le joug. Pâtir, endurer, apprendre à ce prix la vie, la maîtrise, se renoncer, n'était-ce pas là, pour elle, la loi même ? Après avoir dompté Goethe dans sa chair, quoi de plus salubre que de plier son génie à des travaux où il répugnait ? Si le poète en souffrait, qu'importe ! « L'homme gagne ce que le poète perd (1). »

C'était sagesse aussi, apparemment. Goethe n'avait d'autres ressources que son traitement de ministre. Où trouverait-il une situation égale à celle qu'il avait à Weimar ? Tout ne l'y attachait-il pas : l'amour, l'amitié, l'intérêt, ses aises, sa maison de ville et sa maison des champs ? Laisser tout cela, quelle folie ! A quels hasards, à quel pire esclavage ne s'exposait-il pas ? Elle raisonnait en femme de cour, en sage, en amante : il était plus fort, ou plus souple, qu'elle n'imaginait. Car, au-dessus de la sagesse du monde, en dépit de l'humaine prudence, le génie a ses lois, qu'il lui faut suivre, où qu'elles

(1) *Torquato Tasso*, acte V, scène II.

le mènent, bon gré, mal gré, et une intuition souveraine qui se joue de tous les obstacles.

Longtemps Goëthe résista; mais, le jour qu'il entreprit la revision de ses œuvres, voyant le peu qu'il avait écrit depuis dix ans, devant ces quelques poésies, ces fragments, ces ébauches, il fut saisi d'effroi et de désespoir, il douta de lui-même, des dieux, il se crut fini pour toujours. « Quand je résolu d'imprimer mes fragments, écrira-t-il d'Italie au duc, je me tenais pour mort. »

Il n'avait pas ajouté un vers à *Faust*, un trait à une seule des esquisses qu'il avait apportées de Francfort; son *Tasse*, son *Iphigénie* n'étaient que des œuvres informes, qu'il tentait en vain de reprendre.

Alors la voix impérieuse qui, trois fois déjà, l'avait fait rompre ses liens, retentit encore : « Fuis! Ta place n'est pas ici. Là-bas, dans la clarté! Là où tu n'appartiens et ne te fies qu'à toi-même, où seule la beauté plait! Dans la solitude! et là, crée ton monde! » Elle ajoutait, plus prosaïquement : « Au diable les recrues, les impôts! au diable les mines, les forêts, les routes et les pompes d'incendie! » — Sans doute... Mais cette femme qui ne vivait que de lui, et à laquelle il devait tant? — « Elle a fait de toi un homme, il est vrai, et un courtisan accompli. Elle t'a inspiré des chants purs... Qu'a-t-elle compris à ton génie? Au vrai, il lui faisait peur : elle ne le flattait que pour le réduire. De quel sourire, avec quelle moqueuse indulgence elle accueillait ses éclats! Semblait-elle te contraindre à l'œuvre? elle n'y voyait qu'un dressage, un nouveau prétexte à exercer ta vertu. »

Or Goëthe, s'il l'acceptait, n'aima jamais la morale : une jolie bouche, de belles mains, seules, l'y purent incliner. Quand il s'avisa qu'il y sacrifiait son génie, sa joie de vivre, sans récompense d'aucune sorte pour lui ni pour les autres, ou, plutôt, quand il en eut épuisé les sévères bienfaits, il rompit brusquement et vers la seule issue qui s'offrait à lui. Sans paroles, sans explications : il haïssait trop les scènes et les émotions inutiles. Sans s'ouvrir à personne, même au duc, de ses plans : il lui demanda simplement un congé, un mot de plus, croyait-il, eût tout fait échouer. Non qu'il craignit une indiscretion ou un refus; il l'avouera plus tard à Eckermann : c'était pure superstition. Car il ne s'agissait de rien

de moins que de réaliser, le rêve, la *Sehnsucht* de sa vie : voir Rome, l'Italie ! reconnaître, sur les lagunes, ces gondoles dont son père, jadis, avec mille précautions, lui montrait un petit modèle ; plus loin, le Colisée, Saint-Pierre, la piazza del Popolo, le château Saint-Ange, et les autres monuments dont les belles gravures, qui ornaient le vestibule de la maison natale, avaient enchanté son enfance ; respirer cet air, cette lumière ; goûter, lui aussi, cette vie libre, insouciance, cette joie naïve d'être, qui émut jusqu'au grave conseiller, et dont le souvenir, qu'il ne se lassait pas d'attiser, dora d'un reflet sa vie morne ; mais, surtout, voir, de ses yeux voir ces merveilles qu'il ne connaissait que par des mots, des images ; approcher, toucher ces chefs-d'œuvre, ces marbres, ces tableaux, ces bronzes, interroger leur secret, se pénétrer de leur vertu, retrouver le génie antique et y confronter le sien propre ! Car c'était la Grèce, avant tout, qui l'attirait en Italie, la Grèce qu'à Leipzig son maître Frédéric Cœser lui avait fait aimer, la Grèce de Winckelmann, leur dieu, qu'ils attendaient avec transport, quand leur parvint le bruit de son assassinat. *Sehnsucht* puissante et confuse, qui résista au *Sturm und Drang*, à l'exaltation éphémère du gothique et du moyen âge allemand, puis qui alla s'éclairant avec l'expérience de la vie et les progrès de l'âme, pour atteindre à la pleine lumière sous l'influence de M^{me} de Stein.

Ainsi l'Italie signifiait d'abord pour Goethe... Goethe lui-même. Les rêves de son enfance, l'enthousiasme de sa jeunesse, l'idéal de vie et d'art de sa maturité, ses aspirations instinctives, et, pour la plupart refoulées, comme les plus définies, tout l'orientait vers ce pays heureux, ce véritable *Schlaraffenland*, dont il attendait, avec foi, tremblement et passion, l'accomplissement de son être. Trois fois, déjà, il avait failli en franchir le seuil. En 1775, durant un voyage en Suisse, il voulait descendre le Gothard ; mais il résista au vertige : « le petit cœur d'or qu'il portait au cou », c'est-à-dire son amour pour Lili (la belle Lili Schönmann), le ramena en Allemagne : il dut se résigner à contempler les moulages qui éclairaient sa chambrette de Francfort. Un an plus tard, se croyant joué par le duc de Weimar, dont il attendait en vain la voiture, il partait pour l'Italie, quand l'envoyé de Charles-Auguste le joignit à Heidelberg. En 1779, enfin, sur le Gothard,

en compagnie du prince, le même désir gonfla son cœur; mais les obligations qu'il avait au duc, non moins que son amour pour Charlotte de Stein, le retinrent. Qui l'empêchait, aujourd'hui? Envers l'une et l'autre, il avait acquitté sa dette : onze ans d'amour, de dévouement, sa jeunesse, son génie, sa joie, voilà le prix royal dont il avait payé leurs faveurs. Il était prêt encore à vivre pour eux, mais non point à leur immoler sa vie.

Qu'allait-il advenir maintenant? Il ne savait. Une seule chose s'imposait : fuir ! fuir au plus vite ! Les dieux, — ou lui-même, — aviseraient ensuite. Il prend congé de M^{me} de Stein, il part pour Karlsbad, y séjourne quelque temps, calme, souriant, secret. Mais, dans son cœur, quelle impatience, quel élan ! De crainte d'éveiller les soupçons, il attend le 28 août, son *Geburtstag*, d'où il espérait tant dater sa nouvelle vie, accueille les compliments, les vœux... Cependant, il écrivait à M^{me} de Stein ces mots énigmatiques : « Je reste encore une semaine... Puis j'irai vivre avec toi dans le libre monde, et, dans une heureuse solitude, sans nom ni rang, me rapprocher de la terre d'où nous avons été pris. » Et, quelques jours après : « J'ai supporté jusqu'ici bien des choses en silence, et je n'ai rien désiré si ardemment que de voir notre situation s'établir de telle sorte qu'aucune puissance n'ait de prise sur elle. Sinon, je ne puis demeurer près de toi, et j'aime mieux rester dans la solitude du monde, où je vais maintenant. » Et, le surlendemain, 3 septembre 1786, à trois heures du matin, sans bruit, sans bagages qu'un sac et un porte-manteau, il quittait furtivement Karlsbad et roulait, seul dans sa chaise de poste, sur la route d'Italie...

KENNST DU DAS LAND...?

Cimes, forêts, torrents, pacages, châteaux-fantômes, défilent en courant sous la lune... Goethe, — non : Jean-Philippe Möller, marchand de Leipzig, — les yeux grands ouverts, regarde... Non qu'il songe à observer, à cette heure, la roche, les nuages, les plantes, dont il amuse la route : il veut voir le soleil se lever enfin sur la plaine d'Italie !

Dahin, dahin!... Il a traversé au galop la Bavière, Ratisbonne, Munich, laissé à regret Salzbourg aux belles coupoles, le Zillertal avec ses tourmalines, les mines de Schwaz, les salines de

Hall... « Que ne laissé-je pas, note-t-il dans son journal, pour réaliser un dessein qui a déjà, peut-être, trop vieilli dans mon âme ? » Il aurait voulu faire halte à Innsbruck, mais « son désir ne lui laisse nul repos ». Maintenant il descend du Brenner ; ce matin il sera à Botzen, au seuil de la terre promise ; demain à Trente, à Vérone peut-être... *Dahin... dahin !* La tête hors de la portière, déjà il cherche à surprendre, dans l'air froid, une haleine atténuée, un souffle avant-coureur de la terre où le myrte, où les citrons fleurissent...

On connaît, par le *Voyage*, ses surprises et ses ravissements devant la nature et la vie italiennes. Chaleur, poussière, cigales, comme la vigne, les mûriers, les figues ; la race, les mœurs naïves, la langue sonore et criarde, jusqu'à la saleté même, tout lui agréé, tout l'enchanté. Quelle vie ! quelle force ! « L'on croit de nouveau en Dieu. » Qu'il se sent bien ! « C'est comme si j'étais né ici, et que je revienne d'un voyage au Groënland, d'une pêche à la baleine. » Au milieu de ce peuple débraillé, demi-nu, il se fait, avec ses bottes, son habit de drap, l'effet « d'un ours descendu des montagnes » ; il jette en hâte ce lourd équipement pour se vêtir à l'italienne. Roveredo, Torbole, le lac de Garde ! Il s'arrête quelques jours à Vicence, à Padoue, deux semaines seulement à Venise. Qui le presse ? N'est-il donc pas en Italie ? Ou ce « grand enfant », comme le nommait Herder, aurait-il déjà épuisé son désir ?

Ah ! que lui font les lagunes, avec leurs palais fleuris, leurs gondoles ? que lui importe des galeries, des églises ? C'est en vain qu'il admire leurs beautés, qu'il s'ingénie à retrouver jusque sur le marché aux poissons la vie grecque : qu'est-ce que tout cela au regard de Rome, au prix des trésors qu'elle recèle ? S'il visite Titien, le Tintoret, Véronèse, c'est moins qu'ils l'enthousiasment que pour s'exercer, dans leur fréquentation, à l'intelligence de l'antique, de l'art suprême qui l'attend là-bas. Il écrit de Venise : « Si j'écoutais mon impatience, je ne regarderais rien en route et je me hâterais d'y aller tout droit. Encore quatorze jours, et une aspiration de trente ans est apaisée. Il ne me semble pas encore que cela soit possible. » Il part, il gagne Ferrare, Bologne... Mais là : « Je n'ai de jouissance à rien jusqu'à ce que j'aie apaisé ce besoin. » Il ne tient plus en place. « Je ne sais ce que sera ce soir, écrit-il à M^{me} de Stein ; la terre fuit sous mes pieds, et une

passion indicible m'entraîne toujours plus loin. » Il se résout à laisser Florence, où il ne passe que trois heures, s'arrête plus longuement à Pérouse, on ne sait pourquoi. « Avant que j'arrive à Rome, je ne puis plus ouvrir les yeux, je ne puis exalter mon cœur. » Et il y a tant à voir ! « J'ai encore trois jours à rester ici, et il me semble que je n'en partirai jamais. » Assise ! une courte halte : n'y a-t-il pas un petit temple de Minerve ? Il court le voir, mais détourne les yeux de la basilique « pour ne pas se gâter l'imagination ». Dès lors, le voyage, ou, plutôt, la course effrénée de Goëthe, n'est plus qu'un accès de fièvre ; son journal, une feuille de température. De Foligno, le 26 octobre : « Quand je pense que c'est aujourd'hui jeudi et que, dimanche prochain, je dormirai à Rome, après trente années de désir et d'espoir ! » De Terni, le 27 : « Rome ! Rome ! Je ne me déshabille même plus, pour être prêt aussitôt le matin. Encore deux nuits, et si l'ange du Seigneur ne nous frappe pas en chemin, nous y sommes ! » Qu'importe l'ennui et les incommodités du voyage ! « Et dût-on me traîner à Rome sur la roue d'Ixion ! » De Città Castellana, le 28 : « Demain soir à Rome ! Je n'ai plus rien à souhaiter que de te revoir... » Le 29 ! Plus vite, plus vite ! Ah ! cette route ne finira donc jamais !... Il roule, il vole sur la voie Flaminienne... Dans l'air doré, les monts fuyants de la Sabine, le Soracte... Encore un peu de temps : au loin, entre les pins, les cyprès, par-dessus l'ondulation des collines fléchissantes, voici monter, bleuir, la coupole solitaire de San Pietro...

Il frôle la boucle du Tibre (que ses eaux sont jaunes et fangeuses !), il passe le Ponte Milvio... Des chapelles, des *osterie*, des jardins, des murs ; à travers la poussière, le casino du pape Jules, les beaux ombrages de la villa Borghèse... La berline ralentit... A peine si Goëthe ose lever les yeux : la Porta del Popolo ! Il entrevoit les statues de Bernin, d'orgueilleuses armoiries sommées de la tiare et des clefs... Il passe, il se retourne : *FELICI FAUSTOQ INGRESSUI*... L'heureuse bienvenue ! A Rome ! il est à Rome ! « Ce n'est que sous la Porta del Popolo. écrira-t-il demain, que j'ai été bien sûr de posséder Rome ! » Et, devant lui, voici la *piazza* de son enfance, arrondie et creuse comme une conque ; au centre, l'obélisque porté par des lionnes, et les eaux jaillissantes ; à gauche, Santa-Maria del Popolo, et, au fond, flanquant l'entrée

du Corso, les deux églises jumelles avec leurs coupoles noires, leurs clochetons, leurs portiques... Mais le *vetturino* tourne à droite, enfila la via Ripetta et, bientôt, dépose Goethe près du Tibre, à l'angle de deux petites rues, sur le seuil de l'antique *locanda* del l'Orso, qui reçut Dante, où logea Montaigne. Et, en hâte, sur un coin de table, Goethe, épuisé, griffonne : « Je ne puis rien dire d'autre que : je suis ici ! » Il se calme, se reprend et, dans la même nuit, il écrit ces mots triomphants : « Maintenant seulement, je commence à vivre, et je vénère mon Génie. »

LE RÊVE RÉALISÉ

Le lendemain, Goethe s'installait chez Tischbein (ils s'écrivaient depuis longtemps), *casa* Moscatelli, sur le Corso, à quelques pas de la piazza del Popolo. La signora Moscatelli louait le premier étage à certain Sante Serafino Collina, ex-cocher, âgé pour lors de soixante-dix ans, qui l'habitait avec sa femme Piera Giovanna de Rossi, de quatre ans plus jeune, et leur fils Filippo. Ces bonnes gens donnaient pension à des peintres, tous allemands : Wilhelm Tischbein, Georg Schütz, Friedrich Bury, voire à un musicien : Kayser. D'autres peintres encore, leurs compatriotes, occupaient le second étage. Aussi Angelika Kauffmann nommait-elle la maison une « académie allemande ». C'étaient de braves garçons et de *bravi pittori*, au reste sans grand talent, qui copiaient à l'envi leur maître Raphaël Mengs qui copiait Raphaël, et dont nul ne saurait le nom s'il n'avait plu à Goethe de descendre parmi eux. Si tous comprirent, — soit dit à leur louange, — quel bonheur unique leur était échu, ils n'admirèrent pas moins la simplicité, la modestie du grand homme qui venait partager leur vie et s'instruire à leur école. « Il m'a demandé, écrivait Tischbein, une toute petite chambre, où il pût dormir et travailler en paix, ainsi qu'une nourriture tout à fait simple. »

On s'étonne, d'abord, que Goethe ne préférât point vivre seul. C'est qu'on s'en fait une fausse image, qu'on se le peint, d'après la légende, froid, égoïste, distant, quand personne n'eût un cœur plus chaleureux, plus aimant, ni avide d'être aimé. Désir d'apprendre, certes, mais aussi de se donner. Peur de la solitude encore, de lui-même, des heures vides, des soirs, surtout, si lourds au voyageur... Déjà ce peuple, qui l'avait

ravi, le froissait : « qu'avait-il de commun avec lui ? » Il s'interdisait, d'autre part, les seules relations convenables à son rang, mais qui l'eussent distrait de l'art où il entendait se vouer tout entier ; il n'était et ne voulait être, sauf pour ces quelques intimes, que Jean-Philippe Möller, négociant de Leipzig.

Après l'étourdissement que tant d'objets, divers jusqu'au disparate, d'abord lui causèrent, il se ressaisit vite et s'ingénia, sans tarder, à s'approprier ce monde où un élan aveugle, mais très sûr, l'avait si brusquement jeté. Il n'est pas ici, comme Byron, pour se lamenter sur les ruines ou évoquer, à grands cris, Scipion l'Africain ; ni, comme Chateaubriand, pour y draper de plis fastueux sa misère ; ni, non plus, comme Taine, pour y vérifier un système élaboré outre-monts ; moins encore, pour y quérir un sujet, un décor : Goethe n'est à Rome, comme partout ailleurs sur la terre, que pour apprendre. Un étudiant, et rien de plus ; un humble apprenti qui, en dehors des heures matinales qu'il consacre chaque jour à son œuvre, fréquente les grandes ruines, les galeries, les églises, le plus souvent en compagnie d'un peintre, d'un sculpteur, d'un architecte, d'un historien d'art (Allemands, pour la plupart, et familiers de la casa Moscatelli) ; qui s'émeut, admire, mais compare, classe, ordonne ; qui, dans sa chambrette, sous les yeux calmes de la Junon Ludovisi, belle « comme un chant d'Homère », du Zeus d'Otricoli, de l'Apollon du Belvédère, lit, annote Vitruve, Palladio, Winckelmann, étudie le dessin, l'anatomie, la perspective, les couleurs, la technique du moulage, de la fonte, et jusqu'aux diverses sortes de marbres, quand ce n'est pas l'histoire, les inscriptions, ou bien les monnaies antiques, les camées, les intailles.

A l'exemple de Poussin, qu'il aimait, Goethe ne négligeait rien. Mais, plus que ses scrupules et un soin peut-être excessif, on admire les dispositions (ne disons point : la méthode) dont ce grand homme approchait les chefs-d'œuvre. Droitement, nûment, « laissant son œil être lumière », selon sa magnifique expression. Sans fièvre, « en sorte que ces objets ne trouvent pas une âme exaltée, mais, au contraire, qu'ils exaltent l'âme ». Humblement... « Tous les chemins s'ouvrent devant moi, parce que je vais dans l'humilité. » Des mêmes yeux qu'il regardait la nature, qu'il perça ses plus profonds secrets. Voir,

sentir, comprendre. Une âme toute vouée au beau, le seul vrai; à l'art, comme l'activité la plus haute, le but même de la vie. « Mon aimée, comme je me réjouis d'avoir consacré ma vie au vrai, maintenant qu'il m'est si facile de m'élever au grand, qui n'est que le plus haut, le plus pur degré du vrai! La révolution que je prévoyais et qui se poursuit en moi est celle de tout artiste qui, après une longue et diligente fidélité à la nature, sentit, devant les débris du génie antique, son âme jaillir, et comme une transfiguration de soi-même, une impression de vie plus libre, de plus haute existence, de légèreté et de grâce. » Il écrivait ces lignes à Venise (pourquoi ne les a-t-il pas reproduites?), mais aucunes n'expriment mieux ce qu'il ressentit à Rome : elles résument, au vrai, tout son voyage.

Il n'a pas rapporté davantage (pour ne l'avoir pas revue) cette lettre, si belle dans sa gravité, qu'il adressa de Rome, le 12 décembre 1786, à la duchesse Louise de Weimar : « Une vie pleine d'activité et d'exercice suffit à peine à porter notre connaissance au plus haut degré de clarté. Et, pourtant, seules cette assurance, cette certitude de prendre les choses pour ce qu'elles sont, de pouvoir subordonner même les meilleures et considérer chacune dans son rapport aux autres, nous donnerait la suprême jouissance; c'est vers elle que devrait tendre notre sens de l'art, de la nature, de la vie. »

Dans ces travaux, nul divertissement que les joyeux repas en commun, soit au logis (l'ail en était proscriit depuis son arrivée), soit dans quelque *trattoria*, voire dans la Chapelle Sixtine (on avait suborné la garde), où Gœthe s'endort de chaleur sur le trône pontifical. Parfois on va au théâtre, à l'Argentina ou ailleurs, voir une comédie-bouffe, un opéra d'Anfossi ou de Cimarosa; puis on s'attable dans une *osteria*, et l'on s'en revient lentement, en discutant par les rues noires, — que n'éclaire, de loin en loin, à l'angle d'une rue transversale, qu'une petite lampe aux pieds d'une madone, — des mérites comparés de Michel-Ange et de Raphaël. Les jours de fête, ils sont nombreux à Rome, il arrive qu'on aille à San-Pietro voir officier le pape, ou, dans quelque autre église, entendre un oratorio; mais, plus souvent, au bord de la mer, ou bien dans la campagne romaine, sous les ombrages de Tivoli, boire du vin des *Castelli* en compagnie de belles filles, et

chanter des chansons allemandes jusqu'à l'heure de reprendre, avec le chemin de Rome, ce fameux, cet interminable débat.

Si gentiment qu'il s'y prêtât, Goëthe préférerait à ces passe-temps ou à ces joies un peu grosses le calme entretien qu'il menait, le dimanche, avec Angelika Kauffmann, cette amie sensible, avertie, de huit ans son aînée, son guide dans les choses d'art, sa confidente dans celles du cœur, et le seul peintre de talent qu'il y eût à Rome. Elle avait, via Sistina, une maison avec un jardin, et toute pleine de chefs-d'œuvre : on y voyait des Titien, des Corrège, des Van Dyck, le *Saint Jérôme au désert* de Léonard de Vinci. Là, dans cette douce atmosphère, Goëthe aimait à se détendre, à s'ouvrir ; là, il lut son *Iphigénie*, qu'il venait à peine d'achever, et les larmes qu'il vit couler le consolèrent de l'accueil qu'elle reçut à Weimar.

Bien qu'il remit encore, soit prudence, manque d'occasion favorable, excès de travail ou, peut-être, attachement à M^{me} de Stein, de goûter à toutes les joies qu'il se promettait du voyage (aussi bien, quel errant ne quête en secret l'aventure ?), on peut douter qu'il vécût, dans la suite, des jours plus heureux qu'en cette fin d'automne de 1786. Quelle allégresse ! mais, d'abord, quel apaisement ! « Oui, écrit-il au duc dès son arrivée à Rome, c'était, les dernières années, une maladie (son *Journal* ajoute : une folie), dont seules la vue et la présence me pouvaient guérir. J'ose l'avouer maintenant : à la fin je ne pouvais plus regarder un livre latin, un dessin, un paysage d'Italie. » Ou encore : « Je suis délivré d'une maladie, d'une passion insensée, pour renaître à la jouissance de la vie, à la jouissance de l'histoire, de la poésie et de l'antiquité. » Et, plus tard : « Comme, depuis ma jeunesse, mon âme s'était orientée vers ce but, je n'aurais jamais pu m'apaiser, si je ne l'avais atteint. » Il était enfin guéri « des maux physiques et moraux qui le tourmentaient en Allemagne » ; il « pouvait apaiser sa soif ardente d'art vrai ». Apaiser, c'est le mot qui revient toujours, le mot qui ouvre, peut-être, tous les secrets de Goëthe. Mais ces jours affreux sont passés (« plutôt mourir que de les revivre ! »), ils ne reviendront plus. Goëthe, maintenant, est un « nouvel homme ». De cette « hégire » il date sa « seconde naissance » ; il vit sa « seconde jeunesse ». Il n'a qu'un regret : « Ah ! pourquoi pas plus tôt ? pourquoi pas à meilleur

marché? » Mais non, tout est bien ainsi : c'était « le bon moment ». Quelle assurance, quelle paix il trouve, cet inquiet, dans une telle connivence du sort!

Tous ses vœux sont comblés! Artiste, il voit la beauté nue face à face, il la soutient sans baisser les yeux : cette vierge, cette déesse, si leurs lèvres pouvaient s'ouvrir, exhaleraient-elles d'autres mots, un chant plus pur que son Iphigénie?... Il s'appartient! il est le seul maître de son temps, de ses pensées, de son œuvre; libre, libre, sans un devoir d'amour, sans une obligation de politique ou de société qui le distraient de lui-même. Quelles délices!... Homme, il jouit par tous les pores; ce climat enivrant, ce ciel bleu, ces feuillages toujours verts, une telle douceur de vivre le réconcilie avec la vie. Chaque jour, à toute heure, il se répète ce qu'il écrivait dès son entrée en Italie : « Ici, on se sent chez soi sur la terre, et non point comme prêté ou en exil... Cette joie exceptionnelle, on devrait en jouir toujours comme d'un bienfait éternel de la Nature. » Tant de beauté l'éblouit, de l'aube heureuse au crépuscule, ces crépuscules romains tout imbus d'une vapeur dorée, comme dans les tableaux de Lorrain. On conçoit qu'il « salue » son ami Knebel « du sein d'Abraham », de l'éternelle félicité...

Jours parfaits, qui n'auront plus guère de lendemains! Bientôt, tout deviendra, comme il l'écrit dès la fin de l'an, « plutôt peine et souci que jouissance ». Il tremble devant la tâche qui l'attend. C'est qu'il commence à découvrir ce qu'il n'était pas, un peintre, et ne peut encore s'y résoudre; mais, surtout, qu'il entrevoit soudain, dans sa portée tragique, la crise morale qui se précipite en lui, et la catastrophe qui suivra. Le beau portrait que Tischbein peignit, alors, de Goethe, assis sur des ruines, dans un ample manteau blanc, devant la campagne romaine, nous montre un visage grave, tendu, à l'œil ardent et fixe, qui trahit moins la joie de vivre et le bonheur d'être là, qu'un effort douloureux, une âpre et dure résolution.

L'AMIE ET LA MÈRE

Cependant, ni les joies de la liberté, ni la faveur du climat, ni l'apaisement qu'il goûtait dans la familiarité toujours plus intime des maîtres, ni, surtout, l'inquiétude de lui-même, ne réussissaient encore à lui faire oublier son Ariane ou, plutôt, la dure Égérie, que, pourtant, il avait fuie. Depuis son départ de

Karlsbad, il vivait littéralement « avec elle ». Jusqu'à Rome, pas de jour qu'il ne lui écrivit, ou qu'il ne consignât pour elle, dans son journal de route, ses observations, ses pensées, ses actes, et qu'il ne lui protestât son amour. De tout ce qu'il voit ou ressent, rien qu'il ne lui rapporte, qu'il ne se promette de partager avec elle. C'est pour elle qu'il apprend, travaille, se perfectionne... « Tu m'aimeras mieux au retour, car, si Dieu le veut, je me corrigerai de quelques défauts dont tu étais mécontente... » Il va, l'assure-t-il, se montrer plus actif que par le passé : on ne saurait trop l'être, quand on veut le bien. « Seulement, difficile, ah ! si difficile de le reconnaître ! » Le même ton humble et soumis qu'à Weimar...

C'est donc se tromper gravement que de croire, — comme l'ont fait maints critiques, — qu'il ne partit que pour rompre avec M^{me} de Stein : au vrai, il l'emporta avec lui ; si, en fait, sa fuite prépara la rupture, il est faux que Goethe l'ait jamais voulue.

Aussi, quelle ne fut pas sa douleur quand, après un silence de mauvais augure, il reçut de M^{me} de Stein, en réponse à son long journal, — tout un livre ! — à ses lettres, un billet insultant ! On n'en devine la teneur qu'au cri déchirant de Goethe : « Ainsi, voilà tout ce que tu avais à dire à un ami, à un amant qui, depuis si longtemps, désirait si ardemment un mot favorable de toi ! qui n'a pas vécu un jour, même une heure, depuis qu'il t'a quittée, sans penser à toi !... » Elle voulait reprendre ses lettres, il supplie : « Les cassettes t'appartiennent ; mais, si tu m'aimes encore un peu, ne les ouvre pas avant d'avoir reçu l'annonce de ma mort ; tant que je vis, laisse-moi l'espoir de les ouvrir en ta présence. » Mais, bientôt, il ne peut retenir son indignation d'une si stupide brutalité. Quoi ! c'est ainsi qu'elle le payait de dix ans de servage, de tourments, du sacrifice de toute sa jeunesse ! Elle n'avait pas un scrupule à troubler sa joie, à oser assombrir sa vie, ni, peut-être même, à la ruiner ! « Depuis que je suis à Rome, j'ai vu infatigablement tout ce qui était digne d'être vu, et j'en ai comblé mon âme outre mesure. Dans le moment que maintes choses commençaient de s'ordonner et de s'éclaircir, vint ton billet, qui brisa tout. Je regardai encore quelques villas, quelques ruines, mais des yeux seulement. M'avisant que je ne voyais plus rien, je renonçai et j'allai au hasard... » Quelques jours encore, puis, dans une

de ces volte-face dont il était, jadis, coutumier : « Mon aimée, mon aimée, je te prie, te supplie à genoux : facilite-moi mon retour vers toi, que je ne reste pas banni dans le vaste monde. Pardonne, pardonne-moi ! je luttai à mort, aucune langue ne peut dire ce qui se passait en moi ; ce saut m'a rendu à moi-même... Mon aimée ! mon aimée !... » Mais, six jours après, il se ressaisit : n'est-il pas Goethe, enfin ? « Je suis comme un architecte qui avait construit une tour sur de mauvaises fondations ; averti à temps, il abattit volontiers l'édifice pour s'assurer mieux du fonds, et il se réjouissait d'avance de la solidité de sa construction. »

Goethe ne faiblira plus. Dans la lettre suivante, il signifie à M^{me} de Stein qu'il entend « devenir sain pour lui et pour les siens » ; et, à une autre lettre de reproches, il réplique durement : « Je ne puis rien répondre que ceci : je n'ai qu'une existence, je l'ai jouée cette fois tout entière et je la joue encore. En réchappé-je, corps et âme ; ma nature, mon génie, ma chance, surmontent-ils cette crise, je te rendrai mille fois ce que je te dois. Succombé-je ? Eh bien ! je succomberai : c'est que je n'étais plus bon à rien. » Elle dut se le tenir pour dit, car, dans la suite, elle ne lui adressa pas moins d'une quarantaine de lettres, dont aucune, à en juger par celles de Goethe, ne l'obligea à se départir du ton désormais paisible, — et quelque peu supérieur, — dont il lui écrivait. Car elle l'avait touché au cœur : Goethe n'oublia plus. Ses lettres, peu à peu, s'espacèrent, pour cesser complètement durant le dernier semestre. On souhaiterait pour M^{me} de Stein qu'elle ne les eût pas reçues. Lui jadis si tendre, si fervent, si habile à lui plaire, il n'aura plus, nous le verrons, aucun ménagement pour cette femme, qu'il n'avait pas moins gravement blessée, et qui eût pardonné sans doute si, à ses yeux du moins, il ne se fût renié lui-même. On peut ramener un esclave fugitif, quitte à lui faire expier sa fugue ; mais quelle prise sur cet affranchi orgueilleux, sûr de soi, et qu'elle sentait inébranlable ?

Une autre femme, cependant, avait compris Goethe : sa mère, qu'il ne voyait jamais, et qui lui écrivit de Francfort cette belle lettre, qu'on regrette qu'il n'ait pas lue (1) : « Une apparition de l'autre monde n'aurait pu m'étonner davantage

(1) Elle fut interceptée par le cardinal Hrzan, ambassadeur de l'empereur, qui lui avait commis la surveillance politique de Goethe : c'était bien superflu !

que ta lettre de Rome. J'en aurais crié de joie à voir se réaliser le désir qui possédait ton âme depuis ta plus tendre jeunesse. Un homme comme toi, avec tes connaissances, avec ton vaste et pur regard pour tout ce qui est bon, grand et beau, avec cet œil d'aigle, doit retirer d'un tel voyage plaisir et bonheur pour tout le reste de sa vie, — et non seulement toi, mais tous ceux qui ont le bonheur de vivre dans ta sphère. »

Ces deux femmes ne l'aimaient pas de même : la mère ne voulait que sa joie; l'amie, que sa perfection (qu'au reste supposait la bonne conseillère) : il lui fallait une femme qui voulût l'une et l'autre. Mais il était trop tard : Goëthe se chargea de les concilier.

VIVRE HEUREUX!

Plus il vivait en Italie, surtout, peut-être, après son séjour à Naples et le voyage de Sicile, plus Goëthe se persuadait d'y retrouver la Grèce qu'il y était venu chercher. La « solidité » romaine, qu'il admirait d'abord tant, le céda bientôt à la séduction hellénique, — ou à ce qu'il croyait telle, — qu'il se plaisait à sentir partout. La nature, les gens, les mœurs ne la respiraient pas moins que les chefs-d'œuvre de l'art, et lui changeaient l'Italie tout entière en une chimérique Arcadie. Lui-même, ce « grand enfant » qui touchait à la quarantaine, ne se croyait-il pas Ulysse au pays des Phéaciens? L'Arcadie se muait en île : n'importe! l'imagination se rit bien de la géographie. Un autre jour, elle était l'Aulide... Quoi d'étonnant qu'il rencontrât partout Iphigénie ou Nausicaa? Si encore ces rêveries avaient enrichi le poète, *meno male!* comme disent les Italiens : hélas! il n'en tira rien (son *Iphigénie en Aulide*, sa *Nausicaa* restèrent à l'état de songes). Elles lui inspirèrent, en revanche, une conception audacieuse de la vie, — une morale, n'en déplaise à M^{me} de Stein, — qui, si elle ne lui était point une révélation, ne le transforma pas moins sans retour.

Tâchons de définir les imaginations que se fit toujours Goëthe de la vie et de l'idéal grecs, et où le confirma le spectacle qu'il croyait en avoir sous les yeux. Une profonde joie de vivre, née d'une santé foncière, favorisée par le climat, les mœurs naturelles du peuple, une aimable liberté, l'indulgence d'une religion presque uniquement formaliste; un désir qui accueillait tout; une âme tranquille et forte qui, si elle savait

l'art de céder au sort, excluait la tristesse et, d'abord, la rigueur; d'un mot, l'abandon total, confiant, à la nature, notre mère, et d'où naîtront, d'elles-mêmes, la sagesse, la mesure, l'harmonie et cette fleur suprême : la beauté. Morale : l'homme n'a pas d'autre but, d'autre devoir, que d'être heureux. Les Grecs le comprirent : se former sur eux, c'est être proprement homme.

On reconnaît là, sans doute, la foi de la Renaissance, l'optimisme de Rousseau, mais, non moins clairement, les traits authentiques de Goethe. Il y manque, toutefois, l'accent goethéen, si émouvant, si profond, qui ranime, renouvelle ces idées un peu désuètes, et nous les rend transfigurées. Où l'entendre plus distinctement que dans les pages (aujourd'hui encore inconnues en France) que Goethe écrivit plus tard sur Winckelmann, mais dont il n'y a pas un mot qu'il n'ait pensé en Italie?

« Quand la nature saine de l'homme agit comme un tout; quand il se sent dans le monde comme dans un tout, grand, beau, vénérable, digne de prix; quand ce bien-être harmonieux lui procure un frais et pur ravissement, — alors l'univers, s'il pouvait se percevoir lui-même, crierait d'allégresse comme s'il avait atteint son but, et il y admirerait le sommet de son propre devenir et de son être. A quoi sert, en effet, toute cette profusion de soleils, de planètes et de lunes, d'étoiles et de voies lactées, de comètes et de nébuleuses, de mondes formés ou en formation, si, en fin de compte, un homme heureux ne se réjouit pas inconsciemment de la vie?

« Tandis que les modernes, à chaque méditation ou presque, s'élancent dans l'infini, pour revenir finalement, quand ils y réussissent, se borner à un point strict, les anciens, sans tant de détours, sentaient immédiatement leur unique bien-être entre les agréables limites du bel univers. Ici était leur place, leur vocation; ici leur activité trouvait de l'espace, leur passion objet et aliment. Ils ne s'entendaient pas moins à supporter l'adversité qu'à jouir du bonheur, car, comme la fibre saine résiste au mal et, à chaque accès, se rétablit en hâte, ainsi l'âme saine, qui leur était propre, pouvait, contre tout accident interne ou externe, se rétablir aisément et vite. »

Ce sens propre des Anciens, cette adaptation naturelle à l'univers, « cette confiance en soi-même » et dans les dieux,

« leurs ancêtres » ; leur foi dans la vie présente, — l'existence à venir étant elle-même limitée à la seule gloire terrestre, — tout cela « constituait un tout indivisible, un état de l'être humain voulu par la nature même, et tel que, dans le plus haut moment de la jouissance comme dans l'instant le plus profond du sacrifice et dans la mort même, nous admirions une indestructible santé ».

Vision grandiose, certes, suggestive, mais partielle. S'il avait mieux pénétré l'Hellade, Goethe se fût vite aperçu qu'autant, hélas ! que tout homme en ce monde, le Grec connut l'angoisse et la misère de vivre. Pour un Aristote qui la jugeait rationnelle et propre à combler nos désirs, combien d'autres condamnèrent cette existence, — que suivait, du reste, un au-delà non moins sombre, que ce fût le triste Élysée, ou les supplices du Tartare et le fouet des Furies. Faut-il rappeler les sages de la Grèce, Homère, Pindare, Ménandre, les grands tragiques, qui tenaient la vie pour « un présent fatal », la mort pour un bienfait, l'homme éphémère, enveloppé d'éternelles ténèbres, pour « la créature la plus misérable », pour « le rêve d'une ombre » ?

N'est-ce pas un Grec, Théognis, qui disait : « Pour les habitants de notre terre, le premier de tous les biens serait de ne pas naître... Une fois né, c'est de franchir le plus tôt possible les portes d'Hadès et de se coucher sous un épais amas de terre. » Ce désespoir, en quoi est-il moins grec que l'optimisme d'Aristote ? Il inspire la religion (1), la poésie, le théâtre, où se jouait d'abord un drame qui ne trouve d'analogue que dans nos « mystères », et où souffrent des héros que nous n'oserions même concevoir ; il s'apaise dans ces marbres dont le calme divin ne trahit, pour une âme exercée, que la plus haute maîtrise de soi où l'homme ait jamais atteint. Affirmation ? peut-être ; mais, s'il en est une, de la seule dignité de l'homme en face du destin qui le broie. Négation, aussi bien, passivité feinte pour détourner ses coups... Qui ne voit, en tout cas, que l'art grec, par sa volonté d'idéaliser le réel, le nie plus qu'il ne l'affirme, et qu'il implique un désaccord, une insatisfaction foncière qui excluent, dans l'artiste, la sérénité qu'il impose à l'œuvre ?

(1) Du moins celle des mystères, imbus d'une conception pessimiste de la vie et de la croyance au salut.

Comment Goëthe ne l'a-t-il pas reconnu ? Lui qui avait écrit : « Poésie, c'est délivrance » ; qui allait prêter au Tasse ce beau vers : « Un Dieu m'a donné de dire que je souffre » ; qui devait écrire, un jour, à Schiller que « le fondement même de la poésie était la représentation de l'état pathologique de l'homme », comment n'a-t-il pas vu que c'était aussi vrai de la poésie antique, — et de tout art, — que de la sienne, une nécessité éternelle ? Cet effort vers le calme, l'impassibilité, n'était-ce pas le sien propre ? Et, par là, quelles affres, quels démons ne conjurait-il pas !

Rien, enfin, ne ressemble moins à la vie antique que cette plaisante liberté des mœurs, cette mollesse, ce « laisser-vivre », que lui prêtait Goëthe sur la foi de l'Italie. Si la Grèce en offre quelque exemple, ce fut précisément quand elle n'était plus elle, — ainsi, d'ailleurs, que Rome. On voit que le jeune Goëthe n'avait pas été dressé à Sparte, ni dans l'Athènes de Périclès, et moins encore dans la Rome de Caton ! Mais l'on conçoit aussi avec quelle indignation M^{me} de Stein, imbuë comme elle l'était de la nécessité de l'effort et de la discipline, dut accueillir les confidences où Goëthe s'ouvrait à elle de ses déplorables progrès.

Ce n'était pas assez qu'il lui vantât, à tout propos, son bonheur au regard de ses misères de Weimar ; le climat italien, aux dépens des frimas du Nord, dont il avait tant souffert, à l'entendre, et qu'il tremblait de retrouver, quand il lui avait si souvent protesté que « son amour lui faisait un climat toujours beau, une heureuse patrie » ; le soleil d'Italie, quand, jadis, « elle remplaçait pour lui sa lumière », et qu'il la désignait en secret par son signe. Il osait encore renier cette âme qu'elle avait si amoureusement formée, « désapprendre la morale », pour s'en refaire une à sa taille, douce, flexible, aisée, sans devoirs qu'envers soi, accueillante à la joie qui passe, indulgente à tous les caprices comme aux pires errements, — et se dire régénéré ! Quelles sirènes l'avaient pu égarer, pervertir à ce point ? Hélas ! nulle autre voix que la sienne, à lui Goëthe, qu'ils avaient trop longtemps étouffée tous les deux, elle sous des remontrances et des prêches, lui sous des chants d'amour. Maintenant qu'elle se faisait entendre, elle « rendait Goëthe à lui-même » ; il se retrouvait, enrichi sans doute, mais toujours semblable ; calme, mais résolu à vivre

selon son génie, son cœur et ses sens. Quand, en mars 1788, il reprend *Faust* abandonné depuis plus de treize ans, il se réjouit « d'avoir retrouvé le fil ». « Le calme et l'absence m'ont ramené au niveau de ma propre existence. J'admire combien je me ressemble à moi-même, combien peu mon moi intime a souffert des années et des événements. »

M^{me} de Stein le sentait, elle aussi. Elle connaissait trop bien Goethe pour ne point discerner, sous le masque hautain de l'homme, le jeune fou qu'elle avait cru dompter. Cet art hasardeux de vivre, qu'il prônait aujourd'hui, que décelait-il d'autre que le manque de caractère, l'insolente présomption et l'impatience de tout frein, qui distinguaient alors l'auteur de *Werther* ? Il y avait pis, hélas ! une lâcheté, et d'autant plus grave qu'elle se donnait pour une force : le parti pris de nier la douleur pour n'en point souffrir, la dureté de la vie pour échapper au dressage adéquat. — Pauvre enfant, qui croyait encore qu'il n'est que de chercher des ânesses pour trouver un royaume !

Goethe, pour lors, ne cherchait que la joie. Ce n'est pas tout que d'avoir une morale : il la faut pratiquer. « Ose être heureux ! » Il osa. Aussi bien, quel autre moyen de comprendre la Grèce ? « Vis heureux, et qu'ainsi l'antiquité vive en toi (1) ». Il lui fallait aussi plaire au duc, qui le harcelait de loin, et dont la faveur ne lui était pas moins nécessaire que celle des Muses et des Grâces. Il osa d'autant mieux que l'« Occasion », la seule déesse qu'il servait désormais, s'offrit à lui sous la forme d'une jeune Romaine, belle, et dont les yeux, les lèvres, le nom même, tout enfin promettait la joie. Elle s'appelait Faustina. Agée de vingt-quatre ans et veuve, elle vivait avec son père, qui tenait une *osteria* près du théâtre de Marcellus.

Goethe semble y avoir pris un plaisir assez vif. Cette aventure le changeait des quelques passades qu'il s'était permises à Weimar : à Rome, il se sentait libre et la conscience en paix. N'écrivait-il pas, un jour, à M^{me} de Stein : « Ma situation sera la plus heureuse du monde aussitôt que je penserai à moi seul, que je bannirai de mon esprit ce que j'ai si longtemps tenu pour mon devoir, et que je me serai bien persuadé

(1) *Élégies romaines*, XIII.

que l'homme doit se saisir du bien qui lui échoit comme d'une proie heureuse, sans regarder à droite ni à gauche, ni, bien moins encore, se soucier du bonheur ou du malheur d'un *tout*. S'il est possible d'y atteindre, c'est assurément en Italie, et surtout à Rome. »

C'était fait. S'il n'en dit rien à M^{me} de Stein, Goethe s'empessa de rassurer le duc. « Il semble que vos bonnes pensées du 22 janvier aient agi immédiatement à Rome, car je pourrais déjà vous raconter d'aimables promenades. Aussi bien, et vous avez, en docteur *longe experientissimus*, parfaitement raison, il n'y a rien de tel qu'un exercice modéré de ce genre pour récréer l'esprit et donner au corps un précieux équilibre. » Goethe, sans doute, ne demandait pas davantage : pour Faust, c'est bien peu que Faustine...

On a douté que cette jeune femme ait prêté autre chose que son nom à l'amoureuse des *Élégies romaines*, où l'on reconnaît justement Christiane. En fait, elles y sont confondues. Quelque rôle qu'y joue l'Allemande, le décor, maintes scènes, — et le nom, qu'il ne tenait qu'au poète de changer, — évoquent invinciblement la Romaine.

C'est à Rome, dans l'*osteria della Campana*, que l'amante, d'un doigt preste, traçait, en chiffres romains, dans le vin répandu sur la table, l'heure du rendez-vous... C'est la jeune veuve, dont les belles robes témoignent aux envieuses voisines « qu'elle ne pleure plus, solitaire, son mari ». C'est la maîtresse de l'étranger, qui, blessée d'injustes reproches, et les yeux pleins de larmes, gémit : « Tu feins de m'en vouloir, parce que tu songes à fuir... » ; puis, soudain : « Si l'on jase, c'est toi qui en es coupable, qui viens au clair de lune, en manteau sombre, les cheveux roulés, ou, même, déguisé en prêtre... Le prélat, c'est toi ! » — Petite Faustine au cœur simple, qui ne sus jamais quel homme tu pressais alors dans tes bras, c'est toi qu'il regrettera un jour, tout chaud encore des baisers d'une autre :

« Voilà l'Italie, que je quittai. Les chemins volent toujours en poussière. — L'étranger est toujours filouté... — Le pays est beau ! Mais hélas ! je ne retrouve pas Faustine. — Ce n'est plus l'Italie que je laissai avec douleur (1) »

(1) *Épigrammes vénitiennes*, IV.

LE DÉPART

Les jours, cependant, passaient. Bientôt deux ans, déjà, que le voyageur avait quitté Weimar ! Aussi bien, il touchait au but : non seulement la joie, mais la liberté reconquise, et dans une plénitude qui l'étonnait lui-même. Il ne le devait pas qu'à ses propres ressources, de quelque habileté, de quelque séduction dont il circonvinrent le duc. « Dans cette solitude d'une année et demie, je me suis retrouvé moi-même, mais quoi ? — Un artiste ! Ce que je puis être encore, vous en jugerez et vous l'emploierez. Vous avez développé, par votre expérience de la vie active, ce don princier de reconnaître à quoi les hommes sont bons... Accueillez-moi comme hôte, laissez-moi vivre près de vous la pleine mesure de mon existence et jouir ainsi de la vie... »

Charles-Auguste aimait sincèrement Goëthe : il entendit son appel. Mais il n'était pas fâché, peut-être, en lui rendant la liberté, de s'affranchir lui-même d'un mentor qui, parfois, lui pesait. Ce prince n'était pas seulement prodigue et volontiers galant : il avait l'âme martiale et il rêvait la gloire des armes. Au grand effroi de Goëthe, qui tremblait moins pour la paix que pour les finances du petit duché, il avait organisé une armée à la prussienne, qu'il ne se lassait pas d'exercer, et il ne parlait que mousquets et canons, sabretaches, kolbacks et boutons de guêtre, sans oublier les verges. Il aimait, enfin, jouer au Mécène. Il sentait, au reste, de quel lustre un Goëthe, — en attendant mieux, — relevait aux yeux du monde le duché de Saxe-Weimar-Eisenach... Avec une bonne grâce, une générosité, qui restent son unique gloire, il déchargea Goëthe de presque toutes ses fonctions, sans réduire d'un thaler son traitement, et, pour que nul ne se méprit, il lui reconnut le droit d'occuper le fauteuil ducal au conseil des ministres. Goëthe s'en garda bien !

Le départ approchait. Une émotion insensée étreignait alors Goëthe, une angoisse nerveuse, qu'il ne pouvait maîtriser, et qui, les derniers jours, le faisait soudain fondre en larmes. Un soir, il se prit à dessiner son tombeau près de la pyramide de Cestius. Il avait été saisi, maintes fois, par la beauté, la paix du petit cimetière, tout frissonnant de cyprès, qui s'appuie à son flanc... C'est là qu'il souhaitait reposer :

... Que, plus tard, sous la conduite d'Hermès,
passant devant le tombeau de Cestius,
je descende doucement aux Enfers (1).

Il ne pressentait pas qu'un jour y serait inhumé son fils. Le dernier dimanche, il planta de ses mains, dans le jardin d'Angelika Kauffmann, un petit pin, en mémoire de lui. Il pleurait...

Qui l'émouvait à ce point ? Ce n'était pas seulement la tristesse de quitter ses amis, son amante, cette ville où il n'y avait pas une pierre qui ne lui rappelât un bonheur : c'était aussi la frayeur de se retrouver à Weimar. Là-bas, quelle solitude l'attendait ! Charlotte de Stein, elle qui emplissait jadis toute sa vie, comment douter qu'il ne l'eût perdue sans retour ? Ses amis ? Quand il n'avait pas moins vécu pour eux que pour lui ; quand il ne se promettait pas d'autre joie que de partager avec eux les trésors « qu'il rapportait d'Ophir » ; quand il terminait ses lettres par ces mots émouvants : « Aimez-moi, désirez-moi ! que je retourne avec joie ! », ils ne lui rendaient que froideur, ou pis encore : hostilité. Nul ne lui pardonnait d'avoir pu vivre deux ans au loin et, *proh pudor !* aux frais du prince ! Tous pensaient là-dessus comme Schiller, qui eut la bassesse d'écrire : « Pendant qu'il peint en Italie, les Voigt et les Schmidt doivent suer pour lui comme des bêtes de somme. Il mange, là-bas, à ne rien faire, un traitement de 1800 thalers... » D'aucuns le tenaient pour fou... Ah oui ! quelle solitude l'attendait ! Et comme il sentait mieux, par contraste, ces cœurs chaleureux, ces mains amicales ou tendres qui n'osaient le retenir ! Un moment il pensa rester, vivre ici pour toujours ; mais la raison commandait : il s'arracha enfin, il partit...

GOETHE APRÈS LE VOYAGE

Qu'emportait-il dans ses bagages ? L'impatience de créer l'avait jeté en Italie ; on s'étonnera peut-être, — si l'on ne connaît pas Goethe, — qu'elle le rejetât à Weimar. « Tout me distrait, mande-t-il au duc ; j'ai hâte de rentrer pour écrire dans le calme. » Quoi ! n'était-ce donc rien qu'*l'iphigénie*,

(1) *Élégies romaines*, VII.

Egmont, Claudine de Villa-Bella, Erwin et Elmire, Lila ? Iphigénie exceptée, c'était, en effet, peu de chose. Il n'y avait là aucune œuvre nouvelle, non pas même celle-ci, que Goëthe s'était borné à mettre en vers — en vers immortels, à la vérité ! — et qu'il acheva dès son arrivée à Rome. Il eut bientôt remanié *Egmont* ; quant aux opérettes, les couplets qu'il y ajouta ne valent même pas qu'on en parle. Au vrai, il n'écrivit de neuf qu'une scène de *Faust*, deux courtes poésies, et, à Florence, où il s'arrêta au retour, le dernier acte de *Tasse*. Il emportait, en revanche, des moulages, des estampes, des cailloux, des plantes, des fragments de marbre, des morceaux de lave... Goëthe, au fond, détestait d'écrire, et surtout avec suite : à défaut d'émotion violente, il ne s'y résolut jamais que contraint, ou poussé par l'émulation. La liberté, où il aspirait tant, était le pire cadeau qu'on lui pût faire. Il le savait, du reste, et il souhaitera plus tard qu'on l'enferme dans une tour jusqu'à l'achèvement de sa tâche : M^{me} de Stein n'était pas si sévère !

Que gagna-t-il donc à son voyage en Italie ? S'apaiser (pour un temps), se retrouver, découvrir qu'on n'est pas un peintre, conquérir une liberté dont on n'a que faire, perdre une noble femme pour des amourettes, ce sont là des gains négatifs et dont il faut être Goëthe pour tirer quelque enrichissement. « La destinée d'un grand homme est une muse », a dit Chateaubriand. Peut-être...

Aussi les critiques, assez déconcertés, sans trop démêler pourquoi, se rabattent-ils à l'envi, qu'ils l'exaltent ou qu'ils le déplorent, sur le « classicisme », — pour le nommer par son nom, — dont Goëthe aurait subi et gardé l'empreinte. La vérité, croyons-nous, est qu'il n'en reçut aucune. *Iphigénie* ? Ce fut à Weimar même, puis à Karlsbad, qu'il en fixa la forme. Les premiers actes furent écrits en voiture, du Brenner au lac de Garde, puis à Vérone, à Venise, à Bologne, au hasard des *alberghi*. L'œuvre fut terminée à Rome, après un seul mois de séjour. Bien malin qui distinguerait, autrement qu'à leur place, les vers écrits à Rome de ceux que modula Goëthe sous les sapins du Tyrol !

S'il préférerait le *Tasse* à *Iphigénie*, ce n'est pas que ses jambes soient meilleurs, mais qu'il trouvait le sujet plus simple, plus intime, plus convenable à sa destinée propre. Quelques maux qu'il ait endurés, de quelques affres qu'il ait

souffert, Goethe n'était point un Atride. Il se sentait, en revanche, de pair avec le Tasse, comme lui poète, excessif, tourmenté, comme lui amant et malheureux. S'il reprit l'œuvre en Italie, c'est uniquement qu'il n'avait pu se résoudre plus tôt à la séparation éternelle du Tasse et de Léonore, c'est-à-dire de Goethe et de M^{me} de Stein : à Florence, il n'hésita plus : il commença par la fin.

Les *Élégies romaines*? Qu'elles se ressentent d'Ovide, de Catulle, de Propertius, n'exigeait nullement que l'auteur s'en fût lire ces poètes à Rome : il l'eût aussi bien fait à Weimar, où, du reste, elles furent composées. Qui donc, depuis Hafiz, écrivit comme Goethe d'aussi belles poésies persanes? Alla-t-il jamais en Perse? Quoi de plus grec, d'ailleurs, qu'*Iphigénie*? Or, il ne vit jamais la Grèce, — quoi qu'il ait cru! Mais il la sentait d'instinct : son besoin d'ordre, d'harmonie, s'accordait avec elle, comme d'autres parties de son être avec la Germanie, avec Rome ou la Perse. Là est le secret de cette puissance d'assimilation et de métamorphose qu'on admire en Goethe, sans toujours la comprendre, et qui n'avait d'égale que sa puissance d'invention. Nul n'écrivit davantage ce qu'il voulait, ni ne se plia avec autant d'aisance à une discipline en apparence étrangère. Bien loin d'y perdre, il semble que son génie s'y renouvelât, comme s'il avait besoin de ces formes diverses pour se manifester tout entier. — Ici ou là, qu'importe! Sait-on quelle scène de *Faust* Goethe écrivit à Rome? *Helène*, sans doute?... La *Cuisine de la sorcière*! Certes, on y trouve le breuvage de flamme, le rajeunissement miraculeux de Faust, dans le miroir magique l'image éclatante et nue... Qu'y a-t-il de grec là-dedans? Rien d'autre que l'attente exaspérée, le rêve voluptueux de Goethe. — Et quelles gargouilles grimaçantes! Quelle diablerie! Quel vacarme! — Sous les pins de la villa Borghese!...

On ne rapporte rien d'aucun lieu qu'on n'y ait apporté et, surtout, le génie classique. Ce n'est pas chose que l'on trouve en voyage, mais un sens de l'âme, à la fois donné et acquis, instinct et raison, qui procède de la vie à l'art, et non inversement. Goethe avait reçu cette grâce, qui alla croissant avec lui. Dans ses premiers emportements, c'est elle qui le ramenait, le guidait. C'est elle qui le conduisit, en plein *Sturm und Drang*, vers l'Hellade, comme aux sages jeunes filles, Fré-

dérique Brion, Charlotte Buff, qui inspirèrent son adolescence, et, plus tard, à M^{me} de Stein. Quelles qu'aient pu être ses erreurs, on ne saurait faire à cette froide Muse une part trop belle dans le développement du génie de Goëthe. Tout ce qu'elle lui imposa : un amour pur comme la lumière ; l'harmonie, la mesure ; l'empire sur soi-même, seul contrepoids aux entraînements d'une sensibilité excessive ; l'acceptation virile de l'épreuve ; la soumission à la vie, — cette discipline appelait nécessairement, dans une tête bien faite, une esthétique adéquate. Qui a reconnu la loi, puis soi-même avec ses ressources et ses manques, parlant son juste rapport au monde, et l'accepte, s'il est artiste, ne saurait être qu'un classique. Les plus belles œuvres ne lui révéleront rien qu'il ne sache déjà : elles ne pourront que l'y confirmer.

Quelque bénéfice que Goëthe en ait ou non rapporté, son voyage n'aura pas été vain s'il lui fit goûter quelque joie, et s'il nous donne, plus qu'aucune autre aventure, de mieux comprendre l'homme, de le voir tel qu'il fut, avec sa grandeur, ses faiblesses, ses incertitudes, — un homme, et l'une des âmes les plus complexes, les plus vivantes (sinon toujours la plus sage) qui furent jamais proposées à notre étude et à celle de notre propre perfection.

ALEXANDRE HÉRENGER.

LE BUDGET

DE LA

PHILANTHROPIE AMÉRICAINE

Si les États-Unis ont enregistré, l'an dernier, un record inattendu, celui de la spéculation et des crises de Bourse, il en est un autre qui mérite, mieux encore, d'être connu, parce qu'il nous fait entrevoir, sous un aspect plus sympathique, le visage de l'Amérique : c'est le record de la bienfaisance à travers le monde.

En célébrant ce prestige de la fortune rehaussé par un noble emploi, ne perdons pas de vue cependant que nous sommes en Amérique, au pays du dollar, où les grands hommes d'affaires, au sens complet du mot, savent aussi bien gagner âprement leur argent qu'utilément le dépenser, en employant souvent les mêmes méthodes, avec le même sens pratique, dans cette double opération de l'intelligence et du cœur. C'est donc suivant une optique américaine qu'il faut juger les hommes et les choses des États-Unis, et surtout en s'abstenant de toute comparaison avec nos pays d'Europe, où la bienfaisance privée peut être moins facile à enclore dans des statistiques, mais exerce une action sociale, morale ou religieuse si hautement efficace. Autres pays, autres mœurs.

Il faut également tenir compte du fait qu'aux États-Unis il n'y a pas de budget fédéral de l'Instruction publique ou de l'Assistance et de la Prévoyance sociale, cette contribution étant laissée à la charge de chaque État, ou à celle des particuliers. Ainsi, la philanthropie, n'ayant pas à subir la concurrence des institutions officielles, peut se donner libre carrière en s'organisant sous la même forme que les sociétés capitalistes, et dans bien des cas, avec les mêmes hommes. Dans le

Conseil de la Fondation Rockefeller, par exemple, figure M. Owen Young, aux côtés de M. John Rockefeller junior.

Mais ce qu'il y a de plus caractéristique encore dans ces méthodes, et de plus américain, c'est le mécanisme suivant lequel sont recrutés les fonds pour telle entreprise sociale, intellectuelle ou charitable, qui désire faire appel à la souscription du public. Parmi les plus utiles rouages de cette vaste organisation philanthropique, nous citerons la Société à laquelle nous devons des éléments statistiques de la présente étude, la *John Price Jones Corporation*, très originale institution, dont il serait difficile de trouver une réplique en d'autres pays. Le but de cette organisation, conçue sous la forme commerciale d'une corporation, est en quelque sorte le lancement des œuvres philanthropiques, et la réalisation des ressources nécessaires à leur fonctionnement, avec l'emploi de méthodes variant suivant l'objet de l'œuvre ou le milieu propre à son développement. Cette Société forme des comités spéciaux, établit des listes très étudiées de souscripteurs possibles, et utilise, pour leur groupement, les meilleures formes de publicité. C'est ainsi que dans une notice explicative des services que peut rendre cette Corporation, nous détachons les conseils bien américains que voici : « Recherchez le potentiel donateur, et placez dans le Comité ceux qui peuvent le découvrir. Faites votre publicité en mettant en relief les services que vous pouvez rendre, avant d'exposer les ressources que vous avez à trouver. Dramatisez votre œuvre dans votre publicité. »

A vrai dire, tout ce travail de propagande est facilité dans un pays où l'homme, parvenu à la richesse, par ses propres moyens, n'a pas l'obsession de la fortune à laisser derrière lui, et ses enfants la hantise de l'héritage à recueillir. Telle est la doctrine de l'un des grands philanthropes, Andrew Carnegie, émettant ce principe « qu'un jour viendrait où l'homme qui mourrait en possession de millions inutilisés et disponibles, mourrait déshonoré. Distribuer le surplus de ses richesses est une tâche que le riche ne doit point laisser derrière lui. »



L'histoire de la philanthropie américaine doit être contée avec des chiffres, plus encore qu'avec des mots ; aussi donnons-nous tout d'abord le total impressionnant de ce budget philan-

thropique : pour l'année 1929, il atteint 2 450 720 000 dollars, représentant, au change du jour, environ 62 milliards et demi de francs (1).

Pour mettre ce chiffre en pleine valeur, il suffit de le rapprocher de celui d'autres budgets. Ne craignons pas de prendre pour terme de comparaison des budgets d'État ayant toute la charge des dépenses d'un pays : nous constaterons qu'il occupe le troisième rang ! Voici en effet les chiffres de ces budgets exprimés en francs :

En 1929, le budget total de l'Angleterre tenait le premier rang avec 836 millions de livres sterling, soit près de 104 milliards de francs ; le budget fédéral des États-Unis, le second rang avec 4 033 000 000 millions de dollars, soit 103 milliards de francs, et le budget de la philanthropie américaine, le troisième rang avec 2 450 720 000 dollars, soit 62 milliards et demi de francs. La France n'arrivait qu'au cinquième rang, avec 45 milliards et demi de francs, après l'Allemagne dont les 10 milliards de marks font environ 61 milliards de francs.

Et n'allons pas croire qu'il s'agisse d'une année exceptionnelle, faisant suite à une période de grande activité sans lendemain. Voici les chiffres du budget de la philanthropie dans les neuf années écoulées : ils accusent une progression ininterrompue, alors que, dans l'ordre économique et financier, les années se suivent et ne se ressemblent pas :

	Dollars.
1921	1 719 000 000
1922	1 787 760 000
1923	1 859 310 000
1924	2 000 320 000
1925	2 068 570 000
1926	2 192 680 000
1927	2 219 700 000
1928	2 330 600 000
1929	2 450 720 000
	<hr/>
	18 628 860 000

Demandons-nous maintenant, sans nous laisser éblouir par ce formidable total dépensé en neuf ans, comment s'est

(1) Nous donnons la transcription en francs, pour rendre plus compréhensible l'importance des montants en dollars, mais non pour établir une comparaison quelconque avec l'effort de la bienfaisance française, dans une délicate matière, qui ne comporte pas de commune mesure.

réparti ce budget de 2450 720 000 dollars de l'année 1929 : nous comprendrons ainsi les conceptions d'où procède la philanthropie américaine.

La première place appartient aux œuvres religieuses, qui ont émargé pour 996 000 000 de dollars, soit près de 25 milliards de francs, distribués entre les Églises et Associations de toutes confessions. A ce sujet, rappelons que si toutes les Églises, aux États-Unis, reçoivent une égale protection, elles ont aussi la charge de recruter, chez leurs fidèles, les ressources nécessaires à leur entretien et à leur développement. A ce point de vue, on constate entre tous les cultes une noble émulation : si les Églises protestantes arrivent au premier rang dans le budget de la philanthropie, avec 650 millions de dollars, les Églises catholiques recueillent 320 millions, chiffre très imposant attendu que, sur toute la population des États-Unis, il y a à peine 20 millions de catholiques. La religion juive figure dans cette statistique pour 38 millions de dollars, et les confessions diverses pour 32 millions de dollars.

Il est également intéressant de signaler que si l'Union chrétienne de jeunes gens (Y. M. C. A.) reçoit, en donations diverses, 19300 000 et l'Union chrétienne de jeunes filles (Y. W. C. A.) 10300 000, la grande organisation catholique des Chevaliers de Colomb reçoit, de son côté, 10 millions 1/2 de dollars (1).

Ajoutons qu'entre les confessions il y a parfois, dans les questions charitables, une interpénétration. L'Américain n'est point sectaire, et s'honore en respectant toutes les croyances. Voici un exemple qui n'est pas d'hier, mais combien édifiant : James Hill, grand créateur de chemins de fer dans l'Ouest américain, bien qu'appartenant à la religion protestante, a fondé, dans la ville de Saint-Paul, un séminaire catholique en souvenir de sa femme, dont les principes religieux, comme il le déclarait publiquement, le jour de l'inauguration, avaient contribué au bonheur de son foyer. Un exemple plus récent a été donné par Charles Schwab, le roi de l'acier, catholique de religion et marié à une femme appartenant au culte

(1) Cette Union Chrétienne de Jeunes Gens, qui possède des sièges dans toutes les grandes capitales européennes et dans tous les centres de jeunesse, est largement subventionnée sous toutes les latitudes par la générosité américaine. En outre de ses revenus annuels, elle possède des biens pour un montant évalué à 200 millions de dollars, soit 5 milliards de francs.

protestant. On a pu constater que, dans bien des cas, lorsqu'il faisait un don en faveur de sa religion, il se considérait comme obligé d'en faire un semblable à celle de M^{me} Schwab.

La seconde place appartient aux œuvres d'éducation, avec 453 millions de dollars, dont les principales affectations sont les Universités, les laboratoires, les Instituts de recherches scientifiques ou médicales, les bibliothèques. C'est ici toute une histoire qui vaudrait d'être contée, et où MM. Carnegie et Rockefeller, avec leur prodigieuse fortune, se sont réparti les grands rôles.

Cette libéralité des Mécènes américains, à l'égard des Universités, est d'ailleurs une tradition, au cours du ^{xx}^e siècle, si l'on en juge par le palmarès des principaux donateurs. L'allocation de 40 millions de dollars, faite par M. John Rockefeller à l'Université de Chicago, est loin d'être une exception. Celle de Columbia a reçu, de 1900 à 1928, des dons s'élevant à 70 millions de dollars; le sénateur Leland Stanford et sa femme ont donné 25 millions de dollars à l'Université qui porte leur nom; une somme de même importance a été affectée par George Eastman à l'Université de Rochester et par James R. Duke, à la Duke University. Et ce n'est pas tout, car Gordon Mc Roy a légué 20 millions de dollars à l'Université de Harvard, John W. Sterling la même somme à celle de Yale, et Henry C. Frick, 15 millions de dollars à celle de Princeton.

Les dons de charité individuelle viennent ensuite, avec un montant de 279 760 000 dollars, et les allocations à des organisations charitables pour une somme de 278 710 000 dollars. La contribution aux œuvres sanitaires s'élève à 221 510 000 dollars.

Parmi toutes ces institutions de bienfaisance, il faut placer au premier rang la Croix-Rouge américaine, avec ses 10 millions de membres, ce qui lui permet de s'intituler, à juste titre; la plus grande mère de famille dans le monde. Pendant et après la guerre, la France a éprouvé les bienfaits de cette remarquable organisation, à laquelle les plus grands hommes d'affaires des États Unis n'ont pas dédaigné de collaborer.

Les beaux-arts ont bénéficié de donations atteignant 40 000 000 de dollars, les jeux et œuvres récréatives, tels théâtres, concerts, golf ou tennis absorbent 20 900 000 dollars; enfin, diverses organisations de réforme morale ou religieuse sont inscrites pour 14 040 000 dollars.

La liste n'est pas cependant close sur cette majestueuse énumération. Les concours donnés, sous toutes les formes, à des œuvres ou pour des créations scientifiques ou charitables, non plus seulement aux États-Unis, mais à l'étranger, s'élèvent à 432 000 000 de dollars, soit, près de 3 milliards et demi de francs, avec destination spéciale vers les pays de l'Europe centrale, Allemagne, Autriche, Pologne, le Proche-Orient et l'Extrême-Orient, notamment la Chine.

* * *

Y a-t-il un âge pour la philanthropie ? La statistique nous apprend qu'aux États-Unis, l'âge du maximum d'activité philanthropique est entre cinquante et soixante ans, à raison de 40 pour 100, tandis que les personnes de soixante à soixante-dix ans n'entrent plus dans la statistique que pour 30 pour 100, les personnes au delà de soixante-dix ans pour 12 pour 100, et celles de trente à cinquante ans, pour 18 pour 100. De cette comparaison de chiffres, il est facile de tirer cette déduction que l'âge de la philanthropie est aussi, pour l'homme, celui de la plus large capacité de production. L'expérience permet également de constater que la conception chez les millionnaires américains, est actuellement de distribuer leurs biens de leur vivant, plutôt que d'en disposer par testament. Là encore, les grands maîtres de la philanthropie, MM. Carnegie et Rockefeller, ont donné un illustre exemple, en répartissant, le premier, 350 millions de dollars, et le second 750 millions de dollars.

Dans le vaste budget de la philanthropie pour l'année 1929, quelques donations méritent d'être signalées, comme marquant des tendances nouvelles, particulièrement intéressantes. Deux philanthropes ont formulé nettement leur intention de ne pas disposer de leurs biens pour les générations futures, mais pour celle à laquelle ils appartiennent. Tel est le cas de M. James Couzens, sénateur du Michigan, qui a créé un fonds spécial de 10 millions de dollars, pour fortifier la santé, augmenter le bien-être des enfants, avec obligation stricte de dépenser cette somme dans un délai de trente-cinq ans. Même intention chez M. Folk, de Pittsburgh, qui a donné également 10 millions de dollars pour une fondation ayant le triple objet d'instruction, de religion et de charité, accompagnée d'une clause d'emploi

dans un terme de trente-cinq années. Un autre philanthrope, Conrad Hubert, a laissé une somme de 7 millions de dollars pour être distribués en œuvres philanthropiques, par les soins d'un Comité composé des deux plus hautes personnalités des deux grands partis américains, MM. Calvin Coolidge, ancien président de la République, et Alfred Smith, candidat démocrate à la Présidence contre Herbert Hoover.

Autre détail très suggestif : parmi les sommes données pour des œuvres d'éducation, la meilleure part est destinée aux Collèges et Universités, soit 351 millions de dollars, 70 millions pour les écoles privées d'enseignement secondaire, et 33 millions de dollars pour l'éducation des noirs. Cette répartition libérale comprend les écoles de toutes confessions, et, on peut aussi ajouter, de toutes races.

Faut-il mentionner, et cela est assez compréhensible, que ce magnifique mouvement philanthropique a été partiellement arrêté par la crise de Bourse des derniers mois de 1929 ? La réduction a été d'environ 25 pour 100 pour le dernier trimestre, par rapport à la période correspondante de 1928, ce qui laisse à penser que, sans cet événement défavorable, le budget de la charité aurait, en 1929, dépassé 2 milliards et demi de dollars.

La statistique américaine ne nous fait grâce d'aucun détail, ce qui nous permet de mieux apprécier cette conception du devoir social chez les Américains de toutes classes. Il ne faudrait pas, en effet, nous hypnotiser sur les dons fastueux des rois de la finance ou de l'industrie. Plus remarquable encore est le mouvement de philanthropie qui passe comme un courant bienfaisant et purificateur à travers toutes les classes sociales, de l'obole jusqu'au million. Aussi, faut-il voir, dans ce courant, au sens le plus élevé du terme, comme une sorte d'industrie nationale, en une époque et dans un pays où tous les grands progrès s'accomplissent sur le plan industriel.

Constatant ce grand fait économique des temps actuels, la *John Price Jones Corporation*, qui a réuni ces intéressants renseignements, nous montre la place qu'occupe la philanthropie, dans la production américaine, en faisant remarquer qu'elle représente, elle aussi, une des formes les plus hautes de l'effort et du progrès humain.

Voici le tableau, vraiment curieux, de cette production américaine, classée par valeurs en dollars pour l'année 1927,

et dans laquelle la philanthropie qui, en fait, ne produit rien, mais vit sur la production des autres, se classe au huitième rang :

	Dollars
Voitures automobiles	4 721 402 556
Fer et acier.	3 713 488 230
Viande de boucherie et de conserve	3 050 286 291
Vêtements	2 380 943 033
Pétrole raffiné	2 376 656 556
Impression et publication.	2 269 638 230
Fonderie et industrie mécanique	2 232 985 974
Philanthropie	2 219 700 000
Bois	2 131 923 103
Coton	1 819 886 390

Ce groupement de la philanthropie parmi les diverses branches de production n'est pas une présentation artificielle, dans la pensée des grands industriels américains ; c'est plutôt la reconnaissance des services qu'elle leur a rendus pour faire leur fortune, dans le cadre d'une organisation sociale antérieure, qu'ils ont le devoir de compléter et de perfectionner.

Dans cette conception entre également l'idée de sport, chère aux Américains, et qui n'est ici qu'un noble aspect de ce principe d'émulation dont il faut savoir, en toutes choses, se servir comme d'un instrument de progrès. Nombreux sont ceux cherchant à attacher leur nom à des œuvres qui leur survivront.

* * *

Il serait injuste de concevoir l'Américain uniquement comme un homme d'argent, un *business man*, qui ne voit rien en dehors des affaires, et ne regarde que de très loin la misère des autres. Ce n'est qu'une partie du tableau, côté ombre. Le portrait comporte une autre face qui s'éclaire, lorsque, dégagé des obligations du *struggle for life*, l'industriel consent à laisser parler son cœur. Tel fut le cas de MM. Carnegie et Rockefeller, qui ont attendu le moment où ils se sont retirés des affaires pour donner libre cours à leur générosité.

Se souvient-on du portrait que Melchior de Vogüé, avec sa très fine psychologie, trace du capitaine d'industrie dans son livre : *le Maître de la mer*. Robinson est intraitable lorsqu'un de ses fournisseurs de matériel vient solliciter une commande

à des prix qui lui permettraient de faire marcher son usine et de payer un salaire suffisant à ses ouvriers. C'est en vain que cet industriel expose une situation lamentable, sa faillite certaine, s'il ne trouve pas du travail à un meilleur prix. Robinson refuse : il ne connaît que son prix de revient qui chez lui tient la place du cœur, et abandonne l'industriel à son malheureux sort. Mais, que vienne ensuite un inventeur qui lui exposera le plus chimérique projet, Robinson n'hésitera pas à le commanditer, car son geste ne met plus en cause le budget de son entreprise, mais le budget de sa philanthropie, dont il peut librement disposer.

Une dernière question se pose pour tirer de l'examen de ce budget tous les enseignements qu'il contient sur le sens de cette philanthropie américaine. Ce mouvement est-il parvenu à son terme, après une progression continue de neuf années, et faut-il s'attendre, par suite de circonstances économiques moins favorables, à une future régression ? L'optimisme américain fait la réponse que voici : sur le revenu total des États-Unis, la part affectée à la philanthropie représente à peine 3 pour 100, ce qui laisse une marge pour de nouveaux progrès. Or, le sentiment d'où procède cette générosité, en face des œuvres de religion, d'éducation, d'hygiène, d'art ou de science, est loin d'avoir atteint son apogée. Plus l'Amérique sera productrice de richesses qui se répartiront en un nombre plus grand de participants, et plus le sentiment philanthropique qui, chez l'Américain, vient autant de la raison que du cœur, prendra une place éminente dans ce grand effort national pour atteindre les sommets de la production. Mais, en ne considérant que le présent, on peut, dès aujourd'hui, inscrire, en tête du budget de la philanthropie en 1929, la devise chère à Carnegie : *All is well since all grows better*. Tout est bien quand tout devient meilleur !

MAURICE LEWANDOWSKI.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LE GRAND ÉLECTRO-AIMANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Les phénomènes physiques que nous observons, et dont nous dépendons en grande partie, sont eux-mêmes fonction d'un certain nombre de facteurs, comme la température, la pression, le champ électrique ou magnétique. Un des rôles du physicien est de définir l'action de ces facteurs, quand ils atteignent, à notre échelle humaine, des valeurs anormales. Que se passe-t-il, par exemple, quand on soumet un corps, et en général un phénomène physique, à une température très basse, ou au contraire très élevée? Ainsi M. Kamerlingh Onnes a essayé, dans son laboratoire de Leyde, d'atteindre des températures voisines de 273 degrés au-dessous de zéro, et à ces températures, les corps se sont trouvés avoir des propriétés très différentes de celles que nous connaissons. Inversement, on a créé des fours où la température dépassait 3000 degrés, et l'on a constaté que les atomes semblaient avoir alors des affinités nouvelles. De la même façon, si nous comprimons un gaz enfermé dans une enceinte, ou si, au contraire, nous le raréfions, il acquiert des propriétés insoupçonnées. Ainsi, vers ces limites extrêmes, on s'aperçoit que les corps se comportent d'une façon très différente de celle que l'observation commune nous apprend.

En allant de la sorte au delà des frontières qui caractérisent la vie terrestre, on embrasse les phénomènes dans toute leur généralité, — ou, tout au moins, avec plus de généralité, — et

l'on cesse de regarder la nature avec des œillères et des yeux de myope. On peut mieux présumer ce qui a pu se passer aux époques géologiques, et même avant, alors que la température et la pression avaient des valeurs complètement différentes de celles que nous connaissons, dans la « tranche de temps » où nous vivons. Bref, le physicien, cherchant ainsi à manier les forces de la nature, peut mieux comprendre ses actes et tâcher d'en répéter les résultats. Il satisfait à la fois son esprit de curiosité et son désir d'action. Il donne ainsi des sujets de méditation au philosophe et des moyens de création au technicien.

Il serait intéressant de suivre, à propos de chacun de ces paramètres de la physique, température, pression, champ magnétique, champ électrique, etc., tout ce qui a été entrepris dans les laboratoires, soit pour les supprimer, soit, au contraire, pour leur donner des valeurs considérables, et de voir les conséquences qui en sont résultées, aussi bien au point de vue de nos connaissances sur la constitution de la matière, qu'à celui des applications d'ordre pratique qui ont suivi. C'est dans cet ordre d'idées que nous parlerons de la création de champs magnétiques puissants, et en particulier de la réalisation du grand électro-aimant de l'Académie des Sciences, qui vient d'être terminé à l'« Office national des recherches scientifiques et industrielles et des inventions », à Bellevue.



Nous vivons à la surface du globe au milieu du champ magnétique terrestre, — celui qui oriente les boussoles, — et dont la valeur est relativement très faible. L'unité de champ magnétique est le *gauss*; le champ magnétique terrestre est inférieur à un gauss.

Les petits aimants en forme de fer à cheval, dont les écoliers se servent pour attirer leur plume, présentent entre leurs branches des champs d'une dizaine de gauss. Des barreaux de fer, convenablement traités, arrivent à donner quelques centaines de gauss. Pour aller plus loin, il faut utiliser un appareil spécial : une bobine de fil métallique isolé. Si cette bobine est parcourue par un courant électrique, elle crée un champ magnétique. Elle est assimilable à un barreau aimanté, de même axe, et dont les pôles sont ses faces terminales. Si cette

bobine entoure un barreau de fer, elle réalise alors un électro-aimant, dont le type employé dans les vulgaires sonneries électriques constitue certainement l'échantillon le plus connu. On utilise ici la propriété du fer de s'aimanter dans le champ magnétique de la bobine. Dans ces conditions, le champ observé est la somme du champ dû au fer et du champ dû à la bobine.

Comment obtenir alors un champ puissant? Bien avant la guerre, de nombreux physiciens, MM. Weiss, Cotton, Émile Picard, en particulier, avaient compris le grand intérêt qui s'attachait à la possibilité de disposer de champs magnétiques intenses. Ils avaient proposé des solutions à ce problème. Nous voudrions précisément décrire dans leurs très grandes lignes leurs efforts.

Et d'abord, en ce qui concerne la bobine, nous pouvons agir de deux façons : soit augmenter le nombre de spires du fil conducteur, soit augmenter l'intensité du courant électrique qui le traverse. Mais, si nous faisons passer de gros courants, par exemple plusieurs centaines d'ampères, le fil va chauffer; il pourra même fondre. La bobine alors sera perdue. D'où la nécessité de la refroidir et de la constituer avec de gros fils, ce qui, pratiquement, limite déjà le nombre des spires. On pourra, par exemple, noyer ces spires dans un bain d'eau que l'on renouvellera. Une solution meilleure consistera à employer des fils creux, de véritables tuyaux, parcourus à l'intérieur par un courant d'eau froide, tandis que le courant électrique sera transmis par les parois. Dans ces conditions, des courants de 400 ampères pourront facilement passer durant plusieurs heures, sans que l'on ait un échauffement dangereux à redouter. Les tuyaux seront isolés électriquement les uns des autres. Leur section carrée aura par exemple un centimètre et demi de côté. Leur encombrement sera alors assez bien déterminé. Ils seront enroulés en spirales un peu comme un ressort de montre, deux spirales étant réunies de façon à former une sorte de galette. Nous pourrions faire une trentaine de ces éléments constituant au total plus de mille spires. Que l'on juge de l'importance de ce travail en sachant que, dans l'appareil réalisé, ces spires ont une longueur de 5 kilomètres et demi et pèsent plus de 8 tonnes! Elles sont isolées les unes des autres au moyen d'un ruban de toile et de bandes de papier micaté.

Il a fallu 23 kilomètres des premières et 46 kilomètres des secondes!

Ainsi, l'emploi de gros conducteurs et leur refroidissement par un courant d'eau central va permettre d'utiliser de très gros courants électriques, — 400 ampères, — et d'envoyer finalement dans l'instrument en marche normale une énergie de 100 kilowatts.

Un second point de vue consiste à employer pour les pièces polaires un alliage particulier, le ferro-cobalt. L'intensité d'aimantation de cet alliage, à saturation, est supérieure de un dixième à celle du fer le plus pur. Une augmentation de champ magnétique peut être ainsi obtenue sans dépense d'énergie supplémentaire. En réalité, il serait trop onéreux d'avoir tout le noyau en ferro-cobalt. On ne fera avec lui que les pièces terminales. Le centre est en fer et le gain obtenu est un peu moindre. Il n'en est pas moins précieux. Voilà donc les grandes lignes de notre appareil déterminées. Deux bobines avec leur noyau seront placées face à face, leurs axes dans le prolongement l'un de l'autre. C'est dans l'espace laissé entre les faces en regard, espace que les techniciens nomment « l'entrefer », que l'on disposera les objets à soumettre au champ magnétique. Une difficulté se pose alors : réunir par une armature métallique, ou culasse, les extrémités opposées des noyaux des deux bobines. Il faut fermer, en somme, le circuit magnétique, un peu comme le ferme dans un aimant à fer à cheval la partie coudée qui réunit les pôles. Dans les petits électro-aimants cette liaison métallique est indispensable. On la reconnaîtra facilement, dans les petits électro de sonnerie dont nous parlions plus haut, sous la forme d'une lame de fer plaquée contre deux faces des bobines..

Quelle est cependant son importance? Pour préciser ce point, on fit construire une maquette, et l'on constata, non sans quelque surprise, que pour les champs très intenses cette liaison était inutile. Dans ces conditions, en effet, le fer est « saturé » et les lignes de force magnétiques se ferment aussi bien par l'air que par la culasse. Cette constatation était importante, car elle montrait la possibilité d'économiser une masse considérable de métal et de la reporter, par exemple, sur les bobines dont on pouvait ainsi augmenter le nombre de spires. On ne l'a point fait cependant : d'abord, parce que l'électro-

aimant ne doit pas être toujours employé avec le courant maximum, et qu'il y a intérêt à économiser sur ce dernier, quitte à se rattraper par l'aimantation du noyau; ensuite, parce que le champ magnétique, en s'échappant en quelque sorte dans l'air, et en s'y épanouissant, peut venir troubler les appareils de mesure placés à côté. On a profité, cependant, de cette remarque en laissant délibérément de petits entrefers entre les pièces fixes et les pièces mobiles destinées à faire rapprocher plus ou moins les bobines. Toutefois le poids de la culasse restait encore voisin de 50 000 kilogrammes.

* * *

Restait à trouver l'argent, — beaucoup d'argent. Quoiqu'on ait dit à la tribune du Parlement que le meilleur laboratoire est le cerveau, il est aujourd'hui totalement impossible de faire de la physique sans appareils. Finie, l'époque où Galilée pouvait trouver les lois de la chute des corps en regardant osciller la lampe d'une cathédrale, où l'on étudiait les premières lois de l'électricité en frottant des baguettes de verre sur des peaux de chat, ou en attachant des grenouilles à la grille d'un balcon. Le physicien a besoin à la fois, d'appareils précis et délicats, d'un réglage sensible et souvent compliqué, et aussi d'appareils puissants, augmentant la portée de ses sens ou mettant en jeu de formidables énergies.

L'électro-aimant qu'avait envisagé M. Cotton appartient à cette dernière catégorie. Son alimentation en courant électrique nécessitait déjà une petite usine; sa fabrication exigeait des masses métalliques énormes; son montage demandait des soins et une précision particulière. Il fallait plusieurs millions. Où les trouver?

Grâce à la « Journée Pasteur » consacrée aux Laboratoires, un million put être attribué à la réalisation d'un gros électro-aimant, qui pouvait, d'ailleurs, être mis à la disposition de tous les physiciens. Cette somme cependant ne suffisait pas. Il se produisit alors un fait que l'on ne saurait trop souligner comme une preuve de la prodigieuse vitalité intellectuelle de notre pays. Non seulement M. Cotton consacrait à la construction de cet instrument désormais fameux les prix qu'il avait reçus à son sujet, mais les constructeurs, auxquels on s'adressait pour sa construction, rivalisaient entre eux pour offrir des avantages

spéciaux. Plusieurs même donnaient gracieusement certaines pièces. L'électro-aimant devenait ainsi une véritable œuvre nationale. Des dons généreux vinrent au surplus s'ajouter aux sommes déjà recueillies. M. Breton, directeur de l'Office des recherches industrielles et des Inventions, offrit un local dans ses bâtiments de Bellevue, à proximité de son usine électrique. C'est là que le monstre est installé. Il pèse 120 tonnes, comme une puissante locomotive.

Le laboratoire des recherches magnétiques ainsi créé comprend en plus un certain nombre de pièces tout autour de l'appareil, permettant d'observer à distance dans son entrefer. Un puits profond a été creusé au-dessous, afin de pouvoir faire des observations verticalement à température constante. Enfin une salle a été réservée à côté de l'électro-aimant pour recevoir une installation frigorifique, et permettre de regarder ce qui se passe aux basses températures.

L'électro-aimant ainsi terminé est mis à la disposition de tous les chercheurs. Défense d'approcher imprudemment des corps en fer ou en acier : ils se précipiteraient violemment sur les noyaux et les abîmeraient. On prie les visiteurs de vouloir bien laisser leur montre dans l'antichambre, car les rouages en acier s'aimanteraient suffisamment pour les dérégler. On vous invite de même à déposer vos clefs, qui auraient vite fait de passer à travers vos poches.

Le champ magnétique que l'on peut utiliser dépend naturellement de la valeur du courant électrique et de la distance des pôles. Le grand intérêt de cet appareil est qu'il peut donner des champs considérables, et cela dans de gros volumes. Les pièces polaires ont généralement la forme de cônes dont les petites bases sont en regard. En les approchant à quelques millimètres, on a pu, dans les appareils construits jusqu'ici, atteindre des champs de 30 000 gauss. Avec celui-ci, un champ identique peut être obtenu avec des pièces polaires de 62 millimètres de diamètre et de 3 millimètres de distance. On dispose donc là d'un volume important, où l'on peut soumettre au champ magnétique une quantité relativement grande de matière. Mais si l'on se contente d'un champ plus faible, on pourra alors disposer d'un volume considérable. Par exemple, un champ moitié moindre sera obtenu dans un entrefer deux fois plus grand que le précé-

dent. Si l'on veut au contraire des champs très élevés, on utilisera des pièces polaires pointues et très rapprochées. Désirons-nous, par exemple, passer de 30 à 70 000 gauss, l'entrefer devra avoir 3 millimètres de diamètre et 2 millimètres d'épaisseur, offrant ainsi un volume utile près de huit cents fois plus petit.

* * *

Maintenant que nous connaissons les qualités que nous pouvons attendre de l'appareil, quelles sont les recherches que nous allons entreprendre avec lui? A quels propos, le physicien a-t-il besoin spécialement de champs magnétiques intenses, et dans de gros volumes?

Un premier groupe d'investigations s'appliquera aux corps magnétiques déjà connus, ou plutôt à ceux qui, dans les champs dont on disposait jusqu'à présent, ne semblaient pas être magnétiques, ou s'aimantaient en sens inverse du fer. Quelle est la cause de l'aimantation du fer? Que faut-il imaginer dans l'atome qui soit sensible au champ? Autant de questions actuellement en discussion et que l'électro-aimant de l'Académie des sciences permettra certainement de mieux étudier, puisque l'on pourra mettre en jeu à la fois des champs plus grands, et des quantités plus grandes des corps à étudier.

Un autre groupe de recherches est relatif aux orientations extrêmement curieuses que prennent les corps cristallins dans un champ magnétique. Suspendons par un fil léger, dans l'entrefer de l'électro-aimant, un petit fragment cristallin que nous irons chercher dans un flacon quelconque de produits chimiques : il tournera sur lui-même ; il s'orientera dans le champ. Or, d'après ce que l'on a pu mesurer, le couple qui agit sur lui est proportionnel au carré du champ et au volume de l'échantillon. D'où encore l'intérêt de pouvoir disposer d'un champ puissant et d'un grand entrefer.

Ces très curieuses propriétés d'orientation, que présentent les cristaux, se retrouvent, quelles que soient leurs dimensions, par exemple même s'ils sont en poussière, et en suspension dans un liquide. On peut d'ailleurs aller plus loin, c'est-à-dire au delà des limites visibles : certaines molécules liquides, sous l'action d'un champ magnétique, s'orientent aussi et

rendent le liquide biréfringent. L'orientation des molécules crée dans le liquide une certaine symétrie, comparable à celle d'un cristal, auquel le liquide ressemble d'ailleurs aussitôt. Cette propriété très intéressante est d'autant plus mesurable que l'on dispose d'une longue colonne liquide et d'un grand champ : d'où encore la supériorité de notre appareil.

Enfin, l'électro-aimant pourra être utilisé pour dévier des particules électrisées en mouvement. Cette action est particulièrement importante, au point de vue de la structure des corps radioactifs. Elle a été mise en évidence une des premières fois à propos des rayons cathodiques, c'est-à-dire des faisceaux constitués par des électrons lancés à de très grandes vitesses.

Un pareil faisceau est dévié en effet si l'on approche un aimant. La déviation observée est d'autant plus grande que les rayons vont plus lentement : le vent qui ne fait pas dévier un projectile modifie au contraire la lente chute d'une feuille morte. On comprend que la mesure de la déviation permette de mesurer la vitesse du corps dévié. Elle sera au surplus d'autant plus grande, que la cause perturbatrice sera plus grande elle aussi. D'où toujours l'intérêt d'avoir un champ magnétique puissant. Or, la vitesse des électrons peut atteindre des valeurs extrêmement élevées et se rapprocher même de la vitesse de la lumière qui est de 300 000 kilomètres à la seconde. Pour dévier des projectiles animés de vitesses pareilles, il faut évidemment pouvoir utiliser des champs formidables. Et si, pour une raison quelconque, le faisceau étudié est formé de groupes de particules animés de vitesses différentes, chaque groupe sera dévié différemment. La connaissance de ces déviations prouvera donc immédiatement l'hétérogénéité du système.

Ce sont précisément des expériences de ce genre qui viennent d'être faites tout récemment par M. Rosenblum, un jeune physicien qui travaille à l'Institut du Radium, — l'électro-aimant étant, comme nous l'avons dit, à la disposition de tous les chercheurs. M. Rosenblum a disposé entre les pôles de l'aimant du thorium C. Ce corps radioactif émet une forte proportion de rayons alpha, qui ne sont autre chose que des particules d'hélium lancées à grande vitesse ($1/25^e$ de celle de la lumière). Ces particules, canalisées par un diaphragme, forment une sorte

de gerbe qui est soumise au champ et qui vient former une tache sur une plaque photographique. En l'absence de champ la gerbe n'est pas déviée, et la tache se forme en un certain point. En présence du champ, la tache se forme plus loin. La déviation, qui est mesurable, dépend uniquement de la valeur du champ et de la vitesse des particules. Si l'on connaît le premier, — grâce à des appareils de mesure appropriés, — on calculera immédiatement le second. Mais, et c'est là où l'expérience devient intéressante, si l'atome de thorium se désagrège de façon toujours la même, la vitesse de lancement des particules d'hélium, qui constituent les rayons alpha, ne doit pas changer. Or, la photographie a montré l'existence d'un premier groupe de rayons de vitesse voisine du quinzième de celle de la lumière, et de deux autres groupes nettement distincts et plus lents. Ceci est la traduction d'un phénomène intra-atomique imprévu, et constitue donc un pas nouveau vers ce monde mystérieux de l'atome, que les physiciens de tous les pays essaient actuellement de se représenter par tous les moyens.

Les physiologistes auront aussi des recherches à faire. Les animaux, sauf peut-être les pigeons voyageurs, n'ont pas le sens magnétique, du moins lorsqu'il s'agit de champs faibles et en particulier du champ terrestre. Mais qui peut dire qu'il en sera de même dans des champs cent mille fois plus grands? Certains ont prétendu que des infusoires soumis à un champ prolongé étaient détruits. N'a-t-on même pas affirmé qu'en plaçant la tête dans l'entrefer d'un électro-aimant, on ressentait une impression lumineuse au moment de l'établissement du champ?

* * *

Peut-on cependant faire mieux encore? Peut-on espérer produire des champs plus forts? En 1907, M. Jean Perrin déclarait à la Société de Physique: « Il faudrait réaliser cent mille gauss dans un volume notable, en attendant qu'on puisse plus tard avoir un million de gauss, dût-on alors, pour cela, dépenser le prix d'un cuirassé. » M. Jean Perrin et avec lui d'autres physiciens, comme P. Weiss et A. Piccard, envisageaient d'utiliser une bobine sans fer, le noyau, pour les champs extrêmement intenses, devenant inutile, comme nous

l'avons indiqué. Le champ à l'intérieur de la bobine est proportionnel au courant. Il devient donc facile à la fois de le mesurer et de le graduer. L'appareillage se simplifie alors étonnamment : plus de noyau et plus de culasse. En revanche, l'échauffement des conducteurs peut devenir prohibitif. Les courants trop forts vont en effet les faire fondre, quels que soient les procédés de refroidissement employés. Comment sortir alors de cette impasse ?

On pourrait évidemment songer à refroidir la bobine avec de l'air liquide. Un calcul de M. Fabry montre que, pour obtenir 100 000 gauss dans une bobine de 1 centimètre de diamètre, il faudrait vingt-quatre litres d'air liquide par seconde. L'expérience est impossible.

Un jeune physicien russe, M. Kapitza, qui travaille à l'université de Cambridge au laboratoire de sir E. Rutherford, a tourné la difficulté en proposant de faire passer un courant énorme, mais de durée très courte. Le conducteur n'a pas alors le temps de s'échauffer. L'effet produit peut être formidable, mais il est très bref. Le champ dure à peine un centième de seconde. Mais l'on peut espérer que l'échelle des phénomènes étant augmentée, leur observation en sera facilitée, malgré leur courte durée. Bien des difficultés se posent cependant. Quelle source d'énergie employer ? Il est superflu de songer à des machines électriques ordinaires, puisqu'on ne les utiliserait que pendant une fraction de seconde. Cette solution entraînerait des installations disproportionnées. Il faut plutôt chercher un appareil capable d'emmagasiner de l'énergie et de la restituer ensuite presque instantanément.

Un calcul rapide montre qu'une batterie de condensateurs ne permet pas d'accumuler une grande quantité d'énergie. Kapitza songea alors à emmagasiner l'énergie magnétiquement. Il utilisait une sorte de bobine de Ruhmkorff, dont le circuit secondaire ne comportait que quelques tours de fil. Le noyau de fer était aimanté par le circuit primaire. En coupant ce dernier, l'énergie magnétique emmagasinée dans le fer passait dans le circuit secondaire. Kapitza utilisait pour cela des morceaux de fer formidables, qui ne mesuraient pas moins de trois mètres de long, avec un demi-mètre de diamètre ! Malheureusement, il était très difficile de couper le courant primaire suffisamment vite. En fait, une étincelle se produi-

sait toujours. L'énergie du noyau de fer magnétisé, au lieu de passer dans le secondaire, retournait à travers l'étincelle dans le fil du circuit primaire.

Kapitza chercha alors à emmagasiner de l'énergie chimiquement. Il fabriqua une sorte d'accumulateur de faible capacité et de très faible résistance, puis il le déchargea dans la bobine destinée à produire le champ magnétique. On peut ainsi obtenir des courants allant jusqu'à 14 000 ampères, mais cela dans un temps excessivement court : en un centième de seconde par exemple la puissance tombe de mille kilowatts à cinq cents. C'est dans ce centième de seconde que les expériences dans le champ magnétique devront être accomplies. Au début de ce court intervalle de temps, Kapitza a pu obtenir dans de petites bobines des champs allant jusqu'à 500 mille gauss. Dernièrement, reprenant les procédés du début en mettant en court circuit un alternateur, Kapitza a pu obtenir en $1/100^{\text{e}}$ de seconde des courants de 70 000 ampères et avoir des champs encore plus grands. Il s'est demandé cependant s'il pourrait aller plus loin : « Il me semble, a-t-il écrit, que la principale limite est fixée par des considérations financières. » Nous retrouvons les mêmes difficultés que celles qui nous ont gênés en France. Elles ont été résolues d'ailleurs un peu de la même façon, car c'est grâce au concours du Département des recherches scientifiques et industrielles d'Angleterre que Kapitza a pu réaliser son appareil. Le parallélisme de ces efforts est un bel exemple de rivalité scientifique.

En France, nous avons construit le plus gros électro-aimant du monde, donnant le plus grand champ magnétique dans le volume le plus grand. En Angleterre, on a réalisé des champs magnétiques encore plus grands, mais en se contentant de volumes tout petits. Les deux appareils fonctionnent, grâce à un bel élan de générosité, une belle foi des deux peuples dans la valeur de la science. Ne doutons pas que les physiciens des deux pays, avec cette aide nouvelle, ne reculent bientôt les frontières de nos connaissances.

FRANÇOIS CANAC.

REVUE MUSICALE

LA SEMAINE SAINTE A SOLESMES

C'est là qu'il faut la passer aujourd'hui. Autrefois c'était à Rome. Mais depuis de longues années « *La Sixtine* est muette et ne rend plus d'oracles ». Ils chantent encore à Solesmes et nous y sommes venu les écouter. Prisonnier volontaire et charmé, souvent ému, de la célèbre abbaye, nous avons suivi jour par jour, heure par heure, le drame le plus grandiose, divin et humain tout ensemble, qui jamais ait inspiré la poésie et la musique. De la création à la rédemption, de nos origines à notre salut, il embrasse toute l'histoire et tout le mystère de notre destinée. La Bible et l'Évangile, les prophètes, les apôtres et le Christ lui-même, du dimanche des Rameaux au dimanche de Pâques, nous n'avons entendu que leurs paroles et que leurs chants.

Jamais plus beaux textes ne furent accompagnés par une musique plus belle. Ou plutôt la musique grégorienne ne les accompagne pas : elle leur est unie, et si étroitement qu'elle forme avec eux un seul corps, une âme unique. Ils disent tout, les mots sacrés. Ils savent également raconter, prier et décrire. Lyriques ou familiers, splendides ou charmants, ils sont la voix, toutes les voix : celles de Dieu, de l'homme et de la nature même. Ancien ou nouveau Testament, l'Écriture ne cesse guère de faire une place au paysage. Le dimanche des Rameaux, l'Exode évoque les douze fontaines et les soixante-dix palmiers d'Elim, où les enfants d'Israël campèrent auprès des eaux. L'évangile du même jour montre le peuple en foule jonchant de branches d'olivier et de palmes la voie triomphale où s'avance le Fils de David. Ailleurs, partout ailleurs, des tableaux encore : la Mer Rouge qui s'ouvre devant les Hébreux et se referme sur les Égyptiens, engloutissant « le cheval et le cavalier ». Voici le jardin de Gethsémani, puis la cour du prétoire,

où Pierre et les soldats sont assis autour du feu, et l'autre jardin, près du sépulchre, témoin de l'apparition, la première, de Jésus à Madeleine.

Ab exterioribus ad interiora, Passons du dehors au dedans et nous verrons à chaque page la poésie liturgique redoubler d'éloquence. Où trouver plus tragiques, plus poignantes apostrophes que les *Impropères* du Vendredi saint? « O mon peuple, que t'ai-je fait? En quoi t'ai-je affligé? Est-ce parce que durant quarante ans j'ai été ton conducteur dans le désert, que je t'y ai nourri de la manne, que je t'ai ensuite introduit dans une terre excellente, que tu as préparé une croix à ton Sauveur?

« Qu'ai-je dû faire pour toi, que je n'aie pas fait? Je t'ai planté comme la plus belle de mes vignes, et tu n'as eu pour moi que de l'amertume, car dans ma soif tu m'as donné du vinaigre à boire et tu as percé d'une lance le côté de ton Sauveur. O mon peuple, que t'ai-je fait? »

Mais au jour des reproches succède celui des bénédictions. Les choses elles-mêmes les reçoivent : le feu nouveau, l'eau baptismale, l'encens, et le cierge pascal fait de « la cire que l'abeille a produite pour former ce précieux flambeau ». Déjà le Jeudi saint le Père abbé avait béni l'agneau que nous mangerons le jour de Pâques, et ce jour-là, dès l'aube du triomphe, en voyant les âmes purifiées et comme revêtues de blancheur, « le Pasteur se réjouira de son troupeau de neige ». Ainsi les souvenirs et les images de la nature se mêlent constamment aux mystères de la foi.

L'hymne qui se chante en procession le matin de Pâques est émouvant entre tous : *Salve, festa dies*. C'est en latin qu'il faut entendre se dérouler le vieux cantique gallo-romain. Paroles et musique, il remonte au dixième siècle, peut-être plus loin. Il se compose d'une longue suite de distiques où revient après chaque strophe la première, en guise de refrain :

« Salut, jour de fête, vénérable à travers les âges, où Dieu, vainqueur de l'Enfer, est maître des astres. Salut, jour de fête.

« Pour le Christ triomphant, après le triste Tartare, partout le bois se pare de feuillage et le gazon de fleurs... Salut, jour de fête.

« Tu as souffert l'appareil des funérailles, toi, l'auteur de la vie et du monde... Salut, jour de fête.

« C'en est fini des malheureuses chaînes de la loi infernale. Le chaos a pris peur, écrasé par la lumière... Salut, jour de fête. »

Et ceci enfin, dont les derniers mots surpassent tout : « Rends-

nous la foi promise, nous t'en supplions, puissance sainte. Pour la troisième fois la lumière est revenue. Lève-toi, mon enseveli. »

Dans l'ordre verbal, je ne sais rien de plus beau. Rien non plus dans l'ordre sonore. Admirable de force et d'allure, la musique suit la parole, elle la pousse, et s'il est permis de christianiser une citation païenne, *incessu patuit dea*; sa marche, sa démarche trahit sa divinité.

Aussi bien la musique à Solesmes est toujours divine et n'est jamais autre chose. Comme l'Apôtre, elle ne sait pendant la semaine sainte que Jésus, et Jésus crucifié, puis Jésus triomphant. Un jour, il y a trente-deux ans, — Solesmes venait de nous en conférer l'initiation, — nous essayâmes ici même de définir le chant grégorien. Nous n'avons fait depuis que le mieux comprendre et l'admirer davantage. Pareil à l'âme des religieux qui le chantent, il s'élève sur les deux ailes que sont, vous le savez, la simplicité et la pureté. Il est le plus simple de tous, ne consistant que dans une ligne sonore, une seule. Il est mélodie vocale, et rien que mélodie. Quelquefois, (Psaumes, Passions, Litanies, formules brèves ou cadences finales), il se réduit à moins encore, à la récitation à peine chantante. Mais alors même, un accent, une note qui s'élève, ou s'abaisse, ou se prolonge, suffit à son efficace. Il demeure lyrique, émouvant. Pie X, en son *Motu proprio*, parle très bien d'« *uno spunto, accenno melodico* ». C'est ainsi qu'au cours des *Impropères*, trois notes montantes, et, sur la dernière, trois fois répétée, une pause brève, donnent au nom seul, répété aussi, de *Jerusalem!* une expression de tristesse poignante où le Gounod de *Gallia*, fût-ce le Fauré du *Requiem*, en le prononçant, n'atteignent pas. Ici les Psaumes, les Litanies, manifestent la singulière puissance de la répétition : surtout la veille de Pâques, les Litanies des saints, où la cadence finale, allongée par degrés, donne à la psalmodie une croissante et superbe ampleur.

Mais constamment à la sobriété succède la magnificence. Longtemps docile et comme humblement soumise aux paroles, voici que la musique leur échappé et s'en affranchit. Alors, sur un seul mot, sur une syllabe unique, elle s'épanouit, fleurit en de longues vocalises. Elle s'enveloppe, se pare de guirlandes sonores. Elle jouit d'elle-même, de sa propre beauté, et c'est comme une revanche légitime, et qui dilate le cœur, de la seule musique, de la musique pure.

Avec plus d'éclat encore, le Jeudi saint et le jour de Pâques, elle

reconquit son empire. M. Joseph Bonnet, un familier de Solesmes, était des nôtres. Tout à coup, sous les mains puissantes de l'artiste inspiré, les orgues se mirent à tonner, de toutes leurs voix. Ce fut une explosion foudroyante. La polyphonie, du premier coup, avait ressaisi ses droits. Aussi bien ils sont légitimes et l'Eglise les a de tout temps consacrés. Mais la douceur de la mélodie grégorienne demeura la plus forte. Les « répons » du Vendredi saint reçoivent d'elle une beauté douloureuse qu'une autre polyphonie, toute vocale, et sublime d'ailleurs, celle des Palestrina, des Vittoria, n'a pas surpassée. *PAX* est la devise des Bénédictins, de leur chant comme de leur ordre et de leur âme. La mélodie grégorienne a pour objet « la partie affective » de la prière (1). Affective, et non passionnée. « Psalmodiez, est-il encore prescrit aux fils de saint Benoît et de saint Grégoire; psalmodiez avec sagesse. Que votre esprit s'accorde avec votre voix. » Jamais cette voix ne s'emporte et surtout ne s'égare. Elle ignore l'excès, le désordre et la violence. Elle n'accueille et n'exprime rien de profane ou d'étranger. Elle aussi ne prie ni pour le monde, ni comme lui. Pas un élément extérieur ne corrompt ou seulement ne trouble la pureté de son cours.

Enfin, parfaite par elle-même, tout ce dont cette musique s'entoure lui ressemble et l'égale. A Solesmes plus que nulle part ailleurs « les formes, les couleurs et les sons se répondent ». La joie d'entendre et celle de voir ne sont qu'une seule joie. Pas un jour, pas un instant de la sainte semaine, elle ne nous manqua. Tout concourut à la créer, par les yeux et par les oreilles, pour l'esprit et pour l'âme. « *Caput artis decere*. Convenir est le sommet de l'art. » Dans la grande église bénédictine, la vision achève et ferme le cercle idéal des convenances suprêmes. Cérémonies, cérémonial, du plus vaste ensemble au moindre détail, tout est magnifique avec sobriété. Quel art, quel goût raffiné, mais discret et sûr, a tissé dans la soie légère des chasubles, dans les violets éteints ou dans l'or, l'argent et l'azur, la tristesse des jours de deuil et l'allégresse des jours heureux ! Entre les colonnes et sous les voûtes couleur d'ivoire, sur les marches de l'autel ou du trône abbatial, quel rythme délicat aligne en rangs égaux et parallèles les flammes des cierges, les manteaux sombres et les aubes aux plis de neige ! Avec cela, comme pour empêcher qu'elle ne s'amollisse, partout à la douceur la force est unie. Quatre piliers carrés et robustes soutiennent le maître autel, que

(1) Dom Pothier.

jamais ne pare aucune fleur. Même les cierges trapus et courts, et les flambeaux qui les portent, ont un air d'assurance et de solidité. Les groupes vivants et mouvants, les attitudes et les gestes, les marches à pas lents et silencieux, tout est disposé avec nombre et mesure par une volonté qui règle, sans les contraindre, l'action, le naturel et la vie.

Mais surtout que les deux processions furent émouvantes ! La première, le Jeudi saint, alla du sanctuaire au « tombeau » préparé devant le plus beau des deux groupes fameux dits « les Saints de Solesmes », l'Ensevelissement du Christ. Sur le sépulcre une table d'autel avait été posée. Elle cachait le Christ étendu et, jusqu'à mi-corps, les témoins de la sépulture : Joseph d'Arimathie, Nicodème et la Vierge douloureuse, aux yeux creusés par les pleurs. En avant se détachait seule, contre une étoffe tombante, Marie-Madeleine assise, le vase des parfums à ses pieds. Et de ses lèvres, de ses paupières baissées, de ses mains jointes, de tout son être enfin semblait sortir le tendre et sublime appel : « Lève-toi, mon enseveli ! »

Le jour de Pâques, la procession traversa l'église, puis entra dans le cloître, dont elle fit plusieurs fois le tour au chant du *Salve, festa dies*. Quel salut ! A quelle fête ! Le soleil, par hasard, daignait y sourire. Alors nous retrouvâmes une fois encore une des plus profondes émotions qu'on puisse ressentir à Solesmes. Peu de chose suffit à la produire. Un *crescendo*, puis un *decrecendo*, pas davantage. Des voix qui s'éloignent, se perdent, puis renaissent et reviennent, fidèles, inaltérées. Dans l'ordre de la musique, ce n'est rien. Mais dans l'ordre de l'âme, c'est l'abandon, la détresse, la mort, puis c'est la joie, la résurrection et la vie.

Il faut vivre ici quelque temps et ne pas seulement y passer. A Paris, la veille de notre départ, une aimable voisine de table nous disait : « Comment ! Une semaine à Solesmes ! Mais à quoi pourriez-vous bien penser ? » Il y aurait eu trop à répondre, et ce jour-là nous ne parlâmes pas plus avant. Une semaine, et celle-là, c'est peu, ce n'est rien, pour regarder, pour écouter autour de soi, en soi, où il y a toujours tant à faire, à refaire ; pour essayer au moins, vivant parmi de tels compagnons, non certes de les égaler, de leur ressembler, mais seulement de les comprendre. Leur maître, Dom Guéranger, écrit au début de son *Année liturgique* : « La prière est pour l'homme le premier des biens. » A Solesmes tout nous invite, nous aide à méditer, presque à partager cette haute et profonde pensée. Alors, dans l'ordre de la beauté, le chant grégorien, et celui-là

seul, nous apparaît comme l'équivalent de ce premier des biens.

Dans l'ordre de la bonté, de l'indulgence affectueuse et constamment attentive, on ne dira jamais assez le charme de ce séjour et de cet accueil. Un chapitre de la Règle de saint Benoît traite de la « réception des hôtes ». Il y est écrit : « On recevra comme le Christ lui-même tous les hôtes qui surviendront, car lui-même doit dire un jour : « J'ai demandé l'hospitalité et vous m'avez reçu... » On rendra à chacun l'honneur qui lui est dû... Dans la manière de saluer les hôtes, on procédera en toute humilité... On n'abordera point les hôtes, ni on ne leur parlera sans ordre. Si on les rencontre ou si on les aperçoit, on les saluera. »

Mais les hôtes que nous sommes abordent librement les hôtes que sont les Pères. Ils leur parlent, et rien n'est comparable à la grâce, au sourire de leur abord, à la gravité comme à la douceur de leurs entretiens. Autant que nos amis, ils se font, — avec quelle humilité! — nos serviteurs. Le service même de nos repas est assuré par des mains sacerdotales. Au déjeuner de Pâques, le Père abbé revêt un tablier et découpe l'agneau rituel qu'il partage ensuite entre tous. Et ce jour-là aussi chacun de nous trouve à sa place deux œufs que des mains d'artiste ont décorés de fines enluminures. Quant au logement, les mêmes soins y veillent. Cette fois-ci, la chambre qui précédait la nôtre était celle où l'on serre les tréteaux des funérailles. Et voilà, madame, entre autres sujets, à quoi l'on peut penser à Solesmes. La vie pourtant, celle de l'esprit et de l'âme, y est la plus forte. Et pour un musicien, quelle fortune qu'une vie qui se passe en chantant! « Allez assez avant, dit Carlyle, il y a de la musique partout. » Nulle part on ne va plus avant qu'ici. Voilà pourquoi, partout, en tout, la musique du dehors et la musique intérieure, l'art et la foi s'y répondent. On rapporte qu'un jour à Subiaco, le premier des sanctuaires bénédictins, Renan se serait écrié : « Sortons. Ici, il faut s'en aller ou croire. » Plus heureux l'hôte de Solesmes, s'il peut y demeurer, ne fût-ce qu'une semaine, et croyant.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'opinion publique et le gouvernement français ont réservé à M. Schober, chancelier d'Autriche, un très favorable accueil. Son séjour à Paris, du 28 avril au 2 mai, est l'heureux symptôme d'une consolidation de l'Europe centrale dans les limites que les traités lui ont fixée. L'effondrement de la vieille monarchie autrichienne et du dualisme austro-hongrois de 1867 a laissé, dans l'Europe danubienne, un vide que comblent peu à peu l'émancipation, puis la stabilisation progressive des nations que les Habsbourg avaient groupées, par force ou par mariages, autour de leur trône. Le plus difficile était d'organiser l'avenir des provinces de langue allemande qui se serrent autour de Vienne et d'assurer la vie, à la tête d'un petit État de 6 700 000 habitants, de l'ancienne capitale d'un grand Empire. Le problème, grâce à la bonne volonté des Alliés, à la Société des nations et à quelques hommes d'État énergiques, est aujourd'hui presque résolu. Le voyage de M. Schober à Paris et à Londres après Rome et Berlin, a cette signification et c'est pour quoi il constitue un événement historique.

Ancien fonctionnaire impérial, préfet de police durant la guerre et la révolution, énergique et résolu, honnête et expérimenté, M. Schober a déjà rendu d'éminents services à son pays. Son long séjour à la tête de la police, dans une capitale où elle est traditionnellement bien informée et bien faite, a mis à sa disposition des moyens de persuasion dont il a su se servir avec tact et habileté. Nous avons déjà expliqué ici (1) comment, sans recourir à la force, il a su faire accepter, même par le parti social-démocrate maître de Vienne, une réforme de la constitution devenue indispensable. Sans laisser le mouvement nationaliste des *Heimwehren* dégénérer en

(1) Voyez la *Revue* des 1^{er} décembre 1929 et 1^{er} janvier 1930.

violences, il s'en est servi pour intimider les partis avancés et procéder à un renforcement de l'autorité de l'État, prélude nécessaire d'une restauration économique et sociale.

A la Conférence de La Haye, le nouveau chancelier, par sa loyauté et son habileté, et surtout grâce à la bonne entente des Puissances créancières, a obtenu mainlevée complète de l'hypothèque privilégiée qui pesait sur l'Autriche au titre des réparations, et a recouvré son indépendance financière. Les principales Puissances alliées et associées, au moment où une terrible crise monétaire et économique sévissait sur l'Autriche, sont venues à son aide, avec le concours de la Société des nations, et l'ont sauvée; mais, après la consolidation, en 1928, des dettes résultant pour l'Autriche de cette assistance, elles se rendirent compte que les limites de ses capacités de prestation étaient atteintes, et que toute charge pour les réparations proprement dites ne ferait que porter préjudice aux créances résultant des « relief credits ». Il fut donc décidé à La Haye que l'Autriche serait libérée de sa dette-réparations.

Aujourd'hui, pour l'Autriche, la période d'assistance est achevée et la période des crédits commence. L'œuvre de sauvetage entreprise par la Société des nations, dans un intérêt à la fois politique, économique et humanitaire, a pleinement réussi. Les vues théoriques énoncées à la Conférence financière de Bruxelles, puis à la conférence de Gênes en 1922, sur la manière de mettre fin au chaos économique et monétaire de l'Europe ont trouvé une première et heureuse application dans l'assainissement de l'Autriche. Elle a retrouvé confiance en elle-même et en ses destinées, elle a repris goût à la vie et s'est remise au travail.

Les résultats sont déjà très satisfaisants. En 1922, l'Autriche ne produisait, en froment, que 26 pour 100 de sa consommation; elle atteint 52 pour 100. Pour le seigle, l'orge, l'avoine, elle se suffit jusqu'à concurrence de 85 pour 100; pour les pommes de terre, elle peut disposer d'un excédent, ainsi que pour le beurre et le fromage. La production de sucre est passée de 22 à 63 pour 100 de la consommation. Dans l'industrie, les progrès n'ont pas été moins remarquables: de 1923 à 1928, la production de la fonte a augmenté de 32 pour 100, celle de l'acier de 27 pour 100, l'extraction de la houille de 28 pour 100 et celle du lignite de 23. L'aménagement des abondantes chutes d'eau des Alpes autrichiennes et styriennes se poursuit activement. Cette prospérité renaissante et encore incomplète, retardée d'ailleurs par la récente déconfiture

du Crédit Foncier d'Autriche, a besoin de nouveaux capitaux gagés sur des ressources assurées et c'est un emprunt d'équipement économique que M. Schober est venu négocier à Paris et à Londres. Il s'agit, en vertu de conventions précises passées avec le Comité de contrôle de la Société des nations, d'obtenir de nouvelles ressources qui seraient investies dans les chemins de fer fédéraux et l'administration des postes et télégraphes de l'État. Tout ce qui contribuera à stimuler la production agricole et industrielle, à développer le commerce et à diminuer le chômage est d'intérêt européen.

Que de fois n'avait-on pas répété que l'Autriche issue du traité de Saint-Germain n'était pas viable ! Elle vit cependant et ne tardera pas à prospérer, comme une nouvelle Suisse. Elle n'a plus d'autre inquiétude que d'ouvrir à ses exportations de nouveaux débouchés. Elle faisait naguère partie d'un vaste territoire économique dont Vienne était la clef de voûte ; aujourd'hui, chacun des États successeurs, légitimement préoccupé de protéger sa propre industrie et de développer son propre commerce, défend ses frontières et abrite sa production derrière des droits de douane. La conciliation de ces intérêts contraires apparaît comme l'un des aspects de cette organisation économique de l'Europe sur laquelle M. Briand invite tous les gouvernements à méditer, mais dont la réalisation paraît singulièrement épineuse. Au-dessus des intérêts actuels et spéciaux de chaque État, éminemment respectables d'ailleurs, apparaissent, si l'on regarde plus haut et plus loin, des faits politiques et économiques d'un autre ordre qui commandent la simplification et l'assouplissement des conditions actuelles de la vie des nations. Une liberté de circulation aussi grande que possible dans un territoire économique aussi vaste que possible devient, pour tous les États de l'Europe continentale, en présence des grandes unités économiques telles que les États-Unis, l'Empire britannique, l'U. R. S. S., une nécessité dont l'évidence s'imposera avec une force grandissante, mais dont la réalisation se heurte à de formidables obstacles. Le cas de l'Autriche, dont l'existence et la prospérité constituent une nécessité capitale d'ordre politique, est de nature à éclairer l'opinion sur la possibilité et la nécessité d'une coopération économique des États européens : problème de patience, de mesure, de conciliation. Le chemin de la paix est celui des ententes économiques.

Le chancelier Schober, qui s'est félicité d'avoir trouvé en France

une compréhension sympathique des conditions difficiles dans lesquelles l'Autriche organise son existence indépendante et qui a reçu, des mains du chef de l'État, comme marque de particulière estime, la grand-croix de la Légion d'honneur, a tenu à s'expliquer clairement, soit qu'il parlât à des représentants de la presse, soit qu'il s'entretint avec le ministre des Affaires étrangères, sur la question tant débattue de l'absorption de l'Autriche dans le Reich allemand. Parlant à notre distingué confrère du *Journal des Débats*, M. Auguste Gauvain, le chancelier s'est servi, pour caractériser les relations de la République fédérale d'Autriche avec le Reich allemand, de la formule : « une nation, deux États ». Cette définition est satisfaisante, car personne n'a jamais contesté le caractère germanique de la population de l'Autriche, pourvu qu'il soit bien entendu, — et c'est la pensée de M. Schober, — qu'il s'agit de deux États, unis par une langue et une culture communes, mais politiquement indépendants dans toute la plénitude de leur souveraineté. En se servant du mot « une nation » M. Schober avait dans l'esprit, comme le remarque justement M. Gauvain, le mot allemand *Volk* dans le sens où l'on a dit, depuis des siècles, « la nation germanique ». Pas plus qu'avec l'Empire allemand avant 1914, la « nation germanique » ne se confond, depuis 1918, avec le Reich. Ce que l'on appelle, historiquement, la politique de Grande-Allemagne (*Grossdeutsch*), qui est celle de l'assemblée de Francfort en 1849 tend à identifier les deux termes en réalisant un État de forme fédérative qui engloberait toutes ou la plus grande partie des populations germaniques. Au contraire, la politique de Petite-Allemagne (*Kleindeutsch*), qui a été celle de la monarchie Hohenzollern avec Bismarck, aboutit à la constitution d'un État plus unitaire, plus centralisé, plus prussien, excluant l'Autriche. Tel qui se dit partisan de l'*Anschluss* a soin d'ajouter que la réalisation n'en serait possible que dans le cadre d'une Grande-Allemagne, c'est-à-dire d'une politique fédéraliste et décentralisatrice, dans une Allemagne déprussianisée.

Le chancelier Schober, lui aussi, distingue avec soin le *Volk* allemand, qu'il appelle « la nation », d'avec les États. Mais sa formule n'ayant pas été interprétée conformément à sa pensée par quelques organes de la presse parisienne, il a tenu à apaiser ces scrupules par un commentaire qui, rendant sa formule moins précise, la rend cependant plus pleinement satisfaisante, et il a dit : « Nous nous servons souvent de mots français dans une acception différente de

la vôtre. J'ai voulu dire et j'ai dit, dans ma conversation avec M. Briand, parlant de l'Allemagne et de l'Autriche : « Un peuple (*Volk*), une race, mais deux nations, deux États. » Commentant la formule « une nation, deux États, » le *Weltblatt*, organe chrétien-social de Vienne, écrit : « C'est une formule particulièrement heureuse. L'autonomie politique de l'Autriche ne porte nullement atteinte à la communauté intellectuelle austro-allemande. Il semble même que cette autonomie politique soit nécessaire à l'accomplissement de notre mission historique. Aussi conviendra-t-il de manifester quelque défiance aux prédicateurs de l'*Anschluss* politique. Nous sommes Autrichiens sans pour cela être mauvais Allemands. L'idée allemande peut parfaitement, sans préjudice pour elle-même, fournir un élément constitutif à deux États. » Les Romands, les Wallons, sont-ils plus mauvais Suisses ou plus mauvais Belges pour n'avoir, avec la France, qu'une seule et même langue, une seule et même culture ?

Les traités de Versailles et de Saint-Germain n'ont pas, en imposant à l'Autriche le bienfait de l'indépendance comme une nécessité d'ordre, d'équilibre et de paix européenne, violente la volonté unanime et explicite d'un peuple. Le péril de l'*Anschluss*, qui serait la subversion de l'Europe de 1918 et des traités qui la constituent, s'éloigne à mesure que l'Autriche, rassurée sur son avenir, reprend goût à la vie en même temps qu'au travail. La tournée européenne du chancelier Schober en apporte dans les grandes capitales l'explicite confirmation. Les Puissances alliées et associées, en s'imposant des sacrifices pour assurer l'existence indépendante et l'avenir économique de l'Autriche, en renonçant à La Haye aux réparations auxquelles ils avaient droit, en lui accordant maintenant, sous la forme tangible d'un emprunt, de nouvelles marques de leur sollicitude, contractent sur la république d'Autriche une nouvelle hypothèque qui, pour être d'ordre purement moral et amical, n'en constitue pas moins un supplémentaire et solennel engagement de ne pas chercher à modifier son statut politique. Les Puissances, d'autre part, se félicitent de cette acceptation spontanée et satisfaite des traités. Par là, la consolidation de l'Europe nouvelle a fait un progrès considérable. L'*Anschluss* que, seuls, quelques partis allemands et un petit nombre de personnalités autrichiennes ont sincèrement souhaité, est surtout un prétexte à entretenir l'agitation contre les traités. Ce suicide ne pouvait devenir, pour l'Autriche, que la solution du désespoir. Avec le retour progressif de la prospérité

et de la confiance, il en sera bientôt de moins en moins question; il ne sera même plus nécessaire d'invoquer le respect des traités pour faire accepter à l'Autriche une indépendance qui est un bienfait. Grâces en soient rendues à nos amis de la Petite Entente qui ont si bien compris que certaines susceptibilités devaient s'effacer devant les grands intérêts généraux.

Il est juste de constater que la presse allemande, dans son ensemble, a accueilli sans mauvaise humeur le voyage de M. Schober à Paris et à Londres; elle insiste surtout sur la libération financière de l'Autriche et sur l'importance politique qu'elle reconquiert en Europe. La *Gazette de la Croix*, organe nationaliste du comte Westarp, conclut que « le voyage du chancelier à Paris montre qu'il ne songe en aucune façon à se lier sans réserve du côté de l'Italie; politicien réaliste, il cherche bien plutôt à nouer de tous les côtés des rapports d'amitié sincère. En tout cas, l'Autriche, comme le montre la réception faite à son chancelier à Paris, est redevenue un facteur avec lequel on compte. »

La signature, le 28 avril, à Paris, des accords réglant les nombreuses et épineuses questions relatives aux réparations orientales met le point final aux négociations diplomatiques relatives aux réparations. C'est un événement historique. Il n'y aura plus désormais que des difficultés d'application justiciables d'une juridiction arbitrale ou de la Cour de La Haye. D'autre part, le plan Young, par la ratification de l'Italie et de l'Angleterre, est entré en vigueur le 5 mai. Une ère nouvelle s'ouvre dans l'histoire de l'après-guerre. L'organe principal qui, au lieu et place de la Commission des réparations, mais dans des conditions très différentes, doit assurer le règlement des réparations, la Banque des règlements internationaux, a commencé de fonctionner. Le 22 avril, son conseil d'administration provisoire s'est réuni à Bâle. Il a élu comme président, à l'unanimité, M. Mac Garrah, ancien président de la *Federal Reserve Bank* des États-Unis, et comme directeur général, M. Pierre Quesnay, chef du service des études économiques à la Banque de France. La part compétente et prépondérante prise par M. Quesnay aux négociations du plan Young et aux conférences de La Haye l'avaient désigné pour ces importantes fonctions. Il était naturel d'ailleurs que la Puissance la plus intéressée au bon fonctionnement des réparations obtint la première place dans l'administration de l'organisme financier destiné à les assurer. Les trois représentants de l'Alle-

magne, MM. Luther, Melchior et Reuss, ont eu le mauvais goût, d'après les instructions de leur gouvernement, de refuser leurs voix à M. Quesnay. Les Allemands ont cru voir, dans cette élection l'indice du maintien, contre eux, d'un front unique des anciens Alliés; ils se sont trompés, comme il arrive souvent, par manque de pénétration psychologique, et l'organe de la social-démocratie, le *Vorwaerts*, a souligné leur erreur. Ils ont obtenu d'ailleurs, comme il était naturel, la nomination d'un directeur général adjoint allemand, M. Hülse, qui est en même temps chef de la section bancaire proprement dite. Leur polémique maladroite et intempestive n'est pas d'un bon augure pour les débuts de la nouvelle Banque; elle révèle des susceptibilités qui s'accroissent, loin de s'apaiser, à mesure que leur arrivent des satisfactions positives.

Le premier acte de la Banque des règlements internationaux, après avoir procédé à sa constitution, a été de convoquer à Bruxelles les groupes bancaires susceptibles de se charger, sur les divers marchés, de l'émission de la première tranche d'emprunt du plan Young, afin d'étudier les possibilités de procéder prochainement à cette opération et les modalités appropriées. On n'a pas oublié que cette première tranche doit être de 300 millions de dollars, dont 100 seront affectés aux besoins intérieurs de l'Allemagne. Il est question d'obligations 5 et demi pour 100 émises à un taux qui leur donnerait un rendement effectif de 6 pour 100. L'essentiel est que, bientôt, soit accomplie cette opération qui doit enfin réaliser la commercialisation des dettes de réparations.

Quant à la Banque, elle deviendra peu à peu l'artisan de ses propres destinées. Se bornera-t-elle à son rôle de *clearing house* des réparations, ou bien cherchera-t-elle, comme semblent le lui permettre ses statuts, à créer des possibilités nouvelles afin de favoriser le mouvement international des capitaux et les relations financières entre les États? Le rapport signé de M. Owen D. Young et des experts ses collègues prévoit ce double rôle : « Nous avons été amenés, dit-il, à considérer la possibilité de créer un institut financier capable de faciliter l'augmentation du commerce mondial en finançant certains projets, notamment dans les pays non développés, que l'on ne serait pas en état d'entreprendre par les moyens ordinaires. » Mais les Gouvernements, les Parlements, les instituts bancaires nationaux se sont inquiétés d'un si ample programme. La Banque des règlements internationaux n'allait-elle pas devenir une nouvelle grande puissance, une sorte de super-État éco-

nomique et financier dont les initiatives seraient difficilement conciliables avec l'autonomie de chaque pays? Et, finalement, n'en viendrait-elle pas à s'emparer d'un rôle politique?

Ce souci a déterminé les gouvernements à restreindre les limites où l'activité de la Banque devra s'exercer. Mais alors surgit une autre difficulté. La Banque disposera d'un capital social de 500 millions de francs-or; elle est appelée à remuer des sommes énormes et par conséquent à disposer d'une puissance financière considérable. Sera-t-il possible de la confiner dans un rôle de perception et de répartition, ou bien sera-t-elle amenée, par la force des choses et par la masse même de ses capitaux, à des entreprises d'utilité générale pour l'accroissement des richesses dont l'humanité pourra disposer et pour un meilleur aménagement de ces ressources? Et, dès lors, ne deviendra-t-elle pas une puissance politique, ou plutôt, ne contribuera-t-elle pas à cette substitution de l'économique à la politique que de bons esprits préconisent? Une puissance supra-nationale est née dont il est impossible de prévoir les développements futurs. Elle pourrait contribuer utilement à cette organisation économique de l'Europe qui est à l'ordre du jour des gouvernements et des corps savants, et former une heureuse contre-partie à l'excessif émiettement des États et au particularisme trop exclusif des peuples.

Par l'arrestation de Gandhi, le 5 mai, les troubles de l'Inde prennent un nouveau caractère, soit qu'ils dégèrent en guerre civile, soit qu'au contraire ils entrent dans la voie de l'apaisement. Essayons d'expliquer l'origine et le développement de la résistance passive avec laquelle le gouvernement impérial britannique est aux prises dans cette vaste péninsule plus peuplée qu'un continent (320 millions d'habitants) et dont les populations sont beaucoup plus variées et bigarrées par leurs mœurs, leurs croyances, leur état social et la couleur même de leur peau, que les peuples de l'Europe.

C'est à la Grande Guerre qu'il faut remonter pour trouver l'origine des troubles actuels. D'une part, les agents de l'Allemagne d'abord, ceux des bolchévistes de Russie ensuite, s'appliquèrent à répandre des germes de mécontentement et des ferments de révolte. D'autre part, le gouvernement britannique, obligé de faire appel au concours militaire des peuples de l'Inde, accorda, dès 1917, la promesse de la « réalisation progressive d'un gouvernement responsable dans l'Inde, partie intégrante de l'Empire britannique »; dès ce moment, le statut d'un Dominion est indiqué comme « le but final » auquel le cabinet

de Londres se propose d'aboutir. En 1919, le Congrès national indien réclame la réalisation immédiate des institutions parlementaires : les musulmans, irrités des conditions imposées aux Turcs par le traité de Sèvres, se joignent aux Hindous et, dès lors, la situation devient dangereuse. Le mouvement est dirigé par un ancien élève de l'Université d'Oxford, Gandhi, qui, dès ce moment, fonde sa popularité et précise sa méthode ; il désapprouve l'emploi de la force ; les Hindous obtiendront ce qu'ils veulent, ou plutôt ce que veulent leurs chefs, par la simple pression de leur masse, par la désobéissance passive, la non-coopération à la vie civile et économique, le boycottage des objets de provenance anglaise, le refus de l'impôt. Le gouvernement, par l'Act du 23 décembre 1919, réalise une partie des réformes constitutionnelles promises en 1917.

Mais c'est une entreprise difficile que de donner des institutions représentatives à un pays tel que l'Inde, c'est-à-dire à plusieurs peuples tout à fait différents les uns des autres. Les Brahmanes qui vénèrent la vache comme un symbole de la générosité et de la fécondité méprisent les musulmans qui en mangent la chair. Les Parsis constituent une obligarchie de gens d'affaires et les Sikhs une aristocratie militaire. Le Dekkan a des populations noires ; les Cinghalais de Ceylan sont un peuple à part ; l'Himalaya cache des tribus de montagnards presque sauvages ; on trouve, aux Indes, tous les stades de la civilisation. Le mouvement nationaliste et autonomiste est conduit par quelques milliers de ces Brahmanes qui constituent eux-mêmes, parmi les Hindous, une caste aristocratique et sacerdotale laquelle n'a que mépris pour la foule des Parias qui n'ont point de part au culte et qu'un Brahmane ne saurait ni toucher ni même regarder sans se souiller. Et ces « intouchables » sont 60 millions ! On voit que les revendications autonomistes de Gandhi et de ses amis ne sont pas sur le même plan que l'idéalisme démocratique et biblique de M. MacDonald et du Labour party. Les Anglais règnent aux Indes, depuis qu'ils y ont supplanté les Français au XVIII^e siècle, en appliquant les méthodes qui avaient réussi à Duplex, c'est-à-dire en opposant les uns aux autres les princes, les peuples, les tribus, les religions, et en imposant, parmi eux, une paix que l'Inde n'avait pas connue depuis les grands empereurs mongols du XVII^e siècle.

L'Act de 1919 aboutit à la création d'un pouvoir législatif central composé de deux Chambres : un Conseil d'État et une Assemblée législative, dont les membres sont les uns nommés, les autres élus

parmi les différentes catégories de la population. Le système électoral est naturellement censitaire; on compte environ 7 millions d'électeurs dans l'Inde britannique qui comprend 250 millions d'habitants. Les États indigènes ne sont pas compris dans ce total. Chacune des principales provinces a aussi un Conseil provincial. Les Chambres n'ont guère qu'un pouvoir consultatif, le vice-roi ayant toujours le droit de promulguer les lois qu'il juge indispensables.

La tactique inaugurée par Gandhi est moins de se servir des institutions existantes pour les développer que d'agir comme si les Anglais n'étaient pas dans les Indes et de boycotter leurs institutions comme leurs marchandises. Lorsque la grande Commission parlementaire britannique, présidée par sir John Simon, vint étudier la situation en 1928 et 1929, elle fut boycottée par les partis brahmanes, mais accueillie et éclairée par les autres groupes de la population. L'enquête révéla un profond désaccord entre les différentes catégories des peuples de l'Inde et aussi entre les partis anglais pour le statut à donner à l'Inde. Le Congrès de Bombay, en mai 1928, aboutit au « rapport » rédigé par Pandit Motilal Nehru qui, sans réclamer l'indépendance complète, établissait un programme très avancé de réformes libérales aboutissant à un gouvernement parlementaire et au suffrage universel, au moins pour certaines classes de la population. Mais déjà ces revendications sont dépassées. Le gouvernement travailliste est entré dans la voie des concessions; il a autorisé le vice-roi des Indes, lord Irwin, fils du vénérable lord Halifax, à commenter par une déclaration publique, qui fut faite le 31 octobre dernier, la déclaration d'août 1917 et à affirmer que « l'aboutissement naturel du progrès constitutionnel de l'Inde, tel que le gouvernement l'envisage, c'est le statut de Dominion ». Le Congrès de Lahore, en décembre 1929, choisit pour président, sur le refus de Gandhi, Pandit Jawaharlal Nehru, président de la Ligue de la Jeunesse de l'Inde, dont les tendances sont radicalement nationalistes et communistes. Le nouveau mot d'ordre donné par Gandhi lui-même est : indépendance complète. La tactique, c'est le boycottage des institutions anglaises, la désobéissance civile, la destruction des étoffes de provenance britannique, le refus de payer les impôts. Le 26 janvier a été célébrée dans les principales villes une « journée de l'Indépendance »; peu de jours après, Gandhi, suivi d'une foule enthousiaste, commençait cette marche symbolique dans laquelle il donne publiquement le signal de la désobéissance aux lois en violant le règlement qui interdit la fabrication privée du sel. Ainsi,

durant notre moyen âge, c'est contre la gabelle que s'organisaient les émeutes populaires.

Gandhi, le *mahatma*, le saint, désapprouve la violence et recommande la résistance passive et la désobéissance sans rébellion; mais, si puissante que soit son influence, il subit le sort de tous les révolutionnaires pacifiques, il est débordé par les éléments extrémistes. Le 23 décembre, lord Irwin a été l'objet d'un attentat. A Bombay, des agitateurs communistes ont essayé de remplacer le drapeau national par le drapeau rouge. Jawaharlal Nehru admet que la violence est mauvaise, mais qu'elle est nécessaire « pour se libérer de l'esclavage ». Les princes indiens se séparent nettement de Gandhi et des extrémistes. Les musulmans condamnent le mouvement révolutionnaire; ils déclarent qu'ils ne toléreront pas la substitution d'une domination brahmane à la domination anglaise; ils rejettent « la sujétion à une oligarchie étroite camouflée en démocratie ». Aux réclamations des castes deshéritées, Gandhi aurait répondu que « la liberté est d'une importance plus grande et plus immédiate que les vœux des Parias ». Les « intouchables » n'ont d'espoir que dans la protection britannique. A peine la domination de l'Angleterre est-elle menacée qu'elle apparaît plus que jamais nécessaire à la paix, à l'ordre, au progrès dans la justice pour tous. Un changement de régime provoquerait des troubles sans fin; la disparition de l'armée britannique serait le signal d'une anarchie sanglante et de guerres civiles atroces. On ne voit même pas comment l'Inde, mosaïque de peuples divers, pourrait constituer un Dominion. Le doux illuminé qu'est ou que paraît être Gandhi est arrêté, ainsi que les principaux chefs du mouvement. Il faut espérer que la rébellion prendra fin d'elle-même sans qu'il soit besoin d'employer la force : comme jadis la *pax romana* pour le monde méditerranéen, la paix britannique est bienfaisante et sera encore longtemps nécessaire à l'Inde.

RENÉ PINON.

nt
n-
s,
o-
s.
y,
ap
o-
de
hi
o
on
ni
s.
ne
ne
ns
re
la
nt
de
de
e,
Le
ue
on
e :
ix
re